

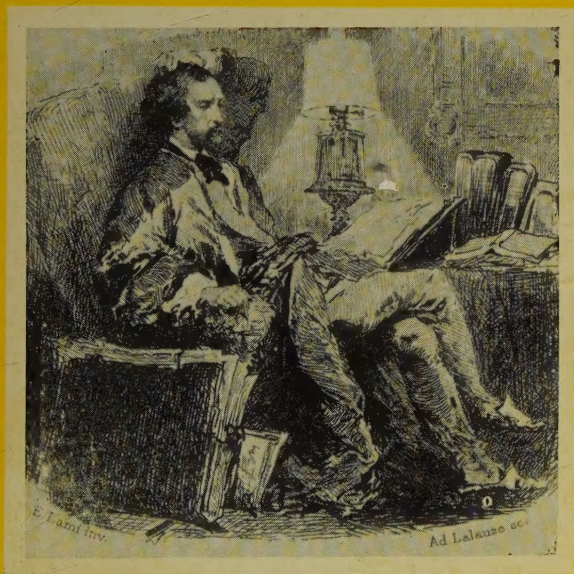
ALFRED DE MUSSET
POÉSIES
NOUVELLES

1836-1852

SUIVANT
POÉSIES COMPLÉMENTAIRES

POÉSIES HUMES

AVEC AVERTISSEMENT, RÉLEVÉ DES VARIANTES
ET NOTES PAR
MAURICE ALLEM



ÉDITION ILLUSTRÉE

CLASSIQUES GARNIER

Derniers titres parus :

BALZAC (H. de). — LE PÈRE GORIOT.

Introduction, notes et appendice critique par P. G. CASTEX, professeur à la Sorbonne. Édition illustrée. 1 volume.

BAUDELAIRE. — LES FLEURS DU MAL.

LES ÉPAVES, BRIBES, POÈMES DIVERS,
AMÆNITATES BELGICÆ.

Introduction, relevé de variantes et notes par Antoine ADAM, professeur à la Sorbonne. Édition illustrée. 1 volume.

CORNEILLE. — THÉÂTRE COMPLET.

Texte établi sur l'édition de 1682, avec les principales variantes, une introduction, des notices, des notes et un glossaire, par Maurice RAT. Édition illustrée. 3 volumes.

DICKENS (Charles). — LES GRANDES ESPÉRANCES.

Traduction, introduction, notes et bibliographie par Sylèvre MONOD, professeur à la Faculté des Lettres de Caen. Édition illustrée. 1 volume.

ROUSSEAU (J.-J.). — LES RÊVERIES DU PROMENEUR SOLITAIRE.

Texte établi, avec introduction, notes et relevé de variantes par Henri RODDIER, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon. Édition illustrée. 1 volume.

GEORGE SAND. — CONSUELO — LA COMTESSE DE RUDOLSTADT.

Textes établis, présentés et annotés par Léon CELLIER et Léon GUICHARD, professeurs à la Faculté des Lettres de Grenoble. Édition illustrée. 3 volumes.

SAND (George). — LÉLIA.

Texte établi, présenté et annoté par Pierre REBOUL, professeur à la Faculté des Lettres de Lille. Édition illustrée. 1 volume.

STENDHAL. — DE L'AMOUR.

Texte établi, avec introduction, notes et relevé de variantes par Henri MARTINEAU. Édition illustrée. 1 volume.

Sur le couvre-livre :

ALFRED DE MUSSET.

Portrait au titre des : *Illustrations pour les œuvres d'Alfred de Musset* : aquarelles par Eugène Lami, eaux-fortes d'Adolphe Lalauze - Paris, D. Morgrand, 1883.

Ellen Fine

Poésies Nouvelles

Poésies Nouvelles

Poésies Nouvelles

GEORGE SAND ET SES ENFANTS

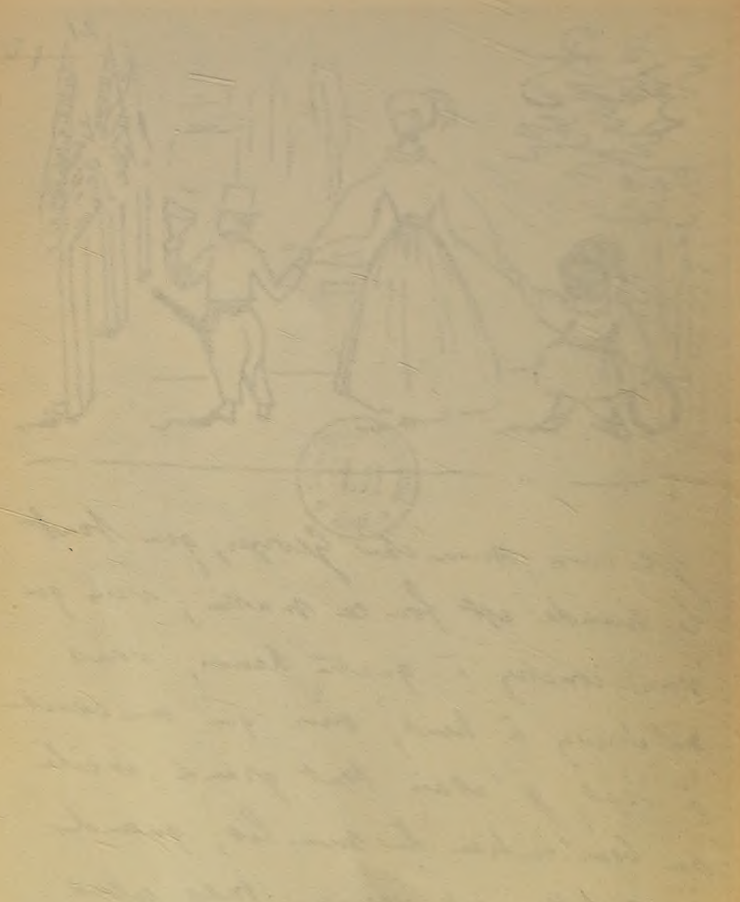
Dessin à la plume d'Alfred de Musset, illustrant une
lettre adressée à George Sand le 28 juillet 1833.

B.N. Dép. des Manuscrits.

Cl. B.N.



je vois, mon cher Georges, que tout
le monde est fou ce matin; vous qui
vous couchez à quatre heures, vous
m'écrivez à huit; moi qui me couche
à sept, j'étais tout grand éveillé
au beau milieu de mon lit, quand
votre lettre est venue. Mes gens
auront pu votre commission pour
un apurier, car on l'a renvoyé sans
réponse. Comme j'étais en train de



AIMÉE D'ALTON
pastel anonyme

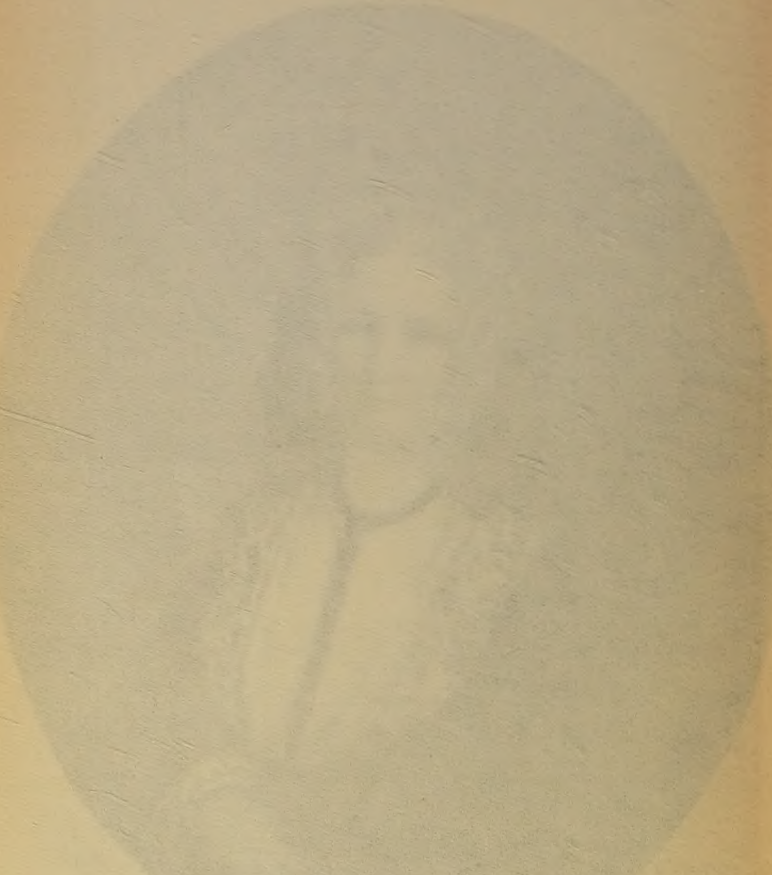
Collection particulière.

Cl. B.N.

« Charmant petit moinillon blanc,
Je suis un pauvre mendiant.
Charmant petit moinillon rose,
Je vous demande peu de chose,
Accordez-le-moi poliment,
Charmant petit moinillon blanc. »

(Le Petit Moinillon, p. 265.)





FRANCESCA da RIMINI et PAOLO MALATESTA
Tableau d'Ingres, s.d. (vers 1820) conservé au Musée
Condé de Chantilly.

Cl. Archives Photographiques.

*« Et c'est à ta Françoise, à ton ange de gloire,
Que tu pouvais donner ces mots à prononcer,
Elle qui s'interrompt, pour conter son histoire,
D'un éternel baiser ! »*

(Souvenir, p. 139.)

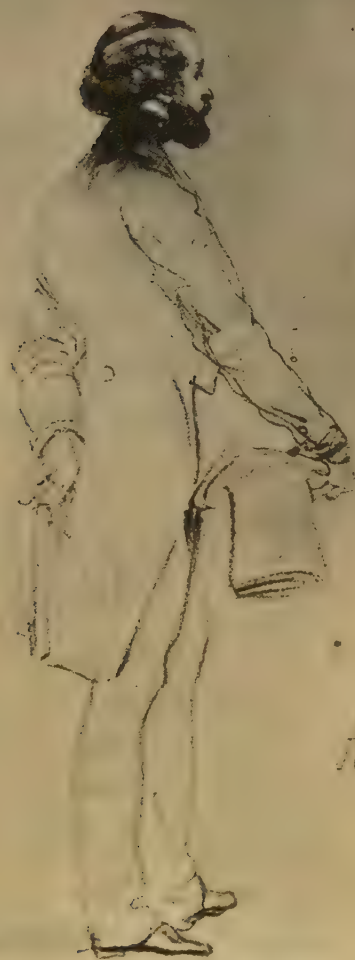


ALFRED DE MUSSET en 1841.

Crayon d'Eugène Lami.

Comédie Française.

Cl. Archives Photographiques.



A. A. Mott

1847.

E. J.

Alfred de Musset

Poésies Nouvelles

1836-1852

suivies des

Poésies Complémentaires

et des

Poésies Posthumes

Éditions Garnier Frères
6, Rue des Saints-Pères, Paris

Avertissement, relevé des variantes
et notes
par
Maurice Allem

Édition illustrée

AVERTISSEMENT

AINSI qu'il a été dit dans l'Avertissement mis au volume des Premières Poésies, la présente édition reproduit pour ces Premières Poésies et pour les Poésies Nouvelles, l'édition de 1854, qui fut la dernière publiée du vivant d'Alfred de Musset.

Le volume des Poésies Nouvelles y est composé ainsi :

1^o Seize pièces (de Rolla à Silvia) qui avaient formé sous le titre de Poésies Nouvelles (1835-1840) la troisième partie de l'édition de 1840 des Poésies Complètes.

2^o Quarante-sept pièces du volume des Poésies Nouvelles (1840-1849), édité en 1850 et qui en contenait cinquante-trois. Les six autres ont été mises, dès 1852, dans le volume des Premières Poésies. (Voir l'Avertissement de ce recueil, article 6^e, dans la présente édition).

Les quarante-sept pièces sont :

d'abord un groupe qui va de la Chanson : A Saint-Blaise au Sonnet à Victor Hugo, et qui en a trente-quatre ;

ensuite un groupe qui va de la pièce Le Treize Juillet à la pièce Sur trois marches de marbre rose, et qui en a douze ; dont l'une est de Charles Nodier ;

enfin le Sonnet au lecteur qui, quelle que fût la composition du volume, devait en être le poème final.

3^o Six pièces ajoutées en 1851 dans une nouvelle édition à ces Poésies Nouvelles. Ce sont : Mimi Pinson et le groupe qui va du sonnet : Se voir le plus possible... aux stances le Rideau de ma voisine.

4^o Deux pièces : Souvenir des Alpes et Adieux à Suzon, réunies pour la première fois en volume dans l'édition des Poésies Nouvelles de 1852.

Paul de Musset qui, dans des éditions postérieures, modifia l'ordre des poésies établi par son frère, y admit en outre quelques

pièces que son frère n'avait pas recueillies, bien qu'elles eussent été publiées soit dans des revues, soit dans ses comédies. Ce sont : La Loi sur la Presse ; Sur une Morte ; la Cantate de Bettine ; la Complainte de Minuccio. Ces pièces et quelques autres, que Paul de Musset avait négligées, ont été réunies sous le titre de Poésies Complémentaires, dans le sens de : complémentaires des poésies publiées du vivant de l'auteur.

En 1860, Paul de Musset, publiant un volume d'Œuvres posthumes de son frère, y mit un certain nombre de poésies, qui n'étaient pas inédites, puisqu'elles avaient été préalablement publiées dans la revue le Magasin de Librairie, qu'avait fondé l'éditeur Georges Charpentier, mais qui étaient, pour la première fois, réunies dans un volume.

En 1866, dans l'édition in-8° des Amis du poète, et en 1867, dans le format in-18, Paul de Musset publia de ces Œuvres Posthumes, une édition augmentée, où les poésies n'étaient ni à la même place ni dans le même ordre.

Mais Paul de Musset n'avait pas rassemblé toutes les poésies inédites de son frère. Des critiques, des érudits, des bibliophiles en découvrirent, en signalèrent, en publièrent de nouvelles. Elles furent réunies en 1910, dans le volume des Œuvres Complémentaires. Depuis 1910, d'autres poésies encore ont été révélées. On les a toutes recueillies dans la présente édition, où elles sont réparties en deux groupes : le premier formé des poésies posthumes publiées par Paul de Musset, et auquel il a paru intéressant de conserver son unité ; le deuxième formé de toutes les autres.

Dans chacun de ces deux groupes les poésies sont disposées, aussi exactement que cela a été possible, dans l'ordre chronologique ; c'est dire que, n'étant pas tenu envers les décisions de Paul de Musset à la même docilité qu'envers celles d'Alfred de Musset, j'ai modifié, pour le premier groupe, l'ordre moins exact dans lequel étaient disposées les poésies.

Depuis 1910, postérieurement donc à l'édition des Œuvres Complémentaires, j'ai eu la bonne fortune de pouvoir consulter la plupart des manuscrits des poésies posthumes. C'est naturellement, chaque fois que je l'ai pu, la version des manuscrits que j'ai donnée. De là, de sensibles différences entre le texte de la présente édition, et celui des Œuvres Complémentaires, et

même avec celui des Œuvres Posthumes publiées par Paul de Musset.

Un appendice contient :

d'abord, comme dans le volume des Premières Poésies, quelques fragments de poèmes inachevés ou perdus :

ensuite, des poésies attribuées à Alfred de Musset. On lui en a attribué quelques autres. Il a paru sans intérêt de recueillir celles dont l'attribution paraît insoutenable, faute d'un semblant de garantie ou en raison d'une médiocrité qu'on ne saurait imputer à Alfred de Musset. Pour les autres on trouvera, dans les notes relatives à chacune d'elles, les raisons de penser qu'elles peuvent ou ne peuvent pas être de lui.

Comme pour les Premières Poésies, on a donné dans les notes qui terminent le volume : l'indication de la date de la composition des poésies et celle de leur première publication, les renseignements que l'on a pu trouver sur les circonstances de leur composition et sur les personnes qui les ont inspirées ou bien à qui elles sont adressées ; enfin de brefs renseignements sur les personnages et les lieux mentionnés et les variantes que peuvent présenter les différentes publications d'une même pièce.

POÉSIES NOUVELLES
1836-1852

ROLLA ¹

I

REGRETTEZ-VOUS le temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux ;
Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère,
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux ?
Regrettez-vous le temps où les Nymphes lascives
Ondoyaient au soleil parmi les fleurs des eaux ²,
Et d'un éclat de rire agaçaient sur les rives
Les Faunes indolents couchés dans les roseaux ?
Où les sources tremblaient des baisers de Narcisse ?
Où, du nord au midi, sur la création
Hercule promenait l'éternelle justice,
Sous son manteau sanglant, taillé dans un lion ;
Où les Sylvains moqueurs, dans l'écorce des chênes,
Avec les rameaux verts se balançaient au vent,
Et sifflaient dans l'écho la chanson du passant ;
Où tout était divin, jusqu'aux douleurs humaines ;
Où le monde adorait ce qu'il tue aujourd'hui ;
Où quatre mille dieux n'avaient pas un athée ;
Où tout était heureux, excepté Prométhée,
Frère aîné de Satan, qui tomba comme lui ?
— Et quand tout fut changé, le ciel, la terre et l'homme,
Quand le berceau du monde en devint le cercueil,
Quand l'ouragan du Nord sur les débris de Rome
De sa sombre avalanche étendit le linceul, —

Regrettez-vous le temps où d'un siècle barbare
Naquit un siècle d'or, plus fertile et plus beau ?
Où le vieil univers fendit avec Lazare
De son front rajeuni la pierre du tombeau ?
Regrettez-vous le temps où nos vieilles romances
Ouvraient leurs ailes d'or vers leur monde enchanté ?
Où tous nos monuments et toutes nos croyances
Portaient le manteau blanc de leur virginité ?

Où, sous la main du Christ, tout venait de naître ?
 Où le palais du prince, et la maison du prêtre,
 Portant la même croix sur leur front radieux,
 Sortaient de la montagne en regardant les cieux ?
 Où Cologne et Strasbourg, Notre-Dame et Saint-Pierre,
 S'agenouillant au loin dans leurs robes de pierre,
 Sur l'orgue universel des peuples prosternés
 Entonnaient l'hosanna des siècles nouveau-nés ?
 Le temps où se faisait tout ce qu'a dit l'histoire ;
 Où sur les saints autels les crucifix d'ivoire
 Ouvraient des bras sans tache et blancs comme le lait ;
 Où la Vie était jeune, — où la Mort espérait ?

O Christ ! je ne suis pas de ceux que la prière³
 Dans tes temples muets amène à pas tremblants ;
 Je ne suis pas de ceux qui vont à ton Calvaire,
 En se frappant le cœur, baiser tes pieds sanglants ;
 Et je reste debout sous tes sacrés portiques,
 Quand ton peuple fidèle, autour des noirs arceaux,
 Se courbe en murmurant sous le vent des cantiques,
 Comme au souffle du nord un peuple de roseaux.
 Je ne crois pas, ô Christ ! à ta parole sainte :
 Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.
 D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte ;
 Les comètes du nôtre ont dépeuplé les cieux⁴.
 Maintenant le hasard promène au sein des ombres
 De leurs illusions les mondes réveillés ;
 L'esprit des temps passés, errant sur leurs décombres,
 Jette au gouffre éternel tes anges mutilés.
 Les clous du Golgotha te soutiennent à peine ;
 Sous ton divin tombeau le sol s'est dérobé :
 Ta gloire est morte, ô Christ ! et sur nos croix d'ébène
 Ton cadavre céleste en poussière est tombé !

Eh bien ! qu'il soit permis d'en baiser la poussière
 Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi,
 Et de pleurer, ô Christ ! sur cette froide terre
 Qui vivait de ta mort, et qui mourra sans toi !
 Oh ! maintenant, mon Dieu, qui lui rendra la vie ?
 Du plus pur de ton sang tu l'avais rajeunie ;
 Jésus, ce que tu fis, qui jamais le fera ?
 Nous, vieillards nés d'hier, qui nous rajeunira ?

Nous sommes aussi vieux qu'au jour de ta naissance.
Nous attendons autant, nous avons plus perdu.
Plus livide et plus froid, dans son cercueil immense
Pour la seconde fois Lazare est étendu.
Où donc est le Sauveur pour entr'ouvrir nos tombes ?
Où donc le vieux saint Paul haranguant les Romains,
Suspendant tout un peuple à ses haillons divins ?
Où donc est le Cénacle ? où donc les Catacombes ?
Avec qui marche donc l'auréole de feu ?
Sur quels pieds tombez-vous, parfums de Madeleine ?
Où donc vibre dans l'air une voix plus qu'humaine ?
Qui de nous, qui de nous va devenir un Dieu ?
La Terre est aussi vieille, aussi dégénérée,
Elle branle une tête aussi désespérée
Que lorsque Jean parut sur le sable des mers,
Et que la moribonde, à sa parole sainte,
Tressaillant tout à coup comme une femme enceinte,
Sentit bondir en elle un nouvel univers.
Les jours sont revenus de Claude et de Tibère ;
Tout ici, comme alors, est mort avec le temps,
Et Saturne est au bout du sang de ses enfants ;
Mais l'espérance humaine est lasse d'être mère,
Et, le sein tout meurtri d'avoir tant allaité,
Elle fait son repos de sa stérilité.

II

De tous les débauchés de la ville du monde ⁵
Où le libertinage est à meilleur marché,
De la plus vieille en vice et de la plus féconde,
Je veux dire Paris, — le plus grand débauché
Était Jacques Rolla. — Jamais, dans les tavernes,
Sous les rayons tremblants des blafardes lanternes,
Plus indocile enfant ne s'était accoudé
Sur une table chaude ou sur un coup de dé.
Ce n'était pas Rolla qui gouvernait sa vie,
C'étaient ses passions ; — il les laissait aller
Comme un pâtre assoupi regarde l'eau couler.
Elles vivaient ; — son corps était l'hôtellerie
Où s'étaient attablés ces pâles voyageurs ;
Tantôt pour y briser les lits et les murailles,

Pour s'y chercher dans l'ombre, et s'ouvrir les entrailles,
Comme des cerfs en rut et des gladiateurs ;
Tantôt pour y chanter, en s'enivrant ensemble,
Comme de gais oiseaux qu'un coup de vent rassemble,
Et qui, pour vingt amours, n'ont qu'un arbuste en fleurs.
Le père de Rolla, gentillâtre imbécile,
L'avait fait élever comme un riche héritier,
Sans songer que lui-même, à sa petite ville,
Il avait de son bien mangé plus de moitié.
En sorte que Rolla, par un beau soir d'automne,
Se vit à dix-neuf ans maître de sa personne, —
Et n'ayant dans la main ni talent ni métier.
Il eût trouvé d'ailleurs tout travail impossible ;
Un gagne-pain quelconque, un métier de valet,
Soulevait sur sa lèvre un rire inextinguible.
Ainsi, mordant à même au peu qu'il possédait,
Il resta grand seigneur tel que Dieu l'avait fait.

Hercule, fatigué de sa tâche éternelle,
S'assit un jour, dit-on, entre un double chemin.
Il vit la Volupté qui lui tendait la main :
Il suivit la Vertu, qui lui sembla plus belle.
Aujourd'hui rien n'est beau, ni le mal ni le bien.
Ce n'est pas notre temps qui s'arrête et qui doute ;
Les siècles, en passant, ont fait leur grande route
Entre les deux sentiers, dont il ne reste rien.

Rolla fit à vingt ans ce qu'avaient fait ses pères.
Ce qu'on voit aux abords d'une grande cité,
Ce sont des abattoirs, des murs, des cimetières ;
C'est ainsi qu'en entrant dans la société
On trouve ses égouts. — La virginité sainte
S'y cache à tous les yeux sous une triple enceinte ;
On voile la pudeur, mais la corruption
Y baise en plein soleil la prostitution.
Les hommes dans leur sein n'accueillent leur semblable
Que lorsqu'il a trempé dans le fleuve fangeux
L'acier chaste et brûlant du glaive redoutable
Qu'il a reçu du ciel pour se défendre d'eux.

Jacque était grand, loyal, intrépide et superbe.
L'habitude, qui fait de la vie un proverbe,

Lui donnait la nausée. — Heureux ou malheureux,
Il ne fit rien comme elle, et garda pour ses dieux
L'audace et la fierté, qui sont ses sœurs aînées.

Il prit trois bourses d'or, et, durant trois années,
Il vécut au soleil sans se douter des lois ;
Et jamais fils d'Adam, sous la sainte lumière,
N'a, de l'est au couchant, promené sur la terre
Un plus large mépris des peuples et des rois.

Seul il marchait tout nu dans cette mascarade
Qu'on appelle la vie, en y parlant tout haut,
Tel que la robe d'or du jeune Alcibiade,
Son orgueil indolent, du palais au ruisseau,
Traînait derrière lui comme un royal manteau.

Ce n'était pour personne un objet de mystère
Qu'il eût trois ans à vivre et qu'il mangeât son bien.
Le monde souriait en le regardant faire,
Et lui, qui le faisait, disait à l'ordinaire
Qu'il se ferait sauter quand il n'aurait plus rien.

C'était un noble cœur, naïf comme l'enfance,
Bon comme la pitié, grand comme l'espérance.
Il ne voulut jamais croire à sa pauvreté.
L'armure qu'il portait n'allait pas à sa taille ;
Elle était bonne au plus pour un jour de bataille,
Et ce jour-là fut court comme une nuit d'été

Lorsque dans le désert la cavale sauvage,
Après trois jours de marche, attend un jour d'orage
Pour boire l'eau du ciel sur ses palmiers poudreux ⁶,
Le soleil est de plomb, les palmiers en silence
Sous leur ciel embrasé penchent leurs longs cheveux ;
Elle cherche son puits dans le désert immense,
Le soleil l'a séché ; sur le rocher brûlant,
Les lions hérissés dorment en grommelant.
Elle se sent fléchir ; ses narines qui saignent
S'enfoncent dans le sable, et le sable altéré
Vient boire avidement son sang décoloré.
Alors elle se couche, et ses grands yeux s'éteignent,

Et le pâle désert roule sur son enfant
Les flots silencieux de son linceul mouvant.

Elle ne savait pas, lorsque les caravanes
Avec leurs chameliers passaient sous les platanes,
Qu'elle n'avait qu'à suivre et qu'à baisser le front,
Pour trouver à Bagdad de fraîches écuries,
Des râteliers dorés, des luzernes fleuries,
Et des puits dont le ciel n'a jamais vu le fond.
Si Dieu nous a tirés tous de la même fange,
Certes, il a dû pétrir dans une argile étrange
Et sécher aux rayons d'un soleil irrité
Cet être, quel qu'il soit, ou l'aigle, ou l'hirondelle,
Qui ne saurait plier ni son cou ni son aile,
Et qui n'a pour tout bien qu'un mot : la liberté.

III

Est-ce sur de la neige, ou sur une statue,
Que cette lampe d'or, dans l'ombre suspendue,
Fait onduler l'azur de ce rideau tremblant ?
Non, la neige est plus pâle, et le marbre est moins blanc.
C'est un enfant qui dort. — Sur ses lèvres ouvertes
Voltige par instants, un faible et doux soupir ;
Un soupir plus léger que ceux des algues vertes
Quand, le soir, sur les mers voltige le zéphyr,
Et que, sentant fléchir ses ailes embaumées
Sous les baisers ardents de ses fleurs bien-aimées,
Il boit sur ses bras nus les perles des roseaux.

C'est un enfant qui dort sous ces épais rideaux,
Un enfant de quinze ans, — presque une jeune femme ;
Rien n'est encor formé dans cet être charmant.
Le petit chérubin qui veille sur son âme
Doute s'il est son frère ou s'il est son amant.
Ses longs cheveux épars la couvrent tout entière.
La croix de son collier repose dans sa main,
Comme pour témoigner qu'elle a fait sa prière,
Et qu'elle va la faire en s'éveillant demain.

Elle dort, regardez : — quel front noble et candide !
Partout, comme un lait pur sur une onde limpide,

Le ciel sur la beauté répandit la pudeur.
Elle dort toute nue et la main sur son cœur.
N'est-ce pas que la nuit la rend encor plus belle ?
Que ces molles clartés palpitent autour d'elle,
Comme si, malgré lui, le sombre Esprit du soir
Sentait sur ce beau corps frémir son manteau noir ?

Les pas silencieux du prêtre dans l'enceinte
Font tressaillir le cœur d'une terreur moins sainte,
O vierge ! que le bruit de tes soupirs légers.
Regardez cette chambre et ces frais orangers,
Ces livres, ce métier, cette branche bénite
Qui se penche en pleurant sur ce vieux crucifix ;
Ne chercherait-on pas le rouet de Marguerite
Dans ce mélancolique et chaste paradis ?
N'est-ce pas qu'il est pur, le sommeil de l'enfance ?
Que le ciel lui donna sa beauté pour défense ?
Que l'amour d'une vierge est une piété
Comme l'amour céleste, et qu'en approchant d'elle,
Dans l'air qu'elle respire on sent frissonner l'aile
Du séraphin jaloux qui veille à son côté ?

Si ce n'est pas ta mère, ô pâle jeune fille !
Quelle est donc cette femme assise à ton chevet,
Qui regarde l'horloge et l'âtre qui pétille,
En secouant la tête et d'un air inquiet ?
Qu'attend-elle si tard ? — Pour qui, si c'est ta mère,
S'en va-t-elle entr'ouvrir, depuis quelques instants,
Ta porte et ton balcon... si ce n'est pour ton père ?
Et ton père, Marie, est mort depuis longtemps.
Pour qui donc ces flacons, cette table fumante,
Que, de ses propres mains, elle vient de servir ?
Pour qui donc ces flambeaux, et qui donc va venir ?...
Qui que ce soit, tu dors, tu n'es pas son amante.
Les songes de tes nuits sont plus purs que le jour,
Et trop jeunes encor pour te parler d'amour.

A qui donc ce manteau que cette femme essuie ;
Il est couvert de boue et dégouttant de pluie ;
C'est le tien, Maria, c'est celui d'un enfant.
Tes cheveux sont mouillés ? Tes mains et ton visage
Sont devenus vermeils au froid souffle du vent.

Où donc t'en allais-tu par cette nuit d'orage ?
Cette femme n'est pas ta mère, assurément.

Silence ! on a parlé. Des femmes inconnues
Ont entr'ouvert la porte, — et d'autres, demi-nues,
Les cheveux en désordre et se traînant aux murs,
Traversaient en sueur des corridors obscurs.
Une lampe a bougé ; — les restes d'une orgie,
Aux dernières lueurs de sa morne clarté,
Sont apparus au fond d'un boudoir écarté.
Les verres se heurtaient sur la nappe rougie ;
La porte est retombée au bruit d'un rire affreux ⁸.
C'est une vision, n'est-il pas vrai, Marie ?
C'est un rêve insensé qui m'a frappé les yeux.
Tout repose, tout dort ; — cette femme est ta mère.
C'est le parfum des fleurs, c'est une huile légère
Qui baigne tes cheveux, et la chaste rougeur
Qui couvre ton beau front vient du sang de ton cœur.

Silence ! quelqu'un frappe, — et, sur les dalles sombres,
Un pas retentissant fait tressaillir la nuit.
Une lueur tremblante approche avec deux ombres...
C'est toi, maigre Rolla ? que viens-tu faire ici ?

O Faust ! n'étais-tu pas prêt à quitter la terre
Dans cette nuit d'angoisse où l'archange déchu,
Sous son manteau de feu, comme une ombre légère,
T'emporta dans l'espace à ses pieds suspendu ⁹ ?
N'avais-tu pas crié ton dernier anathème,
Et, quand tu tressaillis au bruit des chants sacrés,
N'avais-tu pas frappé, dans ton dernier blasphème,
Ton front sexagénaire à tes murs délabrés ?
Oui, le poison tremblait sur ta lèvre livide ;
La Mort, qui t'escortait dans tes œuvres sans nom,
Avait à tes côtés descendu jusqu'au fond
La spirale sans fin de ton long suicide ;
Et, trop vieux pour s'ouvrir, ton cœur s'était brisé,
Comme un roc, en hiver, par la froidure usé.
Ton heure était venue, athée à barbe grise ;
L'arbre de ta science était déraciné.
L'ange exterminateur te vit avec surprise
Faire jaillir encor, pour te vendre au Damné,

Une goutte de sang de ton bras décharné.
Oh ! sur quel océan, sur quelle grotte obscure,
Sur quel bois d'aloès et de frais oliviers,
Sur quelle neige intacte au sommet des glaciers,
Souffle-t-il à l'aurore une brise aussi pure,
Un vent d'est aussi plein des larmes du printemps,
Que celui qui passa sur ta tête blanchie,
Quand le ciel te donna de ressaisir la vie
Au manteau virginal d'un enfant de quinze ans ?
Quinze ans ! ô Roméo ! l'âge de Juliette !
L'âge où vous vous aimiez ! où le vent du matin,
Sur l'échelle de soie, au chant de l'alouette,
Berçait vos longs baisers et vos adieux sans fin !
Quinze ans ! — l'âge céleste où l'arbre de la vie,
Sous la tiède oasis du désert embaumé,
Baigne ses fruits dorés de myrrhe et d'ambroisie,
Et, pour féconder l'air comme un palmier d'Asie,
N'a qu'à jeter au vent son voile parfumé ¹⁰ !
Quinze ans ! — l'âge où la femme, au jour de sa naissance,
Sortit des mains de Dieu si blanche d'innocence,
Si riche de beauté, que son père immortel
De ses phalanges d'or en fit l'âge éternel !

Oh ! la fleur de l'Éden, pourquoi l'as-tu fanée,
Insouciant enfant, belle Ève aux blonds cheveux ?
Tout trahir et tout perdre était ta destinée ;
Tu fis ton Dieu mortel, et tu l'en aimas mieux.
Qu'on te rende le ciel, tu le perdras encore.
Tu sais trop bien qu'ailleurs c'est toi que l'homme adore ;
Avec lui de nouveau tu voudrais t'exiler,
Pour mourir sur son cœur, et pour l'en consoler !
Rolla considérât d'un œil mélancolique
La belle Marion dormant dans son grand lit ;
Je ne sais quoi d'horrible et presque diabolique
Le faisait jusqu'aux os frissonner malgré lui.
Marion coûtait cher. — Pour lui payer sa nuit,
Il avait dépensé sa dernière pistole.
Ses amis le savaient. Lui-même, en arrivant,
Il s'était pris la main et donné sa parole
Que personne, au grand jour, ne le verrait vivant.
Trois ans, — les trois plus beaux de la belle jeunesse, —
Trois ans de volupté, de délire et d'ivresse,

Allaient s'évanouir comme un songe léger,
 Comme le chant lointain d'un oiseau passager.
 Et cette triste nuit, — nuit de mort, — la dernière, —
 Celle où l'agonisant fait encor sa prière,
 Quand sa lèvre est muette, — où, pour le condamné,
 Tout est si près de Dieu, que tout est pardonné, —
 Il venait la passer chez une fille infâme,
 Lui, chrétien, homme, fils d'un homme ! Et cette femme,
 Cet être misérable, un brin d'herbe, un enfant,
 Sur son cercueil ouvert dormait en l'attendant.

O chaos éternel ! prostituer l'enfance !
 Ne valait-il pas mieux, sur ce lit sans défense,
 Balafrer ce beau corps au tranchant d'une faux !
 Prendre ce cou de neige et lui tordre les os ?
 Ne valait-il pas mieux lui poser sur la face
 Un masque de chaux vive avec un gant de fer,
 Que d'en faire un ruisseau limpide à la surface,
 Réfléchissant les fleurs et l'étoile qui passe,
 Et d'en salir le fond des poisons de l'enfer ?

Oh ! qu'elle est belle encor ! quel trésor, ô nature !
 Oh ! quel premier baiser l'Amour se préparait !
 Quels doux fruits eût portés, quand sa fleur sera mûre,
 Cette beauté céleste, et quelle flamme pure
 Sur cette chaste lampe un jour s'éveillerait ¹¹ !

Pauvreté ! Pauvreté ! c'est toi la courtisane.
 C'est toi qui dans ce lit a poussé cet enfant
 Que la Grèce eût jeté sur l'autel de Diane !
 Regarde, — elle a prié ce soir en s'endormant...
 Prié ! — Qui donc, grand Dieu ! C'est toi qu'en cette vie
 Il faut qu'à deux genoux elle conjure et prie ;
 C'est toi qui, chuchotant dans le souffle du vent,
 Au milieu des sanglots d'une insomnie amère,
 Es venue un beau soir murmurer à sa mère :
 « Ta fille est belle et vierge, et tout cela se vend ! »
 Pour aller au sabbat, c'est toi qui l'as lavée,
 Comme on lave les morts pour les mettre au tombeau ;
 C'est toi qui, cette nuit, quand elle est arrivée,
 Aux lueurs des éclairs, courais sous son manteau !
 Hélas ! qui peut savoir pour quelle destinée,

En lui donnant du pain, peut-être elle était née ?
D'un être sans pudeur ce n'est pas là le front.
Rien d'impur ne germait sous cette fraîche aurore.
Pauvre fille ! à quinze ans ses sens dormaient encore,
Son nom était Marie, et non pas Marion ¹².
Ce qui l'a dégradée, hélas ! c'est la misère,
Et non l'amour et l'or. — Telle que la voilà
Sous les rideaux honteux de ce hideux repaire ¹³,
Dans cet infâme lit, elle donne à sa mère,
En rentrant au logis, ce qu'elle a gagné là.

Vous ne la plaignez pas, vous, femmes de ce monde !
Vous qui vivez gaiement dans une horreur profonde
De tout ce qui n'est pas riche et gai comme vous !
Vous ne la plaignez pas, vous, mères de familles,
Qui poussez les verrous aux portes de vos filles,
Et cachez un amant sous le lit de l'époux !
Vos amours sont dorés, vivants et poétiques ;
Vous en parlez, du moins, — vous n'êtes pas publiques.
Vous n'avez jamais vu le spectre de la Faim
Soulever en chantant les draps de votre couche,
Et, de sa lèvre blême effleurant votre bouche,
Demander un baiser pour un morceau de pain.

O mon siècle ! est-il vrai que ce qu'on te voit faire
Se soit vu de tout temps ? O fleuve impétueux !
Tu portes à la mer des cadavres hideux ;
Ils flottent en silence, — et cette vieille terre,
Qui voit l'humanité vivre et mourir ainsi,
Autour de son soleil tournant dans son orbite,
Vers son père immortel n'en monte pas plus vite,
Pour tâcher de l'atteindre et de s'en plaindre à lui ¹⁴.
Eh bien, lève-toi donc, puisqu'il en est ainsi,
Lève-toi, les seins nus, belle prostituée.
Le vin coule et pétille, et la brise du soir
Berce tes rideaux blancs dans ton joyeux miroir.
C'est une belle nuit, — c'est moi qui l'ai payée.
Le Christ à son souper sentit moins de terreur
Que je ne sens au mien de gaieté dans le cœur.
Allons ! vive l'amour que l'ivresse accompagne !
Que tes baisers brûlants sentent le vin d'Espagne !
Que l'esprit du vertige et des bruyants repas

A l'ange du plaisir nous porte dans ses bras !
 Allons ! chantons Bacchus, l'amour et la folie !
 Buvons au temps qui passe, à la mort, à la vie !
 Oublions et buvons ; — vive la liberté !
 Chantons l'or et la nuit, la vigne et la beauté ¹⁵ !

IV

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
 Voltige-t-il encor sur tes os décharnés ?
 Ton siècle était, dit-on, trop jeune pour te lire ;
 Le nôtre doit te plaire, et tes hommes sont nés.
 Il est tombé sur nous, cet édifice immense
 Que de tes larges mains tu sapais nuit et jour.
 La Mort devait t'attendre avec impatience,
 Pendant quatre-vingts ans que tu lui fis ta cour ;
 Vous devez vous aimer d'un infernal amour.
 Ne quittes-tu jamais la couche nuptiale
 Où vous vous embrassez dans les vers du tombeau,
 Pour t'en aller tout seul promener ton front pâle
 Dans un cloître désert ou dans un vieux château ?
 Que te disent alors tous ces grands corps sans vie,
 Ces murs silencieux, ces autels désolés,
 Que pour l'éternité ton souffle a dépeuplés ?
 Que te disent les croix ? que te dit le Messie ?
 Oh ! saigne-t-il encor, quand, pour le déclouer,
 Sur son arbre tremblant, comme une fleur flétrie,
 Ton spectre dans la nuit revient le secouer ?
 Crois-tu ta mission dignement accomplie,
 Et comme l'Éternel, à la création,
 Trouves-tu que c'est bien, et que ton œuvre est bon ?
 Au festin de mon hôte alors je te convie.
 Tu n'as qu'à te lever ; — quelqu'un soupe ce soir
 Chez qui le Commandeur peut frapper et s'asseoir ¹⁶.

Entends-tu soupirer ces enfants qui s'embrassent ?
 On dirait, dans l'étreinte où leurs bras nus s'enlacent,
 Par une double vie un seul corps animé.
 Des sanglots inouïs, des plaintes oppressées,
 Ouvrent en frissonnant leurs lèvres insensées.
 En les baisant au front le Plaisir s'est pâmé.
 Ils sont jeunes et beaux, et, rien qu'à les entendre,

Comme un pavillon d'or le ciel devrait descendre :
Regarde ! — ils n'aiment pas, ils n'ont jamais aimé.

Où les ont-ils appris, ces mots si pleins de charmes,
Que la volupté seule, au milieu de ses larmes,
A le droit de répandre et de balbutier ?
O femme ! étrange objet de joie et de supplice !
Mystérieux autel où, dans le sacrifice,
On entend tour à tour blasphémer et prier !
Dis-moi, dans quel écho, dans quel air vivent-elles,
Ces paroles sans nom, et pourtant éternelles,
Qui ne sont qu'un délire, et depuis cinq mille ans
Se suspendent encore aux lèvres des amants ?

O profanation ! point d'amour, et deux anges !
Deux cœurs purs comme l'or, que les saintes phalanges
Porteraient à leur père en voyant leur beauté !
Point d'amour ! et des pleurs ! et la nuit qui murmure,
Et le vent qui frémit, et toute la nature
Qui pâlit de plaisir, qui boit la volupté !
Et des parfums fumants, et des flacons à terre,
Et des baisers sans nombre, et peut-être, ô misère !
Un malheureux de plus qui maudira le jour...
Point d'amour ! et partout le spectre de l'amour !

Cloîtres silencieux, voûtes des monastères,
C'est vous, sombres caveaux, vous qui savez aimer !
Ce sont vos froides nefs, vos pavés et vos pierres,
Que jamais lèvres en feu n'a baisés sans pâmer.
Oh ! venez donc rouvrir vos profondes entrailles
A ces deux enfants-là qui cherchent le plaisir
Sur un lit qui n'est bon qu'à dormir ou mourir ;
Frappez-leur donc le cœur sur vos saintes murailles,
Que la haine sanglante y fasse entrer ses clous.
Trempez-leur donc le front dans les eaux baptismales,
Dites-leur donc un peu ce qu'avec leurs genoux
Il leur faudrait user de pierres sépulcrales
Avant de soupçonner qu'on aime comme vous !

Oui, c'est un vaste amour qu'au fond de vos calices
Vous buviez à plein cœur, moines mystérieux !

La tête du Sauveur errait sur vos cilices
Lorsque le doux sommeil avait fermé vos yeux,
Et, quand l'orgue chantait aux rayons de l'aurore,
Dans vos vitraux dorés vous la cherchiez encore.
Vous aimiez ardemment ! oh ! vous étiez heureux !

Vois-tu, vieil Arouet ? cet homme plein de vie,
Qui de baisers ardents couvre ce sein si beau,
Sera couché demain dans un étroit tombeau.
Jetterais-tu sur lui quelques regards d'envie ?
Sois tranquille, il t'a lu. Rien ne peut lui donner
Ni consolation ni lueur d'espérance.
Si l'incrédulité devient une science,
On parlera de Jacques, et, sans la profaner,
Dans ta tombe, ce soir, tu pourrais l'emmener.

Penses-tu cependant que si quelque croyance,
Si le plus léger fil le retenait encor,
Il viendrait sur ce lit prostituer sa mort ?
Sa mort. — Ah ! laisse-lui la plus faible pensée
Qu'elle n'est qu'un passage à quelque lieu d'horreur,
Au plus affreux, qu'importe ? Il n'en aura pas peur ;
Il la relèvera, la jeune fiancée,
Il la regardera dans l'espace élancée,
Porter au Dieu vivant la clef d'or de son cœur !

Voilà pourtant ton œuvre, Arouet, voilà l'homme
Tel que tu l'as voulu. — C'est dans ce siècle-ci,
C'est d'hier seulement qu'on peut mourir ainsi.
Quand Brutus s'écria sur les débris de Rome :
« Vertu, tu n'es qu'un nom ! » il ne blasphéma pas ¹⁷.
Il avait tout perdu, sa gloire et sa patrie,
Son beau rêve adoré, sa liberté chérie,
Sa Portia, son Cassius, son sang et ses soldats ;
Il ne voulait plus croire aux choses de la terre.
Mais, quand il se vit seul, assis sur une pierre,
En songeant à la mort, il regarda les cieus.
Il n'avait rien perdu dans cet espace immense ;
Son cœur y respirait un air plein d'espérance ;
Il lui restait encor son épée et ses dieux

Et que nous reste-t-il, à nous, les déicides ?
Pour qui travailliez-vous, démolisseurs stupides,
Lorsque vous disséquiez le Christ sur son autel ?
Que vouliez-vous semer sur sa céleste tombe,
Quand vous jetiez au vent la sanglante colombe
Qui tombe en tournoyant dans l'abîme éternel ?
Vous vouliez pétrir l'homme à votre fantaisie ;
Vous vouliez faire un monde. — Eh bien, vous l'avez fait.
Votre monde est superbe, et votre homme est parfait !
Les monts sont nivelés, la plaine est éclaircie ;
Vous avez sagement taillé l'arbre de vie ;
Tout est bien balayé sur vos chemins de fer,
Tout est grand, tout est beau, mais on meurt dans votre air.
Vous y faites vibrer de sublimes paroles ;
Elles flottent au loin dans des vents empestés.
Elles ont ébranlé de terribles idoles ;
Mais les oiseaux du ciel en sont épouvantés.
L'hypocrisie est morte ; on ne croit plus aux prêtres ;
Mais la vertu se meurt, on ne croit plus à Dieu.
Le noble n'est plus fier du sang de ses ancêtres ;
Mais il le prostitue au fond d'un mauvais lieu.
On ne mutile plus la pensée et la scène,
On a mis au plein vent l'intelligence humaine ;
Mais le peuple voudra des combats de taureau.
Quand on est pauvre et fier, quand on est riche et triste,
On n'est plus assez fou pour se faire trappiste ;
Mais on fait comme Escousse, on allume un réchaud ¹⁸.

V

Quand Rolla sur les toits vit le soleil paraître,
Il alla s'appuyer au bord de la fenêtre.
De pesants chariots commençaient à rouler.
Il courba son front pâle, et resta sans parler.
En longs ruisseaux de sang se déchiraient les nues ;
Tel, quand Jésus cria, des mains du ciel venues
Fendirent en lambeaux le voile aux plis sanglants.

Un groupe délaissé de chanteurs ambulants ¹⁹
Murmurait sur la place une ancienne romance.
Ah ! comme les vieux airs qu'on chantait à douze ans

Frappent droit dans le cœur aux heures de souffrance !
Comme ils dévorent tout ! comme on se sent loin d'eux !
Comme on baisse la tête en les trouvant si vieux !
Sont-ce là tes soupirs, noir Esprit des ruines ?
Ange des souvenirs, sont-ce là tes sanglots ?
Ah ! comme ils voltigeaient, frais et légers oiseaux,
Sur le palais doré des amours enfantines !
Comme ils savent rouvrir les fleurs des temps passés,
Et nous ensevelir, eux qui nous ont bercés !

Rolla se détourna pour regarder Marie.
Elle se trouvait lasse, et s'était rendormie.
Ainsi tous deux fuyaient les cruautés du sort,
L'enfant dans le sommeil, et l'homme dans la mort !

Quand le soleil se lève aux beaux jours de l'automne,
Les neiges sous ses pas paraissent s'embraser.
Les épaules d'argent de la Nuit qui frissonne
Se couvrent de rougeur sous son premier baiser.
Tel frissonne le corps d'une chaste pucelle ²⁰,
Quand dans les soirs d'été le sang lui porte au cœur.
Tel le moindre désir qui l'effleure de l'aile
Met un voile de pourpre à la sainte pudeur ²¹.
Roi du monde, ô soleil ! la terre est ta maîtresse ;
Ta sœur dans ses bras nus l'endort à ton côté ;
Tu n'as voulu pour toi l'éternelle jeunesse
Qu'afin de lui verser l'éternelle beauté !

Vous qui volez là-bas, légères hirondelles,
Dites-moi, dites-moi, pourquoi vais-je mourir ?
Oh ! l'affreux suicide ! oh ! si j'avais des ailes,
Par ce beau ciel si pur je voudrais les ouvrir !
Dites-moi, terre et cieux, qu'est-ce donc que l'aurore ?
Qu'importe un jour de plus à ce vieil univers ?
Dites-moi, verts gazons, dites-moi, sombres mers,
Quand des feux du matin l'horizon se colore,
Si vous n'éprouvez rien, qu'avez-vous donc en vous
Qui fait bondir le cœur et fléchir les genoux ?
O terre ! à ton soleil qui donc t'a fiancée ?
Que chantent tes oiseaux ? que pleure ta rosée ?
Pourquoi de tes amours viens-tu m'entretenir ?
Que me voulez-vous tous, à moi qui vais mourir ?

Et pourquoi donc *aimer* ? Pourquoi ce mot terrible
Revenait-il sans cesse à l'esprit de Rolla ?
Quels étranges accords, quelle voix invisible
Venaient le murmurer, quand la mort était là ?

A lui, qui, débauché jusques à la folie,
Et dans les cabarets vivant au jour le jour,
Aussi facilement qu'il méprisait la vie
Faisait gloire et métier de mépriser l'amour !
A lui, qui regardait ce mot comme une injure,
Et, comme un vieux soldat vous montre une blessure,
Montrait avec orgueil le rocher de son cœur,
Où n'avait pas germé la plus chétive fleur !
A lui, qui n'avait eu ni logis ni maîtresse,
Qui vivait en plein air, en défiant son sort,
Et qui laissait le vent secouer sa jeunesse,
Comme une feuille sèche au pied d'un arbre mort !

Et maintenant que l'homme avait vidé son verre,
Qu'il venait dans un bouge, à son heure dernière,
Chercher un lit de mort où l'on pût blasphémer ;
Quand tout était fini, quand la nuit éternelle
Attendait de ses jours la dernière étincelle,
Qui donc au moribond osait parler d'aimer ?

Lorsque le jeune aiglon, voyant partir sa mère,
En la suivant des yeux s'avance au bord du nid,
Qui donc lui dit alors qu'il peut quitter la terre,
Et sauter dans le ciel déployé devant lui ?
Qui donc lui parle bas, l'encourage et l'appelle ?
Il n'a jamais ouvert sa serre ni son aile ;
Il sait qu'il est aiglon ; — le vent passe, il le suit.
Il naît sous le soleil des âmes dégradées,
Comme il naît des chacals, des chiens et des serpents,
Qui meurent dans la fange où leurs mères sont nées,
Le ventre tout gonflé de leurs œufs malfaisants.
La nature a besoin de leurs sales lignées,
Pour engraisser la terre autour de ses tombeaux,
Chercher ses diamants, et nourrir ses corbeaux.

Mais, quand elle pétrit ses nobles créatures,
Elle qui voit là-haut comme on vit ici-bas,

Elle sait des secrets qui les font assez pures
Pour que le monde entier ne les lui souille pas.
Le moule en est d'airain, si l'espèce en est rare.
Elle peut les plonger dans ses plus noirs marais;
Elle sait ce que vaut son marbre de Carrare,
Et que les eaux du ciel ne l'entament jamais.

Il peut s'assimiler au débauché vulgaire,
Celui que le ciseau de la commune mère
A taillé dans les flancs de ses plus purs granits.
Il peut pendant trois ans étouffer sa pensée.
Dans la nuit de son cœur la vipère glacée
Déroule tôt ou tard ses anneaux infinis ²².

Nègres de Saint-Domingue, après combien d'années
De farouche silence et de stupidité,
Vos peuplades sans nombre, au soleil enchaînées,
Se sont-elles de terre enfin déracinées
Au souffle de la haine et de la liberté ?
C'est ainsi qu'aujourd'hui s'éveillent tes pensées,
O Rolla ! c'est ainsi que bondissent tes fers,
Et que devant tes yeux des torches insensées
Courent à l'infini, traversant des déserts.
Écrase maintenant les débris de ta vie ;
Écorche tes pieds nus sur tes flacons brisés ;
Et dans le dernier toast de ta dernière orgie,
Étouffe le néant dans tes bras épuisés.
Le néant ! le néant ! vois-tu son ombre immense
Qui ronge le soleil sur son axe enflammé ²³ ?
L'ombre gagne ! il s'éteint, — l'éternité commence.
Tu n'aimeras jamais, toi qui n'as point aimé.
Rolla, pâle et tremblant, referma la croisée.
Il brisa sur sa tige un pauvre dahlia.
« J'aime, lui dit la fleur, et je meurs embrasée
Des baisers du zéphir, qui me relèvera.
J'ai jeté loin de moi, quand je me suis parée,
Les éléments impurs qui souillaient ma fraîcheur.
Il m'a baisée au front dans ma robe dorée ;
Tu peux m'épanouir, et me briser le cœur. »

J'aime ! — voilà le mot que la nature entière
Crie au vent qui l'emporte, à l'oiseau qui le suit !

Sombre et dernier soupir que poussera la terre
Quand elle tombera dans l'éternelle nuit !
Oh ! vous le murmurez dans vos sphères sacrées,
Étoiles du matin, ce mot triste et charmant !
La plus faible de vous, quand Dieu vous a créées,
A voulu traverser les plaines éthérées,
Pour chercher le soleil, son immortel amant.
Elle s'est élancée au sein des nuits profondes.
Mais une autre l'aimait elle-même ; — et les mondes
Se sont mis en voyage autour du firmament ²⁴.

Jacque était immobile, et regardait Marie.
Je ne sais ce qu'avait cette femme endormie
D'étrange dans ses traits, de grand, de *déjà vu*.
Il se sentait frémir d'un frisson inconnu.
N'était-ce pas sa sœur, cette prostituée ?
Les murs de cette chambre obscure et délabrée
N'étaient-ils pas aussi faits pour l'ensevelir ?
Ne la sentait-il pas souffrir de sa torture,
Et saigner des douleurs dont il allait mourir ?

« Oui, dans cette chétive et douce créature,
La Résignation marche à pas languissants.
Sa souffrance est ma sœur, — oui, voilà la statue
Que je devais trouver sur ma tombe étendue,
Dormant d'un doux sommeil tandis que j'y descends.
Oh ! ne t'éveille pas ! ta vie est à la terre,
Mais ton sommeil est pur, — ton sommeil est à Dieu !
Laisse-moi le baiser sur ta longue paupière ;
C'est à lui, pauvre enfant, que je veux dire adieu ;
Lui qui n'a pas vendu sa robe d'innocence ;
Lui que je puis aimer, et n'ai point acheté ;
Lui qui se croit encore aux jours de ton enfance,
Lui qui rêve ! — et qui n'a de toi que la beauté.

O mon Dieu ! n'est-ce pas une forme angélique
Qui flotte mollement sous ce rideau léger ?
S'il est vrai que l'amour, ce cygne passager,
N'ait besoin, pour dorer son chant mélancolique,
Que des contours divins de la réalité,
Et de ce qui voltige autour de la beauté ;
S'il est vrai qu'ici-bas on le trompe sans cesse,

Et que lui qui le sait, de peur de se guérir,
Doive éternellement ne prendre à sa maîtresse
Que les illusions qu'il lui faut pour souffrir;
Qu'ai-je à chercher ailleurs ? la jeunesse et la vie
Ne sont-elles pas là dans toute leur fraîcheur ?
Amour ! tu peux venir. Que t'importe Marie ?
Pendant que sur sa tige elle est épanouie,
Si tu n'es qu'un parfum, sors de ta triste fleur ! »

Lentement, doucement, à côté de Marie,
Les yeux sur ses yeux bleus, leur fraîche haleine unie,
Rolla s'était couché : son regard assoupi
Flottait, puis remontait, puis mourait malgré lui.
Marie en soupirant entr'ouvrit sa paupière.
« Je faisais, lui dit-elle, un rêve singulier :
J'étais là, dans ce lit, je croyais m'éveiller ;
La chambre me semblait comme un grand cimetière
Tout plein de tertres verts et de vieux ossements.
Trois hommes dans la neige apportaient une bière ;
Ils la posèrent là pour faire leur prière ;
Puis la bière s'ouvrit, et je vous vis dedans.
Un gros flot de sang noir vous coulait sur la face.
Vous vous êtes levé pour venir à mon lit ;
Vous m'avez pris la main, et puis vous avez dit :
« Qu'est-ce que tu fais là ? pourquoi prends-tu ma place ? »
Alors j'ai regardé, j'étais sur un tombeau.
— Vraiment ? répondit Jacques ; eh bien, ma chère amie,
Ton rêve est assez vrai, du moins, s'il n'est pas beau.
Tu n'auras pas besoin demain d'être endormie
Pour en voir un pareil ; je me tuerai ce soir. »

Marie en souriant regarda son miroir.
Mais elle y vit Rolla si pâle derrière elle,
Qu'elle en resta muette et plus pâle que lui.
« Ah ! dit-elle, en tremblant, qu'avez-vous aujourd'hui ?
— Ce que j'ai ? dit Rolla, tu ne sais pas, ma belle,
Que je suis ruiné depuis hier au soir ?
C'est pour te dire adieu que je venais te voir.
Tout le monde le sait, il faut que je me tue.
— Vous avez donc joué ? — Non, je suis ruiné.
— Ruiné ? » dit Marie. Et, comme une statue,
Elle fixait à terre un grand œil étonné.

« Ruiné ? ruiné ? vous n'avez pas de mère ?
Pas d'amis ? de parents ? personne sur la terre ?
Vous voulez vous tuer ? pourquoi vous tuez-vous ? »
Elle se retourna sur le bord de sa couche.
Jamais son doux regard n'avait été si doux.
Deux ou trois questions flottèrent sur sa bouche ;
Mais, n'osant pas les faire, elle s'en vint poser
Sa tête sur la sienne et lui prit un baiser.
« Je voudrais pourtant bien te faire une demande,
Murmura-t-elle enfin : moi je n'ai pas d'argent,
Et, sitôt que j'en ai, ma mère me le prend.
Mais j'ai mon collier d'or, veux-tu que je le vende ?
Tu prendras ce qu'il vaut, et tu l'iras jouer. »

Rolla lui répondit par un léger sourire.
Il prit un flacon noir qu'il vida sans rien dire ;
Puis, se penchant sur elle, il baisa son collier.
Quand elle souleva sa tête appesantie,
Ce n'était déjà plus qu'un être inanimé.
Dans ce chaste baiser son âme était partie,
Et, pendant un moment, tous deux avaient aimé ²⁵.

UNE BONNE FORTUNE ²⁶

I

C'EST un fait reconnu, qu'une bonne fortune
 Est un sujet divin pour un in-octavo.
 Ainsi donc, bravement, je vais en conter une;
 Le scandale est de mode; il se relie en veau.
 C'est un goût naturel, qui va jusqu'à la Lune;
 Depuis Endymion, on sait ce qu'elle vaut.

II

Ce qu'on fait maintenant, on le dit; et la cause
 En est bien excusable : on fait si peu de chose !
 Mais, si peu qu'il ait fait, chacun trouve à son gré
 De le voir par écrit dûment enregistré;
 Chacun sait aujourd'hui quand il fait de la prose;
 Le siècle est, à vrai dire, un mandarin lettré.

III

Il faut en convenir, l'antique Modestie
 Faisait bâiller son monde, et nous n'y tenions plus.
 Grâce à Dieu, pour New-York elle est enfin partie;
 C'était un vieux rameau de l'arbre de la vie :
 Et tant de pauvres gens, d'ailleurs, s'y sont pendus,
 Qu'il n'est pas étonnant qu'elle ait les bras rompus.

IV

Le scandale, au contraire, a cela d'admirable,
 Qu'étant vieux comme Hérode, il est toujours nouveau.
 Que voilà cinq mille ans qu'on le trouve adorable :
 Toujours frais, toujours gai, vrai Tithon de la Fable ²⁷,
 Que l'Aurore, au lever, rend plus jeune et plus beau,
 Et que Vénus, le soir, endort dans un berceau.

V

Apprenez donc, lecteur, que je viens d'Allemagne.
Vous savez, en été, comme on s'ennuie ici ;
En outre, pour mon compte, ayant quelque souci,
Je m'en fus prendre à Bade un semblant de campagne.
(Bade est un parc anglais fait sur une montagne,
Ayant quelque rapport avec Montmorency.)

VI

Vers le mois de juillet, quiconque a de l'usage
Et porte du respect au boulevard de Gand,
Sait que le vrai bon ton ordonne absolument
A tout être créé possédant équipage
De se précipiter sur ce petit village,
Et de s'y bousculer impitoyablement.

VII

Les dames de Paris savent par la gazette
Que l'air de Bade est noble, et parfaitement sain.
Comme on va chez Herbault faire un peu de toilette ²⁸,
On fait de la santé là-bas ; c'est une emplette :
Des roses au visage, et de la neige au sein ;
Ce qui n'est défendu par aucun médecin.

VIII

Bien entendu, d'ailleurs, que le but du voyage
Est de prendre les eaux ; c'est un compte réglé.
D'eaux, je n'en ai point vu lorsque j'y suis allé ;
Mais qu'on n'en puisse voir, je n'en mets rien en gage ;
Je crois même, en honneur, que l'eau du voisinage
A, quand on l'examine, un petit goût salé.

IX

Or, comme on a dansé tout l'hiver, on est lasse ;
On accourt donc à Bade avec l'intention
De n'y pas soupçonner l'ombre d'un violon.
Mais, dès qu'il y fait nuit, que voulez-vous qu'on fasse ?
Personne au vieux Château, personne à la Terrasse ;
On entre à la maison de Conversation.

X

Cette maison se trouve être un gros bloc fossile,
Bâti de vive force à grands coups de moellon ²⁹;
C'est comme un temple grec, tout recouvert en tuile,
Une espèce de grange avec un péristyle,
Je ne sais quoi d'informe et n'ayant pas de nom;
Comme un grenier à foin, bâtard du Parthénon.

XI

J'ignore vers quel temps Belzébuth l'a construite.
Peut-être est-ce un mammoth du règne minéral.
Je la prendrais plutôt pour quelque aérolithe,
Tombée un jour de pluie, au temps du carnaval.
Quoi qu'il en soit du moins, les flancs de l'animal
Sont construits tout à point pour l'âme qui l'habite.

XII

Cette âme, c'est le jeu; mettez bas le chapeau,
Vous qui venez ici, mettez bas l'espérance ³⁰.
Derrière ces piliers, dans cette salle immense,
S'étale un tapis vert, sur lequel se balance
Un grand lustre blafard au bout d'un oripeau
Que dispute à la nuit une pourpre en lambeau.

XIII

Là, du soir au matin, roule le grand *peut-être*,
Le hasard, noir flambeau de ces siècles d'ennui,
Le seul qui dans le ciel flotte encore aujourd'hui.
Un bal est à deux pas; à travers la fenêtre,
On le voit çà et là bondir et disparaître
Comme un chevreau lascif qu'une abeille poursuit.

XIV

Les croupiers nasillards chevrotent en cadence,
Au son des instruments, leurs mots mystérieux;
Tout est joie et chansons; la roulette commence :
Ils lui donnent le branle, ils la mettent en danse,
Et, ratissant gaïement l'or qui scintille aux yeux,
Ils jardinent ainsi sur un rythme joyeux.

XV

L'abreuvoir est public, et qui veut vient y boire.
J'ai vu les paysans, fils de la Forêt-Noire,
Leurs bâtons à la main, entrer dans ce réduit ;
Je les ai vus penchés sur la bille d'ivoire,
Ayant à travers champs couru toute la nuit,
Fuyards désespérés de quelque honnête lit ;

XVI

Je les ai vus debout, sous la lampe enfumée,
Avec leur veste rouge et leurs souliers boueux,
Tournant leurs grands chapeaux entre leurs doigts calleux,
Poser sous les râteaux la sueur d'une année !
Et là, muets d'horreur devant la Destinée,
Suivre des yeux leur pain qui courait devant eux !

XVII

Dirai-je qu'ils perdaient ? Hélas ! ce n'était guères.
C'était bien vite fait de leur vider les mains.
Ils regardaient alors toutes ces étrangères,
Cet or, ces voluptés, ces belles passagères ³¹,
Tout ce monde enchanté de la saison des bains,
Qui s'en va sans poser le pied sur les chemins.

XVIII

Ils couraient, ils partaient, tout ivres de lumière,
Et la nuit sur leurs yeux posait son noir bandeau.
Ces mains vides, ces mains qui labourent la terre,
Il fallait les étendre, en rentrant au hameau,
Pour trouver à tâtons les murs de la chaumière,
L'aïeule au coin du feu, les enfants au berceau !

XIX

O toi, Père immortel, dont le Fils s'est fait homme,
Si jamais ton jour vient, Dieu juste, ô Dieu vengeur !...
J'oublie à tout moment que je suis gentilhomme.
Revenons à mon fait : tout chemin mène à Rome,
Ces pauvres paysans (pardonne-moi, lecteur),
Ces pauvres paysans, je les ai sur le cœur.

XX

Me voici donc à Bade : et vous pensez, sans doute,
Puisque j'ai commencé par vous parler du jeu,
Que j'eus pour premier soin d'y perdre quelque peu.
Vous ne vous trompez pas, je vous en fais l'aveu.
De même que pour mettre une armée en déroute,
Il ne faut qu'un poltron qui lui montre la route,

XXI

De même, dans ma bourse, il ne faut qu'un écu
Qui tourne les talons, et le reste est perdu.
Tout ce que je possède a quelque ressemblance
Aux moutons de Panurge : au premier qui commence,
Voilà Panurge à sec et son troupeau tondue.
Hélas ! le premier pas se fait sans qu'on y pense.

XXII

Ma poche est comme une île escarpée et sans bords,
On n'y saurait rentrer quand on en est dehors ³².
Au moindre fil cassé, l'écheveau se dévide :
Entraînement funeste et d'autant plus perfide,
Que j'eus de tous les temps la sainte horreur du vide,
Et qu'après le combat je rêve à tous mes morts.

XXIII

Un soir, venant de perdre une bataille honnête,
Ne possédant plus rien qu'un grand mal à la tête,
Je regardais le ciel, étendu sur un banc,
Et songeais, dans mon âme, aux héros d'Ossian.
Je pensai tout à coup à faire une conquête ;
Il tressaillit en moi des phrases de roman.

XXIV

Il ne faudrait pourtant, me disais-je à moi-même,
Qu'une permission de notre seigneur Dieu,
Pour qu'il vînt à passer quelque femme en ce lieu.
Les bosquets sont déserts ; la chaleur est extrême ;
Les vents sont à l'amour ; l'horizon est en feu ;
Toute femme, ce soir, doit désirer qu'on l'aime.

XXV

S'il venait à passer, sous ces grands marronniers,
Quelque alerte beauté de l'école flamande,
Une ronde fillette, échappée à Téniers,
Ou quelque ange pensif de candeur allemande ;
Une vierge en or fin d'un livre de légende,
Dans un flot de velours traînant ses petits pieds ;

XXVI

Elle viendrait par là, de cette sombre allée,
Marchant à pas de biche avec un air boudeur,
Écoutant murmurer le vent dans la feuillée,
De paresse amoureuse et de langueur voilée,
Dans ses doigts inquiets tourmentant une fleur,
Le printemps sur la joue, et le ciel dans le cœur.

XXVII

Elle s'arrêterait là-bas, sous la tonnelle.
Je ne lui dirais rien, j'irais tout simplement
Me mettre à deux genoux par terre devant elle,
Regarder dans ses yeux l'azur du firmament,
Et pour toute faveur la prier seulement
De se laisser aimer d'une amour immortelle.

XXVIII

Comme j'en étais là de mon raisonnement,
Enfoncé jusqu'au cou dans cette rêverie,
Une bonne passa, qui tenait un enfant.
Je crus m'apercevoir que le pauvre innocent
Avait dans ses grands yeux quelque mélancolie.
Ayant toujours aimé cet âge à la folie,

XXIX

Et ne pouvant souffrir de le voir maltraité,
Je fus à la rencontre, et m'enquis de la bonne
Quel motif de colère ou de sévérité
Avait du chérubin dérobé la gaieté.
« Quoi qu'il ait fait d'abord, je veux qu'on lui pardonne,
Lui dis-je, et ce qu'il veut, je veux qu'on le lui donne. »

XXX

(C'est mon opinion de gâter les enfants.)
Le marmot là-dessus, m'accueillant d'un sourire,
D'abord à me répondre hésita quelque temps;
Puis il tendit la main et finit par me dire :
« Qu'il n'avait pas de quoi donner aux mendiants. »
Le ton dont il le dit, je ne peux pas l'écrire.

XXXI

Mais vous savez, lecteur, que j'étais ruiné;
J'avais encor, je crois, deux écus dans ma bourse;
C'était, en vérité, mon unique ressource,
La seule goutte d'eau qui restât dans la source,
Le seul verre de vin pour mon prochain diné;
Je les tirai bien vite, et je les lui donnai.

XXXII

Il les prit sans façon, et s'en fut de la sorte.
A quelques jours de là, comme j'étais au lit,
La Fortune, en passant, vint frapper à ma porte.
Je reçus de Paris une somme assez forte ³³,
Et très heureusement il me vint à l'esprit
De payer l'hôtelier qui m'avait fait crédit.

XXXIII

Mon marmot cependant se trouvait une fille,
Anglaise de naissance et de bonne famille.
Or, la veille du jour fixé pour mon départ,
Je vins à rencontrer sa mère par hasard.
C'était au bal. — Au bal il faut bien qu'on babille;
Je fis donc pour le mieux mon métier de bavard.

XXXIV

Une goutte de lait dans la plaine éthérée
Tomba, dit-on, jadis, du haut du firmament.
La Nuit, qui sur son char passait en ce moment,
Vit ce pâle sillon sur sa mer azurée,
Et, secouant les plis de sa robe nacrée,
Fit au ruisseau céleste un lit de diamant.

XXXV

Les Grecs, enfants gâtés des Filles de Mémoire,
De miel et d'ambroisie ont doré cette histoire;
Mais j'en veux dire un point qui fut ignoré d'eux :
C'est que, lorsque Junon vit son beau sein d'ivoire
En un fleuve de lait changer ainsi les cieux,
Elle eut peur tout à coup du souverain des dieux.

XXXVI

Elle voulut poser ses mains sur sa poitrine,
Et, sentant ruisseler sa mamelle divine,
Pour épargner l'Olympe, elle se détourna;
Le soleil était loin, la terre était voisine;
Sur notre pauvre argile une goutte en tomba;
Tout ce que nous aimons nous est venu de là.

XXXVII

C'était un bel enfant que cette jeune mère;
Un véritable enfant, — et la riche Angleterre
Plus d'une fois dans l'eau jettera son filet
Avant d'y retrouver une perle aussi chère;
En vérité, lecteur, pour faire son portrait,
Je ne puis mieux trouver qu'une goutte de lait.

XXXVIII

Jamais le voile blanc de la mélancolie
Ne fut plus transparent sur un sang plus vermeil.
Je m'assis auprès d'elle et parlai d'Italie;
Car elle connaissait le pays sans pareil.
Elle en venait, hélas ! à sa froide patrie
Rapportant dans son cœur un rayon du soleil.

XXXIX

Nous causâmes longtemps, elle était simple et bonne.
Ne sachant pas le mal, elle faisait le bien;
Des richesses du cœur elle me fit l'aumône,
Et, tout en écoutant comme le cœur se donne,
Sans oser y penser, je lui donnai le mien;
Elle emporta ma vie et n'en sut jamais rien ³⁴.

XL

Le soir, en revenant, après la contredanse,
Je lui donnai le bras, nous entrâmes au jeu;
Car on ne peut sortir autrement de ce lieu.
« Vous partez, me dit-elle, et vous allez, je pense,
D'ici jusque chez vous faire quelque dépense;
Pour votre dernier jour il faut jouer un peu. »

XLI

Elle me fit asseoir avec un doux sourire.
Je ne sais quel caprice alors la conseilla;
Elle étendit la main et me dit : « Jouez là. »
Par cet ange aux yeux bleus je me laissai conduire,
Et je n'ai pas besoin, mon ami, de vous dire
Qu'avec quelques louis mon numéro gagna.

XLII

Nous jouâmes ainsi pendant une heure entière,
Et je vis devant moi tomber tout un trésor;
Si c'était rouge ou noir, je ne m'en souviens guère;
Si c'était dix ou vingt, je n'en sais rien encor;
Je partais pour la France, elle pour l'Angleterre,
Et je sortis de là les deux mains pleines d'or.

XLIII

Quand je rentrai chez moi, je vis cette richesse,
Je me souvins alors de ce jour de détresse
Où j'avais à l'enfant donné mes deux écus.
C'était par charité : je les croyais perdus.
De Celui qui voit tout je compris la sagesse :
La mère, ce soir-là, me les avait rendus ³⁵.

XLIV

Lecteur, si je n'ai pas la mémoire égarée,
Je t'ai promis, je crois, en commençant ceci,
Une bonne fortune : elle finit ainsi.
Mon bonheur, tu le vois, vécut une soirée;
J'en connais cependant de plus longue durée
Que je ne voudrais pas changer pour celui-ci ³⁶.

LUCIE ³⁷

ÉLÉGIE

MES chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière.
J'aime son feuillage éploré;
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai ³⁸.

Un soir, nous étions seuls, j'étais assis près d'elle;
Elle penchait la tête, et sur son clavecin
Laissait, tout en rêvant, flotter sa blanche main.
Ce n'était qu'un murmure : on eût dit les coups d'aile
D'un zéphyr éloigné glissant sur des roseaux,
Et craignant en passant d'éveiller les oiseaux.
Les tièdes voluptés des nuits mélancoliques
Sortaient autour de nous du calice des fleurs.
Les marronniers du parc et les chênes antiques
Se berçaient doucement sous leurs rameaux en pleurs.
Nous écoutions la nuit; la croisée entr'ouverte
Laissait venir à nous les parfums du printemps;
Les vents étaient muets, la plaine était déserte;
Nous étions seuls, pensifs, et nous avions quinze ans.
Je regardais Lucie. — Elle était pâle et blonde.
Jamais deux yeux plus doux n'ont du ciel le plus pur
Sondé la profondeur et réfléchi l'azur.
Sa beauté m'enivrait; je n'aimais qu'elle au monde.
Mais je croyais l'aimer comme on aime une sœur,
Tant ce qui venait d'elle était plein de pudeur!
Nous nous tûmes longtemps; ma main touchait la sienne.
Je regardais rêver son front triste et charmant,
Et je sentais dans l'âme, à chaque mouvement ³⁹,
Combien peuvent sur nous, pour guérir toute peine,
Ces deux signes jumeaux de paix et de bonheur,
Jeunesse de visage et jeunesse de cœur ⁴⁰.
La lune, se levant ⁴¹ dans un ciel sans nuage,
D'un long réseau d'argent tout à coup l'inonda.
Elle vit dans mes yeux resplendir son image;
Son sourire semblait d'un ange : elle chanta ⁴².

.

 Fille de la douleur, harmonie! harmonie!
 Langue que pour l'amour inventa le génie!
 Qui nous vint d'Italie, et qui lui vint des cieux ⁴³!
 Douce langue du cœur, la seule où la pensée,
 Cette vierge craintive et d'une ombre offensée,
 Passe en gardant son voile et sans craindre les yeux!
 Qui sait ce qu'un enfant peut entendre et peut dire
 Dans tes soupirs divins, nés de l'air qu'il respire,
 Tristes comme son cœur et doux comme sa voix?
 On surprend un regard, une larme qui coule;
 Le reste est un mystère ignoré de la foule,
 Comme celui des flots, de la nuit et des bois ⁴⁴!

— Nous étions seuls, pensifs; je regardais Lucie.
 L'écho de sa romance en nous semblait frémir.
 Elle appuya sur moi sa tête appesantie.
 Sentais-tu dans ton cœur Desdemona gémir,
 Pauvre enfant? Tu pleurais; sur ta bouche adorée
 Tu laissas tristement mes lèvres se poser,
 Et ce fut ta douleur qui reçut mon baiser.
 Telle je t'embrassai, froide et décolorée,
 Telle, deux mois après, tu fus mise au tombeau;
 Telle, ô ma chaste fleur! tu t'es évanouie.
 Ta mort fut un sourire aussi doux que ta vie,
 Et tu fus rapportée à Dieu dans ton berceau.

Doux mystère du toit que l'innocence habite,
 Chansons, rêves d'amour, rires, propos d'enfant,
 Et toi, charme inconnu dont rien ne se défend,
 Qui fit hésiter Faust au seuil de Marguerite,
 Candeur des premiers jours, qu'êtes-vous devenus?

Paix profonde à ton âme, enfant! à ta mémoire!
 Adieu! ta blanche main sur le clavier d'ivoire,
 Durant les nuits d'été, ne voltigera plus ⁴⁵...

Mes chers amis, quand je mourrai,
 Plantez un saule au cimetière.
 J'aime son feuillage éploré;
 La pâleur m'en est douce et chère,
 Et son ombre sera légère
 A la terre où je dormirai.

LA NUIT DE MAI ⁴⁶

LA MUSE

POÈTE, prends ton luth et me donne un baiser;
La fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore.
Le printemps naît ce soir; les vents vont s'embraser;
Et la bergeronnette, en attendant l'aurore,
Aux premiers buissons verts commence à se poser.
Poète, prends ton luth, et me donne un baiser.

LE POÈTE

Comme il fait noir dans la vallée!
J'ai cru qu'une forme voilée
Flottait là-bas sur la forêt.
Elle sortait de la prairie;
Son pied rasait l'herbe fleurie;
C'est une étrange rêverie;
Elle s'efface et disparaît.

LA MUSE

Poète, prends ton luth; la nuit, sur la pelouse,
Balance le zéphyr dans son voile odorant.
La rose, vierge encor, se referme jalouse
Sur le frelon nacré qu'elle enivre en mourant.
Écoute! tout se tait; songe à ta bien-aimée.
Ce soir, sous les tilleuls, à la sombre ramée
Le rayon du couchant laisse un adieu plus doux.
Ce soir, tout va fleurir : l'immortelle nature
Se remplit de parfums, d'amour et de murmure,
Comme le lit joyeux de deux jeunes époux.

LE POÈTE

Pourquoi mon cœur bat-il si vite?
Qu'ai-je donc en moi qui s'agite
Dont je me sens épouvanté?
Ne frappe-t-on pas à ma porte?
Pourquoi ma lampe à demi morte
M'éblouit-elle de clarté?
Dieu puissant! tout mon corps frissonne.
Qui vient? qui m'appelle? — Personne.

Je suis seul ; c'est l'heure qui sonne ;
O solitude ! ô pauvreté !

LA MUSE

Poète, prends ton luth ; le vin de la jeunesse
Fermente cette nuit dans les veines de Dieu.
Mon sein est inquiet ; la volupté l'opprime,
Et les vents altérés m'ont mis la lèvre en feu.
O paresseux enfant ! regarde, je suis belle.
Notre premier baiser, ne t'en souviens-tu pas,
Quand je te vis si pâle au toucher de mon aile,
Et que, les yeux en pleurs, tu tombas dans mes bras ?
Ah ! je t'ai consolé d'une amère souffrance !
Hélas ! bien jeune encor, tu te mourais d'amour.
Console-moi ce soir, je me meurs d'espérance ;
J'ai besoin de prier pour vivre jusqu'au jour.

LE POÈTE

Est-ce toi dont la voix m'appelle,
O ma pauvre Muse ! est-ce toi ?
O ma fleur ! ô mon immortelle !
Seul être pudique et fidèle
Où vive encor l'amour de moi !
Oui, te voilà, c'est toi, ma blonde,
C'est toi, ma maîtresse et ma sœur !
Et je sens, dans la nuit profonde,
De ta robe d'or qui m'inonde
Les rayons glisser dans mon cœur.

LA MUSE

Poète, prends ton luth ; c'est moi, ton immortelle,
Qui t'ai vu cette nuit triste et silencieux,
Et qui, comme un oiseau que sa couvée appelle,
Pour pleurer avec toi descends du haut des cieux.
Viens, tu souffres, ami. Quelque ennui solitaire
Te ronge, quelque chose a gémi dans ton cœur ;
Quelque amour t'est venu, comme on en voit sur terre,
Une ombre de plaisir, un semblant de bonheur.
Viens, chantons devant Dieu ; chantons dans tes pensées,
Dans tes plaisirs perdus, dans tes peines passées ;
Partons, dans un baiser, pour un monde inconnu.
Éveillons au hasard les échos de ta vie,
Parlons-nous de bonheur, de gloire et de folie,

Et que ce soit un rêve, et le premier venu.
Inventons quelque part des lieux où l'on oublie;
Partons, nous sommes seuls, l'univers est à nous.
Voici la verte Écosse et la brune Italie,
Et la Grèce, ma mère, où le miel est si doux ⁴⁷,
Argos, et Ptéléon, ville des hécatombes ⁴⁸,
Et Messa la divine, agréable aux colombes ⁴⁹;
Et le front chevelu du Pélion ⁵⁰ changeant;
Et le bleu Titarèse ⁵¹, et le golfe d'argent
Qui montre dans ses eaux, où le cygne se mire,
La blanche Oloossone à la blanche Camyre ⁵².
Dis-moi, quel songe d'or nos chants vont-ils bercer ?
D'où vont venir les pleurs que nous allons verser ?
Ce matin, quand le jour a frappé ta paupière,
Quel séraphin pensif, courbé sur ton chevet,
Secouait des lilas dans sa robe légère,
Et te contait tout bas les amours qu'il rêvait ?
Chanterons-nous l'espoir, la tristesse ou la joie ?
Tremperons-nous de sang les bataillons d'acier ?
Suspendrons-nous l'amant sur l'échelle de soie ?
Jetterons-nous au vent l'écume du coursier ?
Dirons-nous quelle main, dans les lampes sans nombre
De la maison céleste, allume nuit et jour
L'huile sainte de vie et d'éternel amour ?
Crierons-nous à Tarquin : « Il est temps, voici l'ombre ⁵³ ! »
Descendrons-nous cueillir la perle au fond des mers ?
Mènerons-nous la chèvre aux ébéniers amers ?
Montrons-nous le ciel à la Mélancolie ?
Suivrons-nous le chasseur sur les monts escarpés ?
La biche le regarde ; elle pleure et supplie ;
Sa bruyère l'attend ; ses faons sont nouveau-nés ;
Il se baisse, il l'égorge, il jette à la curée
Sur les chiens en sueur son cœur encor vivant.
Peindrons-nous une vierge à la joue empourprée,
S'en allant à la messe, un page la suivant,
Et d'un regard distrait, à côté de sa mère,
Sur la lèvre entr'ouverte oubliant sa prière ?
Elle écoute en tremblant, dans l'écho du pilier,
Résonner l'éperon d'un hardi cavalier.
Dirons-nous aux héros des vieux temps de la France
De monter tout armés aux créneaux de leurs tours,
Et de ressusciter la naïve romance

Que leur gloire oubliée apprit aux troubadours ?
 Vêtirons-nous de blanc une molle élégie ?
 L'homme de Waterloo nous dira-t-il sa vie,
 Et ce qu'il a fauché du troupeau des humains
 Avant que l'envoyé de la nuit éternelle
 Vint sur son tertre vert l'abattre d'un coup d'aile,
 Et sur son cœur de fer lui croiser les deux mains ⁵⁴ ?
 Clouons-nous au poteau d'une satire altière
 Le nom sept fois vendu d'un pâle pamphlétaire,
 Qui, poussé par la faim, du fond de son oubli,
 S'en vient, tout grelottant d'envie et d'impuissance,
 Sur le front du génie insulter l'espérance,
 Et mordre le laurier que son souffle a sali ⁵⁵ ?
 Prends ton luth ! prends ton luth ! je ne peux plus me taire ;
 Mon aile me soulève au souffle du printemps.
 Le vent va m'emporter ; je vais quitter la terre.
 Une larme de toi ! Dieu m'écoute ; il est temps.

LE POÈTE

S'il ne te faut, ma sœur chérie,
 Qu'un baiser d'une lèvre amie
 Et qu'une larme de mes yeux,
 Je te les donnerai sans peine ;
 De nos amours qu'il te souviene,
 Si tu remontes dans les cieux.
 Je ne chante ni l'espérance,
 Ni la gloire, ni le bonheur,
 Hélas ! pas même la souffrance.
 La bouche garde le silence
 Pour écouter parler le cœur.

LA MUSE

Crois-tu donc que je sois comme le vent d'automne,
 Qui se nourrit de pleurs jusque sur un tombeau,
 Et pour qui la douleur n'est qu'une goutte d'eau ?
 O poète ! un baiser, c'est moi qui te le donne.
 L'herbe que je voulais arracher de ce lieu,
 C'est ton oisiveté ; ta douleur est à Dieu.
 Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
 Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure
 Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur ;

Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur ⁵⁶
Mais, pour en être atteint, ne crois pas, ô poète,
Que ta voix ici-bas doive rester muette.
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.
Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie
En secouant leurs becs sur leurs goîtres hideux.
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte;
En vain il a des mers fouillé la profondeur;
L'Océan était vide et la plage déserte;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre
Partageant à ses fils ses entrailles de père ⁵⁷,
Dans son amour sublime il berce sa douleur,
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant;
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.
Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps;
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
Ce n'est pas un concert à dilater le cœur.
Leurs déclamations sont comme des épées :

Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang ⁵⁸.

LE POÈTE

O Muse! spectre insatiable,
Ne m'en demande pas si long.
L'homme n'écrit rien sur le sable.
A l'heure où passe l'aquilon,
J'ai vu le temps où ma jeunesse
Sur mes lèvres était sans cesse
Prête à chanter comme un oiseau;
Mais j'ai souffert un dur martyr,
Et le moins que j'en pourrais dire,
Si je l'essayais sur ma lyre,
La briserait comme un roseau ⁵⁹.

LA NUIT DE DÉCEMBRE ⁶⁰

LE POÈTE

Du temps que j'étais écolier,
Je restais un soir à veiller
Dans notre salle solitaire.
Devant ma table vint s'asseoir
Un pauvre enfant vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Son visage était triste et beau :
A la lueur de mon flambeau,
Dans mon livre ouvert il vint lire.
Il pencha son front sur sa main,
Et resta jusqu'au lendemain,
Pensif, avec un doux sourire.

Comme j'allais avoir quinze ans,
Je marchais un jour, à pas lents,
Dans un bois, sur une bruyère.
Au pied d'un arbre vint s'asseoir
Un jeune homme vêtu de noir,
Qui me rassemblait comme un frère.

Je lui demandai mon chemin ;
Il tenait un luth d'une main,
De l'autre un bouquet d'églatine.
Il me fit un salut d'ami,
Et, se détournant à demi,
Me montra du doigt la colline.

A l'âge où l'on croit à l'amour,
J'étais seul dans ma chambre un jour,
Pleurant ma première misère ⁶¹.
Au coin de mon feu vint s'asseoir
Un étranger vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Il était morne et soucieux ;
D'une main il montrait les cieux,
Et de l'autre il tenait un glaive.
De ma peine il semblait souffrir,

Mais il ne poussa qu'un soupir,
Et s'évanouit comme un rêve.

A l'âge où l'on est libertin,
Pour boire un toast en un festin,
Un jour je soulevai mon verre.
En face de moi vint s'asseoir
Un convive vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Il secouait sous son manteau
Un haillon de pourpre en lambeau,
Sur sa tête un myrte stérile.
Son bras maigre cherchait le mien,
Et mon verre, en touchant le sien,
Se brisa dans ma main débile.

Un an après, il était nuit;
J'étais à genoux près du lit
Où venait de mourir mon père ⁶².
Au chevet du lit vint s'asseoir
Un orphelin vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Ses yeux étaient noyés de pleurs;
Comme les anges de douleurs,
Il était couronné d'épine;
Son luth à terre était gisant,
Sa pourpre de couleur de sang,
Et son glaive dans sa poitrine.

Je m'en suis si bien souvenu,
Que je l'ai toujours reconnu
A tous les instants de ma vie.
C'est une étrange vision,
Et cependant, ange ou démon,
J'ai vu partout cette ombre amie.

Lorsque plus tard, las de souffrir,
Pour renaître ou pour en finir ⁶³,
J'ai voulu m'exiler de France ⁶⁴;
Lorsqu'impatient de marcher,
J'ai voulu partir, et chercher
Les vestiges d'une espérance;

A Pise, au pied de l'Apennin;
A Cologne, en face du Rhin;
A Nice, au penchant des vallées;
A Florence, au fond des palais;
A Brigues, dans les vieux chalets ⁶⁵;
Au sein des Alpes désolées;

A Gênes, sous les citronniers;
A Vevey, sous les verts pommiers;
Au Havre, devant l'Atlantique;
A Venise, à l'affreux Lido,
Où vient sur l'herbe d'un tombeau
Mourir la pâle Adriatique ⁶⁶;

Partout où, sous ces vastes cieux,
J'ai lassé mon cœur et mes yeux,
Saignant d'une éternelle plaie;
Partout où le boiteux Ennui,
Traînant ma fatigue après lui,
M'a promené sur une claie;

Partout où, sans cesse altéré
De la soif d'un monde ignoré,
J'ai suivi l'ombre de mes songes;
Partout où, sans avoir vécu,
J'ai revu ce que j'avais vu,
La face humaine et ses mensonges;

Partout où, le long des chemins,
J'ai posé mon front dans mes mains,
Et sangloté comme une femme;
Partout où j'ai, comme un mouton,
Qui laisse sa laine au buisson,
Senti se dénuer mon âme;

Partout où j'ai voulu dormir,
Partout où j'ai voulu mourir,
Partout où j'ai touché la terre,
Sur ma route est venu s'asseoir
Un malheureux vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Qui donc es-tu, toi que dans cette vie
Je vois toujours sur mon chemin ?
Je ne puis croire, à ta mélancolie,
Que tu sois mon mauvais Destin.
Ton doux sourire a trop de patience,
Tes larmes ont trop de pitié.
En te voyant, j'aime la Providence.
Ta douleur même est sœur de ma souffrance ;
Elle ressemble à l'Amitié.

Qui donc es-tu ? — Tu n'es pas mon bon ange,
Jamais tu ne viens m'avertir.
Tu vois mes maux (c'est une chose étrange!)
Et tu me regardes souffrir.
Depuis vingt ans tu marches dans ma voie,
Et je ne saurais t'appeler.
Qui donc es-tu, si c'est Dieu qui t'envoie ?
Tu me souris sans partager ma joie,
Tu me plains sans me consoler !

Ce soir encor je t'ai vu m'apparaître.
C'était par une triste nuit.
L'aile des vents battait à ma fenêtre ;
J'étais seul, courbé sur mon lit.
J'y regardais une place chérie,
Tiède encor d'un baiser brûlant ;
Et je songeais comme la femme oubliée,
Et je sentais un lambeau de ma vie
Qui se déchirait lentement.

Je rassemblais des lettres de la veille,
Des cheveux, des débris d'amour.
Tout ce passé me criait à l'oreille
Ses éternels serments d'un jour.
Je contempiais ces reliques sacrées,
Qui me faisaient trembler la main :
Larmes du cœur par le cœur dévorées,
Et que les yeux qui les avaient pleurées
Ne reconnaîtront plus demain !

J'enveloppais dans un morceau de bure
Ces ruines des jours heureux.

Je me disais qu'ici-bas ce qui dure,
C'est une mèche de cheveux.
Comme un plongeur dans une mer profonde,
Je me perdais dans tant d'oubli.
De tous côtés j'y retournais la sonde,
Et je pleurais, seul, loin des yeux du monde,
Mon pauvre amour enseveli.

J'allais poser le sceau de cire noire
Sur ce fragile et cher trésor.
J'allais le rendre, et, n'y pouvant pas croire,
En pleurant j'en doutais encor.
Ah ! faible femme, orgueilleuse insensée,
Malgré toi, tu t'en souviendras !
Pourquoi, grand Dieu ! mentir à sa pensée ?
Pourquoi ces pleurs, cette gorge oppressée,
Ces sanglots, si tu n'aimais pas ⁶⁷ ?

Oui, tu languis, tu souffres, et tu pleures ;
Mais ta chimère est entre nous.
Eh bien ! adieu ! Vous compterez les heures
Qui me sépareront de vous.
Partez, partez, et dans ce cœur de glace
Emportez l'orgueil satisfait.
Je sens encor le mien jeune et vivace,
Et bien des maux pourront y trouver place
Sur le mal que vous m'avez fait.

Partez, partez ! la Nature immortelle
N'a pas tout voulu vous donner.
Ah ! pauvre enfant, qui voulez être belle,
Et ne savez pas pardonner !
Allez, allez, suivez la destinée ;
Qui vous perd n'a pas tout perdu.
Jetez au vent notre amour consumée ; —
Éternel Dieu ! toi que j'ai tant aimée,
Si tu pars, pourquoi m'aimes-tu ?

Mais tout à coup j'ai vu dans la nuit sombre
Une forme glisser sans bruit.
Sur mon rideau j'ai vu passer une ombre ;

Elle vient s'asseoir sur mon lit.
 Qui donc es-tu, morne et pâle visage,
 Sombre portrait vêtu de noir ?
 Que me veux-tu, triste oiseau de passage ?
 Est-ce un vain rêve ? est-ce ma propre image
 Que j'aperçois dans ce miroir ?

Qui donc es-tu, spectre de ma jeunesse,
 Pèlerin que rien n'a lassé ?
 Dis-moi pourquoi je te trouve sans cesse
 Assis dans l'ombre où j'ai passé.
 Qui donc es-tu, visiteur solitaire,
 Hôte assidu de mes douleurs ?
 Qu'as-tu donc fait pour me suivre sur terre ?
 Qui donc es-tu, qui donc es-tu, mon frère,
 Qui n'apparais qu'au jour des pleurs ?

LA VISION

— Ami, notre père est le tien.
 Je ne suis ni l'ange gardien,
 Ni le mauvais destin des hommes.
 Ceux que j'aime, je ne sais pas
 De quel côté s'en vont leurs pas
 Sur ce peu de fange où nous sommes.

Je ne suis ni dieu ni démon,
 Et tu m'as nommé par mon nom
 Quand tu m'as appelé ton frère ;
 Où tu vas, j'y serai toujours,
 Jusques au dernier de tes jours,
 Où j'irai m'asseoir sur ta pierre.

Le ciel m'a confié ton cœur.
 Quand tu seras dans la douleur,
 Viens à moi sans inquiétude.
 Je te suivrai sur le chemin ;
 Mais je ne puis toucher ta main,
 Ami, je suis la Solitude.

LA NUIT D'AOUT ⁶⁸

LA MUSE

DEPUIS que le soleil, dans l'horizon immense,
 A franchi le Cancer sur son axe enflammé ⁶⁹,
 Le bonheur m'a quittée, et j'attends en silence
 L'heure où m'appellera mon ami bien-aimé.
 Hélas ! depuis longtemps sa demeure est déserte ;
 Des beaux jours d'autrefois rien n'y semble vivant.
 Seule, je viens encor, de mon voile couverte,
 Poser mon front brûlant sur sa porte entr'ouverte,
 Comme une veuve en pleurs au tombeau d'un enfant.

LE POÈTE

Salut à ma fidèle amie !
 Salut, ma gloire et mon amour !
 La meilleure et la plus chérie
 Est celle qu'on trouve au retour.
 L'opinion et l'avarice
 Viennent un temps de m'emporter.
 Salut, ma mère et ma nourrice !
 Salut, salut consolatrice !
 Ouvre tes bras, je viens chanter.

LA MUSE

Pourquoi, cœur altéré, cœur lassé d'espérance,
 T'enfuis-tu si souvent pour revenir si tard ?
 Que t'en vas-tu chercher, sinon quelque hasard ?
 Et que rapportes-tu, sinon quelque souffrance ?
 Que fais-tu loin de moi, quand j'attends jusqu'au jour ?
 Tu suis un pâle éclair dans une nuit profonde.
 Il ne te restera de tes plaisirs du monde
 Qu'un impuissant mépris pour notre honnête amour.
 Ton cabinet d'étude est vide quand j'arrive ;
 Tandis qu'à ce balcon, inquiète et pensive,
 Je regarde en rêvant les murs de ton jardin,
 Tu te livres dans l'ombre à ton mauvais destin.
 Quelque fière beauté te retient dans sa chaîne,

Et tu laisses mourir cette pauvre verveine
Dont les derniers rameaux, en des temps plus heureux⁷⁰,
Devaient être arrosés des larmes de tes yeux.
Cette triste verdure est mon vivant symbole;
Ami, de ton oubli nous mourrons toutes deux,
Et son parfum léger, comme l'oiseau qui vole,
Avec mon souvenir s'enfuira dans les cieux.

LE POÈTE

Quand j'ai passé par la prairie,
J'ai vu, ce soir, dans le sentier,
Une fleur tremblante et flétrie,
Une pâle fleur d'églantier.
Un bourgeon vert à côté d'elle
Se balançait sur l'arbrisseau;
Je vis poindre une fleur nouvelle;
La plus jeune était la plus belle :
L'homme est ainsi, toujours nouveau.

LA MUSE

Hélas ! toujours un homme, hélas ! toujours des larmes !
Toujours les pieds poudreux et la sueur au front !
Toujours d'affreux combats et de sanglantes armes ;
Le cœur a beau mentir, la blessure est au fond.
Hélas ! par tous pays, toujours la même vie :
Convoiter, regretter, prendre et tendre la main ;
Toujours mêmes acteurs et même comédie,
Et, quoi qu'ait inventé l'humaine hypocrisie,
Rien de vrai là-dessous que le squelette humain.
Hélas ! mon bien-aimé, vous n'êtes plus poète.
Rien ne réveille plus votre lyre muette ;
Vous vous noyez le cœur dans un rêve inconstant ;
Et vous ne savez pas que l'amour de la femme
Change et dissipe en pleurs les trésors de votre âme,
Et que Dieu compte plus les larmes que le sang.

LE POÈTE

Quand j'ai traversé la vallée,
Un oiseau chantait sur son nid.
Ses petits, sa chère couvée,
Venaient de mourir dans la nuit.
Cependant il chantait l'aurore ;

O ma Muse, ne pleurez pas !
A qui perd tout, Dieu reste encore,
Dieu là-haut, l'espoir ici-bas.

LA MUSE

Et que trouveras-tu, le jour où la misère
Te ramènera seul au paternel foyer ?
Quand tes tremblantes mains essuieront la poussière
De ce pauvre réduit que tu crois oublier,
De quel front viendras-tu, dans ta propre demeure,
Chercher un peu de calme et d'hospitalité ?
Une voix sera là pour crier à toute heure :
Qu'as-tu fait de ta vie et de ta liberté ?
Crois-tu donc qu'on oublie autant qu'on le souhaite ?
Crois-tu qu'en te cherchant tu te retrouveras ?
De ton cœur ou de toi lequel est le poète ?
C'est ton cœur, et ton cœur ne te répondra pas ⁷¹.
L'amour l'aura brisé ; les passions funestes
L'auront rendu de pierre au contact des méchants ;
Tu n'en sentiras plus que d'effroyables restes,
Qui remueront encor, comme ceux des serpents.
O ciel ! qui t'aidera ? que ferai-je moi-même,
Quand celui qui peut tout défendra que je t'aime,
Et quand mes ailes d'or, frémissant malgré moi,
M'emporteront à lui pour me sauver de toi ?
Pauvre enfant ! nos amours n'étaient pas menacées,
Quand dans les bois d'Auteuil, perdu dans tes pensées ⁷²,
Sous les verts marronniers et les peupliers blancs,
Je t'agaçais le soir en détours nonchalants.
Ah ! j'étais jeune alors et nymphe, et les dryades
Entr'ouvraient pour me voir l'écorce des bouleaux,
Et les pleurs qui coulaient durant nos promenades
Tombaient, purs comme l'or, dans le cristal des eaux.
Qu'as-tu fait, mon amant, des jours de ta jeunesse ?
Qui m'a cueilli mon fruit sur mon arbre enchanté ?
Hélas ! ta joue en fleur plaisait à la déesse
Qui porte dans ses mains la force et la santé ⁷³.
De tes yeux insensés les larmes l'ont pâlie ;
Ainsi que ta beauté, tu perdras ta vertu.
Et moi qui t'aimerai comme une unique amie,
Quand les dieux irrités m'ôteront ton génie,
Si je tombe des cieus, que me répondras-tu ?

LE POÈTE

Puisque l'oiseau des bois voltige et chante encore
Sur la branche où ses œufs sont brisés dans le nid;
Puisque la fleur des champs entr'ouverte à l'aurore,
Voyant sur la pelouse une autre fleur éclore,
S'incline sans murmure et tombe avec la nuit;

Puisqu'au fond des forêts, sous les toits de verdure,
On entend le bois mort craquer dans le sentier,
Et puisqu'en traversant l'immortelle nature,
L'homme n'a su trouver de science qui dure,
Que de marcher toujours et toujours oublier;

Puisque, jusqu'aux rochers, tout se change en poussière;
Puisque tout meurt ce soir pour revivre demain;
Puisque c'est un engrais que le meurtre et la guerre;
Puisque sur une tombe on voit sortir de terre
Le brin d'herbe sacré qui nous donne le pain;

O Muse! que m'importe ou la mort ou la vie?
J'aime, et je veux pâlir; j'aime et je veux souffrir;
J'aime, et pour un baiser je donne mon génie;
J'aime, et je veux sentir sur ma joue amaigrie
Ruisseler une source impossible à tarir.

J'aime, et je veux chanter la joie et la paresse,
Ma folle expérience et mes soucis d'un jour,
Et je veux raconter et répéter sans cesse
Qu'après avoir juré de vivre sans maîtresse,
J'ai fait serment de vivre et de mourir d'amour.

Dépouille devant tous l'orgueil qui te dévore,
Cœur gonflé d'amertume et qui t'es cru fermé.
Aime, et tu renaîtras; fais-toi fleur pour éclore.
Après avoir souffert, il faut souffrir encore;
Il faut aimer sans cesse, après avoir aimé.

LA NUIT D'OCTOBRE ⁷⁴

LE POÈTE

LE mal dont j'ai souffert s'est enfui comme un rêve.
Je n'en puis comparer le lointain souvenir
Qu'à ces brouillards légers que l'aurore soulève,
Et qu'avec la rosée on voit s'évanouir.

LA MUSE

Qu'aviez-vous donc, ô mon poète !
Et quelle est la peine secrète
Qui de moi vous a séparé ?
Hélas ! je m'en ressens encore.
Quel est donc ce mal que j'ignore
Et dont j'ai si longtemps pleuré ?

LE POÈTE

C'était un mal vulgaire et bien connu des hommes ;
Mais, lorsque nous avons quelque ennui dans le cœur,
Nous nous imaginons, pauvres fous que nous sommes,
Que personne avant nous n'a senti la douleur.

LA MUSE

Il n'est de vulgaire chagrin
Que celui d'une âme vulgaire.
Ami, que ce triste mystère
S'échappe aujourd'hui de ton sein.
Crois-moi, parle avec confiance ;
Le sévère dieu du silence
Est un des frères de la Mort ;
En se plaignant on se console,
Et quelquefois une parole
Nous a délivrés d'un remord.

LE POÈTE

S'il fallait maintenant parler de ma souffrance,
Je ne sais trop quel nom elle devrait porter,
Si c'est amour, folie, orgueil, expérience,

Ni si personne au monde en pourrait profiter ⁷⁵.
 Je veux bien toutefois t'en raconter l'histoire,
 Puisque nous voilà seuls, assis près du foyer.
 Prends cette lyre, approche, et laisse ma mémoire
 Au son de tes accords doucement s'éveiller.

LA MUSE

Avant de me dire ta peine,
 O poète ! en es-tu guéri ?
 Songe qu'il t'en faut aujourd'hui
 Parler sans amour et sans haine.
 S'il te souvient que j'ai reçu
 Le doux nom de consolatrice,
 Ne fais pas de moi la complice
 Des passions qui t'ont perdu.

LE POÈTE

Je suis si bien guéri de cette maladie,
 Que j'en doute parfois lorsque j'y veux songer ;
 Et quand je pense aux lieux où j'ai risqué ma vie,
 J'y crois voir à ma place un visage étranger.
 Muse, sois donc sans crainte ; au souffle qui t'inspire
 Nous pouvons sans péril tous deux nous confier.
 Il est doux de pleurer, il est doux de sourire
 Au souvenir des maux qu'on pourrait oublier.

LA MUSE

Comme une mère vigilante
 Au berceau d'un fils bien-aimé,
 Ainsi je me penche tremblante
 Sur ce cœur qui m'était fermé.
 Parle, ami, — ma lyre attentive
 D'une note faible et plaintive
 Suit déjà l'accent de ta voix,
 Et dans un rayon de lumière,
 Comme une vision légère,
 Passent les ombres d'autrefois.

LE POÈTE

Jours de travail ! seuls jours où j'ai vécu ⁷⁶ !
 O trois fois chère solitude !

Dieu soit loué, j'y suis donc revenu,
A ce vieux cabinet d'étude!
Pauvre réduit, murs tant de fois déserts,
Fauteuils poudreux, lampe fidèle,
O mon palais, mon petit univers,
Et toi, Muse, ô jeune immortelle,
Dieu soit loué, nous allons donc chanter!
Oui, je veux vous ouvrir mon âme,
Vous saurez tout, et je vais vous conter
Le mal que peut faire une femme;
Car c'en est une, ô mes pauvres amis
(Hélas! vous le saviez peut-être),
C'est une femme à qui je fus soumis,
Comme le serf l'est à son maître.
Joug détesté! c'est par là que mon cœur
Perdit sa force et sa jeunesse⁷⁷; —
Et cependant, auprès de ma maîtresse,
J'avais entrevu le bonheur.
Près du ruisseau, quand nous marchions ensemble,
Le soir, sur le sable argentin,
Quand devant nous le blanc spectre du tremble
De loin nous montrait le chemin;
Je vois encore, aux rayons de la lune,
Ce beau corps plier dans mes bras...
N'en parlons plus... — je ne prévoyais pas
Où me conduirait la Fortune.
Sans doute alors la colère des dieux
Avait besoin d'une victime;
Car elle m'a puni comme d'un crime
D'avoir essayé d'être heureux.

LA MUSE

L'image d'un doux souvenir
Vient de s'offrir à ta pensée.
Sur la trace qu'il a laissée
Pourquoi crains-tu de revenir?
Est-ce faire un récit fidèle
Que de renier ses beaux jours?
Si ta fortune fut cruelle,
Jeune homme, fais du moins comme elle,
Souris à tes premiers amours.

LE POÈTE

Non, — c'est à mes malheurs que je prétends sourire.
Muse, je te l'ai dit : je veux, sans passion,
Te conter mes ennuis, mes rêves, mon délire,
Et t'en dire le temps, l'heure et l'occasion.
C'était, il m'en souvient, par une nuit d'automne,
Triste et froide, à peu près semblable à celle-ci ;
Le murmure du vent, de son bruit monotone,
Dans mon cerveau lassé berçait mon noir souci.
J'étais à la fenêtre, attendant ma maîtresse ;
Et, tout en écoutant dans cette obscurité,
Je me sentais dans l'âme une telle détresse,
Qu'il me vint le soupçon d'une infidélité.
La rue où je logeais était sombre et déserte ;
Quelques ombres passaient, un falot à la main ;
Quand la bise sifflait dans la porte entr'ouverte,
On entendait de loin comme un soupir humain.
Je ne sais, à vrai dire, à quel fâcheux présage
Mon esprit inquiet alors s'abandonna.
Je rappelais en vain un reste de courage,
Et me sentis frémir lorsque l'heure sonna.
Elle ne venait pas. Seul, la tête baissée,
Je regardai longtemps les murs et le chemin, —
Et je n'ai pas dit quelle ardeur insensée
Cette inconstante femme allumait en mon sein ⁷⁸ ;
Je n'aimais qu'elle au monde, et vivre un jour sans elle
Me semblait un destin plus affreux que la mort.
Je me souviens pourtant qu'en cette nuit cruelle
Pour briser mon lien je fis un long effort.
Je la nommai cent fois perfide et déloyale,
Je comptai tous les maux qu'elle m'avait causés.
Hélas ! au souvenir de sa beauté fatale,
Quels maux et quels chagrins n'étaient pas apaisés !
Le jour parut enfin. — Las d'une vaine attente,
Sur le bord du balcon je m'étais assoupi ;
Je rouvris la paupière à l'aurore naissante,
Et je laissai flotter mon regard ébloui.
Tout à coup, au détour de l'étroite ruelle,
J'entends sur le gravier marcher à petit bruit...
Grand Dieu ! préservez-moi ! je l'aperçois, c'est elle ;
Elle entre. — D'où viens-tu ? Qu'as-tu fait cette nuit ?

Réponds, que me veux-tu ? qui t'amène à cette heure ?
Ce beau corps, jusqu'au jour, où s'est-il étendu ?
Tandis qu'à ce balcon, seul, je veille et je pleure,
En quel lieu, dans quel lit, à qui souriais-tu ?
Perfide ! audacieuse ! est-il encor possible
Que tu viennes offrir ta bouche à mes baisers ?
Que demandes-tu donc ? par quelle soif horrible
Oses-tu m'attirer dans tes bras épuisés ?
Va-t'en, retire-toi, spectre de ma maîtresse !
Rentre dans ton tombeau, si tu t'en es levé ;
Laisse-moi pour toujours oublier ma jeunesse,
Et, quand je pense à toi, croire que j'ai rêvé !

LA MUSE

Apaise-toi, je t'en conjure ;
Tes paroles m'ont fait frémir.
O mon bien-aimé ! ta blessure
Est encor prête à se rouvrir.
Hélas ! elle est donc bien profonde ?
Et les misères de ce monde
Sont si lentes à s'effacer !
Oublie, enfant, et de ton âme
Chasse le nom de cette femme,
Que je ne veux pas prononcer.

LE POÈTE

Honte à toi qui la première
M'as appris la trahison,
Et d'horreur et de colère
M'as fait perdre la raison !
Honte à toi, femme à l'œil sombre,
Dont les funestes amours
Ont enseveli dans l'ombre
Mon printemps et mes beaux jours !
C'est ta voix, c'est ton sourire,
C'est ton regard corrupteur,
Qui m'ont appris à maudire
Jusqu'au semblant du bonheur ;
C'est ta jeunesse et tes charmes
Qui m'ont fait désespérer,
Et si je doute des larmes,
C'est que je t'ai vu pleurer.

Honte à toi, j'étais encore
 Aussi simple qu'un enfant ;
 Comme une fleur à l'aurore,
 Mon cœur s'ouvrait en t'aimant.
 Certes, ce cœur sans défense
 Put sans peine être abusé ;
 Mais lui laisser l'innocence
 Était encor plus aisé.
 Honte à toi ! tu fus la mère
 De mes premières douleurs,
 Et tu fis de ma paupière
 Jaillir la source des pleurs !
 Elle coule, sois-en sûre,
 Et rien ne la tarira ;
 Elle sort d'une blessure
 Qui jamais ne guérira ;
 Mais dans cette source amère
 Du moins je me laverai,
 Et j'y laisserai, j'espère,
 Ton souvenir abhorré !

LA MUSE

Poète, c'est assez. Auprès d'une infidèle,
 Quand ton illusion n'aurait duré qu'un jour,
 N'outrage pas ce jour lorsque tu parles d'elle ;
 Si tu veux être aimé, respecte ton amour.
 Si l'effort est trop grand pour la faiblesse humaine
 De pardonner les maux qui nous viennent d'autrui,
 Épargne-toi du moins le tourment de la haine ;
 A défaut du pardon, laisse venir l'oubli.
 Les morts dorment en paix dans le sein de la terre :
 Ainsi doivent dormir nos sentiments éteints.
 Ces reliques du cœur ont aussi leur poussière ;
 Sur leurs restes sacrés ne portons pas les mains.
 Pourquoi, dans ce récit d'une vive souffrance,
 Ne veux-tu voir qu'un rêve et qu'un amour trompé ?
 Est-ce donc sans motif qu'agit la Providence,
 Et crois-tu donc distrait le Dieu qui t'a frappé ?
 Le coup dont tu te plains t'a préservé peut-être,
 Enfant ; car c'est par là que ton cœur s'est ouvert.
 L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
 Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.

C'est une dure loi, mais une loi suprême,
Vieille comme le monde et la fatalité,
Qu'il nous faut du malheur recevoir le baptême,
Et qu'à ce triste prix tout doit être acheté.
Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée;
Pour vivre et pour sentir l'homme a besoin des pleurs;
La joie a pour symbole une plante brisée,
Humide encor de pluie et couverte de fleurs.
Ne te disais-tu pas guéri de ta folie ?
N'es-tu pas jeune, heureux, partout le bienvenu ?
Et ces plaisirs légers qui font aimer la vie,
Si tu n'avais pleuré, quel cas en ferais-tu ?
Lorsqu'au déclin du jour, assis sur la bruyère,
Avec un vieil ami tu bois en liberté,
Dis-moi, d'aussi bon cœur lèverais-tu ton verre,
Si tu n'avais senti le prix de la gaité ?
Aimerais-tu les fleurs, les prés et la verdure,
Les sonnets de Pétrarque et le chant des oiseaux ⁷⁹,
Michel-Ange et les arts, Shakspeare et la nature,
Si tu n'y retrouvais quelques anciens sanglots ?
Comprendrais-tu des cieux l'ineffable harmonie,
Le silence des nuits, le murmure des flots,
Si quelque part là-bas la fièvre et l'insomnie
Ne t'avaient fait songer à l'éternel repos ?
N'as-tu pas maintenant une belle maîtresse ⁸⁰ ?
Et, lorsqu'en t'endormant tu lui serres la main,
Le lointain souvenir des maux de ta jeunesse
Ne rend-il pas plus doux son sourire divin ?
N'allez-vous pas aussi vous promener ensemble
Au fond des bois fleuris, sur le sable argentin ?
Et, dans ce vert palais, le blanc spectre du tremble
Ne sait-il plus, le soir, vous montrer le chemin ?
Ne vois-tu pas alors, aux rayons de la lune,
Plier comme autrefois un beau corps dans tes bras,
Et si dans le sentier tu trouvais la Fortune,
Derrière elle, en chantant, ne marcherais-tu pas ?
De quoi te plains-tu donc ? L'immortelle espérance
S'est retrempée en toi sous la main du malheur.
Pourquoi veux-tu haïr ta jeune expérience,
Et détester un mal qui t'a rendu meilleur ?
O mon enfant ! plains-la, cette belle infidèle,
Qui fit couler jadis les larmes de tes yeux ;

Plains-la ! c'est une femme, et Dieu t'a fait, près d'elle,
Deviner, en souffrant, le secret des heureux.
Sa tâche fut pénible ; elle t'aimait peut-être ;
Mais le destin voulait qu'elle brisât ton cœur.
Elle savait la vie, et te l'a fait connaître ;
Une autre a recueilli le fruit de ta douleur.
Plains-la ! son triste amour a passé comme un songe ;
Elle a vu ta blessure et n'a pu la fermer.
Dans ses larmes, crois-moi, tout n'était pas mensonge.
Quand tout l'aurait été, plains-la ! tu sais aimer.

LE POÈTE

Tu dis vrai : la haine est impie,
Et c'est un frisson plein d'horreur
Quand cette vipère assoupie
Se déroule dans notre cœur.
Écoute-moi donc, ô déesse !
Et sois témoin de mon serment :
Par les yeux bleus de ma maîtresse,
Et par l'azur du firmament ;
Par cette étincelle brillante
Qui de Vénus porte le nom,
Et, comme une perle tremblante,
Scintille au loin sur l'horizon ;
Par la grandeur de la nature,
Par la bonté du Créateur,
Par la clarté tranquille et pure
De l'astre cher au voyageur ⁸¹,
Par les herbes de la prairie,
Par les forêts, par les prés verts,
Par la puissance de la vie,
Par la sève de l'univers,
Je te bannis de ma mémoire,
Reste d'un amour insensé,
Mystérieuse et sombre histoire
Qui dormiras dans le passé !
Et toi qui, jadis, d'une amie
Portas la forme et le doux nom,
L'instant suprême où je t'oublie
Doit être celui du pardon.
Pardonnons-nous ; — je romps le charme
Qui nous unissait devant Dieu.

Avec une dernière larme
Reçois un éternel adieu.
— Et maintenant, blonde rêveuse ⁸²,
Maintenant, Muse, à nos amours !
Dis-moi quelque chanson joyeuse,
Comme au premier temps des beaux jours.
Déjà la pelouse embaumée
Sent les approches du matin ;
Viens éveiller ma bien-aimée,
Et cueillir les fleurs du jardin.
Viens voir la nature immortelle
Sortir des voiles du sommeil ;
Nous allons renaître avec elle ⁸³
Au premier rayon du soleil !

LETTRE A M. DE LAMARTINE ⁸⁴

LORSQUE le grand Byron allait quitter Ravenne ⁸⁵
Et chercher sur les mers quelque plage lointaine
Où finir en héros son immortel ennui ⁸⁶,
Comme il était assis aux pieds de sa maîtresse,
Pâle, et déjà tourné du côté de la Grèce,
Celle qu'il appelait alors sa Guiccioli ⁸⁷
Ouvrit un soir un livre où l'on parlait de lui.

Avez-vous de ce temps conservé la mémoire,
Lamartine, et ces vers au prince des proscrits ⁸⁸,
Vous souvient-il encor qui les avait écrits ?
Vous étiez jeune alors, vous, notre chère gloire.
Vous veniez d'essayer pour la première fois
Ce beau luth éploré qui vibre sous vos doigts.
La Muse que le ciel vous avait fiancée
Sur votre front rêveur cherchait votre pensée,
Vierge craintive encore, amante des lauriers.
Vous ne connaissiez pas, noble fils de la France,
Vous ne connaissiez pas, sinon par sa souffrance,
Ce sublime orgueilleux à qui vous écriviez.
De quel droit osiez-vous l'aborder et le plaindre ?
Quel aigle, Ganymède, à ce dieu vous portait ?
Pressentiez-vous qu'un jour vous le pourriez atteindre,
Celui qui de si haut alors vous écoutait ?
Non, vous aviez vingt ans, et le cœur vous battait ⁸⁹.
Vous aviez lu *Lara*, *Manfred* et *le Corsaire* ⁹⁰,
Et vous aviez écrit sans essuyer vos pleurs ;
Le souffle de Byron vous soulevait de terre,
Et vous alliez à lui, porté par ses douleurs.
Vous appeliez de loin cette âme désolée ;
Pour grand qu'il vous parût, vous le sentiez ami,
Et, comme le torrent dans la verte vallée,
L'écho de son génie en vous avait gémi.

Et lui, lui dont l'Europe, encore tout armée,
Écoutait en tremblant les sauvages concerts ⁹¹ ;
Lui qui depuis dix ans fuyait sa renommée
Et de sa solitude emplissait l'univers ;

Lui, le grand inspiré de la Mélancolie,
Qui, las d'être envié, se changeait en martyr;
Lui, le dernier amant de la pauvre Italie,
Pour son dernier exil s'apprêtant à partir;
Lui qui, rassasié de la grandeur humaine,
Comme un cygne, à son chant sentant sa mort prochaine,
Sur terre autour de lui cherchait pour qui mourir...
Il écouta ces vers que lisait sa maîtresse,
Ce doux salut lointain d'un jeune homme inconnu.
Je ne sais si du style il comprit la richesse;
Il laissa dans ses yeux sourire sa tristesse :
Ce qui venait du cœur lui fut le bienvenu.

Poète, maintenant que ta muse fidèle,
Par ton unique amour sûre d'être immortelle,
De la verveine en fleur t'a couronné le front,
A ton tour, reçois-moi comme le grand Byron.
De t'égalér jamais je n'ai pas l'espérance;
Ce que tu tiens du ciel, nul ne me l'a promis,
Mais de ton sort au mien plus grande est la distance,
Meilleur en sera Dieu qui peut nous rendre amis.
Je ne t'adresse pas d'inutiles louanges,
Et je ne songe point que tu me répondras ⁹²;
Pour être proposés, ces illustres échanges
Veulent être signés d'un nom que je n'ai pas.
J'ai cru pendant longtemps que j'étais las du monde;
J'ai dit que je niais, croyant avoir douté,
Et j'ai pris, devant moi, pour une nuit profonde
Mon ombre qui passait pleine de vanité.
Poète, je t'écris pour te dire que j'aime,
Qu'un rayon du soleil est tombé jusqu'à moi,
Et qu'en un jour de deuil et de douleur suprême,
Les pleurs que je versais m'ont fait penser à toi.

Qui de nous, Lamartine, et de notre jeunesse,
Ne sait par cœur ce chant, des amants adoré,
Qu'un soir, au bord d'un lac, tu nous as soupiré ⁹³ ?
Qui n'a lu mille fois, qui ne relit sans cesse
Ces vers mystérieux où parle ta maîtresse,
Et qui n'a sangloté sur ces divins sanglots,
Profonds comme le ciel et purs comme les flots ?
Hélas ! ces longs regrets des amours mensongères,
Ces ruines du temps qu'on trouve à chaque pas,

Ces sillons infinis de lueurs éphémères,
Qui peut se dire un homme, et ne les connaît pas ?
Quiconque aima jamais porte une cicatrice ;
Chacun l'a dans le sein, toujours prête à s'ouvrir ;
Chacun la garde en soi, cher et secret supplice,
Et mieux il est frappé, moins il en veut guérir.
Te le dirai-je, à toi, chantre de la souffrance,
Que ton glorieux mal, je l'ai souffert aussi ?
Qu'un instant, comme toi, devant ce ciel immense,
J'ai serré dans mes bras la vie et l'espérance,
Et qu'ainsi que le tien, mon rêve s'est enfui ?
Te dirai-je qu'un soir, dans la brise embaumée,
Endormi, comme toi, dans la paix du bonheur,
Aux célestes accents d'une voix bien-aimée,
J'ai cru sentir le temps s'arrêter dans mon cœur ⁹⁴ ?
Te dirai-je qu'un soir, resté seul sur la terre,
Dévoré, comme toi, d'un affreux souvenir,
Je me suis étonné de ma propre misère,
Et de ce qu'un enfant peut souffrir sans mourir ?
Ah ! ce que j'ai senti dans cet instant terrible,
Oserai-je m'en plaindre et te le raconter ?
Comment exprimerai-je une peine indicible ?
Après toi, devant toi, puis-je encor le tenter ?
Oui, de ce jour fatal, plein d'horreur et de charmes,
Je veux fidèlement te faire le récit ;
Ce ne sont pas des chants, ce ne sont que des larmes,
Et je ne te dirai que ce que Dieu m'a dit.

Lorsque le laboureur, regagnant sa chaumière,
Trouve le soir son champ rasé par le tonnerre,
Il croit d'abord qu'un rêve a fasciné ses yeux,
Et, doutant de lui-même, interroge les cieux.
Partout la nuit est sombre, et la terre enflammée.
Il cherche autour de lui la place accoutumée
Où sa femme l'attend sur le seuil entr'ouvert ;
Il voit un peu de cendre au milieu d'un désert.
Ses enfants demi-nus sortent de la bruyère
Et viennent lui conter comme leur pauvre mère
Est morte sous le chaume avec des cris affreux ;
Mais maintenant au loin tout est silencieux.
Le misérable écoute et comprend sa ruine.
Il serre, désolé, ses fils sur sa poitrine ;

Il ne lui reste plus, s'il ne tend pas la main,
Que la faim pour ce soir et la mort pour demain.
Pas un sanglot ne sort de sa gorge oppressée;
Muet et chancelant, sans force et sans pensée,
Il s'assoit à l'écart, les yeux sur l'horizon,
Et, regardant s'enfuir sa moisson consumée,
Dans les noirs tourbillons de l'épaisse fumée
L'ivresse du malheur emporte sa raison ⁹⁵.

Tel, lorsque abandonné d'une infidèle amante,
Pour la première fois j'ai connu la douleur,
Transpercé tout à coup d'une flèche sanglante ⁹⁶,
Seul, je me suis assis dans la nuit de mon cœur ⁹⁷.
Ce n'était pas au bord d'un lac au flot limpide,
Ni sur l'herbe fleurie au penchant des coteaux;
Mes yeux noyés de pleurs ne voyaient que le vide,
Mes sanglots étouffés n'éveillaient point d'échos.
C'était dans une rue obscure et tortueuse
De cet immense égout qu'on appelle Paris;
Autour de moi criait cette foule railleuse
Qui des infortunés n'entend jamais les cris.
Sur le pavé noirci les blafardes lanternes
Versaient un jour douteux plus triste que la nuit,
Et, suivant au hasard ces feux vagues et ternes,
L'homme passait dans l'ombre, allant où va le bruit.
Partout retentissait comme une joie étrange;
C'était en février, au temps du carnaval.
Les masques avinés, se croisant dans la fange,
S'accostaient d'une injure ou d'un refrain banal.
Dans un carrosse ouvert une troupe entassée
Paraissait par moments sous le ciel pluvieux,
Puis se perdait au loin dans la ville insensée,
Hurlant un hymne impur sous la résine en feux.
Cependant des vieillards, des enfants et des femmes
Se barbouillaient de lie au fond des cabarets,
Tandis que de la nuit les prêtresses infâmes
Promenaient çà et là leurs spectres inquiets.
On eût dit un portrait de la débauche antique,
Un de ces soirs fameux chers au peuple romain,
Où des temples secrets la Vénus impudique
Sortait échevelée, une torche à la main.
Dieu juste! pleurer seul par une nuit pareille!

O mon unique amour ! que vous avais-je fait ?
Vous m'aviez pu quitter, vous qui juriez la veille
Que vous étiez ma vie et que Dieu le savait ?
Ah ! toi, le savais-tu, froide et cruelle amie,
Qu'à travers cette honte et cette obscurité,
J'étais là, regardant de ta lampe chérie,
Comme une étoile au ciel, la tremblante clarté ?
Non, tu n'en savais rien, je n'ai pas vu ton ombre ;
Ta main n'est pas venue entr'ouvrir ton rideau.
Tu n'as pas regardé si le ciel était sombre ;
Tu ne m'as pas cherché dans cet affreux tombeau ⁹⁸ !

Lamartine, c'est là, dans cette rue obscure,
Assis sur une borne, au fond d'un carrefour,
Les deux mains sur mon cœur, et serrant ma blessure,
Et sentant y saigner un invincible amour ;
C'est là, dans cette nuit d'horreur et de détresse,
Au milieu des transports d'un peuple furieux
Qui semblait en passant crier à ma jeunesse :
« Toi qui pleures ce soir, n'as-tu pas ri comme eux ? »
C'est là, devant ce mur, où j'ai frappé ma tête,
Où j'ai posé deux fois le fer sur mon sein nu ⁹⁹ ;
C'est là, le croiras-tu ? chaste et noble poète,
Que de tes chants divins je me suis souvenu.
O toi qui sais aimer, réponds, amant d'Elvire,
Comprends-tu que l'on parte et qu'on se dise adieu ?
Comprends-tu que ce mot, la main puisse l'écrire,
Et le cœur le signer, et les lèvres le dire,
Les lèvres, qu'un baiser vient d'unir devant Dieu !
Comprends-tu qu'un lien qui, dans l'âme immortelle,
Chaque jour plus profond se forme à notre insu ;
Qui déracine en nous la volonté rebelle,
Et nous attache au cœur son merveilleux tissu ;
Un lien ¹⁰⁰ tout-puissant dont les nœuds et la trame
Sont plus durs que la roche et que les diamants ;
Qui ne craint ni le temps, ni le fer, ni la flamme,
Ni la mort elle-même, et qui fait des amants
Jusque dans le tombeau s'aimer les ossements ;
Comprends-tu que dix ans ce lien nous enlace,
Qu'il ne fasse dix ans qu'un seul être de deux ¹⁰¹,
Puis tout à coup se brise, et, perdu dans l'espace,
Nous laisse épouvantés d'avoir cru vivre heureux ?

O poète ! il est dur que la nature humaine,
Qui marche à pas comptés vers une fin certaine,
Doive encor s'y traîner en portant une croix,
Et qu'il faille ici-bas mourir plus d'une fois.
Car de quel autre nom peut s'appeler sur terre
Cette nécessité de changer de misère,
Qui nous fait, jour et nuit, tout prendre et tout quitter,
Si bien que notre temps se passe à convoiter ?
Ne sont-ce pas des morts, et des morts effroyables,
Que tant de changements d'êtres si variables,
Qui se disent toujours fatigués d'espérer,
Et qui sont toujours prêts à se transfigurer ?
Quel tombeau que le cœur, et quelle solitude !
Comment la passion devient-elle habitude,
Et comment se fait-il que, sans y trébucher,
Sur ses propres débris l'homme puisse marcher ?
Il y marche pourtant ; c'est Dieu qui l'y convie.
Il va semant partout et prodiguant sa vie :
Désir, crainte, colère, inquiétude, ennui,
Tout passe et disparaît, tout est fantôme en lui.
Son misérable cœur est fait de telle sorte,
Qu'il faut incessamment qu'une ruine en sorte ;
Que la mort soit son terme, il ne l'ignore pas,
Et, marchant à la mort, il meurt à chaque pas.
Il meurt dans ses amis, dans son fils, dans son père ;
Il meurt dans ce qu'il pleure et dans ce qu'il espère ;
Et, sans parler des corps qu'il faut ensevelir,
Qu'est-ce donc qu'oublier, si ce n'est pas mourir ?
Ah ! c'est plus que mourir ; c'est survivre à soi-même.
L'âme remonte au ciel quand on perd ce qu'on aime.
Il ne reste de nous qu'un cadavre vivant ;
Le désespoir l'habite, et le néant l'attend.

Eh bien ! bon ou mauvais, inflexible ou fragile,
Humble ou fier, triste ou gai, mais toujours gémissant,
Cet homme, tel qu'il est, cet être fait d'argile,
Tu l'as vu, Lamartine, et son sang est ton sang.
Son bonheur est le tien ; sa douleur est la tienne ;
Et des maux qu'ici-bas il lui faut endurer,
Pas un qui ne te touche et qui ne t'appartienne ;
Puisque tu sais chanter, ami, tu sais pleurer.
Dis-moi, qu'en penses-tu dans tes jours de tristesse ?

Que t'a dit le malheur, quand tu l'as consulté ?
Trompé par tes amis, trahi par ta maîtresse,
Du ciel et de toi-même as-tu jamais douté ?

Non, Alphonse, jamais. La triste expérience
Nous apporte la cendre, et n'éteint pas le feu.
Tu respectes le mal fait par la Providence,
Tu le laisses passer et tu crois à ton Dieu.
Quel qu'il soit, c'est le mien ; il n'est pas deux croyances.
Je ne sais pas son nom, j'ai regardé les cieux.
Je sais qu'ils sont à lui, je sais qu'ils sont immenses,
Et que l'immensité ne peut pas être à deux.
J'ai connu, jeune encor, de sévères souffrances ;
J'ai vu verdir les bois, et j'ai tenté d'aimer.
Je sais ce que la terre engloutit d'espérances,
Et, pour y recueillir, ce qu'il y faut semer.
Mais ce que j'ai senti, ce que je veux t'écrire,
C'est ce que m'ont appris les anges de douleur ;
Je le sais mieux encore et puis mieux te le dire,
Car leur glaive, en entrant, l'a gravé dans mon cœur :

Créature d'un jour qui t'agites une heure,
De quoi viens-tu te plaindre et qui te fait gémir ?
Ton âme t'inquiète, et tu crois qu'elle pleure :
Ton âme est immortelle, et tes pleurs vont tarir.

Tu te sens le cœur pris d'un caprice de femme ¹⁰²,
Et tu dis qu'il se brise à force de souffrir.
Tu demandes à Dieu de soulager ton âme :
Ton âme est immortelle, et ton cœur va guérir.

Le regret d'un instant te trouble et te dévore ;
Tu dis que le passé te voile l'avenir.
Ne te plains pas d'hier ; laisse venir l'aurore :
Ton âme est immortelle, et le temps va s'enfuir.

Ton corps est abattu du mal de ta pensée ;
Tu sens ton front peser et tes genoux fléchir.
Tombe, agenouille-toi, créature insensée :
Ton âme est immortelle, et la mort va venir.

Tes os dans le cercueil vont tomber en poussière,
Ta mémoire, ton nom, ta gloire vont périr,
Mais non pas ton amour, si ton amour t'est chère :
Ton âme est immortelle, et va s'en souvenir.

A LA MALIBRAN ¹⁰³

STANCES

I

SANS doute il est trop tard pour parler encor d'elle;
Depuis qu'elle n'est plus quinze jours sont passés ¹⁰⁴,
Et dans ce pays-ci quinze jours, je le sais,
Font d'une mort récente une vieille nouvelle ¹⁰⁵.
De quelque nom d'ailleurs que le regret s'appelle,
L'homme, par tout pays, en a bien vite assez.

II

O Maria-Félicia ¹⁰⁶ ! le peintre et le poète
Laissent, en expirant, d'immortels héritiers;
Jamais l'affreuse nuit ne les prend tout entiers.
A défaut d'action, leur grande âme inquiète
De la mort et du temps entreprend la conquête,
Et, frappés dans la lutte ¹⁰⁷, ils tombent en guerriers.

III

Celui-là sur l'airain a gravé sa pensée;
Dans un rythme doré l'autre l'a cadencée;
Du moment qu'on l'écoute, on lui devient ami.
Sur sa toile, en mourant, Raphaël l'a laissée ¹⁰⁸;
Et, pour que le néant ne touche point à lui,
C'est assez d'un enfant sur sa mère endormi.

IV

Comme dans une lampe une flamme fidèle,
Au fond du Parthénon le marbre inhabité
Garde de Phidias la mémoire éternelle,
Et la jeune Vénus, fille de Praxitèle,
Sourit encor, debout dans sa divinité,
Aux siècles impuissants qu'a vaincus sa beauté ¹⁰⁹.

V

Recevant d'âge en âge une nouvelle vie,
Ainsi s'en vont à Dieu les gloires d'autrefois ;
Ainsi le vaste écho ¹¹⁰ de la voix du génie
Devient du genre humain l'universelle voix...
Et de toi, morte hier, de toi, pauvre Marie,
Au fond d'une chapelle ¹¹¹ il nous reste une croix !

VI

Une croix ! et l'oubli, la nuit et le silence !
Écoutez ! c'est le vent, c'est l'Océan immense ;
C'est un pêcheur qui chante au bord du grand chemin.
Et de tant de beauté, de gloire et d'espérance,
De tant d'accords si doux d'un instrument divin,
Pas un faible soupir, pas un écho lointain !

VII

Une croix ! et ton nom écrit sur une pierre,
Non pas même le tien, mais celui d'un époux ¹¹²,
Voilà ce qu'après toi tu laisses sur la terre ;
Et ceux qui t'iront voir à ta maison dernière,
N'y trouvant pas ce nom qui fut aimé de nous,
Ne sauront pour prier où poser les genoux.

VIII

O Ninette ! où sont-ils, belle muse adorée,
Ces accents pleins d'amour, de charme et de terreur,
Qui voltigeaient le soir sur ta lèvre inspirée,
Comme un parfum léger sur l'aubépine en fleur ?
Où vibre maintenant cette voix éplorée,
Cette harpe vivante attachée à ton cœur ?

IX

N'était-ce pas hier, fille joyeuse et folle,
Que ta verve railleuse animait Corilla ¹¹³,
Et que tu nous lançais avec la Rosina ¹¹⁴
La roulade amoureuse et l'œillade espagnole ?
Ces pleurs sur tes bras nus, quand tu chantaes *le Saule* ¹¹⁵,
N'était-ce pas hier, pâle Desdemona ?

X

N'était-ce pas hier qu'à la fleur de ton âge
Tu traversais l'Europe, une lyre à la main;
Dans la mer, en riant, te jetant à la nage,
Chantant la tarentelle au ciel napolitain,
Cœur d'ange et de lion, libre oiseau de passage,
Espiègle enfant ce soir, sainte artiste demain ?

XI

N'était-ce pas hier qu'enivrée et bénie ¹¹⁶
Tu traînais à ton char un peuple transporté,
Et que Londres et Madrid, la France et l'Italie,
Apportaient à tes pieds cet or tant convoité,
Cet or deux fois sacré qui payait ton génie,
Et qu'à tes pieds souvent laissa ta charité ?

XII

Qu'as-tu fait pour mourir, ô noble créature,
Belle image de Dieu, qui donnais en chemin
Au riche un peu de joie, au malheureux du pain ?
Ah ! qui donc frappe ainsi dans la mère nature,
Et quel faucheur aveugle, affamé de pâture,
Sur les meilleurs de nous ose porter la main ?

XIII

Ne suffit-il donc pas à l'ange de ténèbres
Qu'à peine de ce temps il nous reste un grand nom ?
Que Géricault, Cuvier, Schiller, Gœthe et Byron
Soient endormis d'hier sous les dalles funèbres,
Et que nous ayons vu tant d'autres morts célèbres
Dans l'abîme entr'ouvert suivre Napoléon ?

XIV

Nous faut-il perdre encor nos têtes les plus chères,
Et venir en pleurant leur fermer les paupières,
Dès qu'un rayon d'espoir a brillé dans leurs yeux ?
Le ciel de ses élus devient-il envieux ?
Ou faut-il croire, hélas ! ce que disaient nos pères,
Que lorsqu'on meurt si jeune on est aimé des dieux ?

XV

Ah ! combien, depuis peu, sont partis pleins de vie !
Sous les cyprès anciens que de saules nouveaux !
La cendre de Robert à peine refroidie ¹¹⁷,
Bellini tombe et meurt ¹¹⁸ ! — Une lente agonie
Traîne Carrel sanglant à l'éternel repos ¹¹⁹.
Le seuil de notre siècle est pavé de tombeaux.

XVI

Que nous restera-t-il si l'ombre insatiable,
Dès que nous bâtissons, vient tout ensevelir ?
Nous qui sentons déjà le sol si variable,
Et, sur tant de débris, marchons vers l'avenir,
Si le vent, sous nos pas, balaye ainsi le sable,
De quel deuil le Seigneur veut-il donc nous vêtir ?

XVII

Hélas ! Marietta, tu nous restais encore.
Lorsque, sur le sillon, l'oiseau chante à l'aurore,
Le laboureur s'arrête, et, le front en sueur,
Aspire dans l'air pur un souffle de bonheur.
Ainsi nous consolait ta voix fraîche et sonore,
Et tes chants dans les cieux emportaient la douleur.

XVIII

Ce qu'il nous faut pleurer sur ta tombe hâtive,
Ce n'est pas l'art divin, ni ses savants secrets :
Quelque autre étudiera cet art que tu créais ;
C'est ton âme, Ninette, et ta grandeur naïve,
C'est cette voix du cœur qui seule au cœur arrive,
Que nul autre, après toi, ne nous rendra jamais.

XIX

Ah ! tu vivrais encor sans cette âme indomptable.
Ce fut là ton seul mal, et le secret fardeau
Sous lequel ton beau corps plia comme un roseau.
Il en soutint longtemps la lutte inexorable.
C'est le Dieu tout-puissant, c'est la Muse implacable
Qui dans ses bras en feu t'a portée au tombeau.

XX

Que ne l'étouffais-tu, cette flamme brûlante
Que ton sein palpitant ne pouvait contenir !
Tu vivrais, tu verrais te suivre et t'applaudir
De ce public blasé la foule indifférente,
Qui prodigue aujourd'hui sa faveur inconstante
À des gens dont pas un, certes, n'en doit mourir.

XXI

Connaissais-tu si peu l'ingratitude humaine ?
Quel rêve as-tu donc fait ¹²⁰ de te tuer pour eux ?
Quelques bouquets de fleurs te rendaient-ils si vaine,
Pour venir nous verser de vrais pleurs sur la scène,
Lorsque tant d'histriens et d'artistes fameux,
Couronnés mille fois, n'en ont pas dans les yeux ?

XXII

Que ne détournais-tu la tête pour sourire,
Comme on en use ici quand on feint d'être ému ?
Hélas ! on t'aimait tant, qu'on n'en aurait rien vu ¹²¹.
Quand tu chantaient *le Saule*, au lieu de ce délire,
Que ne t'occupais-tu de bien porter ta lyre ?
La Pasta fait ainsi : que ne l'imitais-tu ¹²² ?

XXIII

Ne savais-tu donc pas, comédienne imprudente,
Que ces cris insensés qui te sortaient du cœur
De ta joue amaigrie augmentaient la pâleur ?
Ne savais-tu donc pas que, sur ta tempe ardente,
Ta main de jour en jour se posait plus tremblante,
Et que c'est tenter Dieu que d'aimer la douleur ?

XXIV

Ne sentais-tu donc pas que ta belle jeunesse
De tes yeux fatigués s'écoulait en ruisseaux ¹²³,
Et de ton noble cœur s'exhalait en sanglots ?
Quand de ceux qui t'aimaient tu voyais la tristesse,
Ne sentais-tu donc pas qu'une fatale ivresse
Berçait ta vie errante à ses derniers rameaux ?

XXV

Oui, oui, tu le savais, qu'au sortir du théâtre,
Un soir dans ton linceul il faudrait te coucher.
Lorsqu'on te rapportait plus froide que l'albâtre,
Lorsque le médecin, de ta veine bleuâtre,
Regardait goutte à goutte un sang noir s'épancher,
Tu savais quelle main venait de te toucher.

XXVI

Oui, oui, tu le savais, et que, dans cette vie,
Rien n'est bon que d'aimer, n'est vrai que de souffrir.
Chaque soir dans tes chants tu te sentais pâlir.
Tu connaissais le monde, et la foule, et l'envie,
Et, dans ce corps brisé concentrant ton génie,
Tu regardais aussi la Malibran mourir.

XXVII

Meurs donc! ta mort est douce, et ta tâche est remplie.
Ce que l'homme ici-bas appelle le génie,
C'est le besoin d'aimer; hors de là tout est vain.
Et, puisque tôt ou tard l'amour humain s'oublie,
Il est d'une grande âme et d'un heureux destin
D'expirer comme toi pour un amour divin!

L'ESPOIR EN DIEU ¹²⁴

TANT que mon pauvre cœur, encor plein de jeunesse,
 A ses illusions n'aura pas dit adieu,
 Je voudrais m'en tenir à l'antique sagesse,
 Qui du sobre Épicure a fait un demi-dieu.
 Je voudrais vivre, aimer, m'accoutumer aux hommes,
 Chercher un peu de joie et n'y pas trop compter,
 Faire ce qu'on a fait, être ce que nous sommes,
 Et regarder le ciel sans m'en inquiéter.

Je ne puis ; — malgré moi l'infini me tourmente.
 Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir ;
 Et, quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
 De ne pas le comprendre et pourtant de le voir.
 Qu'est-ce donc que ce monde, et qu'y venons-nous faire,
 Si, pour qu'on vive en paix, il faut voiler les cieux ?
 Passer comme un troupeau les yeux fixés à terre,
 Et renier le reste, est-ce donc être heureux ?
 Non, c'est cesser d'être homme et dégrader son âme.
 Dans la création le hasard m'a jeté ;
 Heureux ou malheureux, je suis né d'une femme,
 Et je ne puis m'enfuir hors de l'humanité.

Que faire donc ? « Jouis, dit la raison païenne ;
 Jouis et meurs ; les dieux ne songent qu'à dormir.
 — Espère seulement, répond la foi chrétienne ;
 Le ciel veille sans cesse, et tu ne peux mourir. »
 Entre ces deux chemins j'hésite et je m'arrête.
 Je voudrais, à l'écart, suivre un plus doux sentier.
 Il n'en existe pas, dit une voix secrète ;
 En présence du ciel, il faut croire ou nier.
 Je le pense en effet ; les âmes tourmentées
 Dans l'un et l'autre excès se jettent tour à tour,
 Mais les indifférents ne sont que des athées ;
 Ils ne dormiraient plus s'ils doutaient un seul jour.
 Je me résigne donc, et, puisque la matière
 Me laisse dans le cœur un désir plein d'effroi,

Mes genoux fléchiront ; je veux croire et j'espère.
Que vais-je devenir, et que veut-on de moi ?

Me voilà dans les mains d'un Dieu plus redoutable
Que ne sont à la fois tous les maux d'ici-bas ;
Me voilà seul, errant, fragile et misérable,
Sous les yeux d'un témoin qui ne me quitte pas.
Il m'observe, il me suit. Si mon cœur bat trop vite,
J'offense sa grandeur et sa divinité.
Un gouffre est sous mes pas : si je m'y précipite,
Pour expier une heure il faut l'éternité.
Mon juge est un bourreau qui trompe sa victime.
Pour moi, tout devient piège et tout change de nom ;
L'amour est un péché, le bonheur est un crime,
Et l'œuvre des sept jours n'est que tentation.
Je ne garde plus rien de la nature humaine ;
Il n'existe pour moi ni vertu ni remord.
J'attends la récompense et j'évite la peine ;
Mon seul guide est la peur, et mon seul but la mort.

On me dit cependant qu'une joie infinie
Attend quelques élus. — Où sont-ils, ces heureux ?
Si vous m'avez trompé, me rendrez-vous la vie ?
Si vous m'avez dit vrai, m'ouvrirez-vous les cieux ?
Hélas ! ce beau pays dont parlaient vos prophètes,
S'il existe là-haut, ce doit être un désert.
Vous les voulez trop purs, les heureux que vous faites,
Et quand leur joie arrive, ils en ont trop souffert.
Je suis seulement homme, et ne veux pas moins être,
Ni tenter davantage. — A quoi donc m'arrêter ?
Puisque je ne puis croire aux promesses du prêtre,
Est-ce l'indifférent que je vais consulter ?

Si mon cœur, fatigué du rêve qui l'obsède,
A la réalité revient pour s'assouvir,
Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide
Je trouve un tel dégoût, que je me sens mourir.
Aux jours même où parfois la pensée est impie,
Où l'on voudrait nier pour cesser de douter,
Quand je posséderais tout ce qu'en cette vie
Dans ses vastes désirs l'homme peut convoiter ;
Donnez-moi le pouvoir, la santé, la richesse,

L'amour même, l'amour, le seul bien d'ici-bas !
Que la blonde Astarté, qu'idolâtrait la Grèce,
De ses îles d'azur sorte en m'ouvrant les bras ;
Quand je pourrais saisir dans le sein de la terre
Les secrets éléments de sa fécondité,
Transformer à mon gré la vivace matière,
Et créer pour moi seul une unique beauté ;
Quand Horace, Lucrèce et le vieil Épicure,
Assis à mes côtés, m'appelleraient heureux,
Et quand ces grands amants de l'antique nature
Me chanteraient la joie et le mépris des dieux,
Je leur dirais à tous : « Quoi que nous puissions faire,
Je souffre, il est trop tard ; le monde s'est fait vieux.
Une immense espérance a traversé la terre ;
Malgré nous vers le ciel il faut lever les yeux ! »

Que me reste-t-il donc ? Ma raison révoltée
Essaye en vain de croire et mon cœur de douter.
Le chrétien m'épouvante, et ce que dit l'athée,
En dépit de mes sens, je ne puis l'écouter.
Les vrais religieux me trouveront impie,
Et les indifférents me croiront insensé.
A qui m'adresserai-je, et quelle voix amie
Consolera ce cœur que le doute a blessé ?

Il existe, dit-on, une philosophie
Qui nous explique tout sans révélation,
Et qui peut nous guider à travers cette vie
Entre l'indifférence et la religion.
J'y consens. — Où sont-ils, ces faiseurs de systèmes,
Qui savent, sans la foi, trouver la vérité,
Sophistes impuissants qui ne croient qu'en eux-mêmes ?
Quels sont leurs arguments et leur autorité ?
L'un me montre ici-bas deux principes en guerre,
Qui, vaincus tour à tour, sont tous deux immortels * ;
L'autre découvre au loin, dans le ciel solitaire,
Un inutile Dieu qui ne veut pas d'autels **.
Je vois rêver Platon et penser Aristote ;
J'écoute, j'applaudis, et poursuis mon chemin.
Sous les rois absolus je trouve un Dieu despote ;

* Système des Manichéens.

** Le théisme.

On nous parle aujourd'hui d'un Dieu républicain ¹²⁵.
 Pythagore et Leibnitz transfigurent mon être.
 Descartes m'abandonne au sein des tourbillons.
 Montaigne s'examine, et ne peut se connaître.
 Pascal fuit en tremblant ses propres visions.
 Pyrrhon me rend aveugle, et Zénon insensible.
 Voltaire jette à bas tout ce qu'il voit debout.
 Spinoza, fatigué de tenter l'impossible,
 Cherchant en vain son Dieu, croit le trouver partout.
 Pour le sophiste anglais l'homme est une machine *.
 Enfin sort des brouillards un rhéteur allemand **
 Qui, du philosophisme achevant la ruine,
 Déclare le ciel vide, et conclut au néant.

Voilà donc les débris de l'humaine science!
 Et, depuis cinq mille ans qu'on a toujours douté,
 Après tant de fatigue et de persévérance,
 C'est là le dernier mot qui nous en est resté!
 Ah! pauvres insensés, misérables cervelles,
 Qui de tant de façons avez tout expliqué,
 Pour aller jusqu'aux cieux il vous fallait des ailes;
 Vous aviez le désir, la foi vous a manqué.
 Je vous plains; votre orgueil part d'une âme blessée.
 Vous sentiez les tourments dont mon cœur est rempli,
 Et vous la connaissiez, cette amère pensée
 Qui fait frissonner l'homme en voyant l'infini.
 Eh bien, prions ensemble, — abjurons la misère
 De vos calculs d'enfants, de tant de vains travaux.
 Maintenant que vos corps sont réduits en poussière,
 J'irai m'agenouiller pour vous sur vos tombeaux.
 Venez, rhéteurs païens, maîtres de la science,
 Chrétiens des temps passés et rêveurs d'aujourd'hui;
 Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance!
 Pour que Dieu nous réponde, adressons-nous à lui.
 Il est juste, il est bon; sans doute il vous pardonne.
 Tous vous avez souffert, le reste est oublié.
 Si le ciel est désert, nous n'offensons personne;
 Si quelqu'un nous entend, qu'il nous prenne en pitié!

O toi que nul n'a pu connaître,
 Et n'a renié sans mentir,

* Locke.

** Kant.

Réponds-moi, toi qui m'as fait naître,
Et demain me feras mourir !

Puisque tu te laisses comprendre,
Pourquoi fais-tu douter de toi ?
Quel triste plaisir peux-tu prendre
A tenter notre bonne foi ?

Dès que l'homme lève la tête,
Il croit t'entrevoir dans les cieux ;
La création, sa conquête,
N'est qu'un vaste temple à ses yeux.

Dès qu'il redescend en lui-même,
Il t'y trouve ; tu vis en lui.
S'il souffre, s'il pleure, s'il aime,
C'est son Dieu qui le veut ainsi.

De la plus noble intelligence
La plus sublime ambition
Est de prouver ton existence,
Et de faire épeler ton nom.

De quelque façon qu'on t'appelle,
Bramah, Jupiter ou Jésus,
Vérité, Justice éternelle,
Vers toi tous les bras sont tendus.

Le dernier des fils de la terre
Te rend grâces du fond du cœur,
Dès qu'il se mêle à sa misère
Une apparence de bonheur.

Le monde entier te glorifie :
L'oiseau te chante sur son nid ;
Et pour une goutte de pluie
Des milliers d'êtres t'ont béni.

Tu n'as rien fait qu'on ne l'admire ;
Rien de toi n'est perdu pour nous ;
Tout prie, et tu ne peux sourire
Que nous ne tombions à genoux.

Pourquoi donc, ô Maître suprême,
As-tu créé le mal si grand,
Que la raison, la vertu même,
S'épouvantent en le voyant ?

Lorsque tant de choses sur terre
Proclament la Divinité,
Et semblent attester d'un père
L'amour, la force et la bonté,

Comment, sous la sainte lumière,
Voit-on des actes si hideux,
Qu'ils font expirer la prière
Sur les lèvres du malheureux ?

Pourquoi, dans ton œuvre céleste,
Tant d'éléments si peu d'accord ?
A quoi bon le crime et la peste ?
O Dieu juste ! pourquoi la mort ?

Ta pitié dut être profonde
Lorsqu'avec ses biens et ses maux,
Cet admirable et pauvre monde
Sortit en pleurant du chaos !

Puisque tu voulais le soumettre
Aux douleurs dont il est rempli,
Tu n'aurais pas dû lui permettre
De t'entrevoir dans l'infini.

Pourquoi laisser notre misère
Rêver et deviner un Dieu ?
Le doute a désolé la terre ;
Nous en voyons trop ou trop peu.

Si ta chétive créature
Est indigne de t'approcher,
Il fallait laisser la nature
T'envelopper et te cacher.

Il te resterait ta puissance,
Et nous en sentirions les coups;
Mais le repos et l'ignorance
Auraient rendu nos maux plus doux.

Si la souffrance et la prière
N'atteignent pas ta majesté,
Garde ta grandeur solitaire,
Ferme à jamais l'immensité.

Mais si nos angoisses mortelles
Jusqu'à toi peuvent parvenir;
Si, dans les plaines éternelles,
Parfois tu nous entends gémir,

Brise cette voûte profonde
Qui couvre la création;
Soulève les voiles du monde,
Et montre-toi, Dieu juste et bon!

Tu n'apercevras sur la terre
Qu'un ardent amour de la foi,
Et l'humanité tout entière
Se prosternera devant toi.

Les larmes qui l'ont épuisée
Et qui ruissellent de ses yeux,
Comme une légère rosée
S'évanouiront dans les cieux.

Tu n'entendras que tes louanges,
Qu'un concert de joie et d'amour,
Pareil à celui dont tes anges
Remplissent l'éternel séjour;

Et dans cet hosanna suprême,
Tu verras, au bruit de nos chants,
S'enfuir le doute et le blasphème,
Tandis que la Mort elle-même
Y joindra ses derniers accents.

A LA MI-CARÊME ¹²⁶

I

LE carnaval s'en va, les roses vont éclore;
Sur les flancs des coteaux déjà court le gazon.
Cependant du plaisir la frileuse saison
Sous ses grelots légers rit et voltige encore,
Tandis que, soulevant les voiles de l'aurore,
Le Printemps inquiet paraît à l'horizon.

II

Du pauvre mois de mars il ne faut pas médire,
Bien que le laboureur le craigne justement :
L'univers y renaît; il est vrai que le vent,
La pluie et le soleil s'y disputent l'empire.
Qu'y faire ? Au temps des fleurs, le monde est un enfant;
C'est sa première larme et son premier sourire.

III

C'est dans le mois de mars que tente de s'ouvrir
L'anémone sauvage aux corolles tremblantes.
Les femmes et les fleurs appellent le zéphyr;
Et du fond des boudoirs les belles indolentes,
Balançant mollement leurs tailles nonchalantes,
Sous les vieux marronniers commencent à venir.

IV

C'est alors que les bals, plus joyeux et plus rares,
Prolongent plus longtemps leurs dernières fanfares;
A ce bruit qui nous quitte, on court avec ardeur;
La valseuse se livre avec plus de langueur :
Les yeux sont plus hardis, les lèvres moins avars,
La lassitude enivre, et l'amour vient au cœur.

V

S'il est vrai qu'ici-bas l'adieu de ce qu'on aime
Soit un si doux chagrin qu'on en voudrait mourir,
C'est dans le mois de mars, c'est à la mi-carême,
Qu'au sortir d'un souper un enfant du plaisir
Sur la valse et l'amour devrait faire un poème,
Et saluer gaiement ses dieux prêts à partir.

VI

Mais qui saura chanter tes pas pleins d'harmonie,
Et tes secrets divins, du vulgaire ignorés,
Belle Nymphé allemande aux brodequins dorés ?
O Muse de la valse ! ô fleur de poésie !
Où sont, de notre temps, les buveurs d'ambroisie
Dignes de s'étourdir dans tes bras adorés ?

VII

Quand, sur le Cithéron, la Bacchanale antique
Des filles de Cadmus dénouait les cheveux,
On laissait la beauté danser devant les dieux ;
Et si quelque profane, au son de la musique,
S'élançait dans les chœurs, la prêtresse impudique
De son thyrsé de fer frappait l'audacieux.

VIII

Il n'en est pas ainsi dans nos fêtes grossières ;
Les vierges aujourd'hui se montrent moins sévères,
Et se laissent toucher sans grâce et sans fierté.
Nous ouvrons à qui veut nos quadrilles vulgaires ;
Nous perdons le respect qu'on doit à la beauté,
Et nos plaisirs bruyants font fuir la volupté.

IX

Tant que régna chez nous le menuet gothique,
D'observer la mesure on se souvint encor.

Nos pères la gardaient aux jours de thermidor,
Lorsqu'au bruit des canons dansait la République,
Lorsque la Tallien, soulevant sa tunique ¹²⁷,
Faisait de ses pieds nus craquer les anneaux d'or.

X

Autres temps, autres mœurs ; le rythme et la cadence
Ont suivi les hasards et la commune loi.
Pendant que l'univers, ligué contre la France,
S'épuisait de fatigue à lui donner un roi,
La valse d'un coup d'aile a détrôné la danse.
Si quelqu'un s'en est plaint, certes, ce n'est pas moi.

XI

Je voudrais seulement, puisqu'elle est notre hôtesse,
Qu'on sût mieux honorer cette jeune déesse.
Je voudrais qu'à sa voix on pût régler nos pas,
Ne pas voir profaner une si douce ivresse,
Froisser d'un si beau sein les contours délicats,
Et le premier venu l'emporter dans ses bras.

XII

C'est notre barbarie et notre indifférence
Qu'il nous faut accuser ; notre esprit inconstant
Se prend de fantaisie et vit de changement ;
Mais le désordre même a besoin d'élégance ;
Et je voudrais du moins qu'une duchesse, en France,
Sût valser aussi bien qu'un bouvier allemand ¹²⁸.

DUPONT ET DURAND

DIALOGUE 129

MANES de mes aïeux, quel embarras mortel !
J'invoquerais un dieu, si je savais lequel.
Voilà bientôt trente ans que je suis sur la terre,
Et j'en ai passé dix à chercher un libraire.
Pas un être vivant n'a lu mes manuscrits,
Et seul dans l'univers je connais mes écrits.

DUPONT

Par l'ombre de Brutus, quelle fâcheuse affaire !
Mon ventre est plein de cidre et de pommes de terre.
J'en ai l'âme engourdie, et, pour me réveiller,
Personne à qui parler des œuvres de Fourier ¹³⁰ !
En quel temps vivons-nous ? Quel dîner déplorable !

DURAND

Que vois-je donc là-bas ? Quel est ce pauvre diable
Qui dans ses doigts transis souffle avec désespoir,
Et rôde en grelottant sous un mince habit noir ?
J'ai vu chez Flicoteau ce piteux personnage ¹³¹.

DUPONT

Je ne me trompe pas. Ce morne et plat visage,
Cet œil sombre et penaud, ce front préoccupé,
Sur ces longs cheveux gras ce grand chapeau râpé...
C'est mon ami Durand, mon ancien camarade.

DURAND

Est-ce toi, cher Dupont ? Mon fidèle Pylade,
Ami de ma jeunesse, approche, embrassons-nous.
Tu n'es donc pas encore à l'hôpital des fous ?
J'ai cru que tes parents t'avaient mis à Bicêtre.

DUPONT

Parle bas. J'ai sauté ce soir par la fenêtre,
Et je cours en cachette écrire un feuilleton.
Mais toi, tu n'as donc pas ton lit à Charenton ?
L'on m'avait dit pourtant que ton rare génie...

DURAND

Ah! Dupont, que le monde aime la calomnie!
Quel ingrat animal que ce sot genre humain,
Et que l'on a de peine à faire son chemin!

DUPONT

Frère, à qui le dis-tu ? Dans le siècle où nous sommes,
Je n'ai que trop connu ce que valent les hommes.
Le monde, chaque jour, devient plus entêté,
Et tombe plus avant dans l'imbécillité.

DURAND

Te souvient-il, Dupont, des jours de notre enfance,
Lorsque, riches d'orgueil et pauvres de science,
Rossés par un sous-maître et toujours paresseux,
Dans la crasse et l'oubli nous dormions tous les deux ?
Que ces jours bienheureux sont chers à ma mémoire!

DUPONT

Paresseux! tu l'as dit. Nous l'étions avec gloire;
Ignorants, Dieu le sait! Ce que j'ai fait depuis
A montré clairement si j'avais rien appris.
Mais quelle douce odeur avait le réfectoire!
Ah! dans ce temps du moins je pus manger et boire!
Courbé sur mon pupitre, en secret je lisais
Des bouquins de rebut achetés au rabais.
Barnave et Desmoulins m'ont valu des fêrures;
De l'aimable Saint-Just les touchants opuscules
Reposaient sur mon cœur, et je tendais la main
Avec la dignité d'un sénateur romain.
Tu partageas mon sort, tu manquas tes études.

DURAND

Il est vrai, le génie a ses vicissitudes.
Mon crâne ossianique, aux lauriers destiné,
Du bonnet d'âne alors fut parfois couronné.
Mais l'on voyait déjà ce dont j'étais capable.
J'avais d'écrivailler une rage incurable;
Honni de nos pareils, moulu de coups de poing,
Je rimais à l'écart, accroupi dans un coin ¹³².
Dès l'âge de quinze ans, sachant à peine lire,
Je dévorais Schiller, Dante, Goëthe, Shakspeare;
Le front me démangeait en lisant leurs écrits.
Quant à ces polissons qu'on admirait jadis,

Tacite, Cicéron, Virgile, Horace, Homère,
 Nous savons, Dieu merci ! quel cas on en peut faire.
 Dans les secrets de l'art prompt à m'initier,
 Ma muse, en bégayant, tentait de plagier ;
 J'adorais tour à tour l'Angleterre et l'Espagne,
 L'Italie, et surtout l'emphatique Allemagne.
 Que n'eussé-je pas fait pour savoir le patois
 Que le savetier Sachs mit en gloire autrefois ¹³³ !
 J'aurais certainement produit un grand ouvrage.
 Mais, forcé de parler notre ignoble langage,
 J'ai du moins fait serment, tant que j'existerais,
 De ne jamais écrire un livre en bon français ;
 Tu me connais, tu sais si j'ai tenu parole.

DUPONT

Quand arrive l'hiver, l'hirondelle s'envole ;
 Ainsi s'est envolé le trop rapide temps
 Où notre ventre à jeun put compter sur nos dents
 Quels beaux croûtons de pain coupait la ménagère !

DURAND

N'en parlons plus ; ce monde est un lieu de misère.
 Sois franc, je t'en conjure, et dis-moi ton destin.
 Que fis-tu tout d'abord loin du Quartier latin ?

DUPONT

Quand ?

DURAND

Lorsqu'à dix-neuf ans tu sortis du collège.

DUPONT

Ce que je fis ?

DURAND

Oui, parle.

DUPONT

Eh ! mon ami, qu'en sais-je ?

J'ai fait ce que l'oiseau fait en quittant son nid,
 Ce que put le hasard et ce que Dieu permet.

DURAND

Mais encor ?

DUPONT

Rien du tout. J'ai flâné dans les rues ;
 J'ai marché devant moi, libre, bayant aux grues ;

Mal nourri, peu vêtu, couchant dans un grenier,
 Dont je déménageais dès qu'il fallait payer;
 De taudis en taudis, colportant ma misère,
 Ruminant de Fourier le rêve humanitaire,
 Empruntant çà et là le plus que je pouvais,
 Dépensant un écu sitôt que je l'avais,
 Délayant de grands mots en phrases insipides,
 Sans chemise et sans bas, et les poches si vides,
 Qu'il n'est que mon esprit au monde d'aussi creux;
 Tel je vécu, râpé, sycophante, envieux.

DURAND

Je le sais; quelquefois, de peur que tu ne meures,
 Lorsque ton estomac criait : « Il est six heures ! »
 J'ai dans ta triste main glissé, non sans regret,
 Cinq francs que tu courais perdre chez Bénazet ¹³⁴.
 Mais que fis-tu plus tard ? car tu n'as pas, je pense,
 Mené jusqu'aujourd'hui cette affreuse existence ?

DUPONT

Toujours ! J'atteste ici Brutus et Spinoza
 Que je n'ai jamais eu que l'habit que voilà !
 Et comment en changer ? A qui rend-on justice ?
 On ne voit qu'intérêt, convoitise, avarice.
 J'avais fait un projet... Je te le dis tout bas...
 Un projet ! Mais au moins tu n'en parleras pas ¹³⁵...
 C'est plus beau que Lycurgue, et rien d'aussi sublime
 N'aura jamais paru si Ladvocat ¹³⁶ m'imprime.
 L'univers, mon ami, sera bouleversé,
 On ne verra plus rien qui ressemble au passé;
 Les riches seront gueux et les nobles infâmes;
 Nos maux seront des biens, les hommes seront femmes,
 Et les femmes seront... tout ce qu'elles voudront.
 Les plus vieux ennemis se réconcilieront,
 Le Russe avec le Turc, l'Anglais avec la France,
 La foi religieuse avec l'indifférence,
 Et le drame moderne avec le sens commun.
 De rois, de députés, de ministres, pas un.
 De magistrats, néant; de lois, pas davantage.
 J'abolis la famille et romps le mariage;
 Voilà. Quant aux enfants, en feront qui pourront.
 Ceux qui voudront trouver leurs pères chercheront.
 Du reste, on ne verra, mon cher, dans les campagnes,

Ni forêts, ni clochers, ni vallons, ni montagnes :
Chansons que tout cela ! Nous les supprimerons,
Nous les démolirons, comblerons, brûlerons.
Ce ne seront partout que houilles et bitumes,
Trottoirs, mesures, champs plantés de bons légumes,
Carottes, fèves, pois, et qui veut peut jeûner,
Mais nul n'aura du moins le droit de bien dîner.
Sur deux rayons de fer un chemin magnifique
De Paris à Pékin ceindra ma république.
Là, cent peuples divers, confondant leur jargon,
Feront une Babel d'un colossal wagon.
Là, de sa roue en feu le coche humanitaire
Usera jusqu'aux os les muscles de la terre.
Du haut de ce vaisseau les hommes stupéfaits
Ne verront qu'une mer de choux et de navets.
Le monde sera propre et net comme une écuelle ;
L'humanitairerie en fera sa gamelle,
Et le globe rasé, sans barbe ni cheveux,
Comme un grand potiron roulera dans les cieux.
Quel projet, mon ami ! quelle chose admirable !
A d'aussi vastes plans rien est-il comparable ?
Je les avais écrits dans mes moments perdus.
Croirais-tu bien, Durand, qu'on ne les a pas lus ?
Que veux-tu ! notre siècle est sans yeux, sans oreilles.
Offrez-lui des trésors, montrez-lui des merveilles :
Pour aller à la Bourse, il vous tourne le dos.
Ceux-là nous font des lois, et ceux-ci des canaux ;
On aime le plaisir, l'argent, la bonne chère ;
On voit des fainéants qui labourent la terre ;
L'homme de notre temps ne veut pas s'éclairer,
Et j'ai perdu l'espoir de le régénérer.
Mais toi, quel fut ton sort ? A ton tour sois sincère.

DURAND

Je fus d'abord garçon chez un vétérinaire.
On me donnait par mois dix-huit livres dix sous ;
Mais il me déplaisait de me mettre à genoux
Pour graisser le sabot d'une bête malade,
Dont je fus maintes fois payé d'une ruade.
Fatigué du métier, je rompis mon licou,
Et, confiant en Dieu, j'allai sans savoir où.
Je m'arrêtai d'abord chez un marchand d'estampes

Qui pour certains romans faisait des culs-de-lampes.
J'en fis pendant deux ans ; dans de méchants écrits
Je glissais à tâtons de plus méchants croquis.
Ce travail ignoré me servit par la suite ;
Car je rendis ainsi mon esprit parasite,
L'accoutumant au vol, le greffant sur autrui.
Je me lassai pourtant du rôle d'apprenti.
J'allai dîner un jour chez le père la Tuile ¹³⁷ ;
J'y rencontrai Dubois, vaudevilliste habile,
Grand buveur, comme on sait, grand chanteur de couplets,
Dont la gaité vineuse emplît les cabarets.
Il m'apprit l'orthographe et corrigea mon style.
Nous fîmes à nous deux le quart d'un vaudeville,
Aux théâtres forains lequel fut présenté ¹³⁸,
Et refusé partout à l'unanimité.
Cet échec me fut dur, et je sentis ma bile
Monter en bouillonnant à mon cerveau stérile.
Je résolus d'écrire, en rentrant au logis,
Un ouvrage quelconque, et d'étonner Paris.
De la soif de rimer ma cervelle obsédée
Pour la première fois eut un semblant d'idée.
Je tirai mon verrou, j'eus soin de m'entourer
De tous les écrivains qui pouvaient m'inspirer.
Soixante in-octavos inondèrent ma table.
J'accouchai lentement d'un poème effroyable.
La lune et le soleil se battaient dans mes vers ¹³⁹ ;
Vénus avec le Christ y dansait aux enfers.
Vois combien ma pensée était philosophique :
De tout ce qu'on a fait, faire un chef-d'œuvre unique,
Tel fut mon but : Brahma, Jupiter, Mahomet,
Platon, Job, Marmontel, Néron et Bossuet,
Tout s'y trouvait ; mon œuvre est l'immensité même.
Mais le point capital de ce divin poème,
C'est un chœur de lézards chantant au bord de l'eau.
Racine n'est qu'un drôle auprès d'un tel morceau.
On ne m'a pas compris ; mon livre symbolique,
Poudreux, mais vierge encor, n'est plus qu'une relique.
Désolant résultat ! triste virginité !
Mais vers d'autres destins je me vis emporté.
Le ciel me conduisit chez un vieux journaliste,
Charlatan ruiné, jadis séminariste,
Qui, dix fois dans sa vie à bon marché vendu,

Sur les honnêtes gens crachait pour un écu ¹⁴⁰.
 De ce digne vieillard j'endossai la livrée.
 Le fiel suintait déjà de ma plume altérée;
 Je me sentais renaître et mordis au métier.
 Ah! Dupont, qu'il est doux de tout déprécier!
 Pour un esprit mort-né, convaincu d'impuissance,
 Qu'il est doux d'être un sot et d'en tirer vengeance!
 A quelque vrai succès lorsqu'on vient d'assister,
 Qu'il est doux de rentrer et de se débouter,
 Et de dépecer l'homme, et de salir sa gloire,
 Et de pouvoir sur lui vider une écritoire,
 Et d'avoir quelque part un journal inconnu
 Où l'on puisse à plaisir nier ce qu'on a vu!
 Le mensonge anonyme est le bonheur suprême.
 Écrivains, députés, ministres, rois, Dieu même,
 J'ai tout calomnié pour apaiser ma faim.
 Malheureux avec moi qui jouait au plus fin!
 Courait-il dans Paris une histoire secrète?
 Vite je l'imprimais le soir dans ma gazette,
 Et rien ne m'échappait. De la rue au salon,
 Les graviers, en marchant, me restaient au talon.
 De ce temps scandaleux j'ai su tous les scandales,
 Et les ai racontés. Ni plaintes ni cabales
 Ne m'eussent fait fléchir, sois-en bien convaincu...
 Mais tu rêves, Dupont; à quoi donc penses-tu?

DUPONT

Ah! Durand! du moins si j'avais un cœur de femme
 Qui sût par quelque amour consoler ma grande âme!
 Mais non; j'étales en vain mes grâces dans Paris.
 Il en est de ma peau comme de tes écrits;
 Je l'offre à tout venant et personne n'y touche.
 Sur mon grabat désert en grondant je me couche,
 Et j'attends; — rien ne vient. — C'est de quoi se noyer!

DURAND

Ne fais-tu rien le soir pour te désennuyer?

DUPONT

Je joue aux dominos quelquefois chez Procope ¹⁴¹.

DURAND

Ma foi! c'est un beau jeu. L'esprit s'y développe;
 Et ce n'est pas un homme à faire un quiproquo,

Celui qui juste à point sait faire domino.
Entrons dans un café. C'est aujourd'hui dimanche.

DUPONT

Si tu veux me tenir quinze sous sans revanche,
J'y consens.

DURAND

Un instant ! commençons par jouer
La *consommation* d'abord pour essayer.
Je vais boire à tes frais, pour sûr, un petit verre.

DUPONT

Les liqueurs me font mal. Je n'aime que la bière.
Qu'as-tu sur toi ?

DURAND

Trois sous.

DUPONT

Entrons au cabaret.

DURAND

Après vous.

DUPONT

Après vous.

DURAND

Après vous, s'il vous plaît.

AU ROI

APRÈS L'ATTENTAT DE MEUNIER ¹⁴²

PRINCE, les assassins consacrent ta puissance.
Ils forcent Dieu lui-même à nous montrer sa main.
Par droit d'élection tu régnaï sur la France;
La balle et le poignard te font un droit divin.

De ceux dont le hasard couronna la naissance,
Nous en savons plusieurs qui sont sacrés en vain.
Toi, tu l'es par le peuple et par la Providence;
Souris au parricide et poursuis ton chemin.

Mais sois prudent, Philippe, et songe à la patrie,
Ta pensée est son bien, ton corps son bouclier;
Sur toi, comme sur elle, il est temps de veiller.

Ferme un immense abîme et conserve ta vie.
Défendons-nous ensemble, et laissons-nous le temps
De vieillir, toi pour nous, et nous pour tes enfants ¹⁴³.

SUR LA NAISSANCE

DU COMTE DE PARIS ¹⁴⁴

DE tant de jours de deuil, de crainte et d'espérance,
De tant d'efforts perdus, de tant de maux soufferts,
En es-tu lasse enfin, pauvre terre de France,
Et de tes vieux enfants l'éternelle inconstance
Laissera-t-elle un jour le calme à l'univers ?

Comprends-tu tes destins et sais-tu ton histoire ?
Depuis un demi-siècle as-tu compté tes pas ?
Est-ce assez de grandeur, de misère et de gloire,
Et, sinon par pitié pour ta propre mémoire,
Par fatigue du moins t'arrêteras-tu pas ?

Ne te souvient-il plus de ces temps d'épouvante
Où de quatre-vingt-neuf résonna le tocsin ?
N'était-ce pas hier, et la source sanglante
Où Paris baptisa sa liberté naissante,
La sens-tu pas encor qui coule de ton sein ?

A-t-il rassasié ta fierté vagabonde,
A-t-il pour les combats assouvi ton penchant,
Cet homme audacieux qui traversa le monde,
Pareil au laboureur qui traverse son champ,
Armé du soc de fer qui déchire et féconde ?

S'il te fallait alors des spectacles guerriers,
Est-ce assez d'avoir vu l'Europe dévastée,
De Memphis à Moscou la terre disputée,
Et l'étranger deux fois assis à nos foyers,
Secouant de ses pieds la neige ensanglantée ?

S'il te faut aujourd'hui des éléments nouveaux,
En est-ce assez pour toi d'avoir mis en lambeaux
Tout ce qui porte un nom, gloire, philosophie,
Religion, amour, liberté, tyrannie,
D'avoir fouillé partout, jusque dans les tombeaux ?

En est-ce assez pour toi des vaines théories,
Sophismes monstrueux dont on nous a bercés,
Spectres républicains sortis des temps passés,
Abus de tous les droits, honteuses rêveries
D'assassins en délire ou d'enfants insensés ?

En est-ce assez pour toi d'avoir, en cinquante ans,
Vu tomber Robespierre et passer Bonaparte,
Charles dix pour l'exil partir en cheveux blancs,
D'avoir imité Londres, Athènes, Rome et Sparte ;
Et d'être enfin Français n'est-il pas bientôt temps ?

Si ce n'est pas assez, prends ton glaive et ta lance.
Réveille tes soldats, dresse tes échafauds ;
En guerre ! et que demain le siècle recommence,
Afin qu'un jour du moins le meurtre et la licence
Repus de notre sang, nous laissent le repos !

Mais, si Dieu n'a pas fait la souffrance inutile,
Si des maux d'ici-bas quelque bien peut venir,
Si l'orage apaisé rend le ciel plus tranquille,
S'il est vrai qu'en tombant sur un terrain fertile
Les larmes du passé fécondent l'avenir;

Sache donc profiter de ton expérience,
Toi qu'une jeune reine, en ses touchants adieux,
Appelait autrefois plaisant pays de France ¹⁴⁵ !
Connais-toi donc toi-même, ose donc être heureux,
Ose donc franchement bénir la Providence !

Laisse dire à qui veut que ton grand cœur s'abat,
Que la paix t'affaiblit, que tes forces s'épuisent :
Ceux qui le croient le moins sont ceux qui te le disent.
Ils te savent debout, ferme, et prête au combat ;
Et, ne pouvant briser ta force, ils la divisent.

Laisse-les s'agiter, ces gens à passion,
De nos vieux harangueurs modernes parodies ;
Laisse-les étaler leurs froides comédies,
Et, les deux bras croisés, te prêcher l'action.
Leur seule vérité, c'est leur ambition.

Que t'importent des mots, des phrases ajustées ?
As-tu vendu ton blé, ton bétail et ton vin ?
Es-tu libre ? Les lois sont-elles respectées ?
Crains-tu de voir ton champ pillé par le voisin ?
Le maître a-t-il son toit, et l'ouvrier son pain ?

Si nous avons cela, le reste est peu de chose.
Il en faut plus pourtant ; à travers nos remparts,
De l'univers jaloux pénètrent les regards.
Paris remplit le monde, et, lorsqu'il se repose,
Pour que sa gloire veille, il a besoin des arts.

Où les vit-on fleurir mieux qu'au siècle où nous sommes ?
Quand vit-on au travail plus de mains s'exercer ?
Quand fûmes-nous jamais plus libres de penser ?
On veut nier en vain les choses et les hommes :
Nous aurons à nos fils une page à laisser.

Le bruit de nos canons retentit aujourd'hui ;
Que l'Europe l'écoute, elle doit le connaître !
France, au milieu de nous un enfant vient de naître,
Et, si ma faible voix se fait entendre ici,
C'est devant son berceau que je te parle ainsi.

Son courageux aïeul est ce roi populaire
Qu'on voit depuis huit ans, sans crainte et sans colère,
En pilote hardi nous montrer le chemin.
Son père est près du trône, une épée à la main ;
Tous les infortunés savent quelle est sa mère.

Ce n'est qu'un fils de plus que le ciel t'a donné,
France, ouvre-lui tes bras sans peur, sans flatterie ;
Soulève doucement ta mamelle meurtrie,
Et verse en souriant, vieille mère patrie,
Une goutte de lait à l'enfant nouveau-né.

29 août 1838.

IDYLLE 146

A quoi passer la nuit quand on soupe en carême ?
Ainsi, le verre en main, raisonnaient deux amis.
Quels entretiens choisir, honnêtes et permis,
Mais gais, tels qu'un vieux vin les conseille et les aime ?

RODOLPHE

Parlons de nos amours ; la joie et la beauté
Sont mes dieux les plus chers, après la liberté.
Ébauchons, en trinquant, une joyeuse idylle.
Par les bois et les prés, les bergers de Virgile
Fêtaient la poésie à toute heure, en tout lieu ;
Ainsi chante au soleil la cigale dorée.
D'une voix plus modeste, au hasard inspirée,
Nous, comme le grillon, chantons au coin du feu.

ALBERT

Faisons ce qui te plaît. Parfois, en cette vie,
Une chanson nous berce et nous aide à souffrir,

Et, si nous offensois l'antique poésie,
Son ombre même est douce à qui la sait chérir.

RODOLPHE

Rosalie est le nom de la brune fillette
Dont l'inconstant hasard m'a fait maître et seigneur.
Son nom fait mon délice, et, quand je le répète,
Je le sens, chaque fois, mieux gravé dans mon cœur.

ALBERT

Je ne puis sur ce ton parler de mon amie.
Bien que son nom aussi soit doux à prononcer,
Je ne saurais sans honte à tel point l'offenser ¹⁴⁷,
Et dire, en un seul mot, le secret de ma vie.

RODOLPHE

Que la fortune abonde en caprices charmants !
Dès nos premiers regards nous devînmes amants.
C'était un mardi gras dans une mascarade ;
Nous soupions ; — la Folie agita ses grelots,
Et notre amour naissant sortit d'une rasade,
Comme autrefois Vénus de l'écume des flots.

ALBERT

Quels mystères profonds dans l'humaine misère !
Quand, sous les marronniers, à côté de sa mère,
Je la vis, à pas lents, entrer si doucement
(Son front était si pur, son regard si tranquille !),
Le ciel m'en est témoin, dès le premier moment,
Je compris que l'aimer était peine inutile ;
Et cependant mon cœur prit un amer plaisir
A sentir qu'il aimait et qu'il allait souffrir !

RODOLPHE

Depuis qu'à mon chevet rit cette tête folle,
Elle en chasse à la fois le sommeil et l'ennui ;
Au bruit de nos baisers le temps joyeux s'envole,
Et notre lit de fleurs n'a pas encore un pli.

ALBERT

Depuis que dans ses yeux ma peine a pris naissance,
Nul ne sait le tourment dont je suis déchiré.
Elle-même l'ignore, — et ma seule espérance
Est qu'elle le devine un jour, quand j'en mourrai.

RODOLPHE

Quand mon enchanteresse entr'ouvre sa paupière,
Sombre comme la nuit, pur comme la lumière,
Sur l'émail de ses yeux brille un noir diamant ¹⁴⁸.

ALBERT

Comme sur une fleur une goutte de pluie,
Comme une pâle étoile au fond du firmament,
Ainsi brille en tremblant le regard de ma mie.

RODOLPHE

Son front n'est pas plus grand que celui de Vénus.
Par un nœud de ruban deux bandeaux retenus
L'entourent mollement d'une fraîche auréole;
Et, lorsqu'au pied du lit tombent ses longs cheveux,
On croirait voir, le soir, sur ses flancs amoureux,
Se dérouler gaiement la mantille espagnole.

ALBERT

Ce bonheur à mes yeux n'a pas été donné
De voir jamais ainsi la tête bien-aimée.
Le chaste sanctuaire où siège sa pensée
D'un diadème d'or est toujours couronné.

RODOLPHE

Voyez-la, le matin, qui gazouille et sautille;
Son cœur est un oiseau, — sa bouche est une fleur.
C'est là qu'il faut saisir cette indolente fille,
Et, sur la pourpre vive où le rire pétille,
De son souffle enivrant respirer la fraîcheur.

ALBERT

Une fois seulement, j'étais le soir près d'elle;
Le sommeil lui venait et la rendait plus belle;
Elle pencha vers moi son front plein de langueur,
Et, comme on voit s'ouvrir une rose endormie,
Dans un faible soupir, des lèvres de ma mie,
Je sentis s'exhaler le parfum de son cœur.

RODOLPHE

Je voudrais voir qu'un jour ma belle dégourdie,
Au cabaret voisin de champagne étourdie,
S'en vînt, en jupon court, se glisser dans tes bras.
Qu'advierait-il alors de ta mélancolie?
Car enfin toute chose est possible ici-bas.

ALBERT

Si le profond regard de ma chère maîtresse
Un instant par hasard s'arrêtait sur le tien,
Qu'advierait-il alors de cette folle ivresse ?
Aimer est quelque chose, et le reste n'est rien.

RODOLPHE

Non, l'amour qui se tait n'est qu'une rêverie.
Le silence est la mort, et l'amour est la vie ;
Et c'est un vieux mensonge à plaisir inventé,
Que de croire au bonheur hors de la volupté !
Je ne puis partager ni plaindre ta souffrance.
Le hasard est là-haut pour les audacieux ;
Et celui dont la crainte a tué l'espérance
Mérite son malheur et fait injure aux dieux.

ALBERT

Non, quand leur âme immense entra dans la nature,
Les dieux n'ont pas tout dit à la matière impure
Qui reçut dans ses flancs leur forme et leur beauté.
C'est une vision que la réalité.
Non, des flacons brisés, quelques vaines paroles
Qu'on prononce au hasard et qu'on croit échanger,
Entre deux froids baisers quelques rires frivoles,
Et d'un être inconnu le contact passager,
Non, ce n'est pas l'amour, ce n'est pas même un rêve,
Et la satiété, qui succède au désir,
Amène un tel dégoût quand le cœur se soulève,
Que je ne sais, au fond, si c'est peine ou plaisir.

RODOLPHE

Est-ce peine ou plaisir, une alcôve bien close,
Et le punch allumé, quand il fait mauvais temps ?
Est-ce peine ou plaisir, l'incarnat de la rose,
La blancheur de l'albâtre et l'odeur du printemps ?
Quand la réalité ne serait qu'une image,
Et le contour léger des choses d'ici-bas,
Me préserve le ciel d'en savoir davantage !
Le masque est si charmant, que j'ai peur du visage,
Et même en carnaval je n'y toucherais pas.

ALBERT

Une larme en dit plus que tu n'en pourrais dire.

RODOLPHE

Une larme a son prix, c'est la sœur d'un sourire.
Avec deux yeux bavards parfois j'aime à jaser;
Mais le seul vrai langage au monde est un baiser.

ALBERT

Ainsi donc, à ton gré dépense ta paresse.
O mon pauvre secret ! que nos chagrins sont doux !

RODOLPHE

Ainsi donc, à ton gré promène ta tristesse.
O mes pauvres soupers ! comme on médit de vous !

ALBERT

Prends garde seulement que ta belle étourdie
Dans quelque honnête ennui ne perde sa gaieté.

RODOLPHE

Prends garde seulement que ta rose endormie
Ne trouve un papillon quelque beau soir d'été.

ALBERT

Des premiers feux du jour j'aperçois la lumière.

RODOLPHE

Laissons notre dispute, et vidons notre verre.
Nous aimons, c'est assez ; chacun a sa façon.
J'en ai connu plus d'une, et j'en sais la chanson.
Le droit est au plus fort en amour comme en guerre,
Et la femme qu'on aime aura toujours raison.

SILVIA 149

A MADAME *** 150

L est donc vrai, vous vous plaignez aussi,
Vous dont l'œil noir, gai comme un jour de fête,
Du monde entier pourrait chasser l'ennui.
Combien donc pesait le souci
Qui vous a fait baisser la tête ?
C'est, j'imagine, un aussi lourd fardeau
Que le roitelet de la fable;
Ce grand chagrin qui vous accable
Me fait souvenir du roseau.
Je suis bien loin d'être le chêne,
Mais, dites-moi, vous qu'en un autre temps
(Quand nos aïeux vivaient en bons enfants)
J'aurais nommée Iris, ou Philis, ou Climène,
Vous qui, dans ce siècle bourgeois,
Osez encor me permettre parfois
De vous appeler ma marraine ¹⁵¹,
Est-ce bien vous qui m'écrivez ainsi,
Et songiez-vous qu'il faut qu'on vous réponde ?
Savez-vous que, dans votre ennui,
Sans y penser, madame et chère blonde,
Vous me grondez comme un ami ?
Paresse et manque de courage,
Dites-vous ; s'il en est ainsi,
Je vais me remettre à l'ouvrage.
Hélas ! l'oiseau revient au nid,
Et quelquefois même à la cage.
Sur mes lauriers on me croit endormi ;
C'est trop d'honneur pour un instant d'oubli,
Et dans mon lit les lauriers n'ont que faire ;
Ce ne serait pas mon affaire.
Je sommeillais seulement à demi,
A côté d'un brin de verveine
Dont le parfum vivait à peine,
Et qu'en rêvant j'avais cueilli.
Je l'avouerais, ce coupable silence,

Ce long repos, si maltraité de vous,
Paresse, amour, folie ou nonchalance,
Tout ce temps perdu me fut doux.
Je dirai plus, il me fut profitable;
Et, si jamais mon inconstant esprit
Sait revêtir de quelque fable
Ce que la vérité m'apprit,
Je vous paraîtrai moins coupable.
Le silence est un conseiller
Qui dévoile plus d'un mystère;
Et qui veut un jour bien parler
Doit d'abord apprendre à se taire.
Et, quand on se tairait toujours,
Du moment qu'on vit et qu'on aime,
Qu'importe le reste ? et vous-même,
Quand avez-vous compté les jours ?
Et puisqu'il faut que tout s'évanouisse,
N'est-ce donc pas une folle avarice,
De conserver comme un trésor
Ce qu'un coup de vent nous enlève ?
Le meilleur de ma vie a passé comme un rêve
Si léger, qu'il m'est cher encor.
Mais revenons à vous, ma charmante marraine.
Vous croyez donc vous ennuyer ?
Et l'hiver qui s'en vient, rallumant le foyer,
A fait rêver la châtelaine.
Un roman, dites-vous, pourrait vous égayer;
Triste chose à vous envoyer !
Que ne demandez-vous un conte à La Fontaine ?
C'est avec celui-là qu'il est bon de veiller;
Ouvrez-le sur votre oreiller,
Vous verrez se lever l'aurore.
Molière l'a prédit, et j'en suis convaincu,
Bien des choses auront vécu
Quand nos enfants liront encore
Ce que le bonhomme a conté,
Fleur de sagesse et de gaieté ¹⁵².
Mais quoi ! la mode vient, et tue un vieil usage.
On n'en veut plus, du sobre et franc langage
Dont il enseignait la douceur,
Le seul français, et qui vienne du cœur;
Car, n'en déplaît à l'Italie,

La Fontaine, sachez-le bien,
En prenant tout n'imita rien;
Il est sorti du sol de la patrie,
Le vert laurier qui couvre son tombeau;
Comme l'antique, il est nouveau.
Ma protectrice bien-aimée,
Quand votre lettre parfumée
Est arrivée à votre enfant gâté,
Je venais de causer en toute liberté
Avec le grand ami Shakspeare.
Du sujet cependant Boccace était l'auteur;
Car il féconde tout, ce charmant inventeur;
Même après l'autre, il fallait le relire.
J'étais donc seul, ses *Novelles* en main,
Et de la nuit la lueur azurée,
Se jouant avec le matin,
Étincelait sur la tranche dorée
Du petit livre florentin ¹⁵³;
Et je songeais, quoi qu'on dise ou qu'on fasse,
Combien c'est vrai que les Muses sont sœurs;
Qu'il eut raison, ce pinceau plein de grâce,
Qui nous les montre au sommet du Parnasse,
Comme une guirlande de fleurs!
La Fontaine a ri dans Boccace,
Où Shakspeare fondait en pleurs.
Sera-ce trop que d'enhardir ma muse
Jusqu'à tenter de traduire à mon tour
Dans ce livre amoureux une histoire d'amour ¹⁵⁴ ?
Mais tout est bon qui vous amuse.
Je n'oserais, si ce n'était pour vous,
Car c'est beaucoup que d'essayer ce style
Tant oublié, qui fut jadis si doux,
Et qu'aujourd'hui l'on croit facile.

Il fut donc, dans notre cité,
Selon ce qu'on nous a conté
(Boccace parle ainsi; la cité, c'est Florence),
Un gros marchand, riche, homme d'importance,
Qui de sa femme eut un enfant;
Après quoi, presque sur-le-champ,
Ayant mis ordre à ses affaires,
Il passa de ce monde ailleurs.

La mère survivait; on nomma des tuteurs,
Gens loyaux, prudents et sévères,
Capables de se faire honneur
En gardant les biens d'un mineur.
Le jouvenceau, courant le voisinage,
Sentit d'abord douceur de cœur
Pour une fille de son âge,
Qui pour père avait un tailleur;
Et peu à peu l'enfant devenant homme,
Le temps changea l'habitude en amour,
De telle sorte que Jérôme
Sans voir Silvia ne pouvait vivre un jour.
A son voisin la fille accoutumée
Aima bientôt comme elle était aimée.
De ce danger la mère s'avisa,
Gronda son fils, longtemps moralisa,
Sans rien gagner par force ou par adresse.
Elle croyait que la richesse
En ce monde doit tout changer,
Et d'un buisson peut faire un oranger *.
Ayant donc pris les tuteurs à partie,
La mère dit : « Cet enfant que voici,
Lequel n'a pas quatorze ans, Dieu merci !
Va désoler le reste de ma vie.
Il s'est si bien amouraché
De la fille d'un mercenaire,
Qu'un de ces jours, s'il n'en est empêché,
Je vais me réveiller grand'mère.
Soir ni matin, il ne la quitte pas.
C'est, je crois, Silvia qu'on l'appelle;
Et, s'il doit voir quelque autre dans ses bras,
Il se consumera pour elle.
Il faudrait donc, avec votre agrément,
L'éloigner par quelque voyage;
Il est jeune, la fille est sage,
Elle l'oubliera sûrement;
Et nous le marierons à quelque honnête femme. »
Les tuteurs dirent que la dame
Avait parlé fort sagement.

* Proverbe florentin.

« Te voilà grand, dirent-ils à Jérôme,
Il est bon de voir du pays.
Va-t'en passer quelques jours à Paris,
Voir ce que c'est qu'un gentilhomme,
Le bel usage, et comme on vit là-bas ;
Dans peu de temps tu reviendras. »
A ce conseil, le garçon, comme on pense,
Répondit qu'il n'en ferait rien,
Et qu'il pouvait voir aussi bien
Comment l'on vivait à Florence.
Là-dessus, la mère en fureur
Répond d'abord par une grosse injure ;
Puis elle prend l'enfant par la douceur ;
On le raisonne, on le conjure,
A ses tuteurs il lui faut obéir ;
On lui promet de ne le retenir
Qu'un an au plus. Tant et tant on le prie,
Qu'il cède enfin. Il quitte sa patrie ;
Il part, tout plein de ses amours,
Comptant les nuits, comptant les jours,
Laisant derrière lui la moitié de sa vie.
L'exil dura deux ans ; ce long terme passé,
Jérôme revint à Florence,
Du mal d'amour plus que jamais blessé,
Croyant sans doute être récompensé.
Mais c'est un grand tort que l'absence.
Pendant qu'au loin courait le jouvenceau,
La fille s'était mariée.
En revoyant les rives de l'Arno,
Il n'y trouva que le tombeau
De son espérance oubliée.
D'abord il n'en murmura point,
Sachant que le monde, en ce point,
Agit rarement d'autre sorte.
De l'infidèle il connaissait la porte,
Et tous les jours il passait sur le seuil,
Espérant un signe, un coup d'œil,
Un rien, comme on fait quand on aime.
Mais tous ses pas furent perdus :
Silvia ne le connaissait plus,
Dont il sentit une douleur extrême.
Cependant, avant d'en mourir,

Il voulut de son souvenir
Essayer de parler lui-même.
Le mari n'était pas jaloux,
Ni la femme bien surveillée.
Un soir que les nouveaux époux
Chez un voisin étaient à la veillée,
Dans la maison, au tomber de la nuit,
Jérôme entra, se cacha près du lit,
Derrière une pièce de toile;
Car l'époux était tisserand,
Et fabriquait cette espèce de voile
Qu'on met sur un balcon toscan.
Bientôt après les mariés rentrèrent,
Et presque aussitôt se couchèrent.
Dès qu'il entend dormir l'époux,
Dans l'ombre vers Silvia Jérôme s'achemine,
Et lui posant la main sur la poitrine,
Il lui dit doucement : « Mon âme, dormez-vous ? »
La pauvre enfant, croyant voir un fantôme,
Voulut crier ; le jeune homme ajouta :
« Ne criez pas, je suis votre Jérôme.
— Pour l'amour de Dieu, dit Silvia,
Allez-vous-en, je vous en prie.
Il est passé, ce temps de notre vie
Où notre enfance eut loisir de s'aimer.
Vous voyez, je suis mariée.
Dans les devoirs auxquels je suis liée,
Il ne me sied plus de penser
A vous revoir ni vous entendre.
Si mon mari venait à vous surprendre,
Songez que le moindre des maux
Serait pour moi d'en perdre le repos ;
Songez qu'il m'aime et que je suis sa femme. »
A ce discours, le malheureux amant
Fut navré jusqu'au fond de l'âme.
Ce fut en vain qu'il peignit son tourment,
Et sa constance et sa misère ;
Par promesse ni par prière,
Tout son chagrin ne put rien obtenir.
Alors, sentant la mort venir,
Il demanda que, pour grâce dernière,

Elle le laissât se coucher
Pendant un instant auprès d'elle,
Sans bouger et sans la toucher,
Seulement pour se réchauffer,
Ayant au cœur une glace mortelle,
Lui promettant de ne pas dire un mot,
Et qu'il partirait aussitôt,
Pour ne la revoir de sa vie.

La jeune femme, ayant quelque compassion,
Moyennant la condition,
Voulut contenter son envie.

Jérôme profita d'un moment de pitié;
Il se coucha près de Silvie.

Considérant alors quelle longue amitié
Pour cette femme il avait eue,
Et quelle était sa cruauté,
Et l'espérance à tout jamais perdue,
Il résolut de cesser de souffrir,
Et rassemblant dans un dernier soupir
Toutes les forces de sa vie,
Il serra la main de sa mie,
Et rendit l'âme à son côté.

Silvia, non sans quelque surprise,
Admirant sa tranquillité,
Resta d'abord quelque temps indécise.
« Jérôme, il faut sortir d'ici,
Dit-elle enfin, l'heure s'avance. »
Et, comme il gardait le silence,
Elle pensa qu'il s'était endormi.

Se soulevant donc à demi,
Et doucement l'appelant à voix basse,
Elle étendit la main vers lui,
Et le trouva froid comme glace.

Elle s'en étonna d'abord;
Bientôt, l'ayant touché plus fort,
Et voyant sa peine inutile,
Son ami restant immobile,
Elle comprit qu'il était mort.

Que faire? il n'était pas facile
De le savoir en un moment pareil.
Elle avisa de demander conseil
A son mari, le tira de son somme,

Et lui conta l'histoire de Jérôme,
Comme un malheur advenu depuis peu,
Sans dire à qui ni dans quel lieu.
« En pareil cas, répondit le bonhomme,
Je crois que le meilleur serait
De porter le mort en secret
A son logis, l'y laisser sans rancune,
Car la femme n'a point failli,
Et le mal est à la fortune.
— C'est donc à nous de faire ainsi, »
Dit la femme; et, prenant la main de son mari,
Elle lui fit toucher près d'elle
Le corps sur son lit étendu.
Bien que troublé par ce coup imprévu,
L'époux se lève, allume sa chandelle;
Et, sans entrer en plus de mots,
Sachant que sa femme est fidèle,
Il charge le corps sur son dos,
A sa maison secrètement l'emporte,
Le dépose devant la porte,
Et s'en revient sans avoir été vu.
Lorsqu'on trouva, le jour étant venu,
Le jeune homme couché par terre,
Ce fut une grande rumeur;
Et le pire, dans ce malheur,
Fut le désespoir de la mère.
Le médecin aussitôt consulté,
Et le corps partout visité,
Comme on n'y vit point de blessure,
Chacun parlait à sa façon
De cette sinistre aventure.
La populaire opinion
Fut que l'amour de sa maîtresse
Avait jeté Jérôme en cette adversité,
Et qu'il était mort de tristesse,
Comme c'était la vérité.
Le corps fut donc à l'église porté,
Et là s'en vint la malheureuse mère,
Au milieu des amis en deuil,
Exhaler sa douleur amère.
Tandis qu'on menait le cercueil,
Le tisserand, qui, dans le fond de l'âme,

Ne laissait pas d'être inquiet :
« Il est bon, dit-il à sa femme,
Que tu prennes ton mantelet,
Et t'en ailles à cette église
Où l'on enterre ce garçon
Qui mourut hier à la maison.
J'ai quelque peur qu'on ne médise
Sur cet inattendu trépas,
Et ce serait un mauvais pas,
Tout innocents que nous en sommes.
Je me tiendrai parmi les hommes,
Et prierai Dieu, tout en les écoutant.
De ton côté, prends soin d'en faire autant
A l'endroit qu'occupent les femmes.
Tu retiendras ce que ces bonnes âmes
Diront de nous, et nous ferons
Selon ce que nous entendrons. »
La pitié trop tard à Silvie
Était venue, et ce discours lui plut.
Celui dont un baiser eût conservé la vie,
Le voulant voir encore, elle s'en fut.
Il est étrange, il est presque incroyable
Combien c'est chose inexplicable
Que la puissance de l'amour.
Ce cœur, si chaste et si sévère,
Qui semblait fermé sans retour
Quand la fortune était prospère,
Tout à coup s'ouvrit au malheur.
A peine dans l'église entrée,
De compassion et d'horreur
Silvia se sentit pénétrée ;
L'ancien amour s'éveilla tout entier.
Le front baissé, de son manteau voilée,
Traversant la triste assemblée,
Jusqu'à la bière il lui fallut aller ;
Et là, sous le drap mortuaire
Sitôt qu'elle vit son ami,
Défaillante et poussant un cri,
Comme une sœur embrasse un frère,
Sur le cercueil elle tomba ;
Et, comme la douleur avait tué Jérôme,
De sa douleur ainsi mourut Silvia ¹⁵⁵.

Cette fois ce fut au jeune homme
 A céder la moitié du lit :
 L'un près de l'autre on les ensevelit.
 Ainsi ces deux amants, séparés sur la terre,
 Furent unis, et la mort fit
 Ce que l'amour n'avait pu faire.

CHANSON ¹⁵⁶

A Saint-Blaise, à la Zuecca,
 Vous étiez, vous étiez bien aise
 A Saint-Blaise.
 A Saint-Blaise, à la Zuecca,
 Nous étions bien là.

Mais de vous en souvenir
 Prendrez-vous la peine ?
 Mais de vous en souvenir
 Et d'y revenir,

A Saint-Blaise, à la Zuecca,
 Dans les prés fleuris cueillir la verveine,
 A Saint-Blaise, à la Zuecca,
 Vivre et mourir là !

CHANSON DE BARBERINE *

BEAU chevalier qui partez pour la guerre,
 Qu'allez-vous faire
 Si loin d'ici ?

Voyez-vous pas que la nuit est profonde,
 Et que le monde
 N'est que souci ?

Vous qui croyez qu'une amour délaissée
 De la pensée
 S'enfuit ainsi,
 Hélas ! hélas ! chercheurs de renommée,
 Votre fumée
 S'envole aussi.

Beau chevalier qui partez pour la guerre,
 Qu'allez-vous faire
 Si loin de nous ?
 J'en vais pleurer, moi qui me laissais dire
 Que mon sourire
 Était si doux.

1836.

CHANSON DE FORTUNIO **

SI vous croyez que je vais dire
 Qui j'ose aimer,
 Je ne saurais, pour un empire,
 Vous la nommer.

Nous allons chanter à la ronde,
 Si vous voulez,
 Que je l'adore et qu'elle est blonde
 Comme les blés.

* Voir, dans le recueil des comédies de l'auteur, la pièce intitulée *La Quenouille de Barberine* 158

** Voir dans le recueil des comédies de l'auteur la pièce intitulée *le Chandelier* 159.

Je fais ce que sa fantaisie
 Veut m'ordonner,
 Et je puis, s'il lui faut ma vie,
 La lui donner.

Du mal qu'une amour ignorée
 Nous fait souffrir,
 J'en porte l'âme déchirée
 Jusqu'à mourir.

Mais j'aime trop pour que je die
 Qui j'ose aimer,
 Et je veux mourir pour ma mie
 Sans la nommer.

1836.

A NINON ¹⁶⁰

Si je vous le disais pourtant, que je vous aime,
 Qui sait, brune aux yeux bleus, ce que vous en diriez ?
 L'amour, vous le savez, cause une peine extrême ;
 C'est un mal sans pitié que vous plaignez vous-même ;
 Peut-être cependant que vous m'en puniriez.

Si je vous le disais, que six mois de silence
 Cachent de longs tourments et des vœux insensés :
 Ninon, vous êtes fine, et votre insouciance
 Se plaît, comme une fée, à deviner d'avance ;
 Vous me répondriez peut-être : Je le sais.

Si je vous le disais, qu'une douce folie
 A fait de moi votre ombre, et m'attache à vos pas :
 Un petit air de doute et de mélancolie,
 Vous le savez, Ninon, vous rend bien plus jolie ;
 Peut-être diriez-vous que vous n'y croyez pas.

Si je vous le disais, que j'emporte dans l'âme
Jusques aux moindres mots de nos propos du soir :
Un regard offensé, vous le savez, madame,
Change deux yeux d'azur en deux éclairs de flamme ;
Vous me défendriez peut-être de vous voir.

Si je vous le disais, que chaque nuit je veille,
Que chaque jour je pleure et je prie à genoux ;
Ninon, quand vous riez, vous savez qu'une abeille
Prendrait pour une fleur votre bouche vermeille ;
Si je vous le disais, peut-être en ririez-vous.

Mais vous n'en saurez rien. — Je viens, sans rien en dire,
M'asseoir sous votre lampe et causer avec vous ;
Votre voix, je l'entends ; votre air, je le respire ;
Et vous pouvez douter, deviner et sourire,
Vos yeux ne verront pas de quoi m'être moins doux.

Je récolte en secret des fleurs mystérieuses :
Le soir, derrière vous, j'écoute au piano
Chanter sur le clavier vos mains harmonieuses,
Et, dans les tourbillons de nos valse joyeuses,
Je vous sens, dans mes bras, plier comme un roseau.

La nuit, quand de si loin le monde nous sépare,
Quand je rentre chez moi pour tirer mes verrous,
De mille souvenirs en jaloux je m'empare ;
Et là, seul devant Dieu, plein d'une joie avare,
J'ouvre, comme un trésor, mon cœur tout plein de vous.

J'aime, et je sais répondre avec indifférence ;
J'aime, et rien ne le dit ; j'aime, et seul je le sais ;
Et mon secret m'est cher, et chère ma souffrance ;
Et j'ai fait le serment d'aimer sans espérance,
Mais non pas sans bonheur ; — je vous vois, c'est assez.

Non, je n'étais pas né pour ce bonheur suprême,
De mourir dans vos bras et de vivre à vos pieds.
Tout me le prouve, hélas ! jusqu'à ma douleur même...
Si je vous le disais pourtant, que je vous aime,
Qui sait, brune aux yeux bleus, ce que vous en diriez ?

A SAINTE-BEUVE

SUR UN PASSAGE D'UN ARTICLE INSÉRÉ DANS LA
« REVUE DES DEUX MONDES ¹⁶² »

AMI, tu l'as bien dit : en nous, tant que nous sommes,
Il existe souvent une certaine fleur
Qui s'en va dans la vie et s'effeuille du cœur.
« Il existe, en un mot, chez les trois quarts des hommes,
Un poète mort jeune à qui l'homme survit. »
Tu l'as bien dit, ami, mais tu l'as trop bien dit.

Tu ne prenais pas garde, en traçant ta pensée,
Que ta plume en faisait un vers harmonieux,
Et que tu blasphémaïs dans la langue des dieux.
Relis-toi, je te rends à ta Muse offensée;
Et souviens-toi qu'en nous il existe souvent
Un poète endormi toujours jeune et vivant.

Juillet 1837 ¹⁶³.

A ALFRED DE MUSSET

RÉPONSE DE M. SAINTE-BEUVE

IL n'est pas mort, ami, ce poète, en mon âme;
Il n'est pas mort, ami, tu le dis, je le crois.
Il ne dort pas, il veille, étincelle sans flamme;
La flamme, je l'étouffe, et je retiens ma voix.

Que dire et que chanter quand la plage est déserte,
Quand les flots des jours pleins sont déjà retirés,
Quand l'écume flétrie et partout l'algue verte
Couvrent au loin les bords au matin si sacrés.

Que dire des soupirs que la jeunesse enfuit
Renvoie à tous instants à ce cœur non soumis ?
Que dire des banquets où s'égaya la vie,
Et des premiers plaisirs, et des premiers amis ?

L'amour vint sérieux pour moi dans son ivresse.
Sous les fleurs tu chantaïs, raillant ses dons jaloux.
Enfin, un jour tu crus ! moi, j'y croyais sans cesse...
Sept ans entiers, sept ans !... Alfred, y croyons-nous ?

L'une, ardente, vous prend dans sa soif, et vous jette
Comme un fruit qu'on méprise après l'avoir séché.
L'autre, tendre et croyante, un jour devient muette,
Et pleure, et dit que l'astre en son ciel s'est couché !

Le mal qu'on savait moins se révèle à toute heure,
Inhérent à la terre, irréparable et lent.
On croyait tout changer, il faut que tout demeure.
Railler, maudire alors, amer et violent,

A quoi bon ? — Trop sentir, c'est bien souvent se taire,
C'est refuser du chant l'aimable guérison,
C'est vouloir dans son cœur tout son deuil volontaire,
C'est enchaîner sa lampe aux murs de sa prison !

Mais cependant, ami, si ton luth qui me tente,
Si ta voix d'autrefois se remet à briller ;
Si ton frais souvenir dans ta course bruyante,
Ton cor de gai chasseur me revient appeler ;

Si de toi quelque accent léger, pourtant sensible,
Comme aujourd'hui m'apporte un écho du passé,
S'il revient éveiller, à ce cœur accessible,
Ce qu'il cache dans l'ombre et qu'il n'a pas laissé,

Soudain ma voix renaît, mon soupir chante encore,
Mon pleur, comme au matin, s'échappe harmonieux,
Et, tout parlant d'ennuis qu'il vaut mieux qu'on dévore,
Le désir me reprend de les conter aux cieux.

A LYDIE

TRADUIT D'HORACE (ODE IX, LIVRE III) 164

HORACE

LORSQUE je t'avais pour amie,
 Quand nul jeune garçon, plus robuste que moi,
 N'entourait de ses bras ton épaule arrondie,
 Auprès de toi, blanche Lydie,
 J'ai vécu plus joyeux et plus heureux qu'un roi.

LYDIE

Quand pour toi j'étais la plus chère,
 Quand Chloé pâissait auprès de Lydia,
 Lydia, qu'on vantait dans l'Italie entière,
 Vécut plus heureuse et plus fière
 Que dans les bras d'un dieu la Romaine Ilia.

HORACE

Chloé me gouverne à présent,
 Chloé, savante au luth, habile en l'art du chant;
 Le doux son de sa voix de volupté m'enivre.
 Je suis prêt à cesser de vivre
 Si, pour la préserver, les dieux voulaient mon sang.

LYDIE

Je me consume maintenant
 D'une amoureuse ardeur que rien ne peut éteindre,
 Pour le fils d'Ornithus, ce bel adolescent.
 Je mourrais deux fois sans me plaindre
 Si, pour le préserver, les dieux voulaient mon sang.

HORACE

Eh quoi ! si dans notre pensée
 L'ancien amour se rallumait ?
 Si, la blonde Chloé de ma maison chassée,
 Ma porte se rouvrirait ? si Vénus offensée
 Au joug d'airain nous ramenait ?

LYDIE

Calais, ma richesse unique,
 Est plus beau qu'un soleil levant,

Et toi plus léger que le vent,
 Plus prompt à t'irriter que l'âpre Adriatique;
 Cependant près de toi, si c'était ton plaisir,
 Volontiers j'irais vivre, et volontiers mourir.

1837.

A LYDIE

IMITATION 185

HORACE

Du temps où tu m'aimais, Lydie,
 De ses bras, nul autre que moi
 N'entourait ta gorge arrondie;
 J'ai vécu plus heureux qu'un roi.

LYDIE

Du temps où j'étais ta maîtresse,
 Tu me préférerais à Chloé;
 Je m'endormais à ton côté,
 Plus heureuse qu'une déesse.

HORACE

Chloé me gouverne à présent,
 Savante au luth, habile au chant;
 La douceur de sa voix m'enivre.
 Je suis prêt à cesser de vivre
 S'il fallait lui donner mon sang.

LYDIE

Je me consume maintenant
 Pour Calaïs, mon jeune amant,
 Qui dans mon cœur a pris ta place.
 Je mourrais deux fois, cher Horace,
 S'il fallait lui donner mon sang.

HORACE

Eh quoi! si dans notre pensée
 L'ancien amour se ranimait?
 Si ma blonde était délaissée?
 Si demain Vénus offensée
 A ta porte me ramenait?

LYDIE

Calais est jeune et fidèle,
 Et toi, poète, ton désir
 Est plus léger que l'hirondelle,
 Plus inconstant que le zéphyr;
 Pourtant, s'il t'en prenait envie,
 Avec toi j'aimerais la vie;
 Avec toi je voudrais mourir.

1837.

A ALF. T¹⁶⁶.

SONNET

QU'IL est doux d'être au monde, et quel bien que la vie!
 Tu le disais ce soir par un beau jour d'été.
 Tu le disais, ami, dans un site enchanté,
 Sur le plus vert coteau de ta forêt chérie ¹⁶⁷.

Nos chevaux, au soleil, foulaient l'herbe fleurie;
 Et moi, silencieux, courant à ton côté,
 Je laissais au hasard flotter ma rêverie;
 Mais dans le fond du cœur je me suis répété :

— Oui, la vie est un bien, la joie est une ivresse;
 Il est doux d'en user sans crainte et sans soucis;
 Il est doux de fêter les dieux de la jeunesse,

De couronner de fleurs son verre et sa maîtresse,
 D'avoir vécu trente ans comme Dieu l'a permis,
 Et, si jeunes encor, d'être de vieux amis.

Bury, 10 août 1838 ¹⁶⁸.A UNE FLEUR ¹⁶⁹

QUE me veux-tu, chère fleurette,
 Aimable et charmant souvenir?
 Demi-morte et demi-coquette,
 Jusqu'à moi qui te fait venir?

Sous ce cachet enveloppée,
Tu viens de faire un long chemin.
Qu'as-tu vu ? que t'a dit la main
Qui sur le buisson t'a coupée ?

N'es-tu qu'une herbe desséchée
Qui vient achever de mourir ?
Ou ton sein, prêt à reflleurir,
Renferme-t-il une pensée ?

Ta fleur, hélas ! a la blancheur
De la désolante innocence ;
Mais de la craintive espérance
Ta feuille porte la couleur.

As-tu pour moi quelque message ?
Tu peux parler, je suis discret.
Ta verdure est-elle un secret ?
Ton parfum est-il un langage ?

S'il en est ainsi, parle bas,
Mystérieuse messagère ;
S'il n'en est rien, ne réponds pas ;
Dors sur mon cœur, fraîche et légère.

Je connais trop bien cette main,
Pleine de grâce et de caprice,
Qui d'un brin de fil souple et fin
A noué ton pâle calice.

Cette main-là, petite fleur,
Ni Phidias ni Praxitèle
N'en auraient pu trouver la sœur
Qu'en prenant Vénus pour modèle.

Elle est blanche, elle est douce et belle,
Franche, dit-on, et plus encor ;
A qui saurait s'emparer d'elle
Elle peut ouvrir un trésor.

Mais elle est sage, elle est sévère ;
Quelque mal pourrait m'arriver.
Fleurette, craignons sa colère.
Ne dis rien, laisse-moi rêver.

LE FILS DU TITIEN *

SONNET

LORSQUE j'ai lu Pétrarque, étant encore enfant,
 J'ai souhaité d'avoir quelque gloire en partage.
 Il aimait en poète et chantait en amant;
 De la langue des dieux lui seul sut faire usage.

Lui seul eut le secret de saisir au passage
 Les battements du cœur qui durent un moment,
 Et, riche d'un sourire, il en gravait l'image
 Du bout d'un stylet d'or sur un pur diamant.

O vous qui m'adressez une parole amie,
 Qui l'écriviez hier et l'oublierez demain ¹⁷²,
 Souvenez-vous de moi qui vous en remercie.

J'ai le cœur de Pétrarque et n'ai point son génie;
 Je ne puis ici-bas que donner en chemin
 Ma main à qui m'appelle, à qui m'aime ma vie.

3 mai 1838 ¹⁷³.

SONNET

BÉATRIX DONATO fut le doux nom de celle
 Dont la forme terrestre eut ce divin contour.
 Dans sa blanche poitrine était un cœur fidèle,
 Et dans son corps sans tache un esprit sans détour.

Le fils du Titien, pour la rendre immortelle,
 Fit ce portrait, témoin d'un mutuel amour;
 Puis il cessa de peindre à compter de ce jour,
 Ne voulant de sa main illustrer d'autre qu'elle.

Passant, qui que tu sois, si ton cœur sait aimer,
 Regarde ma maîtresse avant de me blâmer,
 Et dis si, par hasard, la tienne est aussi belle.

* Voir, pour ce sonnet et le suivant, dans le recueil des *Nouvelles* de l'auteur, celle intitulée *Le Fils du Titien* ¹⁷¹.

Vois donc combien c'est peu que la gloire ici-bas,
 Puisque tout beau qu'il est, ce portrait ne vaut pas
 (Crois-m'en sur ma parole) un baiser du modèle.

1838 ¹⁷⁴.ADIEU ¹⁷⁵

ADIEU ! je crois qu'en cette vie
 Je ne te reverrai jamais.
 Dieu passe, il t'appelle et m'oublie ;
 En te perdant je sens ¹⁷⁶ que je t'aimais.

Pas de pleurs, pas de plainte vaine.
 Je sais respecter l'avenir ¹⁷⁷.
 Vienne la voile qui t'emène,
 En souriant je la verrai partir ¹⁷⁸.

Tu t'en vas pleine d'espérance,
 Avec orgueil tu reviendras ;
 Mais ceux qui vont souffrir de ton absence,
 Tu ne les reconnaîtras pas.

Adieu ! tu vas faire un beau rêve
 Et t'enivrer d'un plaisir dangereux ;
 Sur ton chemin l'étoile qui se lève
 Longtemps encor éblouira tes yeux.

Un jour tu sentiras peut-être
 Le prix d'un cœur qui nous comprend,
 Le bien qu'on trouve à le connaître,
 Et ce qu'on souffre en le perdant.

1839 ¹⁷⁹.SONNET ¹⁸⁰

NON, quand bien même une amère souffrance
 Dans ce cœur mort pourrait se ranimer ;
 Non, quand bien même une fleur d'espérance
 Sur mon chemin pourrait encor germer ;

Quand la pudeur, la grâce et l'innocence
Viendraient en toi me plaindre et me charmer,
Non, chère enfant, si belle d'ignorance,
Je ne saurais, je n'oserais t'aimer.

Un jour pourtant il faudra qu'il te vienne,
L'instant suprême où l'univers n'est rien.
De mon respect alors qu'il te souviennne !

Tu trouveras, dans la joie ou la peine,
Ma triste main pour soutenir la tienne,
Mon triste cœur pour écouter le tien.

1839 ¹⁸¹.

JAMAIS ¹⁸²

JAMAIS, avez-vous dit, tandis qu'autour de nous
Résonnait de Schubert la plaintive musique;
Jamais, avez-vous dit, tandis que, malgré vous,
Brillait de vos grands yeux l'azur mélancolique.

Jamais, répétiez-vous, pâle et d'un air si doux
Qu'on eût cru voir sourire une médaille antique.
Mais des trésors secrets l'instinct fier et pudique
Vous couvrit de rougeur, comme un voile jaloux.

Quel mot vous prononcez, marquise, et quel dommage ¹⁸³ !
Hélas ! je ne voyais ni ce charmant visage,
Ni ce divin sourire, en vous parlant d'aimer.

Vos yeux bleus sont moins doux que votre âme n'est belle.
Même en les regardant, je ne regrettais qu'elle,
Et de voir dans sa fleur un tel cœur se fermer.

1839.

IMPROMPTU

EN RÉPONSE A CETTE QUESTION : QU'EST-CE QUE LA
POÉSIE ¹⁸⁴ ?

CHASSER tout souvenir et fixer la pensée,
Sur un bel axe d'or la tenir balancée,
Incertaine, inquiète, immobile pourtant;
Éterniser peut-être un rêve d'un instant;
Aimer le vrai, le beau, chercher leur harmonie;
Écouter dans son cœur l'écho de son génie;
Chanter, rire, pleurer, seul, sans but, au hasard;
D'un sourire, d'un mot, d'un soupir, d'un regard
Faire un travail exquis, plein de crainte et de charme,
Faire une perle d'une larme :
Du poète ici-bas voilà la passion,
Voilà son bien, sa vie et son ambition.

1839.

A MADEMOISELLE *** 185

OUI, femmes, quoi qu'on puisse dire,
Vous avez le fatal pouvoir ¹⁸⁶
De nous jeter par un sourire
Dans l'ivresse ou le désespoir.

Oui, deux mots, le silence même,
Un regard distrait ou moqueur,
Peuvent donner à qui vous aime
Un coup de poignard dans le cœur.

Oui, votre orgueil doit être immense,
Car, grâce à notre lâcheté,
Rien n'égale votre puissance,
Sinon votre fragilité.

Mais toute puissance sur terre
Meurt quand l'abus en est trop grand,
Et qui sait souffrir et se taire
S'éloigne de vous en pleurant.

Quel que soit le mal qu'il endure,
Son triste rôle est le plus beau ¹⁸⁷.
J'aime encor mieux notre torture
Que votre métier de bourreau.

Mars 1839 ¹⁸⁸.

UNE SOIRÉE PERDUE ¹⁸⁹

J'ÉTAIS seul, l'autre soir, au Théâtre-Français ¹⁹⁰,
Ou presque seul ; l'auteur n'avait pas grand succès.
Ce n'était que Molière, et nous savons de reste
Que ce grand maladroit, qui fit un jour *Alceste*,
Ignore le bel art de chatouiller l'esprit
Et de servir à point un dénoûment bien cuit.
Grâce à Dieu, nos auteurs ont changé de méthode,
Et nous aimons bien mieux quelque drame à la mode
Où l'intrigue, enlacée et roulée en feston,
Tourne comme un rébus autour d'un mirliton.

J'écoutais cependant cette simple harmonie,
Et comme le bon sens fait parler le génie.
J'admirais quel amour pour l'âpre vérité
Eut cet homme si fier en sa naïveté,
Quel grand et vrai savoir des choses de ce monde,
Quelle mâle gaieté, si triste et si profonde
Que, lorsqu'on vient d'en rire, on devrait en pleurer !
Et je me demandais : Est-ce assez d'admirer ?
Est-ce assez de venir, un soir, par aventure,
D'entendre au fond de l'âme un cri de la nature,
D'essuyer une larme, et de partir ainsi,
Quoi qu'on fasse d'ailleurs, sans en prendre souci ?
Enfoncé que j'étais dans cette rêverie,
Çà et là, toutefois, lorgnant la galerie,

Je vis que, devant moi, se balançait gaiement
Sous une tresse noire un cou svelte et charmant;
Et, voyant cet ébène enchâssé dans l'ivoire,
Un vers d'André Chénier chanta dans ma mémoire,
Un vers presque inconnu, refrain inachevé,
Frais comme le hasard, moins écrit que rêvé.
J'osai m'en souvenir, même devant Molière;
Sa grande ombre, à coup sûr, ne s'en offensa pas;
Et, tout en écoutant, je murmurais tout bas,
Regardant cette enfant, qui ne s'en doutait guère :
« Sous votre aimable tête, un cou blanc, délicat,
Se plie, et de la neige effacerait l'éclat ¹⁹¹. »

Puis je songeais encore (ainsi va la pensée)
Que l'antique franchise, à ce point délaissée,
Avec notre finesse et notre esprit moqueur,
Ferait croire, après tout, que nous manquons de cœur;
Que c'était une triste et honteuse misère
Que cette solitude à l'entour de Molière,
Et qu'il est *pourtant temps* ¹⁹², comme dit la chanson,
De sortir de ce siècle ou d'en avoir raison;
Car à quoi comparer cette scène embourbée,
Et l'effroyable honte où la muse est tombée ?
La lâcheté nous bride, et les sots vont disant
Que, sous ce vieux soleil, tout est fait à présent;
Comme si les travers de la famille humaine
Ne rajeunissaient pas chaque an, chaque semaine.
Notre siècle a ses mœurs, partant, sa vérité;
Celui qui l'ose dire est toujours écouté.

Ah! j'oserais parler, si je croyais bien dire,
J'oserais ramasser le fouet de la satire,
Et l'habiller de noir, cet homme aux rubans verts,
Qui se fâchait jadis pour quelques mauvais vers.
S'il rentrerait aujourd'hui dans Paris, la grand'ville,
Il y trouverait mieux pour émouvoir sa bile
Qu'une méchante femme et qu'un méchant sonnet;
Nous avons autre chose à mettre au cabinet.
O notre maître à tous, si ta tombe est fermée,
Laisse-moi dans ta cendre, un instant ranimée,
Trouver une étincelle, et je vais t'imiter!
Apprends-moi de quel ton, dans ta bouche hardie,

Parlait la vérité, ta seule passion,
Et, pour me faire entendre, à défaut du génie,
J'en aurai le courage et l'indignation !

Ainsi je caressais une folle chimère.
Devant moi cependant, à côté de sa mère,
L'enfant restait toujours, et le cou svelte et blanc
Sous les longs cheveux noirs se berçait mollement.
Le spectacle fini, la charmante inconnue
Se leva. Le beau cou, l'épaule à demi nue,
Se voilèrent ; la main glissa dans le manchon ;
Et, lorsque je la vis au seuil de sa maison
S'enfuir, je m'aperçus que je l'avais suivie.
Hélas ! mon cher ami, c'est là toute ma vie.
Pendant que mon esprit cherchait sa volonté,
Mon corps avait la sienne et suivait la beauté ;
Et, quand je m'éveillai de cette rêverie,
Il ne m'en restait plus que l'image chérie :
« Sous votre aimable tête, un cou blanc, délicat,
Se plie, et de la neige effacerait l'éclat ¹⁹³. »

Juillet 1840.

SIMONE

CONTE IMITÉ DE BOCCACE ¹⁹⁴

J'AIMAIS les romans à vingt ans.
Aujourd'hui je n'ai plus le temps ;
Le bien perdu rend l'homme avare.
J'y veux voir moins loin, mais plus clair ;
Je me console de Werther
Avec la reine de Navarre ¹⁹⁵.
Et pourquoi pas ? Croyez-vous donc,
Quand on n'a qu'une page en tête,
Qu'il en faille chercher si long,
Et que tant parler soit honnête ?
Qui des deux est stérilité,
Ou l'antique sobriété
Qui n'écrit que ce qu'elle pense,
Ou la moderne intempérance

Qui croit penser dès qu'elle écrit ?
Béni soit Dieu ! Les gens d'esprit
Ne sont pas rares cette année !
Mais dès qu'il nous vient une idée
Pas plus grosse qu'un petit chien,
Nous essayons d'en faire un âne ¹⁹⁶.
L'idée était femme de bien,
Le livre est une courtisane.
Certes, lorsque le Florentin
Écrivait un conte, un matin,
Sans poser ni tailler sa plume,
Il aurait pu faire un volume
D'un seul mot chaste ou libertin.
Cette belle âme si hardie,
Qui pleura tant après Pavie,
Et, dans la fleur de ses beaux jours,
Quitta la France et les amours
Pour aller consoler son frère,
Au fond des prisons de Madrid ¹⁹⁷,
Croyez-vous qu'elle n'eût pu faire
Un roman comme Scudéry ?
Elle aima mieux mettre en lumière
Une larme qui lui fut chère,
Un bon mot dont elle avait ri.
Et ceux qui lisaient son doux livre
Pouvaient passer pour connaisseurs ;
C'étaient des gens qui savaient vivre,
Ayant failli mourir ailleurs,
A Rebec, à Fontarabie,
A la Bicoque, à Marignan,
Car alors le seul vrai roman
Était l'amour de la patrie.
Mais ne parlons pas de cela,
Je ne fais pas une satire,
Et je ne veux que vous traduire
Une histoire de ce temps-là.

Les gens d'esprit ni les heureux
Ne sont jamais bien amoureux :
Tout ce beau monde a trop affaire.
Les pauvres en tout valent mieux ;
Jésus leur a promis les cieux,

L'amour leur appartient sur terre.
Dans le beau pays des Toscans
Vivait jadis, au bon vieux temps,
La pauvre enfant d'un pauvre père,
Dont Simonette fut le nom;
Fille d'humble condition,
Passablement jeune et jolie,
Avenante et douce en tout point,
Mais de l'argent n'en ayant point.
Et donc, elle gagnait sa vie
De la laine qu'elle filait,
Au jour le jour, pour qui voulait.
Bien qu'elle ne pût qu'à grand'peine
Tirer son pain de cette laine,
Encor sut-elle avoir du cœur,
Et, dans sa tête florentine,
Loger la joie et la douleur.
Ce ne fut pas un grand seigneur
Qui voulut d'elle, on l'imagine,
Mais un garçon de bonne mine
Dont la besogne était d'aller,
Donnant de la laine à filer
Pour un marchand de drap, son maître.
Pascal, c'est le nom du garçon,
Avait, en mainte occasion,
Laissé son amitié paraître;
Et, soit faute de s'y connaître,
Soit qu'elle n'y vît point de mal,
L'heure où devait venir Pascal
Mettait Simone à la fenêtre.
Là, lui répondant de son mieux,
Sans en souhaiter davantage,
En le voyant jeune et joyeux,
Elle montrait sur son visage
Le plaisir que prenaient ses yeux;
Puis, travaillant en son absence,
De tout son cœur elle filait,
Songeant, pour prendre patience,
De qui sa laine lui venait,
Et baisant tout bas son rouet,
Non sans chanter quelque romance.
D'autre part, le garçon montrait

De jour en jour un nouveau zèle
Pour sa laine, et ne trouvait rien
(J'ai dit que Simone était belle)
Qui fût plus tôt fait ni si bien
Qu'un fuseau dévidé par elle.
L'un soupirant, l'autre filant,
La saison des fleurs s'en mêlant,
Enfin, comme il n'est en ce monde
Si petite herbe sous le pied
Qu'un jour de printemps ne féconde,
Ni si fugitive amitié
Dont il ne germe une amourette,
Un jour advint que le fuseau
Tomba par terre, et la fillette
Entre les bras du jouvenceau.

Près des barrières de la ville
Était alors un beau jardin,
Lieu charmant, solitaire asile,
Ouvert pourtant soir et matin.
L'écolier, son livre à la main,
Le rêveur avec sa paresse,
L'amoureux avec sa maîtresse,
Entraient là comme en paradis
(Car la liberté fut jadis
Un des trésors de l'Italie,
Comme la musique et l'amour).
Le bon Pascal voulut un jour
En ce lieu mener son amie,
Non pour lire ni pour rêver,
Mais voir s'ils n'y pourraient trouver
Quelque banc au coin d'une allée
Où se dire, sans trop de mots,
De ces secrets que les oiseaux
Se racontent sous la feuillée.
Sitôt formé, sitôt conclu,
Ce projet n'avait point déplu
A la brunette filandière,
Et, le dimanche étant venu,
Après avoir dit à son père
Qu'elle avait dessein d'aller faire
Ses dévotions à Saint-Gal,

Au lieu marqué, brave et légère,
Elle courut trouver Pascal.
Avant de se mettre en campagne,
Il faut savoir qu'elle avait pris,
Selon l'usage du pays,
Une voisine pour compagne;
Ce n'est pas là comme à Paris;
L'amour ne va pas sans amis.
Bien est-il que cette voisine
Causa plus de mal que de bien.
Belle ou laide, je n'en sais rien,
Boccace la nomme Lagine.
Le jeune homme, de son côté,
Vint pareillement escorté
D'un voisin surnommé le Strambe,
Ce qui veut dire proprement ¹⁹⁸
Que, sans boiter précisément,
Il louchait un peu d'une jambe.
Mais n'importe. Entrés au jardin,
Nos couples se prirent la main,
Le voisin avec la voisine,
Et chacun suivit son chemin.
Pendant que le Strambe et Lagine
Au soleil allaient faire un tour,
Cherchant à coudre un brin d'amour,
Au fond des bois, sous la ramée,
Pascal, menant sa bien-aimée,
Trouva bientôt ce qu'il cherchait,
Une touffe d'herbe entassée,
Et le bonheur qui l'attendait.
Comment cette heure fut passée,
Le dira qui sait ce que c'est;
Deux bras amis, blancs comme lait,
Un rideau vert, un lit de mousse,
La vie, hélas ! c'est ce qui fait
Qu'elle est si cruelle et si douce.
Le hasard voulut que ce lieu
Fût au penchant d'une prairie.
Çà et là, comme il plaît à Dieu,
L'herbe courait fraîche et fleurie;
Et comme un peu de causerie
Vient toujours après le plaisir,

Toujours du moins lorsque l'on aime,
Car autrement le bonheur même
Est sans espoir ni souvenir,
Nos amoureux, assis par terre,
Commencèrent à deviser,
Entre le rire et le baiser,
D'un bon dîner qu'ils voulaient faire
En ce lieu même, à leur loisir;
La place leur devenait chère,
Il leur fallait y revenir.
Tout en jasant sous la verdure,
Le jouvenceau, par aventure,
Prit une fleur dans un buisson.
Quelle fleur ? Le pauvre garçon
N'en savait rien, et je l'ignore;
N'y pouvant croire aucun danger,
Il la porta, sans y songer,
A sa lèvre brûlante encore
De ces baisers si désirés,
Et si lentement savourés.
Puis, revenant à la pensée
Qu'ils avaient tous deux caressée,
Il parla d'abord quelque temps,
Tenant cette herbe entre ses dents;
Mais il ne continua guère
Que le visage lui changea.
Pâle et mourant sur la bruyère
Tout à coup il se souleva,
Appelant Simone, et déjà
Entouré de l'ombre éternelle;
Il étendit les bras vers elle,
Perdit la parole et tomba ¹⁹⁹.
Bien que ce fût chose trop claire
Qu'il eût ainsi trouvé la mort,
La pauvre Simone d'abord
Ne put croire à tant de misère
Que d'avoir perdu son ami,
Et le voir s'en aller ainsi
Sans adieu, plainte, ni prière ²⁰⁰.
Tremblante elle courut à lui,
Croyant qu'il s'était endormi
Dans quelque douleur passagère,

Et le serra tout défailli,
Non plus en amant, mais en frère.
Qu'eût-elle fait ? Les pauvres gens,
Habités à la souffrance,
Gardent jusqu'aux derniers instants
Leur unique bien, l'espérance ;
Mais la Mort vient, qui le leur prend.
Déjà le spectre aux mains avides
Étalait ses traces livides
Sur l'homme presque encor vivant ;
Les beaux yeux, les lèvres chéries,
Se couvraient d'un masque de sang
Marqué du fouet des Furies.
Bientôt ce corps inanimé,
Si beau naguère et tant aimé,
Fut un tel objet d'épouvante,
Que le regard de son amante
Avec horreur s'en détourna.

Aux cris que Simone jeta,
Strambe accourut avec Lagine,
Et par malheur vinrent aussi
Les gens d'une maison voisine.
Quand le peuple s'assemble ainsi,
C'est toujours sur quelque ruine.
Ici surtout ce fut le cas.
Ceux qui firent les premiers pas
Trouvèrent Simone étendue
Auprès du corps de son amant,
En sorte qu'on crut un moment
Que, par une cause inconnue,
Ils avaient expiré tous deux.
Plût au ciel ! Telle mort pour eux
Eût été douce et bienvenue.
Mais Simone rouvrit les yeux :
« Malheureuse, dit le boiteux,
Voyant son compagnon sans vie,
C'est toi qui l'as assassiné ! »
A ce mot, le peuple étonné
S'approche en foule ; on se récrie ;
Un médecin est amené.
Il voit un mort, il s'en empare,

Observe, consulte et déclare
Que Pascal est empoisonné.
À tous ces discours, Simonette
Ne comprenant que son chagrin,
Restait, la tête dans sa main,
Plus immobile et plus muette
Qu'une pierre sur un tombeau.
Qui devait parler ? C'est Lagine.
Venant d'une âme féminine,
Un tel courage eût été beau.
Ce qu'elle fit, on le devine ;
Elle se tut, faute de cœur,
Et, voyant tomber l'infamie
Sur sa compagne et son amie,
Au lieu d'avoir de son malheur
Compassion, elle en eut peur.
Moyennant quoi l'infortunée,
Seule et sans aide contre tous,
Devant le juge fut traînée,
Et là tomba sur ses genoux,
De ses larmes toute baignée,
Et plus qu'à demi condamnée.
Le juge, ayant tout entendu,
Ne se trouva pas convaincu,
Et, soupçonnant quelque mystère ²⁰¹,
Voulut, sans remettre l'affaire,
Incontinent l'examiner,
Ne se pouvant imaginer,
Ni que la fille fût coupable,
Voyant qu'elle pleurait si fort,
Ni que le jeune homme fût mort
Sans une cause vraisemblable.
Il prit Simone par la main,
Et s'acheminant, sans mot dire,
Avec ses gens, vers le jardin,
Lui-même il voulut la conduire
Devant le corps du trépassé,
Afin qu'elle pût se défendre
En sa présence, et faire entendre
Comment le fait s'était passé.
Alors, dans sa triste mémoire
Rappelant son fidèle amour,

Du premier jusqu'au dernier jour,
Simone conta son histoire,
Comme je l'ai dite à peu près, —
Bien mieux, car les pleurs seuls sont vrais;
Mais personne n'y voulut croire.
Quand elle en fut à raconter
Par quelle disgrâce inouïe
Pascal avait perdu la vie,
Voyant tout le monde en douter,
Et le juge même sourire,
Pour mieux prouver son simple dire,
Elle s'en vint vers l'arbrisseau
Sous lequel le froid jouvenceau
Dormait, pâle et méconnaissable;
Puis, cueillant une fleur semblable
A cette fleur que son ami
Sur ses lèvres avait placée,
Sa pauvre âme eut une pensée,
Qui fut de faire comme lui.
Fut-ce douleur, crainte, ignorance ?
Qu'importe ? Pascal l'attendait,
Ouvrant ses bras qu'il lui tendait,
Dans un asile où l'espérance
N'a plus à craindre le malheur.
Sitôt qu'elle eut touché la fleur,
Elle mourut. Ames heureuses,
A qui Dieu fit cette faveur
De partir encore amoureuses,
De vous rejoindre sur le seuil,
L'un joyeux, l'autre à peine en deuil,
Et de finir votre misère
En vous embrassant sur la terre,
Pour aller aussitôt après
Là-haut vous aimer à jamais !

Or maintenant quelle est la plante
Qui sut tirer si promptement
De tant de délices l'amant,
De tant de désespoir l'amante ?
Boccace dit en peu de mots,
Dans sa simplesse accoutumée,
Que la cause de tant de maux

Fut une sauge envenimée
 Par un crapaud ; mais, Dieu merci ²⁰² !
 Nous en savons trop aujourd'hui
 Pour croire aux erreurs de nos pères.
 Ce serait un cent de vipères,
 Qu'un enfant leur rirait au nez.
 Quand les gens sont empoisonnés,
 Dans notre siècle de lumière,
 On n'y croit pas si promptement.
 N'en restât-il qu'un ossement,
 Il faut qu'il sorte de la terre,
 Pour prouver par-devant notaire
 Qu'il est mort de telle manière,
 A telle heure, et non autrement.
 Pauvre bonhomme de Florence,
 A qui, selon toute apparence,
 Dans les faubourgs de la cité
 Ce conte avait été conté,
 Qui l'aurait voulu croire en France ?
 Braves gens qui riez déjà,
 L'histoire n'en est pas moins vraie.
 Cherchez la plante, et trouvez-la,
 Demain peut-être on la verra
 Dans le sentier ou dans la haie ;
 La Faculté l'appellera
 Pavot, ciguë ou belladone.
 Ici-bas tout peut se prouver.
 Le plus difficile à trouver
 N'est pas la plante, c'est Simone.

Octobre 1840 ²⁰³.

SUR LES DÉBUTS

DE MESDEMOISELLES

RACHEL ET PAULINE GARCIA ²⁰⁴

AINSI donc, quoi qu'on dise, elle ne tarit pas,
 La source immortelle et féconde
 Que le coursier divin fit jaillir sous ses pas ;

Elle existe toujours, cette sève du monde,
Elle coule, et les dieux sont encore ici-bas !

A quoi nous servent donc tant de luttes frivoles,
Tant d'efforts toujours vains et toujours renaissants ?
Un chaos si pompeux d'inutiles paroles,
Et tant de marteaux impuissants
Frappant les anciennes idoles ?

Discourons sur les arts, faisons les connaisseurs ;
Nous aurons beau changer d'erreurs
Comme un libertin de maîtresse,
Les lilas au printemps seront toujours en fleurs,
Et les arts immortels rajeuniront sans cesse.

Discutons nos travers, nos rêves et nos goûts,
Comparons à loisir le moderne et l'antique,
Et ferraillons sous ces drapeaux jaloux !
Quand nous serons au bout de notre rhétorique,
Deux enfants nés d'hier en sauront plus que nous.

O jeunes cœurs remplis d'antique poésie,
Soyez les bienvenus, enfants chéris des dieux ²⁰⁵ !
Vous avez le même âge et le même génie.
La douce clarté soit bénie
Que vous ramenez dans nos yeux !

Allez ! que le bonheur vous suive !
Ce n'est pas du hasard un caprice inconstant
Qui vous fit naître au même instant.
Votre mère ici-bas, c'est la Muse attentive
Qui sur le feu sacré veille éternellement.

Obéissez sans crainte au dieu qui vous inspire.
Ignorez, s'il se peut, que nous parlons de vous.
Ces plaintes, ces accords, ces pleurs, ce doux sourire ²⁰⁶,
Tous vos trésors, donnez-les-nous :
Chantez, enfants, laissez-nous dire.

CHANSON ²⁰⁸

LORSQUE la coquette Espérance
Nous pousse le coude en passant,
Puis à tire-d'aile s'élance,
Et se retourne en souriant;

Où va l'homme ? Où son cœur l'appelle.
L'hirondelle suit le zéphyr,
Et moins légère est l'hirondelle
Que l'homme qui suit son désir.

Ah ! fugitive enchanteresse,
Sais-tu seulement ton chemin ?
Faut-il donc que le vieux Destin
Ait une si jeune maîtresse !

1840 ²⁰⁹.TRISTESSE ²¹⁰

J'AI perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaieté;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la Vérité,
J'ai cru que c'était une amie;
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle ²¹¹,
Et ceux qui se sont passés d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

1840 ²¹².

LE RHIN ALLEMAND *

PAR BECKER

TRADUCTION FRANÇAISE

Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, quoiqu'ils le demandent dans leurs cris comme des corbeaux avides ;

Aussi longtemps qu'il roulera paisible, portant sa robe verte ; aussi longtemps qu'une rame frappera ses flots.

Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que les cœurs s'abreuveront de son vin de feu ;

Aussi longtemps que les rocs s'élèveront au milieu de son courant ; aussi longtemps que les hautes cathédrales se refléteront dans son miroir.

Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que de hardis jeunes gens feront la cour aux jeunes filles élancées.

Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, jusqu'à ce que les ossements du dernier homme soient ensevelis dans ses vagues.

LE RHIN ALLEMAND

RÉPONSE A LA CHANSON DE BECKER 213

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,
 Il a tenu dans notre verre.
 Un couplet qu'on s'en va chantant
 Efface-t-il la trace altière
 Du pied de nos chevaux marqué dans votre sang ?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
 Son sein porte une plaie ouverte,

* Cette chanson a été très répandue en Allemagne, lors des événements de 1840.

Du jour où Condé triomphant
 A déchiré sa robe verte.
 Où le père a passé, passera bien l'enfant.

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
 Que faisaient vos vertus germaines,
 Quand notre César tout-puissant
 De son ombre couvrait vos plaines ?
 Où donc est-il tombé, ce dernier ossement ²¹⁴ ?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
 Si vous oubliez votre histoire,
 Vos jeunes filles, sûrement,
 Ont mieux gardé notre mémoire ;
 Elles nous ont versé votre petit vin blanc.

S'il est à vous, votre Rhin allemand,
 Lavez-y donc votre livrée ;
 Mais parlez-en moins fièrement.
 Combien, au jour de la curée,
 Étiez-vous de corbeaux contre l'aigle expirant ?

Qu'il coule en paix, votre Rhin allemand ;
 Que vos cathédrales gothiques
 S'y reflètent modestement ;
 Mais craignez que vos airs bachiques
 Ne réveillent les morts de leur repos sanglant.

1841 ²¹⁵.SOUVENIR ²¹⁶

J'ESPÉRAIS bien pleurer, mais je croyais souffrir
 En osant te revoir, place à jamais sacrée,
 O la plus chère tombe et la plus ignorée
 Où dorme un souvenir !

Que redoutiez-vous donc de cette solitude,
 Et pourquoi, mes amis, me preniez-vous la main,
 Alors qu'une si douce et si vieille habitude
 Me montrait ce chemin ?

Les voilà, ces coteaux, ces bruyères fleuries,
Et ces pas argentins sur le sable muet,
Ces sentiers amoureux, remplis de causeries,
Où son bras m'enlaçait.

Les voilà, ces sapins à la sombre verdure,
Cette gorge profonde aux nonchalants détours,
Ces sauvages amis, dont l'antique murmure
A bercé mes beaux jours.

Les voilà, ces buissons où toute ma jeunesse,
Comme un essaim d'oiseaux, chante au bruit de mes pas.
Lieux charmants, beau désert où passa ma maîtresse ²¹⁷,
Ne m'attendiez-vous pas ?

Ah ! laissez-les couler, elles me sont bien chères,
Ces larmes que soulève un cœur encor blessé !
Ne les essuyez pas, laissez sur mes paupières
Ce voile du passé !

Je ne viens point jeter un regret inutile
Dans l'écho de ces bois témoins de mon bonheur.
Fière est cette forêt dans sa beauté tranquille,
Et fier aussi mon cœur.

Que celui-là se livre à des plaintes amères,
Qui s'agenouille et prie au tombeau d'un ami.
Tout respire en ces lieux ; les fleurs des cimetières
Ne poussent point ici.

Voyez ! la lune monte à travers ces ombrages.
Ton regard tremble encor, belle reine des nuits ;
Mais du sombre horizon déjà tu te dégages,
Et tu t'épanouis.

Ainsi de cette terre, humide encor de pluie,
Sortent, sous tes rayons, tous les parfums du jour ;
Aussi calme, aussi pur, de mon âme attendrie
Sort mon ancien amour.

Que sont-ils devenus, les chagrins de ma vie ?
Tout ce qui m'a fait vieux est bien loin maintenant ;
Et rien qu'en regardant cette vallée amie
Je redeviens enfant.

O puissance du temps ! ô légères années !
Vous emportez nos pleurs, nos cris et nos regrets ;
Mais la pitié vous prend, et sur nos fleurs fanées
Vous ne marchez jamais.

Tout mon cœur te bénit, bonté consolatrice !
Je n'aurais jamais cru que l'on pût tant souffrir
D'une telle blessure, et que sa cicatrice
Fût si douce à sentir.

Loin de moi les vains mots, les frivoles pensées,
Des vulgaires douleurs linceul accoutumé,
Que viennent étaler sur leurs amours passées
Ceux qui n'ont point aimé !

Dante, pourquoi dis-tu qu'il n'est pire misère
Qu'un souvenir heureux dans les jours de douleur ²¹⁸ ?
Quel chagrin t'a dicté cette parole amère,
Cette offense au malheur ?

En est-il donc moins vrai que la lumière existe,
Et faut-il l'oublier du moment qu'il fait nuit ?
Est-ce bien toi, grande âme immortellement triste,
Est-ce toi qui l'as dit ?

Non, par ce pur flambeau dont la splendeur m'éclaire,
Ce blasphème vanté ne vient pas de ton cœur.
Un souvenir heureux est peut-être sur terre
Plus vrai que le bonheur.

Eh quoi ! l'infortuné qui trouve une étincelle
Dans la cendre brûlante où dorment ses ennuis,
Qui saisit cette flamme et qui fixe sur elle
Ses regards éblouis ;

Dans ce passé perdu quand son âme se noie,
Sur ce miroir brisé lorsqu'il rêve ²¹⁹ en pleurant,
Tu lui dis qu'il se trompe, et que sa faible joie
N'est qu'un affreux tourment !

Et c'est à ta Françoise, à ton ange de gloire,
Que tu pouvais donner ces mots à prononcer,
Elle qui s'interrompt, pour conter son histoire,
D'un éternel baiser ²²⁰ !

Qu'est-ce donc, juste Dieu, que la pensée humaine,
Et qui pourra jamais aimer la vérité,
S'il n'est joie ou douleur si juste et si certaine
Dont quelqu'un n'ait douté ?

Comment vivez-vous donc, étranges créatures ?
Vous riez, vous chantez, vous marchez à grands pas ;
Le ciel et sa beauté, le monde et ses souillures
Ne vous dérangent pas ;

Mais, lorsque par hasard le destin vous ramène
Vers quelque monument d'un amour oublié,
Ce caillou vous arrête, et cela vous fait peine
Qu'il vous heurte le pié.

Et vous criez alors que la vie est un songe ;
Vous vous tordez les bras comme en vous réveillant,
Et vous trouvez fâcheux qu'un si joyeux mensonge
Ne dure qu'un instant.

Malheureux ! cet instant où votre âme engourdie
A secoué les fers qu'elle traîne ici-bas,
Ce fugitif instant fut toute votre vie ;
Ne le regrettez pas !

Regrettez la torpeur qui vous cloue à la terre,
Vos agitations dans la fange et le sang,
Vos nuits sans espérance et vos jours sans lumière :
C'est là qu'est le néant !

Mais que vous revient-il de vos froides doctrines ?
Que demandent au ciel ces regrets inconstants
Que vous allez semant sur vos propres ruines,
A chaque pas du Temps ?

Oui, sans doute, tout meurt ; ce monde est un grand rêve,
Et le peu de bonheur qui nous vient en chemin,
Nous n'avons pas plus tôt ce roseau dans la main,
Que le vent nous l'enlève.

Oui, les premiers baisers, oui, les premiers serments
Que deux êtres mortels échangeèrent sur terre,
Ce fut au pied d'un arbre effeuillé par les vents,
Sur un roc en poussière.

Ils prirent à témoin de leur joie éphémère
Un ciel toujours voilé qui change à tout moment,
Et des astres sans nom que leur propre lumière
Dévore incessamment.

Tout mourait autour d'eux, l'oiseau dans le feuillage,
La fleur entre leurs mains, l'insecte sous leurs piés,
La source desséchée où vacillait l'image
De leurs traits oubliés;

Et sur tous ces débris joignant leurs mains d'argile,
Étourdis des éclairs d'un instant de plaisir,
Ils croyaient échapper à cet Être immobile
Qui regarde mourir ²²¹!

— Insensés! dit le sage. — Heureux! dit le poète.
Et quels tristes amours as-tu donc dans le cœur,
Si le bruit du torrent te trouble et t'inquiète,
Si le vent te fait peur?

J'ai vu sous le soleil tomber bien d'autres choses
Que les feuilles des bois et l'écume des eaux,
Bien d'autres s'en aller que le parfum des roses
Et le chant des oiseaux.

Mes yeux ont contemplé des objets plus funèbres
Que Juliette morte au fond de son tombeau ²²²,
Plus affreux que le toast ²²³ à l'ange des ténèbres
Porté par Roméo.

J'ai vu ma seule amie, à jamais la plus chère,
Devenue elle-même un sépulcre blanchi,
Une tombe vivante où flottait la poussière
De notre mort chéri,

De notre pauvre amour, que, dans la nuit profonde,
Nous avions sur nos cœurs si doucement bercé!
C'était plus qu'une vie, hélas! c'était un monde
Qui s'était effacé!

Oui, jeune et belle encor, plus belle, osait-on dire,
Je l'ai vue, et ses yeux brillaient comme autrefois.
Ses lèvres s'entr'ouvraient, et c'était un sourire,
Et c'était une voix;

Mais non plus cette voix, non plus ce doux langage,
Ces regards adorés dans les miens confondus;
Mon cœur, encor plein d'elle, errait sur son visage,
Et ne la trouvait plus.

Et pourtant j'aurais pu marcher alors vers elle,
Entourer de mes bras ce sein vide et glacé,
Et j'aurais pu crier : « Qu'as-tu fait, infidèle,
Qu'as-tu fait du passé ? »

Mais non : il me semblait qu'une femme inconnue
Avait pris par hasard cette voix et ces yeux;
Et je laissai passer cette froide statue
En regardant les cieux.

Eh bien ! ce fut sans doute une horrible misère
Que ce riant adieu d'un être inanimé.
Eh bien ! qu'importe encore ? O nature ! ô ma mère !
En ai-je moins aimé ?

La foudre maintenant peut tomber sur ma tête;
Jamais ce souvenir ne peut m'être arraché !
Comme le matelot brisé par la tempête,
Je m'y tiens attaché.

Je ne veux rien savoir, ni si les champs fleurissent,
Ni ce qu'il adviendra du simulacre humain,
Ni si ces vastes cieux éclaireront demain
Ce qu'ils ensevelissent.

Je me dis seulement : « A cette heure, en ce lieu,
Un jour, je fus aimé, j'aimais, elle était belle.
J'enfouis ce trésor dans mon âme immortelle,
Et je l'emporte à Dieu ! »

SUR LA PARESSE

A M. B.... 225

OUI, j'écris rarement et me plais de le faire :
 Non pas que la paresse en moi soit ordinaire ;
 Mais, sitôt que je prends la plume à ce dessein,
 Je crois prendre en galère une rame à la main ²²⁶. »

Qui croyez-vous, mon cher, qui parle de la sorte ?
 C'est Alfred, direz-vous, ou le diable m'emporte !
 Non, ami. Plût à Dieu que j'eusse dit si bien
 Et si net et si court pourquoi je ne dis rien !
 L'esprit mâle et hautain dont la sobre pensée
 Fut dans ces rudes vers librement cadencée
 (Otez votre chapeau), c'est Mathurin Régnier,
 De l'immortel Molière immortel devancier ;
 Qui ploya notre langue, et dans sa cire molle
 Sut pétrir et dresser la romaine hyperbole,
 Premier maître jadis sous lequel j'écrivis,
 Alors que du voisin je prenais les avis,
 Et qui me fut montré, dans l'âge où tout s'ignore,
 Par de plus fiers que moi, qui l'imitent encore ;
 Mais la cause était bonne, et, quel qu'en soit l'effet,
 Quiconque m'a fait voir cette route a bien fait.
 Or je me demandais hier dans la solitude :
 Ce cœur sans peur, sans gêne et sans inquiétude,
 Qui vécut et mourut dans un si brave ennui,
 S'il se taisait jadis, qu'eût-il fait aujourd'hui ?
 Alors à mon esprit se présentaient en hâte
 Nos vices, nos travers, et toute cette pâte
 Dont il aurait su faire un plat de son métier
 A nous désopiler pendant un siècle entier :
 D'abord, le grand fléau qui nous rend tous malades,
 Le seigneur Journalisme et ses pantalonades ;
 Ce droit quotidien qu'un sot a de berner
 Trois ou quatre milliers de sots, à déjeuner ;
 Le règne du papier, l'abus de l'écriture,
 Qui d'un plat feuilleton fait une dictature,
 Tonneau d'encre bourbeux par Fréron défoncé ²²⁷,

Dont, jusque sur le trône, on est éclaboussé;
En second lieu, nos mœurs, qui se croient plus sévères,
Parce que nous cachons et nous rinçons nos verres,
Quand nous avons commis dans quelque coin honteux
Ces éternels péchés dont pouffaient nos aïeux;
Puis nos discours pompeux, nos fleurs de bavardage,
L'esprit européen de nos coqs de village,
Ce bel art si choisi d'offenser poliment,
Et de se souffleter parlementairement;
Puis, nos livres mort-nés, nos poussives chimères,
Pâturage des portiers; et ces pauvres commères,
Qui, par besoin d'amants ou faute de maris,
Font du moins leur besogne en pondant leurs écrits;
Ensuite, un mal profond, la croyance envolée,
La prière inquiète, errante et désolée,
Et, pour qui joint les mains, pour qui lève les yeux,
Une croix en poussière et le désert aux cieux;
Ensuite, un mal honteux, le bruit de la monnaie,
La jouissance brute, et qui croit être vraie,
La mangeaille, le vin, l'égoïsme hébété,
Qui se berce en ronflant dans sa brutalité;
Puis un tyran moderne, une peste nouvelle,
La médiocrité qui ne comprend rien qu'elle,
Qui, pour chauffer la cuve où son fer fume et bout,
Y jetterait le bronze où César est debout,
Instinct de la basoche, odeur d'épicerie,
Qui fait lever le cœur à la mère patrie,
Capable, avec le temps, de la déshonorer,
Si sa fierté native en pouvait s'altérer;
Ensuite, un tort léger, tant il est ridicule,
Et qui ne vaut pas même un revers de férule,
Les lamentations des chercheurs d'avenir,
Ceux qui disent : Ma sœur, ne vois-tu rien venir ?
Puis, un mal dangereux qui touche à tous les crimes ²²⁸,
La sourde ambition de ces tristes maximes
Qui ne sont même pas de vieilles vérités,
Et qu'on vient nous donner comme des nouveautés;
Vieux galons de Rousseau, défroque de Voltaire,
Carmagnole en haillons volée à Robespierre,
Charmante garde-robe où sont emmaillotés
Du peuple souverain les courtisans crottés;
Puis enfin, tout au bas, la dernière de toutes,

La fièvre de ces fous qui s'en vont par les routes
Arracher la charrue aux mains du laboureur,
Dans l'atelier désert corrompre le malheur,
Au nom d'un Dieu de paix qui nous prescrit l'aumône
Traîner au carrefour le pauvre qui frissonne,
D'un fer rouillé de sang armer sa maigre main,
Et se sauver dans l'ombre en poussant l'assassin.

Qu'aurait dit à cela ce grand traîneur d'épée,
Ce flâneur « qui prenait les vers à la pipée ²²⁹ » ?
Si dans ce gouffre obscur son regard eût plongé,
Sous quel étrange aspect l'eût-il envisagé ?
Quelle affreuse tristesse ou quel rire homérique
Eût ouvert ou serré ce cœur mélancolique ?
Se fût-il contenté de nous prendre en pitié,
De consoler sa vie avec quelque amitié,
Et de laisser la foule étourdir ses oreilles,
Comme un berger qui dort au milieu des abeilles ?
Ou bien, le cœur ému d'un mépris généreux,
Aurait-il là-dessus versé, comme un vin vieux,
Ses hardis hiatus, flot jailli du Parnasse,
Où Despréaux mêla sa tisane à la glace ?
Certes, s'il eût parlé, ses robustes gros mots
Auraient de pied en cap ébouriffé les sots :
Qu'il se fût abattu sur une telle proie,
L'ombre de Juvénal en eût frémi de joie,
Et sur ce noir torrent qui mène tout à rien
Quelques mots flotteraient, dits pour les gens de bien.
Franchise du vieux temps, muse de la patrie,
Où sont ta verte allure et ta sauvagerie ?
Comme ils tressailleraient, les paternels tombeaux,
Si ta voix douce et rude en frappait les échos !
Comme elles tomberaient, nos gloires mendrées,
De patois étrangers nos muses barbouillées,
Devant toi qui puisas ton immortalité
Dans ta beauté féconde et dans ta liberté !
Avec quelle rougeur et quel piteux visage
Notre bégueulerie entendrait ton langage,
Toi qu'un juron gaulois n'a jamais fait boudier,
Et qui, ne craignant rien, ne sais rien marchander !
Quel régiment de fous, que de marionnettes,
Quel troupeau de mulets dandinant leurs sonnettes,

Quelle procession de pantins désolés,
 Passeraient devant nous, par ta voix appelés !
 Et quel plaisir de voir, sans masque ni lisières,
 A travers le chaos de nos folles misères,
 Courir en souriant tes beaux vers ingénus,
 Tantôt légers, tantôt boiteux, toujours pieds nus !
 Gaïeté, génie heureux, qui fus jadis le nôtre,
 Rire dont on riait d'un bout du monde à l'autre,
 Esprit de nos aïeux, qui te réjouissais
 Dans l'éternel bon sens, lequel est né français,
 Fleurs de notre pays, qu'êtes-vous devenues ?
 L'aigle s'est-il lassé de planer dans les nues,
 Et de tenir toujours son regard arrêté
 Sur l'astre tout-puissant d'où jaillit la clarté ?

Voilà donc, l'autre soir, quelle était ma pensée,
 Et plus je m'y tenais la cervelle enfoncée,
 Moins je m'imaginais que le vieux Mathurin
 Eût montré, de ce temps, ni gaïeté ni chagrin.
 « Eh quoi ! me direz-vous, il nous eût laissés faire,
 Lui qu'un mauvais dîner pouvait mettre en colère !
 Lui qui s'effarouchait, grand enfant sans raison,
 D'une femme infidèle et d'une trahison !
 Lui qui se redressait, comme un serpent dans l'herbe,
 Pour une balourdise échappée à Malherbe,
 Et qui poussa l'oubli de tout respect humain
 Jusqu'à daigner rosser Berthelot de sa main ²³⁰ ! »
 Oui, mon cher, ce même homme, et par la raison même
 Que son cœur débordant poussait tout à l'extrême,
 Et qu'au moindre sujet qui venait l'animer,
 Sachant si bien haïr, il savait tant aimer,
 Il eût trouvé ce siècle indigne de satire,
 Trop vain pour en pleurer, trop triste pour en rire,
 Et, quel qu'en fût son rêve, il l'eût voulu garder,
 Il n'est que trop facile, à qui sait regarder ²³¹,
 De comprendre pourquoi tout est malade en France ;
 Le mal des gens d'esprit, c'est leur indifférence,
 Celui des gens de cœur, leur inutilité.
 Mais à quoi bon venir prêcher la vérité,
 Et devant les badauds étaler sa faconde,
 Pour répéter en vers ce que dit tout le monde ?
 Sur notre état présent qui s'abuse aujourd'hui ?

Comme dit Figaro : « Qui trompe-t-on ici ²³² ? »
D'ailleurs est-ce un plaisir d'exprimer sa pensée ?
L'hirondelle s'envole, un goujat l'a blessée ;
Elle tombe, palpite et meurt, et le passant
Aperçoit par hasard son pied taché de sang.
Hélas ! pensée écrite, hirondelle envolée !
Dieu sait par quel chemin elle s'en est allée !
Et quelle main la tue au sortir de son nid !
Non, j'en suis convaincu, Mathurin n'eût rien dit.

Ce n'est pas, en parlant, qu'il en eût craint la suite ;
Sa tête allait bon train, son cœur encor plus vite,
Et de lui dire non à ce qu'il avait vu
Un journaliste même eût été mal venu.
Il n'eût pas craint non plus que sa faveur trahie
Eût fait au cardinal rayer son abbaye ;
Des compliments de cour et des canonicats,
Si ce n'est pour l'argent, il n'en fit pas grand cas.
Encor moins eût-il craint qu'on fût venu lui dire :
Et vous, d'où venez-vous pour faire une satire ?
De quel droit parlez-vous, n'ayant jamais rien fait
Que d'aller chez Margot, sortant du cabaret ?
Car il eût répondu : N'en soyez point en peine ;
Plus que votre bon sens ma déraison est saine ;
Chancelant que je suis de ce jus du caveau,
Plus honnête est mon cœur, et plus franc mon cerveau
Que vos grands airs chantés d'un ton de Jérémie.
A la barbe du siècle il eût aimé sa mie,
Et qui l'eût abordé n'aurait eu pour tout prix
Que beaucoup de silence, et qu'un peu de mépris.
Ami, vous qui voyez vivre, et qui savez comme,
Vous dont l'habileté fut d'être un honnête homme,
A vous s'en vont ces vers, au hasard ébauchés,
Qui vaudraient encor moins s'ils étaient plus cherchés.
Mais vous me reprochez sans cesse mon silence ;
C'est vrai : l'ennui m'a pris de penser en cadence,
Et c'est pourquoi, lisant ces vers d'un fainéant,
Qui n'a fait que trois pas, mais trois pas de géant,
De vous les envoyer il m'a pris fantaisie,
Afin que vous sachiez comment la poésie
A vécu de tout temps, et que les paresseux
Ont été quelquefois des gens aimés des dieux.

Après cela, mon cher, je désire et j'espère
 (Pour finir à peu près par un vers de Molière ²³³)
 Que vous vous guérirez du soin que vous prenez
 De me venir toujours jeter ma lyre au nez ²³⁴.

Novembre 1842 ²³⁵.

LE MIE PRIGIONI ²³⁶

ON dit : « Triste comme la porte
 D'une prison. » —
 Et je crois, le diable m'emporte !
 Qu'on a raison.

D'abord, pour ce qui me regarde,
 Mon sentiment
 Est qu'il vaut mieux monter sa garde,
 Décidément.

Je suis, depuis une semaine,
 Dans un cachot,
 Et je m'aperçois avec peine
 Qu'il fait très chaud.

Je vais boudier à la fenêtre,
 Tout en fumant ;
 Le soleil commence à paraître
 Tout doucement.

C'est une belle perspective,
 De grand matin,
 Que des gens qui font la lessive
 Dans le lointain.

Pour se distraire, si l'on bâille,
 On aperçoit
 D'abord une longue muraille,
 Puis un long toit.

Ceux à qui ce séjour tranquille
Est inconnu
Ignorent l'effet d'une tuile
Sur un mur nu.

Je n'aurais jamais cru moi-même,
Sans l'avoir vu,
Ce que ce spectacle suprême
A d'imprévu.

Pourtant les rayons de l'automne
Jettent encor
Sur ce toit plat et monotone
Un réseau d'or.

Et ces cachots n'ont rien de triste,
Il s'en faut bien :
Peintre ou poète, chaque artiste
Y met du sien.

De dessins, de caricatures
Ils sont couverts.
Çà et là quelques écritures
Semblent des vers.

Chacun tire une rêverie
De son bonnet :
Celui-ci, la Vierge Marie,
L'autre, un sonnet.

Là, c'est Madeleine en peinture,
Pieds nus, qui lit ;
Vénus rit sous la couverture,
Au pied du lit.

Plus loin, c'est la Foi, l'Espérance,
La Charité,
Grands croquis faits à toute outrance,
Non sans beauté.

Une Andalouse assez gaillarde,
Au cou mignon,

Est dans un coin qui vous regarde
D'un air grognon.

Celui qui fit, je le présume,
Ce médaillon,
Avait un gentil brin de plume
A son crayon *.

Le Christ regarde Louis-Philippe ²³⁸
D'un air surpris;
Un bonhomme fume sa pipe
Sur le lambris.

Ensuite vient un paysage
Très compliqué,
Où l'on voit qu'un monsieur très sage
S'est appliqué.

Dirai-je quelles odalisques
Les peintres font,
A leurs très grands périls et risques,
Jusqu'au plafond ?

Toutes ces lettres effacées
Parlent pourtant;
Elles ont vécu, ces pensées,
Fût-ce un instant.

Que de gens, captifs pour une heure,
Tristes ou non,
Ont à cette pauvre demeure
Laissé leur nom !

Sur ce vieux lit où je rimaille
Ces vers perdus,
Sur ce traversin où je baille
A bras tendus,

Combien d'autres ont mis leur tête,
Combien ont mis

* Théophile Gautier 237

Un pauvre corps, un cœur honnête
Et sans amis !

Qu'est-ce donc ? en rêvant à vide
Contre un barreau,
Je sens quelque chose d'humide
Sur le carreau.

Que veut donc dire cette larme
Qui tombe ainsi,
Et coule de mes yeux, sans charme
Et sans souci ?

Est-ce que j'aime ma maîtresse ?
Non, par ma foi !
Son veuvage ne l'intéresse
Pas plus que moi.

Est-ce que je vais faire un drame ?
Par tous les dieux !
Chanson pour chanson, une femme
Vaut encor mieux.

Sentirais-je quelque ingénue
Velléité
D'aimer cette belle inconnue,
La Liberté ?

On dit, lorsque ce grand fantôme
Est verrouillé,
Qu'il a l'air triste comme un tome
Dépareillé.

Est-ce que j'aurais quelque dette ?
Mais, Dieu merci !
Je suis en lieu sûr : on n'arrête
Personne ici.

Cependant cette larme coule,
Et je la vois
Qui brille en tremblant et qui roule
Entre mes doigts.

Elle a raison, elle veut dire :
 Pauvre petit,
 A ton insu ton cœur respire
 Et t'avertit

Que le peu de sang qui l'anime
 Est ton seul bien,
 Que tout le reste est pour la rime
 Et ne dit rien.

Mais nul être n'est solitaire,
 Même en pensant,
 Et Dieu n'a pas fait pour te plaire
 Ce peu de sang.

Lorsque tu railles ta misère
 D'un air moqueur,
 Tes amis, ta sœur et ta mère
 Sont dans ton cœur.

Cette pâle et faible étincelle
 Qui vit en toi,
 Elle marche, elle est immortelle,
 Et suit sa loi.

Pour la transmettre, il faut soi-même
 La recevoir,
 Et l'on songe à tout ce qu'on aime
 Sans le savoir.

20 septembre 1842.

RAPPELLE-TOI

(VERGISS MEIN NICHT)

PAROLES FAITES SUR LA MUSIQUE DE MOZART ²³⁹

RAPPELLE-TOI, quand l'Aurore craintive
 Ouvre au Soleil son palais enchanté;
 Rappelle-toi, lorsque la nuit pensive
 Passe en rêvant sous son voile argenté;

A l'appel du plaisir lorsque ton sein palpite,
 Aux doux songes du soir lorsque l'ombre t'invite,
 Écoute au fond des bois
 Murmurer une voix :
 Rappelle-toi.

Rappelle-toi, lorsque les destinées
 M'auront de toi pour jamais séparé,
 Quand le chagrin, l'exil et les années
 Auront flétri ce cœur désespère;
 Songe à mon triste amour, songe à l'adieu suprême !
 L'absence ni le temps ne sont rien quand on aime.
 Tant que mon cœur battra,
 Toujours il te dira :
 Rappelle-toi.

Rappelle-toi, quand sous la froide terre
 Mon cœur brisé pour toujours dormira;
 Rappelle-toi, quand la fleur solitaire
 Sur mon tombeau doucement s'ouvrira.
 Je ne te verrai plus; mais mon âme immortelle
 Reviendra près de toi comme une sœur fidèle.
 Écoute, dans la nuit,
 Une voix qui gémit :
 Rappelle-toi²⁴⁰.

1842.

MARIE

SONNET²⁴¹

Ainsi, quand la fleur printanière
 Dans les bois va s'épanouir,
 Au premier souffle du zéphyr
 Elle sourit avec mystère;

Et sa tige fraîche et légère,
 Sentant son calice s'ouvrir,
 Jusque dans le sein de la terre
 Frémit de joie et de désir.

Ainsi, quand ma douce Marie
 Entr'ouvre sa lèvre chérie,
 Et lève, en chantant, ses yeux bleus,

Dans l'harmonie et la lumière
 Son âme semble tout entière
 Monter en tremblant vers les cieux.

1842.

RONDEAU 242

FUT-IL jamais douceur de cœur pareille
 A voir Manon dans mes bras sommeiller ?
 Son front coquet parfume l'oreiller ;
 Dans son beau sein j'entends son cœur qui veille.
 Un songe passe, et s'en vient l'égayer.

Ainsi s'endort une fleur d'églantier,
 Dans son calice enfermant une abeille.
 Moi, je la berce ; un plus charmant métier
 Fut-il jamais ?

Mais le jour vient, et l'Aurore vermeille
 Effeuille au vent son bouquet printanier.
 Le peigne en main et la perle à l'oreille,
 A son miroir Manon court m'oublier.
 Hélas ! l'amour sans lendemain ni veille
 Fut-il jamais ?

1842 243.

A MADAME G.

SONNET 244

C'EST mon avis qu'en route on s'expose à la pluie,
 Au vent, à la poussière, et qu'on peut, le matin,
 S'éveiller chiffonnée avec un mauvais teint,
 Et qu'à la longue, en poste, un tête-à-tête ennuie.

C'est mon avis qu'au monde il n'est pire folie
 Que d'embarquer l'amour pour un pays lointain.
 Quoi qu'en dise Héloïse ou madame Cottin ²⁴⁵,
 Dans un miroir d'auberge on n'est jamais jolie.

C'est mon avis qu'en somme un bas blanc bien tiré,
 Sur une robe blanche un beau ruban moiré,
 Et des ongles bien nets, sont le bonheur suprême.

Que dites-vous, madame, à ce raisonnement ?
 Un point, à ce sujet, m'étonne seulement :
 C'est qu'on n'a pas le temps d'y penser quand on aime.

1842 ²⁴⁶.

A MADAME G.

RONDEAU ²⁴⁷

DANS dix ans d'ici seulement,
 Vous serez un peu moins cruelle.
 C'est long, à parler franchement.
 L'amour viendra probablement
 Donner à l'horloge un coup d'aile.

Votre beauté nous ensorcelle,
 Prenez-y garde cependant :
 On apprend plus d'une nouvelle
 En dix ans.

Quand ce temps viendra, d'un amant
 Je serai le parfait modèle,
 Trop bête pour être inconstant,
 Et trop laid pour être infidèle.
 Mais vous serez encor trop belle
 Dans dix ans.

1842 ²⁴⁸.

APRÈS UNE LECTURE ²⁴⁹

I

Ton livre est ferme et franc, brave homme, il fait aimer.
Au milieu des bavards qui se font imprimer,
Des grands noms inconnus dont la France est lassée,
Et de ce bruit honteux qui salit la pensée,
Il est doux de rêver avant de le fermer,
Ton livre, et de sentir tout son cœur s'animer.

II

L'avez-vous jamais lu, marquise ? et toi, Lisette ?
Car ce n'est que pour vous, grande dame ou grisette,
Sexe adorable, absurde, exécration et charmant,
Que ce pauvre badaud qu'on appelle un poète
Par tous les temps qu'il fait s'en va le nez au vent,
Toujours fier et trompé, toujours humble et rêvant.

III

Que nous font, je vous prie, et que pourraient nous faire,
A nous autres, rimeurs, de qui la grande affaire
Est de nous consoler en arrangeant des mots,
Que nous font les sifflets, les cris ou les bravos ?
Nous chantons à tue-tête ; il faut bien que la terre
Nous réponde, après tout, par quelques vains échos.

IV

Mais quel bien fait le bruit et qu'importe la gloire ?
Est-on plus ou moins mort quand on est embaumé ?
Qu'importe un écolier, sachant trois mots d'histoire,
Qui tire son bonnet devant une écritoire,
Ou salue en passant un marbre inanimé ²⁵⁰ ?
Être admiré n'est rien ; l'affaire est d'être aimé.

V

Vive le vieux roman, vive la page heureuse
Que tourne sur la mousse une belle amoureuse !
Vive d'un doigt coquet le livre déchiré,
Qu'arrose dans le bain le robinet doré !
Et, que tous les pédants frappent leur tête creuse,
Vive le mélodrame où Margot a pleuré ²⁵¹ !

VI

Oh ! oh ! dira quelqu'un, la chose est un peu rude.
N'est-ce rien de rimer avec exactitude ?
Et pourquoi mettrait-on son fils en pension,
Si, pour unique juge, après quinze ans d'étude,
On n'a qu'une cornette au bout d'un cotillon ?
J'en suis bien désolé, c'est mon opinion.

VII

Les femmes, j'en conviens, sont assez ignorantes.
On ne dit pas tout haut ce qui les rend contentes ;
Et comme, en général, un peu de fausseté
Est leur plus grand plaisir après la vanité,
On en peut, par hasard, trouver qui sont méchantes.
Mais qu'y voulez-vous faire ? elles ont la beauté.

VIII

Or la beauté, c'est tout. Platon l'a dit lui-même :
La beauté, sur la terre, est la chose suprême.
C'est pour nous la montrer qu'est faite la clarté.
Rien n'est beau que le vrai, dit un vers respecté ²⁵² ;
Et moi, je lui réponds, sans crainte d'un blasphème :
Rien n'est vrai que le beau, rien n'est vrai sans beauté.

IX

Quand le soleil entra dans sa route infinie,
À son premier regard, de ce monde imparfait
Sortit le peu de bien que le ciel avait fait ;
De la beauté l'amour, de l'amour l'harmonie ;
Dans ce rayon divin s'élança le génie ;
Voilà pourquoi je dis que Margot s'y connaît.

X

Et j'en dirais bien plus si je me laissais faire.
Ma poétique, un jour, si je puis la donner,
Sera bien autrement savante et salutaire.
C'est trop peu que d'aimer, c'est trop peu que de plaire :
Le jour où l'Hélicon m'entendra sermonner,
Mon premier point sera qu'il faut déraisonner.

XI

Celui qui ne sait pas, quand la brise étouffée
Soupire au fond des bois son tendre et long chagrin,
Sortir seul au hasard, chantant quelque refrain,
Plus fou qu'Ophélie de romarin coiffée ²⁵³,
Plus étourdi qu'un page amoureux d'une fée,
Sur son chapeau cassé jouant du tambourin;

XII

Celui qui ne voit pas, dans l'aurore empourprée,
Flotter, les bras ouverts, une ombre idolâtrée;
Celui qui ne sent pas, quand tout est endormi,
Quelque chose qui l'aime errer autour de lui;
Celui qui n'entend pas une voix éplorée
Murmurer dans la source et l'appeler ami;

XIII

Celui qui n'a pas l'âme à tout jamais aimante,
Qui n'a pas pour tout bien, pour unique bonheur,
De venir lentement poser son front rêveur
Sur un front jeune et frais, à la tresse odorante,
Et de sentir ainsi d'une tête charmante
La vie et la beauté descendre dans son cœur;

XIV

Celui qui ne sait pas, durant les nuits brûlantes
Qui font pâlir d'amour l'étoile de Vénus,
Se lever en sursaut, sans raison, les pieds nus,
Marcher, prier, pleurer des larmes ruisselantes,
Et devant l'infini joindre des mains tremblantes,
Le cœur plein de pitié pour des maux inconnus;

XV

Que celui-là rature et barbouille à son aise;
Il peut, tant qu'il voudra, rimer à tour de bras,
Ravauder l'oripeau qu'on appelle antithèse,
Et s'en aller ainsi jusqu'au Père-Lachaise,
Traînant à ses talons tous les sots d'ici-bas;
Grand homme, si l'on veut; mais poète, non pas.

XVI

Certes, c'est une vieille et vilaine famille
Que celle des frelons et des imitateurs;
Allumeurs de quinquets, qui voudraient être acteurs.
Aristophane en rit, Horace les étrille;
Mais ce n'est rien auprès des versificateurs.
Le dernier des humains est celui qui cheville ²⁵⁴.

XVII

Est-il, je le demande, un plus triste souci
Que celui d'un niais qui veut dire une chose,
Et qui ne la dit pas, faute d'écrire en prose ?
J'ai fait de mauvais vers, c'est vrai; mais, Dieu merci !
Lorsque je les ai faits, je les voulais ainsi,
Et de Wailly ²⁵⁵ ni Boiste, au moins, n'en sont la cause.

XVIII

Non, je ne connais pas de métier plus honteux,
Plus sot, plus dégradant pour la pensée humaine,
Que de se mettre ainsi la cervelle à la gêne,
Pour écrire trois mots quand il n'en faut que deux,
Traiter son propre cœur comme un chien qu'on enchaîne
Et fausser jusqu'aux pleurs que l'on a dans les yeux.

XIX

O toi qu'appelle encor ta patrie abaissée,
Dans ta tombe précoce à peine refroidi,
Sombre amant de la Mort, pauvre Léopardi *,
Si, pour faire une phrase un peu mieux cadencée,
Il t'eût fallu jamais toucher à ta pensée,
Qu'aurait-il répondu, ton cœur simple et hardi ?

* L'un des poètes les plus remarquables de l'Italie moderne, mort en 1837 ²⁵⁶.

XX

Telle fut la vigueur de ton sobre génie,
 Tel fut ton chaste amour pour l'âpre vérité,
 Qu'au milieu des langueurs du parler d'Ausonie
 Tu dédaignas la rime et sa molle harmonie,
 Pour ne laisser vibrer sur ton luth irrité
 Que l'accent du malheur et de la liberté.

XXI

Et pourtant il s'y mêle une douceur divine;
 Hélas! c'est ton amour, c'est la voix de Nérine,
 Nérine aux yeux brillants qui te faisaient pâlir,
 Celle que tu nommais ton «éternel soupir²⁵⁷».
 Hélas! sa maison peinte au pied de la colline
 Restait déserte un jour, et tu la vis mourir;

XXII

Et tu mourus aussi. Seul, l'âme désolée,
 Mais toujours calme et bon, sans te plaindre du sort,
 Tu marchais en chantant dans ta route isolée.
 L'heure dernière vint, tant de fois appelée.
 Tu la vis arriver, sans crainte et sans remords
 Et tu goûtas enfin le *charme de la mort*²⁵⁸.

Novembre 1842²⁵⁹.

A M. V. H²⁶⁰.

SONNET

IL faut, dans ce bas monde, aimer beaucoup de choses,
 Pour savoir, après tout, ce qu'on aime le mieux,
 Les bonbons, l'Océan, le jeu, l'azur des cieux,
 Les femmes, les chevaux, les lauriers et les roses.

Il faut fouler aux pieds des fleurs à peine écloses;
 Il faut beaucoup pleurer, dire beaucoup d'adieux.
 Puis le cœur s'aperçoit qu'il est devenu vieux,
 Et l'effet qui s'en va nous découvrir les causes.

De ces biens passagers que l'on goûte à demi,
Le meilleur qui nous reste est un ancien ami.
On se brouille, on se fuit. — Qu'un hasard nous rassemble,

On s'approche, on sourit, la main touche la main,
Et nous nous souvenons que nous marchions ensemble,
Que l'âme est immortelle, et qu'hier c'est demain.

26 avril 1843 ²⁴¹.

MIMI PINSON

CHANSON ²⁴²

MIMI PINSON est une blonde,
Une blonde que l'on connaît.
Elle n'a qu'une robe au monde,
Landerirette!
Et qu'un bonnet.
Le Grand Turc en a davantage.
Dieu voulut de cette façon
La rendre sage.
On ne peut pas la mettre en gage,
La robe de Mimi Pinson.

Mimi Pinson porte une rose,
Une rose blanche au côté.
Cette fleur dans son cœur éclore,
Landerirette!
C'est la gaieté.
Quand un bon souper la réveille,
Elle fait sortir la chanson
De la bouteille.
Parfois il penche sur l'oreille,
Le bonnet de Mimi Pinson.

Elle a les yeux et la main prestes.
Les carabins, matin et soir,
Usent les manches de leurs vestes,
Landerirette!
A son comptoir.

Quoique sans maltraiter personne,
Mimi leur fait mieux la leçon

Qu'à la Sorbonne.

Il ne faut pas qu'on la chiffonne,
La robe de Mimi Pinson.

Mimi Pinson peut rester fille,
Si Dieu le veut, c'est dans son droit.
Elle aura toujours son aiguille,

Landerirette!

Au bout du doigt.

Pour entreprendre sa conquête,
Ce n'est pas tout qu'un beau garçon :

Faut être honnête;

Car il n'est pas loin de sa tête,
Le bonnet de Mimi Pinson.

D'un gros bouquet de fleurs d'orange
Si l'amour veut la couronner,
Elle a quelque chose en échange,

Landerirette!

A lui donner.

Ce n'est pas, on se l'imagine,
Un manteau sur un écusson

Fourré d'hermine;

C'est l'étui d'une perle fine,
La robe de Mimi Pinson.

Mimi n'a pas l'âme vulgaire,
Mais son cœur est républicain :
Aux trois jours elle a fait la guerre,

Landerirette!

En casaquin.

A défaut d'une hallebarde,
On l'a vue avec son poinçon

Monter la garde.

Heureux qui mettra la cocarde
Au bonnet de Mimi Pinson!

LE TREIZE JUILLET

STANCES 263

I

LA joie est ici-bas toujours jeune et nouvelle,
Mais le chagrin n'est vrai qu'autant qu'il a vieilli.
A peine si le prince, hier enseveli,
Commence à s'endormir dans la nuit éternelle;
L'ange qui l'emporta n'a pas fermé son aile;
Peut-être est-ce bien vite oser parler de lui.

II

Ce fut un triste jour, quand, sur une civière,
Cette mort sans raison vint nous épouvanter.
Ce fut un triste aspect, quand la nef séculaire
Se para de son deuil comme pour le fêter.
Ce fut un triste bruit, quand, au glas funéraire,
Les faiseurs de romans se mirent à chanter.

III

Nous nous tîmes alors, nous, ses amis d'enfance.
Tandis qu'il cheminait vers le sombre caveau,
Nous suivions le cercueil en pensant au berceau;
Nos pleurs, que nous cachions, n'avaient pas d'éloquence,
Et son ombre peut-être entendit le silence
Qui se fit dans nos cœurs autour de son tombeau.

IV

Maintenant qu'elle vient, plus vieille d'une année,
Réveiller nos regrets et nous frapper au cœur,
Il faut la saluer, la sinistre journée
Où ce jeune homme est mort dans sa force et sa fleur,
Préservé du néant par l'excès du malheur,
Par sa jeunesse même et par sa destinée.

V

A qui donc, juste Dieu, peut-on dire : A demain ?
L'Espérance et la Mort se sont donné la main,
Et traversent ainsi la terre désolée.
L'une marche à pas lents, toujours calme et voilée ;
Sur ses genoux tremblants l'autre tombe en chemin,
Et se traîne en pleurant, meurtrie et mutilée.

VI

O Mort ! tes pas sont lents, mais ils sont bien comptés.
Qui donc t'a jamais crue aveugle, inexorable ?
Qui donc a jamais dit que ton spectre implacable
Errait, ivre de sang, frappant de tous côtés,
Balayant au hasard, comme des grains de sable,
Les temples, les déserts, les champs et les cités ?

VII

Non, non, tu sais choisir. Par instant, sur la terre,
Tu peux sembler commettre, il est vrai, quelque erreur ;
Ta main n'est pas toujours bien sûre, et ta colère
Ménage obscurément ceux qui savent te plaire,
Épargne l'insensé, respecte l'imposteur,
Laisse blanchir le vice et languir le malheur.

VIII

Mais, quand la noble enfant d'une race royale,
Fuyant des lourds palais l'antique oisiveté,
S'en va dans l'atelier chercher la vérité,
Et là, créant en rêve une forme idéale,
Entr'ouvre un marbre pur de sa main virginale,
Pour en faire sortir la vie et la beauté ;

IX

Quand cet esprit charmant, quand ce naïf génie
Qui courait à sa mère au doux nom de Marie,
Sur son œuvre chéri penche son front rêveur,
Et, pour nous peindre Jeanne interrogeant son cœur,
A la fille des champs qui sauva la patrie
Prête sa piété, sa grâce et sa pudeur ²⁶⁴ ;

X

Alors ces nobles mains, qui, du travail lassées,
Ne prenaient de repos que le temps de prier,
Ces mains riches d'aumône et pleines de pensées,
Ces mains où tant de pleurs sont venus s'essuyer,
Frissonnent tout à coup et retombent glacées.
Le cercueil est à Pise; on va nous l'envoyer.

XI

Et lui, mort l'an passé, qu'avait-il fait, son frère ?
A quoi bon le tuer ? Pourquoi, sur ce brancard,
Ce jeune homme expirant suivi par un vieillard ?
Quel cœur fut assez froid, sur notre froide terre,
Ou pour ne pas frémir, ou pour ne pas se taire,
Devant ce meurtre affreux commis par le hasard ?

XII

Qu'avait-il fait que naître et suivre sa fortune,
Sur les bancs avec nous venir étudier,
Avec nous réfléchir, avec nous travailler,
Prendre au soleil son rang sur la place commune,
De grandeur, hors du cœur, n'en connaissant aucune,
Et, puisqu'il était prince, apprendre son métier ?

XIII

Qu'avait-il fait qu'aimer, chercher, voir par lui-même
Ce que Dieu fit de bon dans sa bonté suprême,
Ce qui pâlit déjà dans ce monde ennuyé ?
Patrie, honneur, vieux mots dont on rit et qu'on aime,
Il vous savait, donnait au pauvre aide et pitié,
Au plus sincère estime, au plus brave amitié.

XIV

Qu'avait-il fait enfin, que ce qu'il pouvait faire ?
Quand le canon grondait, marcher sous la bannière;
Quand la France dormait, s'exercer dans les camps.
Il s'en fût souvenu peut-être avec le temps;
Car parfois sa pensée était sur la frontière,
Pendant qu'il écoutait les tambours battre aux champs.

XV

Que lui reprocherait même la calomnie ?
 Jamais coup plus cruel fut-il moins mérité ?
 A défaut de regret, qui ne l'a respecté ?
 Faites parler la foule, et la haine, et l'envie :
 Ni tache sur son front, ni faute dans sa vie.
 Nul n'a laissé plus pur le nom qu'il a porté.

XVI

Qu'importe tel parti qui triomphe ou succombe ?
 Quel ennemi du père ose haïr le fils ?
 Qui pourrait insulter une pareille tombe ?
 On dit que, dans un bal, du temps de Charles Dix,
 Sur les marches du trône il s'arrêta jadis.
 Qu'il y dorme en repos du moins, puisqu'il y tombe.

XVII

Hélas ! mourir ainsi, pauvre prince, à trente ans !
 Sans un mot de sa femme, un regard de sa mère,
 Sans avoir rien pressé dans ses bras palpitants ²⁶⁵ !
 Pas même une agonie, une douleur dernière !
 Dieu seul lut dans son cœur l'ineffable prière
 Que les anges muets apprennent aux mourants.

XVIII

Que ce Dieu, qui m'entend, me garde d'un blasphème !
 Mais je ne comprends rien à ce lâche destin
 Qui va sur un pavé briser un diadème,
 Parce qu'un postillon n'a pas sa bride en main.
 O vous, qui passerez sur ce fatal chemin,
 Regardez à vos pas, songez à qui vous aime !

XIX

Il aimait nos plaisirs, nos maux l'ont attristé.
 Dans ce livre éternel où le temps est compte,
 Sa main avec la nôtre avait tourné la page.
 Il vivait avec nous, il était de notre âge.
 Sa pensée était jeune, avec l'ancien courage ;
 Si l'on peut être roi de France, il l'eût été.

XX

Je le pense et le dis à qui voudra m'en croire,
Non pas en courtisan qui flatte la douleur,
Mais je crois qu'une place est vide dans l'histoire.
Tout un siècle était là, tout un siècle de gloire,
Dans ce hardi jeune homme appuyé sur sa sœur,
Dans cette aimable tête ²⁶⁶, et dans ce brave cœur.

XXI

Certes, c'eût été beau, le jour où son épée,
Dans le sang étranger lavée et retrempée,
Eût au pays natal ramené la fierté;
Pendant que de son art l'enfant préoccupée,
Sur le seuil entr'ouvert laissant la Charité,
Eût fait, avec la Muse, entrer la Liberté.

XXII

A moi, Nemours! à moi, d'Aumale! à moi, Joinville!
Certes, c'eût été beau, ce cri, dans notre ville,
Par le peuple entendu, par les murs répété;
Pendant qu'à l'Oratoire, attentive et tranquille,
Pâle, et les yeux brillants d'une douce clarté,
La sœur eût invoqué l'éternelle Bonté.

XXIII

Certes, c'eût été beau, la jeunesse et la vie,
Ce qui fut tant aimé, si longtemps attendu,
Se réveillant ainsi dans la mère patrie.
J'en parle par hasard pour l'avoir entrevu;
Quelqu'un peut en pleurer pour l'avoir mieux connu;
C'est sa veuve, c'était sa femme et son amie ²⁶⁷,

XXIV

Pauvre prince! quel rêve à ses derniers instants!
Une heure (qu'est-ce donc qu'une heure pour le Temps?),
Une heure a détourné tout un siècle. O misère!
Il partait, il allait au camp, presque à la guerre ²⁶⁸.
Une heure lui restait; il était fils et père :
Il voulut embrasser sa mère et ses enfants.

XXV

C'était là que la Mort attendait sa victime ;
Il en fut épargné dans les déserts brûlants
Où l'Arabe fuyant, qui recule à pas lents,
Autour de nos soldats, que la fièvre décime,
Rampe, le sabre au poing, sous les buissons sanglants²⁶⁹.
Mais il voulut revoir Neuilly ; ce fut son crime.

XXVI

Neuilly ! charmant séjour, triste et doux souvenir ²⁷⁰ !
Illusions d'enfants, à jamais envolées !
Lorsqu'au seuil du palais, dans les vertes allées,
La reine, en souriant, nous regardait courir,
Qui nous eût dit qu'un jour il faudrait revenir
Pour y trouver la mort et des têtes voilées !

XXVII

Quels projets nous faisons à cet âge ingénu
Où toute chose parle, où le cœur est à nu !
Quand, avec tant de force, eut-on tant d'espérance ?
Innocente bravoure, audace de l'enfance !
Nous croyions l'heure prête et le moment venu ;
Nous étions fiers et fous, mais nous avions la France.

XXVIII

Songe étrange ! il est mort, et tout s'est endormi.
Comment une espérance et si juste et si belle
Peut-elle devenir inutile et cruelle ?
Il est mort l'an dernier, et son deuil est fini ;
La sanglante mesure est changée en chapelle ²⁷¹ :
Qui nous dira le reste, et quel âge a l'oubli ?

XXIX

Il n'est pas tombé seul en allant à Neuilly.
Sur neuf que nous étions, marchant en compagnie,
Combien sont morts ! — Albert, son jeune et brave ami ²⁷²,
Et Mortemart, et toi, pauvre Laborderie,
Qui te hâtais d'aimer pour jouir de la vie,
Le meilleur de nous tous et le premier parti ²⁷³ !

XXX

Si le regret vivait, vos noms seraient célèbres !
 Amis ! — Que cette sombre et triste déité
 Qui prête à notre temps sa tremblante clarté
 Vous éclaire en passant de ses torches funèbres !
 Et nous, enfants perdus d'un siècle de ténèbres,
 Tenons-nous bien la main dans cette obscurité ;

XXXI

Car la France, hier encor la maîtresse du monde,
 A reçu, quoi qu'on dise, une atteinte profonde,
 Et, comme Juliette, au fond des noirs arceaux,
 A demi réveillée, à demi moribonde,
 Trébuchant dans les plis de sa pourpre en lambeaux,
 Elle marche au hasard, errant sur des tombeaux.

1843 274.

A M. A. T.

SONNET 275

Ainsi, mon cher ami, vous allez donc partir !
 Adieu ; laissez les sots blâmer votre folie.
 Quel que soit le chemin, quel que soit l'avenir,
 Le seul guide en ce monde est la main d'une amie.

Vous me laissez pourtant bien seul, moi qui m'ennuie.
 Mais qu'importe ? L'espoir de vous voir revenir
 Me donnera, malgré les dégoûts de la vie,
 Ce courage d'enfant qui consiste à vieillir.

Quelquefois seulement, près de votre maîtresse,
 Souvenez-vous d'un cœur qui prouva sa noblesse
 Mieux que l'épervier d'or dont mon casque est armé 276 ;

Qui vous a tout de suite et librement aimé,
 Dans la force et la fleur de la belle jeunesse,
 Et qui dort maintenant à tout jamais fermé.

17 mai 1843 277.

SONNET A MADAME M. N. ²⁷⁸

JE vous ai vue enfant, maintenant que j'y pense.
 Fraîche comme une rose et le cœur dans les yeux,
 — Je vous ai vu bambin, boudeur et paresseux;
 Vous aimiez lord Byron, les grands vers et la danse ^{279.}»

Ainsi nous revenaient les jours de notre enfance,
 Et nous parlions déjà le langage des vieux;
 Ce jeune souvenir riait entre nous deux,
 Léger comme un écho, gai comme l'espérance ^{280.}

Le lâche craint le temps parce qu'il fait mourir;
 Il croit son mur gâté lorsqu'une fleur y pousse.
 O voyageur ami, père du souvenir!

C'est ta main consolante, et si sage et si douce ²⁸¹,
 Qui consacre à jamais un pas fait sur la mousse,
 Le hochet d'un enfant, un regard ²⁸², un soupir.

Mai 1843 ^{283.}

A LA MÊME

SONNET ²⁸⁴

QUAND, par un jour de pluie, un oiseau de passage
 Jette au hasard un cri dans un chemin perdu,
 Au fond des bois fleuris, dans son nid de feuillage,
 Le rossignol pensif a parfois répondu.

Ainsi fut mon appel de votre âme entendu,
 Et vous me répondez dans notre cher langage.
 Ce charme triste et doux, tant aimé d'un autre âge,
 Ce pur toucher du cœur, vous me l'avez rendu.

Était-ce donc bien vous ? Si bonne et si jolie,
 Vous parlez de regrets et de mélancolie.
 — Et moi peut-être aussi, j'avais un cœur blessé.

Aimer n'importe quoi, c'est un peu de folie.
 Qui nous rapportera le bouquet d'Ophélie
 De la rive inconnue où les flots l'ont laissé ?

1843 ²⁸⁵.

A LA MÊME

SONNET ²⁸⁶

Vous les regrettiez presque en me les envoyant,
 Ces vers, beaux comme un rêve et purs comme l'aurore.
 Ce malheureux garçon, disiez-vous en riant,
 Va se croire obligé de me répondre encore.

Bonjour, ami sonnet, si doux, si bienveillant,
 Poésie, amitié que le vulgaire ignore,
 Gentil bouquet de fleurs, de larmes tout brillant,
 Que dans un noble cœur un soupir fait éclore.

Oui, nous avons ensemble, à peu près, commencé
 A songer ce grand songe où le monde est bercé.
 J'ai perdu des procès très chers, et j'en appelle.

Mais en vous écoutant tout regret a cessé.
 Meure mon triste cœur, quand ma pauvre cervelle
 Ne saura plus sentir le charme du passé.

1843 ²⁸⁷.STANCES DE M. CHARLES NODIER ²⁸⁸

A M. ALFRED DE MUSSET

J'AI lu ta vive Odyssée
 Cadencée²⁸⁹,
 J'ai lu tes sonnets aussi,
 Dieu merci !

Pour toi seul l'aimable Muse,
 Qui t'amuse,
Réserve encor des chansons
 Aux doux sons.

Par le faux goût exilée
 Et voilée,
Elle va dans ton réduit
 Chaque nuit.

Là, penchée à ton oreille
 Qui s'éveille,
Elle te berce aux concerts
 Des beaux vers.

Elle sait les harmonies
 Des Génies,
Et les contes favoris
 Des péris;

Les jeux, les danses légères
 Des bergères,
Et les récits gracieux
 Des aïeux.

Puis, elle se trouve heureuse,
 L'amoureuse,
De prolonger son séjour
 Jusqu'au jour.

Quand, du haut d'un char d'opale,
 L'Aube pâle
Chasse les chœurs clandestins
 Des lutins,

Si l'Aurore malapprise
 L'a surprise,
Peureuse, elle part sans bruit
 Et s'enfuit,

En exhalant dans l'espace
 Qui s'efface
Le soupir mélodieux
 Des adieux.

Fuis, fuis le pays morose
 De la prose,
 Ses journaux et ses romans
 Assommants.

Fuis l'altière période
 A la mode,
 Et l'ennui des sots discours,
 Longs ou courts.

Fuis les grammes et les mètres
 De nos maîtres,
 Jurés experts en argot
 Visigoth.

Fuis la loi des pédagogues
 Froids et rogues,
 Qui soumettraient tes appas
 Au compas.

Mais reviens à la vesprée,
 Peu parée,
 Bercer encor ton ami
 Endormi.

Juin 1843 ²⁹⁰.

RÉPONSE A M. CHARLES NODIER ²⁹¹

CONNNAIS-TU deux pestes femelles
 Et jumelles
 Qu'un beau jour tira de l'enfer
 Lucifer ?

L'une au teint blême, au cœur de lièvre,
 C'est la Fièvre;
 L'autre est l'Insomnie aux grands yeux
 Ennuyeux.

Non pas cette fièvre amoureuse,
Trop heureuse,
Qui sait chiffonner l'oreiller
Sans bâiller;

Non pas cette belle insomnie
Du génie,
Où Trilby vient, prêt à chanter²⁹²,
T'écouter.

C'est la fièvre qui s'emmailote
Et grelotte
Sous un drap sale et trois coussins
Très malsains.

L'autre, comme une huître qui bâille
Dans l'écaille,
Rêve ou rumine, ou fait des vers
De travers.

Voilà, depuis une semaine
Toute pleine,
L'aimable et gai duo que j'ai
Hébergé.

Que ce soit donc, si l'on m'accuse,
Mon excuse,
Pour n'avoir rien ni répondu²⁹³
Ni pondu.

Ne me fais pas, je t'en conjure,
Cette injure
De supposer que j'ai faibli
Par oubli.

L'oubli, l'ennui, font, ce me semble,
Route ensemble,
Traînant, deux à deux, leurs pas lents,
Nonchalants.

Tout se ressent du mal qu'ils causent,
Mais ils n'osent
Approcher de toi seulement
Un moment.

Que ta voix si jeune et si vieille,
Qui m'éveille,
Vient me délivrer à propos
Du repos !

Ta muse, ami, toute française,
Tout à l'aise ²⁹⁴,
Me rend la sœur de la santé,
La gaieté.

Elle rappelle à ma pensée
Délaissée
Les beaux jours et les courts instants,
Du bon temps²⁹⁵.

Lorsque, rassemblés sous ton aile
Paternelle,
Échappés de nos pensions,
Nous dansions ;

Gais comme l'oiseau sur la branche,
Le dimanche,
Nous rendions parfois matinal
L'Arsenal²⁹⁶.

La tête coquette et fleurie
De Marie²⁹⁷
Brillait comme un bluet mêlé
Dans le blé.

Tachés déjà par l'écritoire,
Sur l'ivoire
Ses doigts légers allaient sautant
Et chantant ;

Quelqu'un récitait quelque chose,
Vers ou prose,
Puis nous courions recommencer
A danser.

Chacun de nous, futur grand homme,
Ou tout comme,
Apprenait plus vite à t'aimer
Qu'à rimer.

Alors, dans la grande boutique
Romantique,
Chacun avait, maître ou garçon,
Sa chanson.

Nous allions, brisant les pupitres
Et les vitres,
Et nous avions plume et grattoir
Au comptoir.

Hugo portait déjà dans l'âme
Notre-Dame,
Et commençait à s'occuper
D'y grimper.

De Vigny chantait sur sa lyre
Ce beau sire ²⁹⁸
Qui mourut sans mettre à l'envers
Ses bas verts ²⁹⁹.

Antony battait avec Dante
Un andante ³⁰⁰ ;
Émile ³⁰¹ ébauchait vite et tôt
Un presto.

Sainte-Beuve faisait dans l'ombre,
Douce et sombre,
Pour un œil noir, un blanc bonnet,
Un sonnet ³⁰²,

Et moi, de cet honneur insigne
Trop indigne,
Enfant par hasard adopté
Et gâté,

Je brochais des ballades, l'une
A la lune,
L'autre à deux yeux noirs et jaloux,
Andalous.

Cher temps, plein de mélancolie,
De folie,
Dont il faut rendre à l'amitié
La moitié !

Pourquoi sur ces flots où s'élance
L'Espérance,
Ne voit-on que le Souvenir
Revenir ?

Ami, toi qu'a piqué l'abeille,
Ton cœur veille,
Et tu n'en saurais ni guérir
Ni mourir ;

Mais comment fais-tu donc, vieux maître,
Pour renaître ?
Car tes vers, en dépit du temps,
Ont vingt ans.

Si jamais la tête qui penche
Devient blanche,
Ce sera comme l'amandier,
Cher Nodier.

Ce qui le blanchit n'est pas l'âge,
Ni l'orage ;
C'est la fraîche rosée en pleurs
Dans les fleurs.

A MON FRÈRE, REVENANT D'ITALIE 304

Ainsi, mon cher, tu t'en reviens
 Du pays dont je me souviens
 Comme d'un rêve,
 De ces beaux lieux où l'oranger
 Naquit pour nous dédommager
 Du péché d'Ève.

Tu l'as vu, ce ciel enchanté
 Qui montre avec tant de clarté
 Le grand mystère;
 Si pur, qu'un soupir monte à Dieu
 Plus librement qu'en aucun lieu
 Qui soit sur terre.

Tu les as vus, les vieux manoirs
 De cette ville aux palais noirs
 Qui fut Florence,
 Plus ennuyeuse que Milan
 Où, du moins, quatre ou cinq fois l'an,
 Cerrito danse 305.

Tu l'as vue, assise dans l'eau,
 Portant gaiement son mezzaro 306,
 La belle Gênes,
 Le visage peint, l'œil brillant,
 Qui babille et joue en riant
 Avec ses chaînes.

Tu l'as vu, cet antique port,
 Où, dans son grand langage mort,
 Le flot murmure,
 Où Stendhal, cet esprit charmant,
 Remplissait si dévotement
 Sa sinécure 307.

Tu l'as vu, ce fantôme altier
Qui jadis eut le monde entier
Sous son empire.
César dans sa pourpre est tombé;
Dans un petit manteau d'abbé
Sa veuve expire.

Tu t'es bercé sur ce flot pur
Où Naple enchâsse dans l'azur
Sa mosaïque,
Oreiller des lazzaroni
Où sont nés le macaroni
Et la musique.

Qu'il soit rusé, simple ou moqueur,
N'est-ce pas qu'il nous laisse au cœur
Un charme étrange,
Ce peuple ami de la gaieté
Qui donnerait gloire et beauté
Pour une orange ?

Catane et Palerme t'ont plu.
Je n'en dis rien; nous t'avons lu;
Mais on t'accuse
D'avoir parlé bien tendrement,
Moins en voyageur qu'en amant,
De Syracuse.

Ils sont beaux, quand il fait beau temps,
Ces yeux presque mahométans
De la Sicile;
Leur regard tranquille est ardent,
Et bien dire en y répondant
N'est pas facile.

Ils sont doux surtout quand, le soir,
Passe dans son domino noir
La toppatelle³⁰⁸.
On peut l'aborder sans danger,
Et dire : « Je suis étranger,
Vous êtes belle. »

Ischia ! C'est là qu'on a des yeux,
C'est là qu'un corsage amoureux
 Serre la hanche.
Sur un bas rouge bien tiré
Brille, sous le jupon doré,
 La mule blanche.

Pauvre Ischia ! bien des gens n'ont vu
Tes jeunes filles que pied nu
 Dans la poussière.
On les endimanche à prix d'or ;
Mais ton pur soleil brille encor
 Sur leur misère.

Quoi qu'il en soit, il est certain
Que l'on ne parle pas latin
 Dans les Abruzzes,
Et que jamais un postillon
N'y sera l'enfant d'Apollon
 Ni des neuf Muses.

Il est bizarre, assurément,
Que Minturnes soit justement
 Près de Capoue.
Là tombèrent deux demi-dieux,
Tout barbouillés, l'un de vin vieux,
 L'autre de boue³⁰⁹.

Les brigands t'ont-ils arrêté
Sur le chemin tant redouté
 De Terracine ?
Les as-tu vus dans les roseaux
Où le buffle aux larges naseaux
 Dort et rumine ?

Hélas ! hélas ! tu n'as rien vu.
O (comme on dit) temps dépourvu
 De poésie !
Ces grands chemins, sûrs nuit et jour,
Sont ennuyeux comme un amour
 Sans jalousie.

Si tu t'es un peu détourné,
Tu t'es à coup sûr promené
Près de Ravenne,
Dans ce triste et charmant séjour
Où Byron noya dans l'amour
Toute sa haine.

C'est un pauvre petit cocher
Qui m'a mené sans accrocher
Jusqu'à Ferrare.
Je désire qu'il t'ait conduit.
Il n'eut pas peur, bien qu'il fût nuit;
Le cas est rare.

Padoue est un fort bel endroit,
Où de très grands docteurs en droit
Ont fait merveille;
Mais j'aime mieux la polenta
Qu'on mange aux bords de la Brenta
Sous une treille.

Sans doute tu l'as vue aussi,
Vivante encore, Dieu merci!
Malgré nos armes,
La pauvre vieille du Lido,
Nageant dans une goutte d'eau
Pleine de larmes.

Toits superbes! froids monuments!
Linceul d'or sur des ossements!
Ci-gît Venise.
Là mon pauvre cœur est resté.
S'il doit m'en être rapporté,
Dieu le conduise!

Mon pauvre cœur, l'as-tu trouvé
Sur le chemin, sous un pavé,
Au fond d'un verre?
Ou dans ce grand palais Nani ³¹⁰,
Dont tant de soleils ont jauni
La noble pierre?

L'as-tu vu sur les fleurs des prés,
Ou sur les raisins empourprés
D'une tonnelle ?
Ou dans quelque frêle bateau,
Glissant à l'ombre et fendant l'eau
A tire-d'aile ?

L'as-tu trouvé tout en lambeaux
Sur la rive où sont les tombeaux ?
Il y doit être.
Je ne sais qui l'y cherchera,
Mais je crois bien qu'on ne pourra
L'y reconnaître.

Il était gai, jeune et hardi ;
Il se jetait en étourdi
A l'aventure.
Librement il respirait l'air,
Et parfois il se montrait fier
D'une blessure.

Il fut crédule, étant loyal,
Se défendant de croire au mal
Comme d'un crime.
Puis tout à coup il s'est fondu
Ainsi qu'un glacier suspendu
Sur un abîme...

Mais de quoi vais-je ici parler ?
Que ferais-je à me désoler³¹¹,
Quand toi, cher frère,
Ces lieux où j'ai failli mourir,
Tu t'en viens de les parcourir
Pour te distraire ?

Tu rentres tranquille et content ;
Tu tailles ta plume en chantant
Une romance.
Tu rapportes dans notre nid
Cet espoir qui toujours finit
Et recommence.

Le retour fait aimer l'adieu;
Nous nous asseyons près du feu,
Et tu nous contes
Tout ce que ton esprit a vu,
Plaisirs, dangers, et l'imprévu,
Et les mécomptes.

Et tout cela sans te fâcher,
Sans te plaindre, sans y toucher
Que pour en rire;
Tu sais rendre grâce au bonheur,
Et tu te railles du malheur
Sans en médire.

Ami, ne t'en va plus si loin.
D'un peu d'aide j'ai grand besoin,
Quoi qu'il m'advienne.
Je ne sais où va mon chemin,
Mais je marche mieux quand ma main
Serre la tienne.

Mars 1844 ³¹².

CONSEILS A UNE PARISIENNE ³¹³

OUI, si j'étais femme, aimable et jolie,
Je voudrais, Julie,
Faire comme vous;
Sans peur ni pitié, sans choix ni mystère,
A toute la terre
Faire les yeux doux.

Je voudrais n'avoir de soucis au monde
Que ma taille ronde,
Mes chiffons chéris,
Et de pied en cap être la poupée
La mieux équipée
De Rome à Paris.

Je voudrais garder pour toute science
Cette insouciance
Qui vous va si bien;
Joindre, comme vous, à l'étourderie
Cette rêverie
Qui ne pense à rien.

Je voudrais pour moi qu'il fût toujours fête,
Et tourner la tête,
Aux plus orgueilleux;
Être en même temps de glace et de flamme,
La haine dans l'âme,
L'amour dans les yeux.

Je détesterais, avant toute chose,
Ces vieux teints de rose
Qui font peur à voir.
Je rayonnerais, sous ma tresse brune ³¹⁴,
Comme un clair de lune
En capuchon noir.

Car c'est si charmant et c'est si commode,
Ce masque à la mode,
Cet air de langueur!
Ah! que la pâleur est d'un bel usage!
Jamais le visage
N'est trop loin du cœur.

Je voudrais encore avoir vos caprices,
Vos soupirs novices,
Vos regards savants.
Je voudrais enfin, tant mon cœur vous aime,
Être en tout vous-même...
Pour deux ou trois ans.

Il est un seul point, je vous le confesse,
Où votre sagesse
Me semble en défaut.
Vous n'osez pas être assez inhumaine.
Votre orgueil vous gêne;
Pourtant il en faut ³¹⁵.

Je ne voudrais pas, à la contredanse,
Sans quelque prudence
Livrer mon bras nu;
Puis, au cotillon, laisser ma main blanche
Traîner sur la manche
Du premier venu.

Si mon fin corset, si souple et si juste,
D'un bras trop robuste
Se sentait serré,
J'aurais, je l'avoue, une peur mortelle
Qu'un bout de dentelle
N'en fût déchiré.

Chacun, en valsant, vient sur votre épaule
Réciter son rôle
D'amoureux transi;
Ma beauté, du moins, sinon ma pensée,
Serait offensée
D'être aimée ainsi.

Je ne voudrais pas, si j'étais Julie,
N'être que jolie
Avec ma beauté.
Jusqu'au bout des doigts je serais duchesse.
Comme ma richesse,
J'aurais ma fierté.

Voyez-vous, ma chère, au siècle où nous sommes,
La plupart des hommes
Sont très inconstants.
Sur deux amoureux pleins d'un zèle extrême,
La moitié vous aime
Pour passer le temps ³¹⁶.

Quand on est coquette, il faut être sage.
L'oiseau de passage
Qui vole à plein cœur
Ne dort pas en l'air comme une hirondelle,
Et peut, d'un coup d'aile,
Briser une fleur.

PAR UN MAUVAIS TEMPS 318

ELLE a mis, depuis que je l'aime
 (Bien longtemps, peut-être toujours),
 Bien des robes, jamais la même;
 Palmire a dû compter les jours 319.

Mais, quand vous êtes revenue,
 Votre bras léger sur le mien,
 Il faisait, dans cette avenue,
 Un froid de loup, un temps de chien 320.

Vous m'aimiez un peu, mon bel ange 321,
 Et, tandis que vous bavardiez,
 Dans cette pluie et cette fange
 Se mouillaient vos chers petits pieds 322.

Songait-elle, ta jambe fine,
 Quand tu parlais de nos amours,
 Qu'elle allait porter sous l'hermine
 Le satin, l'or et le velours 323 ?

Si jamais mon cœur désavoue
 Ce qu'il sentit en ce moment,
 Puisse à mon front sauter la boue
 Où tu marchais si bravement !

Avril 1847.

A MADAME C^{de} T 324.

RONDEAU

DANS son assiette arrondi mollement,
 Un pâté chaud, d'un aspect délectable,
 D'un peu trop loîn m'attirait doucement.
 J'allais à lui. Votre instinct charitable
 Vous fit lever pour me l'offrir gaiement.

Jupin, qu'Hébé grisait au firmament,
Voyant ainsi Vénus servir à table,
Laissa son verre en choir d'étonnement
Dans son assiette.

Pouvais-je alors vous faire un compliment ?
La grâce échappe, elle est inexprimable ;
Les mots sont faits pour ce qu'on trouve aimable,
Les regards seuls pour ce qu'on voit charmant ;
Et je n'eus pas l'esprit en ce moment
Dans son assiette ³²⁵.

SUR TROIS MARCHES DE MARBRE ROSE ³²⁶

DEPUIS qu'Adam, ce cruel homme,
A perdu son fameux jardin,
Où sa femme, autour d'une pomme,
Gambadait sans vertugadin,
Je ne crois pas que sur la terre
Il soit un lieu d'arbres planté
Plus célébré, plus visité,
Mieux fait, plus joli, mieux hanté ³²⁷,
Mieux exercé dans l'art de plaire,
Plus examiné, plus vanté,
Plus décrit, plus lu, plus chanté,
Que l'ennuyeux parc de Versailles.
O dieux ! ô bergers ! ô rocailles !
Vieux Satyres, Termes grognons,
Vieux petits ifs en rangs d'oignons,
O bassins, quinconces, charmilles !
Boulingrins pleins de majesté,
Où les dimanches, tout l'été,
Bâillent tant d'honnêtes familles !
Fantômes d'empereurs romains,
Pâles nymphes inanimées
Qui tendez aux passants les mains,
Par des jets d'eau tout enrhumées !
Tourniquets d'aimables buissons,
Bosquets tondus où les fauvettes

Cherchent en pleurant leurs chansons,
 Où les dieux font tant de façons
 Pour vivre à sec dans leurs cuvettes !
 O marronniers ! n'ayez pas peur ;
 Que votre feuillage immobile,
 Me sachant versificateur,
 N'en demeure pas moins tranquille.
 Non, j'en jure par Apollon
 Et par tout le sacré vallon,
 Par vous, Naïades ébréchées,
 Sur trois cailloux si mal couchées,
 Par vous, vieux maîtres de ballets,
 Faunes dansant sur la verdure ³²⁸,
 Par toi-même, auguste palais,
 Qu'on n'habite plus qu'en peinture ³²⁹,
 Par Neptune, sa fourche au poing,
 Non, je ne vous décrirai point.
 Je sais trop ce qui vous chagrine ;
 De Phœbus je vois les effets :
 Ce sont les vers qu'on vous a faits
 Qui vous donnent si triste mine.
 Tant de sonnets, de madrigaux,
 Tant de ballades, de rondeaux,
 Où l'on célébrait vos merveilles,
 Vous ont assourdi les oreilles,
 Et l'on voit bien que vous dormez
 Pour avoir été trop rimés ³³⁰.

En ces lieux où l'ennui repose,
 Par respect aussi j'ai dormi.
 Ce n'était, je crois, qu'à demi :
 Je rêvais à quelque autre chose.
 Mais vous souvient-il, mon ami,
 De ces marches de marbre rose,
 En allant à la pièce d'eau
 Du côté de l'Orangerie,
 A gauche, en sortant du château ?
 C'était par là, je le parie,
 Que venait le roi sans pareil,
 Le soir, au coucher du soleil,
 Voir dans la forêt, en silence,
 Le jour s'enfuir et se cacher

(Si toutefois en sa présence
Le soleil osait se coucher).
Que ces trois marches sont jolies !
Combien ce marbre est noble et doux !
Maudit soit du ciel, disions-nous,
Le pied qui les aurait salies !
N'est-il pas vrai ? Souvenez-vous.
— Avec quel charme est nuancée
Cette dalle à moitié cassée !
Voyez-vous ces veines d'azur,
Légères, fines et polies,
Courant, sous les roses pâlies,
Dans la blancheur d'un marbre pur ?
Tel, dans le sein robuste et dur
De la Diane chasseresse,
Devait courir un sang divin ;
Telle, et plus froide, est une main
Qui me menait naguère en laisse ³³¹.
N'allez pas, du reste, oublier
Que ces marches dont j'ai mémoire
Ne sont pas dans cet escalier
Toujours désert et plein de gloire,
Où ce roi, qui n'attendait pas,
Attendit un jour, pas à pas,
Condé, lassé par la victoire ³³².
Elles sont près d'un vase blanc,
Proprement fait et fort galant.
Est-il moderne ? est-il antique ?
D'autres que moi savent cela ;
Mais j'aime assez à le voir là,
Étant sûr qu'il n'est point gothique ³³³.
C'est un bon vase, un bon voisin ;
Je le crois volontiers cousin
De mes marches couleur de rose ;
Il les abrite avec fierté.
O mon Dieu ! dans si peu de chose
Que de grâce et que de beauté ³³⁴ !

Dites-nous, marches gracieuses,
Les rois, les princes, les prélats,
Et les marquis à grand fracas,
Et les belles ambitieuses,

Dont vous avez compté les pas ;
Celles-là surtout, j'imagine,
En vous touchant ne pesaient pas.
Lorsque le velours ou l'hermine
Frôlaient vos contours délicats,
Laquelle était la plus légère ?
Est-ce la reine Montespan ?
Est-ce Hortense avec un roman ³³⁵,
Maintenon avec son bréviaire,
Ou Fontange avec son ruban ³³⁶ ?
Beau marbre, as-tu vu la Vallière ?
De Parabère ³³⁷ ou de Sabran ³³⁸,
Laquelle savait mieux te plaire ?
Entre Sabran et Parabère
Le Régent même, après souper,
Chavirait jusqu'à s'y tromper.
As-tu vu le puissant Voltaire,
Ce grand frondeur des préjugés,
Avocat des gens mal jugés,
Du Christ ce terrible adversaire,
Bedeau du temple de Cythère,
Présentant à la Pompadour
Sa vieille eau bénite de cour ?
As-tu vu, comme à l'ermitage,
La rondelette Dubarry
Courir, en buvant du laitage,
Pieds nus, sur le gazon fleuri ?
Marches qui savez notre histoire,
Aux jours pompeux de votre gloire,
Quel heureux monde en ces bosquets !
Que de grands seigneurs, de laquais,
Que de duchesses, de caillettes,
De talons rouges, de paillettes,
Que de soupirs et de caquets,
Que de plumets et de calottes,
De falbalas et de culottes,
Que de poudre sous ces berceaux,
Que de gens, sans compter les sots !
Règne auguste de la perruque,
Le bourgeois qui te méconnaît
Mérite sur sa plate nuque
D'avoir un éternel bonnet.

Et toi, siècle à l'humeur badine,
Siècle tout couvert d'amidon,
Ceux qui méprisent ta farine
Sont en horreur à Cupidon!...
Est-ce ton avis, marbre rose ?
Malgré moi, pourtant, je suppose
Que le hasard qui t'a mis là
Ne t'avait pas fait pour cela.
Aux pays où le soleil brille,
Près d'un temple grec ou latin,
Les beaux pieds d'une jeune fille,
Sentant la bruyère et le thym,
En te frappant de leurs sandales,
Auraient mieux réjoui tes dalles
Qu'une pantoufle de satin.
Est-ce d'ailleurs pour cet usage
Que la nature avait formé
Ton bloc jadis vierge et sauvage
Que le génie eût animé ?
Lorsque la pioche et la truelle
T'ont scellé dans ce parc boueux,
En t'y plantant malgré les dieux,
Mansard ³³⁹ insultait Praxitèle.
Oui, si tes flancs devaient s'ouvrir,
Il fallait en faire sortir
Quelque divinité nouvelle.
Quand sur toi leur scie a grincé,
Les tailleurs de pierre ont blessé
Quelque Vénus dormant encore,
Et la pourpre qui te colore
Te vient du sang qu'elle a versé.

Est-il donc vrai que toute chose
Puisse être ainsi foulée aux pieds,
Le rocher où l'aigle se pose,
Comme la feuille de la rose
Qui tombe et meurt dans nos sentiers ?
Est-ce que la commune mère,
Une fois son œuvre accompli,
Au hasard livre la matière,
Comme la pensée à l'oubli ?
Est-ce que la tourmente amère

Jette la perle au lapidaire
 Pour qu'il l'écrase sans façon ?
 Est-ce que l'absurde vulgaire
 Peut tout déshonorer sur terre
 Au gré d'un cuistre ou d'un maçon ?

1848 ³⁴⁰.SONNET ³⁴¹

SE voir le plus possible et s'aimer seulement,
 Sans ruse et sans détours, sans honte ni mensonge,
 Sans qu'un désir nous trompe, ou qu'un remords nous ronge,
 Vivre à deux et donner son cœur à tout moment ;

Respecter sa pensée aussi loin qu'on y plonge,
 Faire de son amour un jour au lieu d'un songe,
 Et dans cette clarté respirer librement —
 Ainsi respirait Laure et chantait son amant.

Vous dont chaque pas touche à la grâce suprême,
 C'est vous, la tête en fleurs, qu'on croirait sans souci,
 C'est vous qui me disiez qu'il faut aimer ainsi.

Et c'est moi, vieil enfant du doute et du blasphème,
 Qui vous écoute, et pense, et vous répons ceci :
 Oui, l'on vit autrement, mais c'est ainsi qu'on aime.

A M. RÉGNIER

DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

APRÈS LA MORT DE SA FILLE ³⁴³

QUEL est donc ce chagrin auquel je m'intéresse ?
 Nous nous étions connus par l'esprit seulement ;
 Nous n'avions fait que rire, et causé qu'un moment,
 Quand sa vivacité coudoya ma paresse.

Puis j'allais par hasard au théâtre, en fumant,
 Lorsque du maître à tous la vieille hardiesse ³⁴³,
 De sa verve caustique ³⁴⁴ aiguisant la finesse,
 En Pancrace ou Scapin le transformait gaiement.

Pourquoi donc, de quel droit, le connaissant à peine,
 Est-ce que je m'arrête et ne puis faire un pas,
 Apprenant que sa fille est morte dans ses bras ?

Je ne sais. — Dieu le sait ! Dans la pauvre âme humaine,
 La meilleure pensée est toujours incertaine,
 Mais une larme coule et ne se trompe pas ³⁴⁵.

CHANSON ³⁴⁶

QUAND on perd, par triste occurrence,
 Son espérance
 Et sa gaieté,
 Le remède au mélancolique,
 C'est la musique
 Et la beauté !

Plus oblige et peut davantage
 Un beau visage
 Qu'un homme armé,
 Et rien n'est meilleur que d'entendre
 Air doux et tendre
 Jadis aimé ³⁴⁷ !

A MADAME O***

QUI AVAIT FAIT DES DESSINS
POUR LES NOUVELLES DE L'AUTEUR ³⁴⁸

DIEU défend d'oublier les petits ici-bas.
La fleur qui, dans l'herbier, doucement se dessèche,
Rend grâces à celui qui la vit sous ses pas,
La cueillit au passage, et la mit dans l'eau fraîche.

Ma brunette Margot, que Balzac n'aime pas ³⁴⁹,
Est là, le cœur battant, prête à mordre à sa pêche.
(Dites-moi son idée et ce qui l'en empêche.)
Puis voici Béatrix qui montre ses beaux bras ³⁵⁰.

Pauvre et pâle bouquet, ô mes chères pensées,
Dans ce bruyant torrent où vous devez mourir,
Heureuse soit la main qui vous a ramassées !

Puisses-tu désormais modestement t'ouvrir,
Petit livre, et songer qu'il te faut soutenir
Dans ton sein tout ému ces perles enchâssées ³⁵¹ !

LE RIDEAU DE MA VOISINE ³⁵²

IMITÉ DE GOETHE

LE rideau de ma voisine
Se soulève lentement.
Elle va, je l'imagine,
Prendre l'air un moment.

On entr'ouvre la fenêtre :
Je sens mon cœur palpiter.
Elle veut savoir peut-être
Si je suis à guetter.

Mais, hélas ! ce n'est qu'un rêve ;
Ma voisine aime un lourdaud,
Et c'est le vent qui soulève
Le coin de son rideau.

SOUVENIR DES ALPES ³⁵³

FATIGUÉ, brisé, vaincu par l'ennui,
Marchait le voyageur dans la plaine altérée,
Et du sable brûlant la poussière dorée
Voltigeait devant lui.

Devant la pauvre hôtellerie,
Sous un vieux pont, dans un site écarté,
Un flot de cristal argenté
Caressait la rive fleurie.

Deux oisillons, dans un pin d'Italie,
En sautillant s'envoyaient tour à tour
Leur chansonnette ailée, où la mélancolie
Jasait avec l'amour.

Pendant qu'une mule rétive
Piétinait sous le pampre où rit le dieu joufflu,
Sans toucher aux fleurs de la rive,
Le voyageur monta sur le pont vermoulu.

Là, le cœur plein d'un triste et doux mystère,
Il s'arrêta silencieux,
Le front incliné vers la terre ;
L'ardent soleil séchait les larmes de ses yeux.

Aveugle, inconstante, ô fortune !
Supplice enivrant des amours !
Ote-moi, mémoire importune,
Ote-moi ces yeux que je vois toujours ³⁵⁴ !

Pourquoi, dans leur beauté suprême,
Pourquoi les ai-je vus briller ?
Tu ne veux plus que je les aime,
Toi qui me défends d'oublier !...

Comme après la douleur, comme après la tempête,
L'homme supplie encore et regarde le ciel,
 Le voyageur, levant la tête,
Vit les Alpes debout dans leur calme éternel,

Et, devant lui, le sommet du mont Rose,
Où la neige et l'azur se disputaient gaiement;
 Si parmi nous tu descends un moment,
C'est là, blanche Diane où ton beau pied se pose.

Les chasseurs de chamois en savent quelque chose,
 Lorsque, sans peur, mais non pas sans danger,
A travers la prairie au matin fraîche éclore,
On les voit, l'arme au poing, dans ces pics s'engager.

Pendant que le soleil, paisible et fort à l'aise,
Brûle, sans la dorer, la cité milanaise,
Et dans cet horizon, plein de grâce et d'ennui,
S'endort de lassitude à force d'avoir lui,

La montagne se montre : — à vos pieds est l'abîme;
L'avalanche au-dessus. — Ne vous effrayez pas;
Prenez garde au mulet qui peut faire un faux pas.
L'œil perçant du chamois suspendu sur la cime,
Vous voyant trébucher, s'en moquerait tout bas.

Un ravin tortueux conduit à la montagne.
Le voyageur pensif prit ce sentier perdu;
Puis il se retourna. — La plaine et la campagne,
 Tout avait disparu.

Le spectre du glacier, dans sa pourpre pâlie,
 Derrière lui s'était dressé.
Les chansons et les pleurs et la belle Italie
 Devenaient déjà le passé.

Un aigle noir, planant sur la sombre verdure
Et regardant au loin, tout chargé de souci,
Semblait dire au désert : Quelle est la créature
 Qui vient ici ?

Byron, dans sa tristesse altière,
 Disait un jour, passant par ce pays ;
 « Quand je vois aux sapins cet air de cimetière,
 Cela ressemble à mes amis. »

Ils sont pourtant beaux, ces pins foudroyés,
 Byron, dans ce désert immense ;
 Quand leurs rameaux morts craquaient sous tes pieds,
 Ton cœur entendait leur silence.

Peut-être en savent-ils autant et plus que nous,
 Ces vieux êtres muets attachés à la terre,
 Qui, sur le sein fécond de la commune mère,
 Dorsent dans un repos si superbe et si doux.

1851 555

ADIEUX A SUZON ³⁵⁶

ADIEU, Suzon, ma rosé blonde,
 Qui m'as aimé pendant huit jours ³⁵⁷ ;
 Les plus courts plaisirs de ce monde
 Souvent font les meilleurs amours.
 Sais-je, au moment où je te quitte,
 Où m'entraîne mon astre errant ?
 Je m'en vais pourtant, ma petite,
 Bien loin, bien vite,
 Toujours courant.

Je pars, et sur ma lèvre ardente
 Brûle encor ton dernier baiser.
 Entre mes bras, chère imprudente,
 Ton beau front vient de reposer.
 Sens-tu mon cœur, comme il palpète ?
 Le tien, comme il battait gaiement !
 Je m'en vais pourtant, ma petite,
 Bien loin, bien vite,
 Toujours t'aimant.

Paf! c'est mon cheval qu'on apprête.
Enfant, que ne puis-je en chemin
Emporter ta mauvaise tête,
Qui m'a tout embaumé la main!
Tu souris, petite hypocrite,
Comme la nymphe, en t'enfuyant.
Je m'en vais pourtant, ma petite,
 Bien loin, bien vite,
 Tout en riant.

Que de tristesse, et que de charmes,
Tendre enfant, dans tes doux adieux!
Tout m'enivre, jusqu'à tes larmes,
Lorsque ton cœur est dans tes yeux.
A vivre ton regard m'invite;
Il me consolerait mourant.
Je m'en vais pourtant, ma petite,
 Bien loin, bien vite,
 Tout en pleurant.

Que notre amour, si tu m'oublies,
Suzon, dure encore un moment;
Comme un bouquet de fleurs pâlies,
Cache-le dans ton sein charmant!
Adieu; le bonheur reste au gîte,
Le souvenir part avec moi :
Je l'emporterai, ma petite,
 Bien loin, bien vite,
 Toujours à toi ³⁵⁸.

SONNET AU LECTEUR ³⁵⁹

JUSQU'A présent, lecteur, suivant l'antique usage,
Je te disais bonjour à la première page.
Mon livre, cette fois, se ferme moins gaiement;
En vérité, ce siècle est un mauvais moment ³⁶⁰.

Tout s'en va, les plaisirs et les mœurs d'un autre âge ³⁶¹,
Les rois, les dieux vaincus, le hasard triomphant,
Rosalinde et Suzon qui ³⁶² me trouvent trop sage,
Lamartine vieilli qui me traite en enfant ³⁶³.

La politique, hélas ! voilà notre misère.
Mes meilleurs ennemis me conseillent d'en faire.
Être rouge ce soir, blanc demain, ma foi, non.

Je veux, quand on m'a lu, qu'on puisse me relire.
Si deux noms, par hasard, s'embrouillent sur ma lyre,
Ce ne sera jamais que Ninette ou Ninon ³⁶⁴.

Janvier 1850.

POÉSIES COMPLÉMENTAIRES

UN RÊVE 365

BALLADE

LA corde nue et maigre,
Grelottant sous le froid
Beffroi,
Criait d'une voix aigre
Qu'on oublie au couvent
L'Avent.

Moines autour d'un cierge,
Le front sur le pavé
Lavé,
Par décence, à la Vierge
Tenaient leurs gros péchés
Cachés;

Et moi, dans mon alcôve,
Je ne songeais à rien
De bien;
La lune ronde et chauve
M'observait avec soin
De loin;

Et ma pensée agile,
S'en allant par degré,
Au gré
De mon cerveau fragile,
Autour de mon chevet
Rêvait.

— Ma marquise au pied lestel
Qui ses yeux noirs verra,
Dira
Qu'un ange, ombre céleste,
Des chœurs de Jéhova
S'en va!

Quand la harpe plaintive
Meurt en airs languissants,
Je sens,
De ma marquise vive,
Le lointain souvenir
Venir !

Marquise, une merveille,
C'est de te voir valser,
Passer,
Courir comme une abeille
Qui va cherchant les pleurs
Des fleurs !

O souris-moi, marquise !
Car je vais, à te voir,
Savoir
Si l'amour t'a conquise,
Au signal que me doit
Ton doigt.

Dieu ! si ton œil complice
S'était de mon côté
Jeté !
S'il tombait au calice
Une goutte de miel
Du ciel !

Viens, faisons une histoire
De ce triste roman
Qui ment !
Laisse, en tes bras d'ivoire,
Mon âme te chérir,
Mourir !

Et que, l'aube venue,
Troublant notre sommeil
Vermeil,
Sur ton épaule nue
Se trouve encor demain
Ma main !

Et ma pensée agile,
S'en allant par degré
 Au gré
De mon cerveau fragile,
Autour de mon chevet
 Rêvait !

— Vois-tu, vois-tu, mon ange,
Ce nain qui sur mon pied
 S'assied !
Sa bouche (oh ! c'est étrange !)
A chaque mot qu'il dit
 Grandit.

Vois-tu ces scarabées
Qui tournent en croissant,
 Froissant
Leurs ailes recourbées
Aux ailes d'or des longs
 Frelons ?

— Non, rien ; non, c'est une ombre
Qui de mon fol esprit
 Se rit,
C'est le feuillage sombre,
Sur le coin du mur blanc
 Tremblant.

— Vois-tu ce moine triste,
Là, tout près de mon lit,
 Qui lit ?
Il dit : « Dieu vous assiste ! »
A quelque condamné
 Damné !

— Moi, trois fois sur la roue
M'a, le bourreau masqué,
 Marqué,
Et j'eus l'os de la joue
Par un coup mal visé
 Brisé.

— Non, non, ce sont les nonnes
Se parlant au matin
Latin;
Priez pour moi, mignonnes,
Qui mon rêve trouvais
Mauvais.

— Reviens, oh! qui t'empêche,
Toi, que le soir, longtemps,
J'attends!
Oh! ta tête se sèche,
Ton col s'allonge, étroit
Et froid!

Otez-moi de ma couche
Ce cadavre qui sent
Le sang!
Otez-moi cette bouche
Et ce baiser de mort,
Qui mord!

— Mes amis, j'ai la fièvre,
Et minuit, dans les noirs
Manoirs,
Bêlant comme une chèvre,
Chasse les hiboux roux
Des trous.

LA LOI SUR LA PRESSE ³⁶⁶

J
E ne fais pas grand cas des hommes politiques ;
Je ne suis pas l'amant de nos places publiques ³⁶⁷ ;
On n'y fait que brailler et tourner à tous vents.
Ce n'est pas moi qui cherche, aux vitres des boutiques,
Ces placards éhontés, débaucheurs de passants,
Qui tuaient la pudeur dans les yeux des enfants.

Que les hommes entre eux soient égaux sur la terre,
Je n'ai jamais compris que cela pût se faire,
Et je ne suis pas né de sang républicain,
Je n'ai jamais été, Dieu merci, pamphlétaire ;
Je ne suis pas de ceux qui font mentir leur faim
Et dans tous les égouts vont s'enfournant du pain.

Pour être d'un parti j'aime trop la paresse,
Et dans aucun haras je ne suis étalon.
Ma muse, vierge encor, n'a rien d'écrit au front.
Je n'ai servi que Dieu, ma mère et ma maîtresse,
Et, par quelque sentier qu'ait passé ma jeunesse,
Aucun gravier fangeux ne lui traîne au talon.

J'ai fléchi le genou sur la dalle sanglante,
Chaude et tremblante encor d'un meurtre surhumain,
Quand de joie et d'horreur la France palpitante
Vit un père et ses fils, se tenant par la main,
A travers les éclairs d'une muraille ardente,
Passer en souriant, conduits par le Destin ³⁶⁸.

J'ai prié, j'ai pleuré, moi, fils d'un siècle impie,
Le jour qu'à Notre-Dame, aux pieds du Dieu sauveur,
Une reine, une mère, ô fatale grandeur !
Vint, la tête baissée, et par les pleurs maigrie,
Prier pour ses enfants l'ange de la patrie,
Et rendre grâce à Dieu, pâle encor de terreur ³⁶⁹.

Que la liberté sainte engendre la licence,
 C'est un mal, je le sais ; et de tous les fléaux
 Le pire est qu'un bandit soit bâtard d'un héros.
 C'est un ardent soleil que celui de la France,
 Son immense clarté projette une ombre immense :
 Dieu voulut qu'un grand bien fît toujours de grands maux.

Oui, c'est la vérité, le théâtre et la presse
 Étalent aujourd'hui des spectacles hideux,
 Et c'est en pleine rue à se boucher les yeux.
 Un vil mépris de tout nous travaille sans cesse ;
 La Muse, de nos temps, ne se fait plus prêtresse,
 Mais bacchante et le monde a dégradé ses dieux.

Oui, c'est la vérité qu'à peine émancipée,
 L'intelligence humaine, hier esclave encor,
 A pris à tire-d'aile un monstrueux essor.
 Nos hommes ont souillé leur plus vaillante épée,
 La Parole, cette arme au sein de Dieu trempée,
 Dont notre siècle au flanc porte la lame d'or.

Oui, c'est la vérité, la France déraisonne ;
 Elle donne aux badauds, comme à Lacédémone,
 Le spectacle effrayant d'un esclave enivré.
 C'est que nous avons bu d'un vin pur et sacré,
 Et joyeux vigneron qu'un pampre vert couronne,
 Nous vendangeons encor d'un pas mal assuré.

Mais, morbleu ! c'est un sourd ou c'est une statue,
 Celui qui ne dit rien de la loi qu'on nous fait !
 Messieurs les députés ne visent qu'à l'effet.
 Eh ! pour l'amour de Dieu, si votre âme est émue,
 Soyez donc trivial comme on l'est dans la rue ;
 La Bruyère l'a dit ; celui-là s'y connaît.

Une loi sur la presse ! ô peuple gobe-mouche !
 La loi, pas vrai ? quel mot ! comme il emplît la bouche !
 Une loi maternelle, et qui vous tend les bras !
 Une loi (notez bien) qui ne *réprime* pas,
 Qui *supprime* ! une loi — comme *Sainte-n'y-touche* ;
 Une petite loi qui marche à petits pas ;

Une charmante loi, pleine de convenance,
Qui couvre tous les seins que l'on ne saurait voir !
Vous pouvez tout écrire en toute confiance ;
Votre intention seule est ce qu'on veut savoir.
Rien que l'intention ! voyez quelle indulgence !
La loi flaire un écrit ; s'il sent mauvais, bonsoir.

Avez-vous insulté par quelque raillerie
Les hauts représentants de la société ?
Méditez-vous d'un pair ou bien d'un député ?
L'offense la plus grave a droit de seigneurie ;
Les pairs vous jugeront, s'il plaît à la pairie ;
Sinon, c'est le pays, refait et recompté.

Avez-vous comparé dans quelque théorie
L'état de république avec la royauté ?
Avez-vous fait un rêve, et dit à la patrie
Ce que pour elle, un jour, vous auriez souhaité ?
Les pairs vous jugeront, s'il plaît à la pairie ;
Sinon, c'est le pays, refait et recompté.

Avez-vous quelque place, ou bien quelque industrie,
Dont les jours de juillet vous aient déshérité ?
D'un vieux maître banni serviteur regretté,
Osez-vous à l'exil faire une flatterie ?
Les pairs vous jugeront, s'il plaît à la pairie ;
Sinon, c'est le pays, refait et recompté.

N'auriez-vous pas construit, pour quelque espièglerie,
Au fond d'une campagne ou d'une métairie,
Un théâtre forain sur deux tréteaux planté ?
Les pairs vous jugeront, s'il plaît à la pairie ;
Sinon, c'est le pays, refait et recompté ;
Et vous verrez le bât dont vous serez bâti.

Mais monsieur le ministre a dit à la tribune
Que l'art était perdu, que le goût s'en allait ³⁷⁰ ;
Que sa loi, pour la scène, était ce qu'il fallait ;
Qu'autrefois l'éloquence était chose commune,
Mais qu'en France aujourd'hui l'on n'en voyait aucune ;
Et la chose, à l'ouïr, parut claire en effet ³⁷¹.

Je voudrais bien savoir, pour la rendre plus claire,
 Ce que c'est que ce goût dont on nous parle tant.
 Le goût ! toujours le goût ! Lorsque j'étais enfant,
 J'avais un précepteur qui m'en disait autant.
 Je vois bien trois mille ans depuis la mort d'Homère ;
 Mais, depuis trois mille ans, je ne vois sur la terre

Qu'un seul siècle de *goût* qu'on appelle le grand.
 C'est celui de Boileau, c'est celui de Corneille.
 Mais enfin, monsieur Thiers, cette terre est bien vieille ;
 Que ce siècle soit beau, soit grand, c'est à merveille,
 Et je n'en dirai pas de mal assurément.
 Quand le diable y serait, ce n'en est qu'un, pourtant.

Est-ce une loi pour tous, qu'un siècle dans l'histoire ?
 Parce que trois pédants m'ont farci la mémoire
 De je ne sais quels vers à contre-cœur appris,
 N'est-il pour moi qu'un siècle, et pour moi qu'un pays ?
 Eh ! s'il est glorieux, qu'il dorme dans sa gloire,
 Ce siècle de malheur ; c'est du mien que je suis.

Dans quel temps vivons-nous, voyons, je vous en prie ?
 Vivons-nous sous Louis quatorzième du nom ?
 Alors portons perruque, allons à Trianon,
 Soyons des fleurs d'amour et de galanterie ;
 Enfin, décidez-vous, monsieur Thiers, ou sinon,
 Laissez-nous être au monde, et vivre notre vie.

Serait-ce par hasard que ce *goût* si vanté
 Passerait à vos yeux pour quelque vieil usage ?
 Ne le croiriez-vous pas de la Grèce apporté ?
 Cela pourrait bien être, et vous pensez, je gage,
 Que ce goût merveilleux, dont vous faites tapage,
 Vient de la vénérable et sainte antiquité.

L'an de la quatre-vingt-cinquième olympiade,
 (C'était, vous le savez, le temps d'Alcibiade,
 Celui de Périclès, et celui de Platon),
 Certain vieillard vivait, vieillard assez maussade...
 Mais vous le connaissez, et vous savez son nom.
 C'était Aristophane, ennemi de Cléon ³⁷².

Lisez-le, monsieur Thiers, c'est un rude génie;
Il avait peu de grâce, et de goût nullenent.
On le voyait le soir, devant l'Académie,
Poser sa large main sur sa tempe blanchie,
A l'ombre du smilax et du peuplier blanc.
Le siècle qui l'a vu s'en est appelé grand.

Quand son regard perçant fixait la face humaine,
Pour fouiller la pensée il allait droit au cœur.
Mais il n'en montrait rien qu'un sourire moqueur,
Jusqu'au jour où lui-même, à la face d'Athène,
Tout barbouillé de lie, il montait sur la scène,
Attaquait un Archonte et revenait vainqueur.

Il nommait par leur nom les choses et les hommes,
Ni le mal, ni le bien, par lui n'était voilé ³⁷³;
Ses vers, au peuple même, au théâtre assemblé,
De dures vérités n'étaient point économes;
Et s'il avait vécu dans le temps où nous sommes,
A propos de la loi, peut-être eût-il parlé.

« Étourdis habitants de la vieille Lutèce,
Dirait-il, qu'avez-vous, et quelle étrange ivresse
Vous fait dormir debout ? Faut-il prendre un bâton ?
Si vous êtes vivants, à quoi pensez-vous donc ?
Pendant que vous dormez, on bâillonne la presse,
Et la chambre en travail enfante une prison.

« On bannissait jadis, aux temps de barbarie.
Si l'exil était pire ou mieux que l'échafaud,
Je ne sais ; mais du moins sur les mers de la vie
On laissait l'exilé devenir matelot.
Cela semblait assez de perdre sa patrie.
Maintenant avec l'homme on bannit le cachot.

« Dieu juste ! nos prisons s'en vont en colonie.
Je ne m'étonne pas qu'on civilise Alger.
Ces pauvres Musulmans ne savaient qu'égorger ;
Mais nous, notre Océan porte à Philadelphie
Une rare merveille, une plante inouïe,
Que nous ferons germer sur le sol étranger.

« Regardez, regardez, peuples du Nouveau-Monde !
N'apercevez-vous rien sur votre mer profonde ?
Ne vient-il pas à vous, du fond de l'horizon,
Un cétacée informe, au triple pavillon ³⁷⁴ ?
Vous ne devinez pas ce qui se meut sur l'onde.
C'est la première fois qu'on lance une prison.

« Enfants de l'Amérique, accourez au rivage !
Venez voir débarquer, superbe et pavoisé,
Un supplice nouveau par la mer baptisé.
Vos monstres quelquefois nous arrivent en cage :
Venez, c'est notre tour ³⁷⁵, et que l'homme sauvage
Fixe ses yeux ardents sur l'homme apprivoisé.

« Voyez-vous ces forçats, que de cette machine
On tire deux à deux pour les descendre à bord ?
Les voyez-vous, fiévreux, et le fouet sur l'échine,
Glisser sur leurs boulets dans les sables du port ?
Suivez-les, suivez-les, le monde est en ruine ;
Car le génie humain a fait pis que la mort.

« Qu'ont-ils fait, direz-vous, pour un pareil supplice ?
Ont-ils tué leurs rois, ou renversé leurs dieux ?
Non ; ils ont comparé deux esclaves entre eux ;
Ils ont dit que Solon comprenait la justice
Autrement qu'à Paris les préfets de police,
Et qu'autrefois en Grèce il fut un peuple heureux.

« Pauvres gens ! c'est leur crime ; ils aimaient leur pensée,
Tous ces pâles rêveurs au langage inconstant.
On ne fera d'eux tous qu'un cadavre vivant.
Passez, Américains, passez tête baissée ;
Et que la liberté, leur triste fiancée,
Chez vous du moins, au front les baise en arrivant ³⁷⁶ ! »

SUR UNE MORTE ³⁷⁷

ELLE était belle, si la Nuit
Qui dort dans la sombre chapelle
Où Michel-Ange a fait son lit,
Immobile peut être belle ³⁷⁸.

Elle était bonne, s'il suffit
Qu'en passant la main s'ouvre et donne,
Sans que Dieu n'ait rien vu, rien dit,
Si l'or sans pitié fait l'aumône.

Elle pensait, si le vain bruit
D'une voix douce et cadencée,
Comme le ruisseau qui gémit
Peut faire croire à la pensée.

Elle priait, si deux beaux yeux,
Tantôt s'attachant à la terre,
Tantôt se levant vers les cieus,
Peuvent s'appeler la Prière.

Elle aurait souri, si la fleur
Qui ne s'est point épanouie
Pouvait s'ouvrir à la fraîcheur
Du vent qui passe et qui l'oublie.

Elle aurait pleuré si sa main,
Sur son cœur froidement posée,
Eût jamais, dans l'argile humain ³⁷⁹,
Senti la céleste rosée.

Elle aurait aimé, si l'orgueil
Pareil à la lampe inutile
Qu'on allume près d'un cercueil,
N'eût veillé sur son cœur stérile.

Elle est morte, et n'a point vécu.
Elle faisait semblant de vivre.
De ses mains est tombé le livre
Dans lequel elle n'a rien lu.

SUR L'ALBUM
DE MADEMOISELLE TAGLIONI³⁹⁰

Si vous ne voulez pas danser,
Si vous ne faites que passer,
Sur ce grand théâtre si sombre,
Ne courez pas après votre ombre.
Tâchez de nous la laisser.

1844.

DANS LA PRISON
DE LA GARDE NATIONALE

VERS ÉCRITS AU-DESSOUS D'UNE TÊTE DE FEMME DESSINÉE
SUR LE MUR³⁸¹

Qui que tu sois, je t'en conjure,
Mets ton lit de l'autre côté.
Ne traîne pas ta couverture
Sur le sein déjà maltraité
De cette douce créature.
Un crayon plein d'habileté
Créa son aimable figure,
Qui respire la volupté.
Elle est belle, laisse-la pure.

1843.

VERS INSCRITS DANS LA CELLULE N° 14

MAISON D'ARRÊT DE LA GARDE NATIONALE³⁸²

Dans cette petite chapelle
L'ennui ne vient qu'aux ennuyeux;
Rêve un moment et pars joyeux,
Ta maîtresse en sera plus belle.

A MADEMOISELLE ANAÏS 383

RONDEAU

QUE rien ne puisse en liberté
 Passer sous le sacré portique
 Sans être quelque peu heurté
 Par les bornes de la critique,
 C'est un axiome authentique.

Pourquoi tant de sévérité ?
 Grétry disait avec gaieté :
 « J'aime mieux un peu de musique
 Que rien. »

A ma Louison ce mot s'applique.
 Sur le théâtre elle a jeté
 Son petit bouquet poétique.
 Pourvu que vous l'ayez porté,
 Le reste est moins, en vérité,
 Que rien.

CANTATE DE BETTINE 384

NINA, ton sourire,
 Ta voix qui soupire,
 Tes yeux qui font dire
 Qu'on croit au bonheur,

Ces belles années,
 Ces douces journées,
 Ces roses fanées,
 Mortes sur ton cœur...

Nina, ma charmante,
 Pendant la tourmente,
 La mer écumante
 Grondait à nos yeux ;

Riante et fertile,
 La plage tranquille
 Nous montrait l'asile
 Qu'appelaient nos vœux !

Aimable Italie,
 Sagesse ou folie,
 Jamais, jamais ne t'oublie
 Qui t'a vue un jour !

Toujours plus chérie,
 Ta rive fleurie
 Toujours sera la patrie
 Que cherche l'amour.

COMPLAINTÉ DE MINUCCIO 385

VA dire, Amour, ce qui cause ma peine,
 A mon seigneur, que je m'en vais mourir,
 Et, par pitié, venant me secourir,
 Qu'il m'eût rendu la Mort moins inhumaine.

A deux genoux je demande merci.
 Par grâce, Amour, va-t'en vers sa demeure.
 Dis-lui comment je prie et pleure ici,
 Tant et si bien qu'il faudra que je meure
 Tout enflammée, et ne sachant point l'heure
 Où finira mon adoré souci.
 La Mort m'attend, et s'il ne me relève
 De ce tombeau prêt à me recevoir,
 J'y vais dormir, emportant mon doux rêve;
 Hélas ! Amour, fais-lui mon mal savoir.

Depuis le jour où, le voyant vainqueur,
 D'être amoureuse, Amour, tu m'as forcée,
 Fût-ce un instant, je n'ai pas eu le cœur
 De lui montrer ma craintive pensée,
 Dont je me sens à tel point oppressée,
 Mourant ainsi, que la Mort me fait peur.

Qui sait pourtant, sur mon pâle visage,
Si ma douleur lui déplairait à voir ?
De l'avouer je n'ai pas le courage.
Hélas ! Amour, fais-lui mon mal savoir.

Puis donc, Amour, que tu n'as pas voulu
A ma tristesse accorder cette joie
Que dans mon cœur mon doux seigneur ait lu,
Ni vu les pleurs où mon chagrin se noie,
Dis-lui du moins, et tâche qu'il le croie,
Que je vivrais, si je ne l'avais vu.
Dis-lui qu'un jour, une Sicilienne
Le vit combattre et faire son devoir.
Dans son pays, dis-lui qu'il s'en souviene,
Et que j'en meurs, faisant mon mal savoir.

AU BAS D'UN PORTRAIT
DE M^{lle} AUGUSTINE BROHAN ³⁸⁶

J'
J'ai vu ton sourire et tes larmes,
J'ai vu ton cœur triste et joyeux :
Qui des deux a le plus de charmes ?
Dis-moi ce que j'aime le mieux :
Les perles de ta bouche ou celles de tes yeux ?

LE CHANT DES AMIS ³⁸⁷

DE ta source pure et limpide
Réveille-toi, fleuve argenté ³⁸⁸ ;
Porte trois mots, coursier rapide :
Amour, patrie et liberté ³⁸⁹ !

Quelle voile, au vent déployée,
Trace dans l'onde un vert sillon ?
Qui t'a jusqu'à nous envoyée ?
Quel est ton nom, ton pavillon ?

— J'ai porté la céleste flamme
En tous lieux où Dieu l'a permis.
Mon pavillon, c'est l'oriflamme ;
Mon nom, c'est celui des amis.

Fils des Saxons, fils de la France,
Vous souvient-il du sang versé ?
Près du soleil de l'Espérance ³⁹⁰
Voyez-vous l'ombre du passé ? »

Le Rhin n'est plus une frontière ;
Amis, c'est notre grand chemin,
Et, maintenant, l'Europe entière ³⁹¹
Sur les deux bords se tend la main.

De ta source pure et limpide
Retrempe-toi, fleuve argenté ;
Redis toujours, coursier rapide ³⁹² !
Amour, patrie et liberté.

POÉSIES POSTHUMES

PREMIÈRE PARTIE

CHARLES-QUINT

AU MONASTÈRE DE SAINT-JUST ³⁹³

L'EMPEREUR vit, un soir, le soleil s'en aller ;
Il courba son front triste, et resta sans parler.
Puis, comme il entendit ses horloges de cuivre,
Qu'il venait d'accorder, d'un pied boiteux se suivre,
Il pensa qu'autrefois, sans avoir réussi,
D'accorder les humains il avait pris souci.
— Seigneur, Seigneur ! dit-il, qui m'en donna l'envie ?
J'ai traversé la mer onze fois dans ma vie ;
Dix fois les Pays-Bas ; l'Angleterre trois fois ;
Ai-je assez fait la guerre à ce pauvre François !
J'ai vu deux fois l'Afrique et neuf fois l'Allemagne,
Et voici que je meurs sujet du roi d'Espagne !
Eh ! que faire à régner ? je n'ai plus d'ennemi ;
Chacun s'est dans la tombe, à son tour, endormi.
Comme un chien affamé, l'oubli tous les dévore ;
Déjà le soir d'un siècle à l'autre sert d'aurore.
Ai-je donc, plus habile à plus longtemps souffrir,
Seul parmi tant de rois, oublié de mourir ?
Ou, dans leurs doigts roidis quand la coupe fut pleine,
Quand le glaive de Dieu, pour niveler la plaine,
Décima les grands monts, étais-je donc si bas,
Que l'archange, en passant, alors ne me vit pas ?
M'en vais-je donc vieillir à compter mes campagnes,
Comme un pasteur ses bœufs descendant des montagnes,
Pour qu'on lise en mon cœur les leçons du passé,
Comme en un livre pâle et bientôt effacé ?
Trop avant dans la nuit s'allonge ma journée.
Dieu sait à quels enfants l'Europe s'est donnée !
Sur quels bras va poser tout ce vieil univers,
Qu'avec ses cent États, avec ses quatre mers,

Je portais dans mon sein et dans ma tête chauve !
Philippel... que saint Just de ses crimes le sauve !
Car du jour qu'héritier de son père, il sentit
Que pour sa grande épée il était trop petit,
N'a-t-il pas échangé le ciel contre la terre,
Contre un bourreau masqué son confesseur austère ?
La France!... oh ! quel destin, en ses jeux si profond,
Mit la duègne orgueilleuse aux mains d'un roi bouffon,
Qui s'en va, rajustant son pourpoint à sa taille,
Aux oisifs carrousels se peindre une bataille !
Ah ! quand mourut François, quel sage s'est douté
Que du seul Charles-Quint il mourait regretté ?
Avec son dernier cri sonna ma dernière heure.
Où trouver maintenant personne qui me pleure ?
Mon fils me laisse ici m'achever ; car enfin
Qui lui dira si c'est de vieillesse ou de faim ?
Il me donne la mort pour prix de sa naissance !
Mes bienfaits l'ont guéri de sa reconnaissance.
Il s'en vient me pousser lorsque j'ai trébuché. —
C'est bien. — Je vais tomber. — Le soleil s'est couché !
O terre ! reçois-moi ; car je te rends ma cendre !
Je vins nu de ton sein, nu j'y vais redescendre.

C'est ainsi que parla cet homme au cœur de fer ;
Puis, se voyant dans l'ombre, il eut peur de l'enfer !
— O mon Dieu ! si, cherchant un pardon qui m'efface,
Je trouvais la colère écrite sur ta face,
Comme ce soir, mon œil, cherchant le jour qui fuit,
Dans le ciel dépeuplé ne trouve que la nuit !
Quoi ! pas un rêve, un signe, un mot dit à l'oreille,
Dont l'écho formidable alors ne se réveille !
Non ! — Rien à vous, Seigneur, ne peut être caché.
Kyrie eleison ! car j'ai beaucoup péché ! »
Alors, avec des pleurs il disait sa prière,
Les genoux tout tremblants et le front sur la pierre.
Tout à coup il s'arrête, il se lève, et ses yeux
Se clouaient à la terre et sa pensée aux cieux.

Voici que, sur l'autel couvert de draps funèbres,
Les lugubres flambeaux ont rompu les ténèbres
Et les prêtres debout, comme de noirs cyprès,
S'assemblent, étonnés des sinistres apprêts.

Et les vieux serviteurs disaient : — Qui donc va naître
 Ou mourir ? — et pourtant priaient sans le connaître ;
 Car les sombres clochers s'agitaient à grand bruit,
 Et semblaient deux géants qui pleurent dans la nuit.
 Tous frappaient leur poitrine et respiraient à peine.
 Sous les larmes d'argent le sépulcre d'ébène
 S'ouvrait, lit nuptial par la mort apprêté,
 Où la vie en ses bras reçoit l'éternité.
 Alors un spectre vint, se traînant aux murailles,
 Livide, épouvantant les mornes funérailles.
 Maigre et les yeux éteints, et son pied, sur le seuil
 De granit, chancelait dans les plis d'un linceul.
 — Qui d'entre vous, dit-il, me respecte et m'honore ?
 (Et sa voix sur l'écho de la voûte sonore
 Frappait comme le pas d'un hardi cavalier.)
 Qu'il s'en vienne avec moi dormir sous un pilier !
 Je m'y couche, et j'attends que m'y suive qui m'aime.
 Pour ceux qui m'ont haï, je les suivrai moi-même ;
 Ils y sont. — Prions donc pour mes crimes passés ;
 Pleurons et récitons l'hymne des trépassés !
 Il marcha vers sa tombe, et pâlit : — Qui m'arrête,
 Dit-il ? Ne faut-il pas un cadavre à la fête ?

Et le cercueil cria sous ses membres glacés,
 Puis le chœur entonna l'hymne des trépassés.

1829.

VISION 394

JE vis d'abord sur moi des fantômes étranges
 Traîner de longs habits ;
 Je ne sais si c'étaient des femmes ou des anges !
 Leurs manteaux m'inondaient avec leurs belles franges
 De nacre et de rubis.

Comme on brise une armure au tranchant d'une lame,
 Comme un hardi marin
 Brise le golfe bleu qui se fend sous sa rame,
 Ainsi leurs robes d'or, en grands sillons de flamme,
 Brisaient la nuit d'airain !

Ils volaient ! — Mon rideau, vieux spectre en sentinelle,
Les regardait passer.
Dans leurs yeux de velours éclatait leur prune ;
J'entendais chuchoter les plumes de leur aile,
Qui venaient me froisser.

Ils volaient ! — Mais la troupe, aux lambris suspendue,
Esprits capricieux,
Bondissait tout à coup, puis, tout à coup perdue,
S'enfuyait dans la nuit ³⁹⁶, comme une flèche ardue
Qui s'enfuit dans les cieux !

Ils volaient ! — Je voyais leur noire chevelure,
Où l'ébène en ruisseaux
Pleurait, me caresser de sa longue frôlure ;
Pendant que d'un baiser je sentais la brûlure
Jusqu'au fond de mes os.

Dieu tout-puissant ! j'ai vu les sylphides craintives
Qui meurent au soleil !
J'ai vu les beaux pieds nus des nymphes fugitives !
J'ai vu les seins ardents des dryades rétives,
Aux cuisses de vermeil !

Rien, non, rien ne valait ce baiser d'ambroisie,
Plus frais que le matin !
Plus pur que le regard d'un œil d'Andalousie !
Plus doux que le parler d'une femme d'Asie,
Aux lèvres de satin !

Oh ! qui que vous soyez, sur ma tête abaissées,
Ombres aux corps flottants !
Laissez, oh ! laissez-moi vous tenir enlacées,
Boire dans vos baisers des amours insensées,
Goutte à goutte et longtemps !

Oh ! venez ! nous mettrons dans l'alcôve soyeuse
Une lampe d'argent.
Venez ! la nuit est triste et la lampe joyeuse !
Blonde ou noire, venez ; nonchalante ou rieuse,
Cœur naïf ou changeant !

Venez! nous verserons des roses dans ma couche;
Car les parfums sont doux!
Et la sultane, au soir, se parfume la bouche
Lorsqu'elle va quitter sa robe et sa babouche
Pour son lit de bambous!

Hélas! de belles nuits le ciel nous est avare
Autant que de beaux jours!
Entendez-vous gémir la harpe de Ferrare,
Et sous des doigts divins palpiter la guitare?
Venez, ô mes amours!

Mais rien ne reste plus que l'ombre froide et nue,
Où craquent les cloisons.
J'entends des chants hurler, comme un enfant qu'on tue;
Et la lune en croissant découpe, dans la rue,
Les angles des maisons.

1829.

A LA POLOGNE ³⁹⁶

JUSQU'AU jour, ô Pologne! où tu nous montreras
Quelque désastre affreux, comme ceux de la Grèce,
Quelque Missolonghi d'une nouvelle espèce,
Quoi que tu puisses faire, on ne te croira pas.
Battez-vous et mourez, braves gens. — L'heure arrive.
Battez-vous; la pitié de l'Europe est tardive;
Il lui faut des levains qui ne soient point usés.
Battez-vous et mourez, car nous sommes blasés!

1831.

STANCES 397

JE méditais, courbé sur un volume antique,
Les dogmes de Platon et les lois du Portique.
Je voulus de la vie essayer le fardeau.
Aussi bien, j'étais las des loisirs de l'enfance,
Et j'entrai, sur les pas de la belle espérance,
Dans ce monde nouveau.

Souvent on m'avait dit : « Que ton âge a de charmes !
Tes yeux, heureux enfant, n'ont point d'amères larmes,
Seule la volupté peut t'arracher des pleurs. »
Et je disais aussi : « Que la jeunesse est belle !
Tout rit à ses regards ; tous les chemins, pour elle,
Sont parsemés de fleurs ! »

Cependant, comme moi tout brillants de jeunesse,
Des convives chantaient, pleins d'une douce ivresse ;
Je leur tendis la main, en m'avançant vers eux :
« Amis, n'aurai-je pas une place à la fête ? »
Leur dis-je... Et pas un seul ne détourna la tête
Et ne leva les yeux !

Je m'éloignai pensif, la mort au fond de l'âme.
Alors, à mes regards vint s'offrir une femme.
Je crus que dans ma nuit un ange avait passé.
Et chacun admirait son souris plein de charme ;
Mais il me fit horreur ! car jamais une larme
Ne l'avait effacé.

« Dieu juste ! m'écriai-je, à ma soif dévorante
Le désert n'offre point de source bienfaisante.
Je suis l'arbre isolé sur un sol malheureux,
Comme en un vaste exil, placé dans la nature ;
Elle n'a pas d'écho pour ma voix qui murmure
Et se perd dans les cieux.

Quel mortel ne sait pas, dans le sein des orages,
Où reposer sa tête, à l'abri des naufrages ?
Et moi, jouet des flots, seul avec mes douleurs,
Aucun navire ami ne vient frapper ma vue,
Aucun, sur cette mer où ma barque est perdue,
Ne porte mes couleurs.

O douce illusion ! berce-moi de tes songes ;
Demandant le bonheur à tes rians mensonges,
Je me sauve en tremblant de la réalité ;
Car, pour moi, le printemps n'a pas de doux ombrage ;
Le soleil est sans feux, l'Océan sans rivage,
Et le jour sans clarté ! »

Ainsi, pour égayer son ennui solitaire,
Quand Dieu jeta le mal et le bien sur la terre,
Moi, je ne pus trouver que ma part de douleur ;
Convive repoussé de la fête publique,
Mes accents troubleraient l'harmonieux cantique
Des enfants du Seigneur.

Ah ! si je ressemblais à ces hommes de pierre
Qui, cherchant l'ombre amie et fuyant la lumière,
Ont trouvé dans le vice un facile plaisir !...
Ceux-là vivent heureux !... Mais celui qui dans l'âme
Garde quelque lueur d'une plus noble flamme,
Celui-là doit mourir.

L'ennui, vautour affreux, l'a marqué pour sa proie ;
Il trouve son tourment dans la commune joie ;
Respirant dans le ciel tous les feux de l'enfer,
Le bonheur n'est pour lui qu'un horrible mélange,
Car le miel le plus doux sur ses lèvres se change
En un breuvage amer.

Jusqu'au jour où d'ennui son âme dévorée
Trouve pour reposer quelque tombe ignorée,
Et retourne au néant, d'où l'homme était venu ;
Comme un poison brûlant, renfermé dans l'argile,
Fermente, et brise enfin le vase trop fragile
Qui l'avait contenu.

A MADEMOISELLE RACHEL ³⁹⁸

Si ta bouche ne doit rien dire
De ces vers désormais sans prix;
Si je n'ai, pour être compris,
Ni tes larmes, ni ton sourire;

Si dans ta voix, si dans tes traits,
Ne vit plus le feu qui m'anime;
Si le noble cœur de Monime
Ne doit plus savoir mes secrets;

Si ta triste lettre est signée;
Si les gardiens d'un vieux tombeau
Laissent leur prêtresse indignée
Sortir, emportant son flambeau;

Cette langue de ma pensée,
Que tu connais, que tu soutiens,
Ne sera jamais prononcée
Par d'autres accents que les tiens.

Périsset plutôt ma mémoire
Et mon beau rêve ambitieux ³⁹⁹ !
Mon génie était dans ta gloire;
Mon courage était dans tes yeux ⁴⁰⁰.

IMPROMPTU 401

DIEU l'a voulu, nous cherchons le plaisir.
 Tout vrai regard est un désir;
 Mais le désir n'est rien si l'on n'espère;
 Et d'espérer c'est une affaire.
 C'est pourquoi nous devons aimer l'illusion.
 Béni soit le premier qui sut trouver un nom
 A ce rêve charmant, cette demi-folie
 Aussi vraie après tout que la réalité ⁴⁰².
 A ce rêve enchanté
 Qui ne prend de la vérité
 Que ce qu'il faut pour faire aimer la vie!

A ALFRED TATTET 403

NON, mon cher, Dieu merci! pour trois mots de critique
 Je ne me suis pas fait poète satirique;
 Mon silence n'est pas, quoiqu'on puisse en douter,
 Une prétention de me faire écouter.
 Je puis bien, je le crois, sans crainte et sans envie,
 Lorsque je vois tomber la muse évanouie
 Au milieu du fatras de nos romans mort-nés,
 Lui brûler, en passant, ma plume sous le nez;
 Mais censurer les sots, que le ciel m'en préserve!
 Quand je m'en sentirais la chaleur et la verve,
 Dans ce triste combat dussé-je être vainqueur,
 Le dégoût que j'en ai m'en ôterait le cœur.

Novembre 1842.

A MADAME A. T. 404

QU'UN jeune amour plein de mystère
 Pardonne à la vieille amitié
 D'avoir troublé son sanctuaire.
 D'une belle âme qui m'est chère
 Si j'ai jamais eu la moitié,
 Je vous la lègue tout entière.

1843 ⁴⁰⁵

SONNET

A MADAME *** 406

JEUNE ange aux doux regards, à la douce parole,
 Un instant près de vous je suis venu m'asseoir,
 Êt, l'orage apaisé, comme l'oiseau s'envole,
 Mon bonheur s'en alla, n'ayant duré qu'un soir.

Et puis, qui voulez-vous après qui me console ?
 L'éclair laisse, en fuyant, l'horizon triste et noir.
 Ne jugez pas ma vie insouciant et folle ;
 Car, si j'étais joyeux, qui ne l'est à vous voir ?

Hélas ! je n'oserais vous aimer, même en rêve !
 C'est de si bas vers vous que mon regard se lève !
 C'est de si haut sur moi que s'inclinent vos yeux !

Allez, soyez heureuse ; oubliez-moi bien vite,
 Comme le chérubin oublia le lévite
 Qui l'avait vu passer et traverser les cieux ⁴⁰⁷ !

LES FILLES DE MADRID ⁴⁰⁸

Nous allons voir le taureau,
 C'est aujourd'hui dimanche,
 Quel bonheur et qu'il fait beau !
 Mon cœur est comme un oiseau
 Sautillant sur la branche.

« Dites-moi, voisin ⁴⁰⁹,
 Si j'ai bonne mine,
 Et si ma basquine
 Va bien, ce matin.

Vous me trouvez la taille fine ?...

Ah ! ah !

Les filles de Madrid aiment assez cela.

Quelle foule autour de nous !
Souffrez du moins qu'on passe,
Allons, messieurs, rangez-vous.
On vous fera les yeux doux
Si vous cédez la place.
Voyez donc ces gens !
Quelle effronterie !
La galanterie
N'est plus de ce temps.
Ces messieurs veulent qu'on les prie.
Ah ! ah !
Les filles de Madrid n'entendent pas cela.

Et nous dansions un boléro,
Un soir c'était dimanche.
Vers nous s'en vint un hidalgo
Cousu d'or, la plume au chapeau,
Et le poing sur la hanche :
« Si tu veux de moi,
Brune au doux sourire,
Tu n'as qu'à le dire,
Cet or est à toi.
— Passez votre chemin, beau sire.
Ah ! ah !
Les filles de Madrid n'entendent pas cela. »

Et nous dansions un boléro,
Au pied de la colline.
Sur le chemin passa Diego,
Qui pour tout bien n'a qu'un manteau
Et qu'une mandoline :
« O belle aux yeux doux,
Veux-tu qu'à l'église
Demain te conduise
Un amant jaloux ?
— Jaloux ! jaloux ! quelle sottise !
Ah ! ah !
Les filles de Madrid craignent ce défaut-là. »

Voici le roi cousu d'or
Qui vient en cavalcade.

Monsieur le Corrégidor
 Avec un vieux matador
 Boit de la limonade.
 J'entends le signal.
 Le taureau s'élance;
 Diego prend sa lance
 Et monte à cheval.
 C'est le plus brave qui commence.
 Ah! ah!
 Les filles de Madrid aiment ce garçon-là.

1844 ⁴¹⁰.CHANSON ⁴¹¹

BONJOUR, Suzon, ma fleur des bois!
 Es-tu toujours la plus jolie?
 Je reviens, tel que tu me vois,
 D'un grand voyage en Italie ⁴¹².
 Du paradis j'ai fait le tour;
 J'ai fait des vers, j'ai fait l'amour.
 Mais que t'importe? (*Bis.*)
 Je passe devant ta maison;
 Ouvre ta porte.
 Bonjour, Suzon!

Je t'ai vue au temps des lilas.
 Ton cœur joyeux venait d'éclore.
 Et tu disais : « Je ne veux pas,
 Je ne veux pas qu'on m'aime encore. »
 Qu'as-tu fait depuis mon départ?
 Qui part trop tôt revient trop tard.
 Mais que m'importe? (*Bis.*)
 Je passe devant ta maison;
 Ouvre ta porte.
 Bonjour, Suzon ⁴¹³!

A ROSE CHÉRI ⁴¹⁴

LE SOIR DE LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE « BETTINE »

MA pièce est jeune et je suis vieux,
 Enfant, vous n'en êtes pas cause ⁴¹⁵.
 Vous nous jouerez bien autre chose
 Et tout aussi bien mais pas mieux.
 Ne prenez pas, je vous en prie,
 Ces mots pour de la flatterie
 Ni des regrets pour des adieux ⁴¹⁶.

1851.

RONDEAU

A MADAME H. F. ⁴¹⁷

IL est aisé de plaire à qui veut plaire.
 D'un ignorant un bavard écouté,
 D'un journaliste un rimailleur vanté,
 Sans nulle peine y trouvent leur affaire.
 Louer un sot, c'est pure charité.

Une Araminte à demi centenaire
 Dans son miroir voit un portrait flatté.
 De nos bas bleus si l'éloge est à faire,
 Il est aisé.

Mais, s'il faut peindre avec sincérité
 L'air simple et bon, la grâce involontaire,
 L'esprit facile et la raison sévère,
 D'un double charme entourant la beauté, —
 D'un tel portrait, certe, on ne dira guère :
 Il est aisé !

1853.

STANCES

SUR LE COSTUME « POMPADOUR » DE MISS SCHEPAERT
AU BAL DES TUILERIES, EN 185... ⁴¹⁸

VOLTAIRE, ombre auguste et suprême,
Roi des madrigaux à la crème
Des vermillons ⁴¹⁹ et des paniers
Assis au pied de ta statue,
Je me disais : « Qu'est devenue
Cette perruque à trois lauriers ?

O Corisandres ! me disais-je,
Mouches que, sur un sein de neige,
L'abbé posait du bout du doigt !
Bonnes marquises, nos aïeules,
Qui, sans être par trop bégueules,
Rendiez à Dieu ce qu'on lui doit !

Et vous, héros frappés du foudre,
Hélas ! — Et deux règnes de poudre,
En un demi-siècle effacés !... »
Quand, l'autre soir, dans une fête,
Mon regard tout à coup s'arrête
Sur un minois des temps passés !

Mais ce n'était point, ô Voltaire !
Une mouche de douairière
Qui ravive un œil défaillant ;
C'était la plus discrète mouche
Qui puisse ⁴²⁰ effleurer une bouche
Plus rose que le lys n'est blanc.

Fine mouche, comme on peut croire,
Qui, pour poser son aile noire,
Entre les roses du jardin,
Avait choisi, comme l'abeille,
La plus fraîche et la plus vermeille
De toutes celles du matin.

Reste donc, mouche bienheureuse.
Si cette abeille voyageuse⁴²¹,
Qui, volant jadis, nous dit-on,
Entre les bosquets de la Grèce,
Vint chatouiller la lèvre épaisse
Du grand philosophe Platon,

Eût trouvé, dans l'ombre mi-close,
Cette fleur aux feuilles de rose,
Qu'eût-elle fait que s'arrêter
Sur cette perle d'Angleterre,
Lèvres que le ciel n'a pu faire
Que pour sourire ou pour chanter ?

RÉTOUR ⁴²²

HEUREUX le voyageur que sa ville chérie
Voit rentrer dans le port, aux premiers feux du jour !
Qui salue à la fois le ciel et la patrie,
La vie et le bonheur, le soleil et l'amour !
— Regardez, compagnons, un navire s'avance.
La mer, qui l'emporta, le rapporte en cadence,
En écumant sous lui, comme un hardi coursier,
Qui, tout en se cabrant, sent son vieux cavalier.

Salut ! qui que tu sois, toi dont la blanche voile
De ce large horizon accourt en palpitant !
Heureux, quand tu reviens, si ton errante étoile
T'a fait aimer la rive ! heureux si l'on t'attend !

D'où viens-tu, beau navire ? à quel lointain rivage,
Léviathan superbe, as-tu lavé tes flancs ?
Es-tu blessé, guerrier ? Viens-tu d'un long voyage ?
C'est une chose à voir, quand tout un équipage,
Monté jeune à la mer, revient en cheveux blancs ⁴²³.
Es-tu riche ? viens-tu de l'Inde ou du Mexique ?
Ta quille est-elle lourde, ou si les vents du nord

T'ont pris, pour ta rançon, le poids de ton trésor ?
 As-tu bravé la foudre et passé le tropique ?
 T'es-tu, pendant deux ans, promené sur la mort,
 Couvant d'un œil hagard ta boussole tremblante ⁴²⁴,
 Pour qu'une Européenne, une pâle indolente,
 Puisse embaumer son bain des parfums du sérail
 Et froisser dans la valse un collier de corail ?

Comme le cœur bondit quand la terre natale,
 Au moment du retour, commence à s'approcher,
 Et du vaste Océan sort avec son clocher !
 Et quel tourment divin dans ce court intervalle,
 Où l'on sent qu'elle arrive et qu'on va la toucher !

O patrie ! ô patrie ! ineffable mystère !
 Mot sublime et terrible ! inconcevable amour !
 L'homme n'est-il donc né que pour un coin de terre,
 Pour y bâtir son nid, et pour y vivre un jour ?

Le Havre, septembre 1855.

RÊVERIE ⁴²⁵

QUAND le paysan sème, et qu'il creuse la terre,
 Il ne voit que son grain, ses bœufs et son sillon.
 — La nature en silence accomplit le mystère, —
 Couché sur sa charrue, il attend sa moisson.

Quand sa femme, en rentrant le soir, à sa chaumière,
 Lui dit : « Je suis enceinte », — il attend son enfant.
 Quand il voit que la mort va saisir son vieux père,
 Il s'assoit sur le pied de la couche, et l'attend.

Que savons-nous de plus ?... et la sagesse humaine,
 Qu'a-t-elle découvert de plus dans son domaine ?
 Sur ce large univers elle a, dit-on, marché ;
 Et voilà cinq mille ans qu'elle a toujours cherché ⁴²⁶ !

PROMENADE ⁴²⁷

DANS ces bois qu'un nuage dore,
 Que l'ombre est lente à s'endormir !
 Ce n'est pas le soir, c'est l'aurore,
 Qui gaîment nous semble s'enfuir ;
 Car nous savons qu'elle va revenir. —
 Ainsi, laissant l'espoir éclore
 Meurt doucement le souvenir.

1856.

JEANNE D'ARC ⁴²⁸

RÉCITATIF

J'E cherche en vain le repos qui me fuit.
 Mon cœur est plein des douleurs de la France.
 Jusqu'en ces lieux déserts, dans l'ombre et le silence
 De la patrie en deuil le malheur me poursuit.

CHANT

Sombre forêt, retraite solitaire,
 Muets témoins de mes secrets ennuis,
 A mes regards, de mon pauvre pays
 Cachez du moins la honte et la misère.
 Tristes rameaux, si nous sommes vaincus,
 Cachez le toit de mon vieux père ;
 Peut-être, hélas ! je ne le verrai plus !

RÉCITATIF

Tout repose dans la vallée.
 Le rossignol chante sous la feuillée
 La mélancolie et l'amour.
 Déjà l'aurore éveille la nature ;
 Déjà brille sous la verdure

La douce clarté d'un beau jour.
 Quel est ce bruit dans la campagne ?
 Le clairon sonne au pied de nos remparts !
 De l'étranger je vois les étendards
 Flotter au loin sur la montagne.

CHANT

Nous avez-vous abandonnés,
 Anges gardiens de la patrie ?
 Plaignez-nous si Dieu nous oublie ;
 S'il se souvient de nous, venez !
 J'ai cru sentir trembler la terre.
 J'ai cru que le ciel répondait,
 Et dans un rayon de lumière,
 Du fond des bois une voix m'appelait.
 Ce n'est pas une voix humaine ⁴²⁹ :
 Il m'a semblé qu'elle venait des cieux.
 Mère du Christ, est-ce la tienne ?
 As-tu pitié des pleurs qui coulent de mes yeux ?
 Oui, l'Esprit-Saint m'éclaire !
 Je sens d'un Dieu vengeur
 La force et la colère
 Descendre dans mon cœur.
 — En guerre ⁴³⁰ !

(Date incertaine.)

A MADAME***

IMPROMPTU ⁴³¹

NE me parlez jamais d'une vieille amitié,
 Dans vos cheveux dorés quand le printemps se joue
 Lui, qui vous a laissé — lui, si vite oublié ! — ⁴³²
 Sa fraîcheur dans l'esprit et sa fleur sur la joue ⁴³³ !

DERNIERS VERS ⁴³⁴

L'HEURE de ma mort, depuis dix-huit mois,
De tous les côtés sonne à mes oreilles,
Depuis dix-huit mois d'ennuis et de veilles,
Partout je la sens, partout je la vois.

Plus je me débats contre ma misère,
Plus s'éveille en moi l'instinct du malheur;
Et, dès que je veux faire un pas sur terre,
Je sens tout à coup s'arrêter mon cœur.

Ma force à lutter s'use et se prodigue.
Jusqu'à mon repos, tout est un combat;
Et, comme un coursier brisé de fatigue,
Mon courage éteint chancelle et s'abat.

1857.

DEUXIÈME PARTIE

A MA MÈRE ⁴³⁵

SUR L'AIR DE : *Femmes, voulez-vous éprouver...* ⁴³⁶

APRÈS un si joyeux festin,
Zélés sectateurs de Grégoire,
Mes amis, si, le verre en main
Nous voulons chanter, rire et boire,
Pourquoi s'adresser à Bacchus ?
Dans une journée aussi belle
Mes amis, chantons en « chorus »
A la tendresse maternelle. (*Bis.*)

Un don pour nous si précieux,
Ce doux protecteur de l'enfance,
Ah! c'est une faveur des cieux
Que Dieu donna dans sa clémence.

D'un bien pour l'homme si charmant
 Nous avons ici le modèle;
 Qui ne serait reconnaissant
 A la tendresse maternelle ? (*Bis.*)

Arrive-t-il quelque bonheur ?
 Vite, à sa mère on le raconte;
 C'est dans son sein consolateur
 Qu'on cache ses pleurs ou sa honte.
 A-t-on quelques faibles succès,
 On ne triomphe que pour elle
 Et que pour répondre aux bienfaits
 De la tendresse maternelle. (*Bis.*)

O toi, dont les soins prévoyants,
 Dans les sentiers de cette vie
 Dirigent mes pas nonchalants,
 Ma mère, à toi je me confie.
 Des écueils d'un monde trompeur
 Écarte ma faible nacelle.
 Je veux devoir tout mon bonheur
 A la tendresse maternelle. (*Bis.*)

A M^{lle} ZOÉ LE DOUAIRIN 437

HEUREUX séjour où la beauté
 M'accueillit avec indulgence,
 Demain, le jour, ramenant la clarté,
 Te rendra douce leur présence
 Et demain je t'aurai quitté.

Mais si le temps marquant l'heure funeste,
 De ces beaux lieux m'ordonne de partir,
 Il ne m'ôtera pas le seul bien qui me reste,
 De mon bonheur le tendre souvenir!

Le Mans, octobre 1826.

LA NUIT ⁴³⁸

QUAND la lune blanche
S'accroche à la branche
Pour voir
Si quelque feu rouge
Dans l'horizon bouge
Le soir,

Fol alors qui livre
A la nuit son livre
Savant,
Son pied aux collines,
Et ses mandolines
Au vent;

Fol qui dit un conte,
Car minuit qui compte
Le temps,
Passe avec le prince
Des sabbats qui grince
Des dents.

L'amant qui compare
Quelque beauté rare
Au Jour,
Tire une ballade
De son cœur malade
D'amour.

Mais voici dans l'ombre
Qu'une ronde sombre
Se fait,
L'enfer autour danse,
Tous dans un silence
Parfait.

Tout pendu de Grève,
Tout Juif mort soulève
Son front,
Tous noyés des havres
Pressent leurs cadavres
En rond.

Et les âmes feues
Joignent leurs mains bleues
Sans os;
Lui tranquille chante
D'une voix touchante
Ses maux.

Mais lorsque sa harpe,
Où flotte une écharpe,
Se tait,
Il veut fuir... La danse
L'entoure en silence
Parfait.

Le cercle l'embrasse,
Son pied s'entrelace
Aux morts,
Sa tête se brise
Sur la terre grise!
Alors

La ronde contente,
En ris éclatante,
Le prend;
Tout mort sans rancune
Trouve au clair de lune
Son rang.

Car la lune blanche
S'accroche à la branche
Pour voir
Si quelque feu rouge
Dans l'horizon bouge
Le soir.

A MADAME X*** 439

SOUVENT, par quelque mois de janvier, quand tout dort,
Qu'il pleut, qu'il fait du vent, et que mon corridor
Siffle, que mon rideau frissonne, et que ma porte
Bat, je me dis : « Voyons, s'il faut mourir, qu'importe
Que ce soit cette nuit ou bien une autre ? Et si,
Au lieu d'être à ce poêle à froncer le sourcil,
Je me mettais un bon pistolet dans la bouche,
Tout serait dit. Peut-être un voisin qui se couche,
En mettant sa chemise et son bonnet de nuit,
Dira : C'est singulier ! qui peut faire ce bruit ?
Puis il écouterait sur son séant et comme
Il ne faut qu'une balle et qu'un coup pour un homme,
Il se rendormira. — Cependant mon cerveau
Ira choir à deux pas de moi sur le carreau,
Et si demain ma sœur avec ma pauvre mère
S'en déchirent les bras et se roulent par terre,
Qu'on voye sur leur sein tout gonflé de douleurs
Ruisseler les cheveux ensemble avec les pleurs,
Qu'en saurai-je après tout ? Qu'en saura ma pensée ?
Dans ces lambeaux de chair meurtrie et dispersée ?
Je serai là tout raide et tout saignant. — Alors,
Nos amis par morceaux ramasseront mon corps ;
Les chandelles viendront, ma bière ; et ma maîtresse
Par grand amour de moi fera dire une messe ;
Puis après les corbeaux ; et qui saura demain
Que j'ai vécu la vie et marché le chemin ?

(10 janvier 18...)

L'ANGLAISE EN DILIGENCE 440

Nous étions douze ou treize
Les uns sur les autres pressés,
Entassés,
J'éprouvais un malaise
Que je me sentais défaillir,
Mourir!

A mon droite une squelette,
A mon gauche une athlète,
Les os du premier il me perçait;
Les poids du second il m'écrasait.
Les cahots,
Les bas et les hauts

D'une chemin raboteux,
Pierreux,
Avaient perdu,
Avaient fendu
Mon tête entière.

Quand l'un bâillait,
L'autre il sifflait,
Quand l'un parlait,
L'autre il chantait;
Puis une petite carlin jappait,
Le nez à la portière.

La poussière, il me suffoquait,
Puis un méchant enfant criait,
Et son nourrice il le battait,
Puis un petit Français chantait,
Se démenait et bourdonnait
Comme une mouche.

Pour moi, ce qui me touche,
C'est que jusqu'au Pérou l'Anglais peut voyager
Sans qu'il ouvre son bouche
— Autre que pour boire ou pour manger.

LA LANTERNE MAGIQUE 441

QUAND le mensonge défigure
Tout ce qui se passe ici-bas,
Peut-être de ma chambre obscure
Les tableaux ne déplairont pas.
La vérité dans cette optique
A tous les yeux se montrera.
Ma lanterne est vraiment magique :
Pour un sou vous verrez cela.

Un intrigant qui fuit le monde;
Une femme qui se vieillit;
Un jeune avocat sans faconde;
Un grand médecin qui guérit;
Un ambitieux qui se pique
De foi, d'honneur, et cætera...
Ma lanterne est vraiment magique :
Pour un sou vous verrez cela.

Une moderne comédie
Piquante en dépit des censeurs;
Une sublime tragédie;
Un mélodrame sans horreurs;
Le bon sens chez un romantique;
La gaieté d'un grand opéra...
Ma lanterne est vraiment magique :
Pour un sou vous verrez cela.

Un tribunal où la justice
Pour rien, en tout temps, se rendit;
Et le boudoir de cette actrice,
D'où l'Amour fut toujours proscrit;
Et le fauteuil académique
Où jamais l'on ne sommeilla...
Ma lanterne est vraiment magique.
Pour un sou vous verrez cela.

Cet habit que l'honneur décore
 Fut porté par un courtisan;
 Ce front que la pudeur colore
 Est celui d'un vieux chambellan;
 On dit que ce grand politique
 A tous vents jamais ne tourna...
 Ma lanterne est vraiment magique,
 Pour un sou vous verrez cela.

Un grand seigneur sans arrogance;
 Un poète sans vanité;
 Un ministre dont l'éloquence
 A défendu la Liberté;
 Et le rédacteur véridique
 De la gazette que voilà...
 Ma lanterne est vraiment magique :
 Pour un sou vous verrez cela.

LE TROIS MAI 1814 ⁴⁴³

I

CE fut un triste jour. Les soldats de l'Europe
 Comme des peupliers se penchaient sans rien dire.
 Le bon roi regardait comme en ordre ils marchaient,
 Tel un pâtre, héritier de la harpe d'un barde,
 Et la voyant d'ivoire, et la pèse et la garde...
 Les pleurs dans leurs yeux se séchaient.

II

Oh! la froide Russie aux éternelles neiges!
 C'était d'un autre pas que marchaient ses corteges
 Où l'homme au manteau gris leur servait de drapeau,
 Et du grand horizon sortait sa large tête;
 Et tous ne demandaient, pour marcher à la fête,
 Qu'à voir le coin de son chapeau.

III

A ses âpres penses leur vie était trempée;
 Son sceptre était de fer, mais c'était une épée!
 La Seine est trop paisible à qui passa le Rhin.
 Si du temple de gloire hérite Magdeleine,
 Ainsi, les aigles noirs de la colonne reine
 Vont fermer leurs ailes demain.

IV

Oh! c'est qu'à ce grand peuple il fallait sa grande âme,
 C'est que, d'un dur caillou pour que sorte la flamme,
 Il faut l'éperon d'or ou l'ongle du coursier.
 Maintenant, dans leur cœur, tout est désert et vide :
 C'est que tout grand vaisseau veut l'aquilon pour guide,
 Toute main ferme un gant d'acier

1831 ⁴⁴³.EX DONO ⁴⁴⁴

EN souvenir du beau coup d'œil
 Dont j'ai joui, dimanche, à votre observatoire,
 Mon cher hôte, acceptez l'offre dédicatoire
 Du *Spectacle dans un fauteuil*.

APRÈS LA LECTURE D'„INDIANA" ⁴⁴⁵

SAND, quand tu l'écrivais, où donc l'avais-tu vue ⁴⁴⁶,
 Cette scène terrible où Noun, à demi nue,
 Sur le lit d'Indiana s'enivre avec Raimond ⁴⁴⁷ ?
 Qui donc te la dictait, cette page brûlante
 Où l'amour cherche en vain d'une main palpitante
 Le fantôme adoré de son illusion ?

En as-tu dans le cœur la triste expérience ⁴⁴⁸ ?
 Ce qu'éprouve Raimond te le rappelais-tu ⁴⁴⁹ ?

Et tous ces sentiments d'une vague souffrance,
Ces plaisirs sans bonheur, si pleins d'un vide immense,
As-tu rêvé cela, George, ou l'as-tu connu ?

N'est-ce pas le Réel dans toute sa tristesse
Que cette pauvre Noun, les yeux baignés de pleurs,
Versant à son ami le vin ⁴⁵⁰ de sa maîtresse,
Croyant que le bonheur c'est une nuit d'ivresse,
Et que la volupté c'est le parfum des fleurs ?

Et cet être divin, cette ⁴⁵¹ femme angélique
Que, dans l'air embaumé, Raimond voit voltiger,
Cette frêle Indiana dont la forme magique
Erre sur les miroirs ⁴⁵², comme un spectre léger,
O George, n'est-ce pas la pâle fiancée
Dont l'Âge du désir est l'immortel amant ?
N'est-ce pas l'Idéal, cette amour insensée
Qui sur tous les amours plane éternellement ?

Ah ! malheur à celui qui lui livre son âme !
Qui couvre de baisers, sur le corps d'une femme,
Le fantôme d'une autre, et qui sur la beauté ⁴⁵³
Veut boire l'idéal dans la réalité !

Malheur à l'imprudent qui, lorsque Noun l'embrasse,
Peut penser autre chose, en entrant dans son lit,
Sinon que Noun est belle, et que le Temps qui passe
A compté sur ses doigts les heures de la nuit !

Demain viendra le jour ⁴⁵⁴, demain, désabusée,
Noun, la fidèle Noun, par sa douleur brisée,
Rejoindra sous les eaux l'ombre d'Ophélie ;
Elle abandonnera celui qui la méprise ;
Et le cœur orgueilleux qui ne l'a pas comprise
Aimera l'autre en vain. N'est-ce pas, Lélia ?

A GEORGE SAND ⁴⁵⁶

I

TE voilà revenu, dans mes nuits étoilées,
Bel ange aux yeux d'azur, aux paupières voilées,
Amour, mon bien suprême, et que j'avais perdu !
J'ai cru, pendant trois ans, te vaincre et te maudire,
Et toi, les yeux en pleurs, avec ton doux sourire,
Au chevet de mon lit, te voilà revenu.

Eh bien, deux mots de toi m'ont fait le roi du monde,
Mets la main sur mon cœur, sa blessure est profonde ;
Élargis-la, bel ange, et qu'il en soit brisé !
Jamais amant aimé, mourant sur sa maîtresse,
N'a sur des yeux plus noirs bu la céleste ivresse,
Nul sur un plus beau front ne t'a jamais baisé !

II ⁴⁵⁷

Telle de l'*Angelus*, la cloche matinale
Fait dans les carrefours hurler les chiens errants,
Tel ton luth chaste et pur, trempé dans l'eau lustrale,
O George, a fait pousser de hideux aboiements,

Mais quand les vents sifflaient sur ta muse au front pâle,
Tu n'as pu renouer tes longs cheveux flottants ;
Tu savais que Phébé, l'Étoile virginale
Qui soulève les mers, fait baver les serpents.

Tu n'as pas répondu, même par un sourire,
A ceux qui s'épuisaient en tourments inconnus,
Pour mettre un peu de fange autour de tes pieds nus.

Comme Desdémona, t'inclinant sur ta lyre,
Quand l'orage a passé tu n'as pas écouté,
Et tes grands yeux rêveurs ne s'en sont pas douté ⁴⁵⁸.

COMPLAINTÉ

HISTORIQUE ET VÉRITABLE
 SUR LE FAMEUX DUEL QUI A EU LIEU
 ENTRE PLUSIEURS
 HOMMES DE PLUME
 TRÈS INCONNUS DANS PARIS, A L'OCCASION
 D'UN LIVRE
 DONT IL A ÉTÉ BEAUCOUP PARLÉ
 DE DIFFÉRENTES MANIÈRES,
 AINSI QU'IL EST RELATÉ DANS LA
 PRÉSENTE COMPLAINTÉ⁴⁵⁹

(AIR DE LA : *Complainte du maréchal de Saxe.*)

I

MONSIEUR Capot de Feuillide
 Ayant insulté *Lélia*
 Monsieur Planche, ce jour-là,
 S'éveilla fort intrépide,
 Et fit preuve de valeur
 Entre midi et une heur !

II

Il écrivit une lettre,
 Dans un français très correct,
 Se plaignant que, sans respect,
 On osât le méconnaître ;
 Et, plein d'indignation
 Il passa son pantalon.

III

Buloz, dedans sa chambrette,
 Sommeillait innocemment.
 Il s'éveille incontinent,
 Et bâille d'un air fort bête,
 Lorsque Planche entra soudain,
 Un vieux journal à la main.

IV

Il avait trouvé en route
Monsieur Regnault tout crotté⁴⁶⁰;
Après l'avoir consulté
Comme il n'y comprenait goutte,
Il l'avait pris sous le bras,
Pour se sortir d'embarras.

V

Ayant écouté l'affaire,
Buloz dit : « En vérité,
Ne soyez pas irrité
Si je ne vous comprends guère;
C'est que j'ai l'esprit très lourd,
Et que je suis un peu sourd. »

VI

Alors Planche, tout en nage,
Leur dit : « C'est pourtant très clair;
A l'*Europe littéraire*⁷
On doute de mon courage;
Afin de le leur prouver
Je suis venu vous trouver. »

VII

Ils allèrent chez Lepage⁴⁶¹
Pour chercher des pistolets;
Mais on leur dit qu'il fallait
Mettre cent écus en gage.
Alors Buloz, prudemment,
Dit : « Nous n'avons pas d'argent. »

VIII

Ils prirent les *Dames blanches*⁴⁶²
Pour s'en aller à Meudon
Acheter des mirlitons,
Afin que Gustave Planche
Pût faire baisser le ton
A messieurs du Feuilletton.

IX

L'ennemi se fit attendre
Jusqu'à trois heures un quart,
Ce qui fut canulant, car
Buloz brûlait de se rendre
Chez Madame Dudevant
Qu'il aimait passionnément.

X

Enfin, dans un beau carrosse,
Par deux beaux chevaux tiré,
Feuillide parut, paré
Comme pour un jour de noce;
De plus, Lautour-Mézeray ⁴⁶³,
Et deux petits pistolets.

XI

Alors les témoins, tous quatre
Devant donner le signal,
Retardent l'instant fatal
Où l'on allait voir combattre
Ces deux grands littérateurs,
Qui faisaient frémir d'horreur ⁴⁶⁴.

XII

Regnault regardait ses bottes
Sans pouvoir trouver un mot;
Feuillide dit : « A propos,
Je vais ôter ma culotte
Afin d'être plus dispos
Et de n'être pas *capot*. »

XIII

Buloz, s'asseyant par terre,
Saisi d'un effroi mortel,
S'écria : « Au nom du ciel,
Mes amis, qu'allez-vous faire ?
Que deviendra mon journal ?
Je m'en vais me trouver mal. »

XIV

« Messieurs, écoutez de grâce,
Dit Regnault aux assistants;
Je ne suis pas éloquent,
Mais, mettez-vous à ma place,
Je crois que certainement
Nous sommes tous bons enfants.

XV

Monsieur Planche a du courage
Et monsieur Feuillide aussi;
Pour nous, nous sommes ici
Pour empêcher le carnage.
Votre journal est charmant,
Le nôtre pareillement,

XVI

Vous avez raison entière,
Et nous, nous n'avons pas tort,
Vous ne craignez pas la mort
Et nous ne la craignons guère.
Je crois, sans vous offenser,
Qu'il est temps de s'embrasser. »

XVII

« Messieurs, c'est épouvantable »,
Leur dit Buloz tout suant,
« George Sand, assurément,
Est une femme agréable
Et pleine d'honnêteté
Car elle m'a résisté!! »

XVIII

« Messieurs, ce n'est pas pour elle,
Dit Planche, que je me bats,
J'ai ma raison pour cela;
Je ne sais pas trop laquelle;
Si je me bats c'est pour moi,
Je ne sais pas trop pourquoi. »

XIX

Buloz qui chargeait les armes
Avec du plomb à lapin,
Le prit alors sur son sein,
Et le baigna de ses larmes
En lui disant : « Mon enfant,
Vous êtes trop véhément. »

XX

Feuillide le gigantesque
Lui dit : « Monsieur, s'il vous plaît,
Donnez-moi mon pistolet;
Tous ces discours-là me *vesque*,
Je ne viens pas de si loin
Pour voir pleurer les témoins. »

XXI

Les combattants en présence
Firent feu des quatre pieds.
Planche tira le premier,
A cent toises de distance;
Feuillide, comme un éclair,
Riposta, cent pieds en l'air.

XXII

« Cessez cette boucherie »,
Crièrent les assistants,
« C'est assez répandre un sang
Précieux à la patrie;
Planche a lavé son affront
Par sa détonation. »

XXIII

Dedans les bras de Feuillide
Planche s'élance à l'instant,
Et lui dit en sanglotant :
« Nous sommes deux intrépides,
Je suis satisfait vraiment,
Vous aussi probablement. »

XXIV

Alors ils se séparèrent
Et depuis ce jour fameux,
Ils vécurent très heureux;
Et c'est de cette manière
Qu'on a enfin reconnu
De George Sand la vertu.

STANCES BURLESQUES A G. SAND ⁴⁶⁵

GEORGE est dans sa chambrette
Entre deux pots de fleurs,
Fumant sa cigarette
Les yeux baignés de pleurs.

Buloz, assis par terre,
Lui fait de doux serments,
Solange par derrière ⁴⁶⁶
Gribouille ses romans.

Planté comme une borne,
Boucoiran tout mouillé ⁴⁶⁷
Contemple d'un œil morne
Musset tout débraillé.

Dans le plus grand silence,
Paul ⁴⁶⁸, se versant du thé,
Écoute l'éloquence
De Ménard tout crotté.

Planche, saoul de la veille,
Est assis dans un coin,
Et se cure l'oreille
Avec le plus grand soin.

La mère Lacouture ⁴⁶⁹,
Accroupie au foyer,
Renverse la friture
Et casse un saladier;

De colère pieuse
 Guérault tout palpitant ⁴⁷⁰,
 Se plaint d'une dent creuse
 Et des vices du temps ;

Pâle et mélancolique,
 D'un air mystérieux,
 Papet ⁴⁷¹, pris de colique,
 Demande où sont les lieux ⁴⁷².

A GEORGE SAND

III ⁴⁷³

PUISQUE votre moulin tourne avec tous les vents,
 Allez, braves humains, où le vent vous entraîne ;
 Jouez, en bons bouffons, la comédie humaine ;
 Je vous ai trop connus pour être de vos gens.

Ne croyez pourtant pas qu'en quittant votre scène,
 Je garde contre vous ni colère ni haine,
 Vous qui m'avez fait vieux peut-être avant le temps ;
 Peu d'entre vous sont bons, moins encor sont méchants.

Et nous, vivons à l'ombre, ô ma belle maîtresse !
 Faisons-nous des amours qui n'aient pas de vieillesse ;
 Que l'on dise de nous, quand nous mourrons tous deux :

Ils n'ont jamais connu la crainte ni l'envie ;
 Voilà le sentier vert où, durant cette vie,
 En se parlant tout bas, ils souriaient entre eux ⁴⁷⁴.

REVUE ROMANTIQUE ⁴⁷⁵

HEUREUX l'homme au cœur pur qui peut, lorsqu'il se couche,
S'endormir sans Janin, sans Pyat et sans Gozlan !
Qui contemple du port les phrases de Latouche
Et les bons mots de Roqueplan !

Qui lit Charles Nodier sans comprendre une ligne,
Qui respecte Ballanche et qui ne l'ouvre pas,
Et qui ne pêche point une idée à la ligne,
Dans ce fleuve d'oubli qu'on nomme *les Débats* !

Qui ne se doute point du nom de Lacordaire !
Qui laisserait plutôt guillotiner Ampère
Que d'aller voir Bocage, exalté par Dumas,
Nasiller l'adultère en se tordant les bras !

Qui ne sait pas les goûts de M. de Custine,
Qui laisse George Sand au fond de sa cuisine,
Ascétiser son siècle une broche à la main !
Qui ne s'étonne pas lorsque Gustave Planche
Pour aller voir Gérard met sa chemise blanche,
Et qui voit sans pâlir Béquet cuver son vin.

Heureux l'homme innocent qui ripaille et qui fume
Lorsque Victor Hugo fait sonner dans la brume,
Les quatre pieds fourchus du cheval éreinté
Qui le porte en famille à l'immortalité !

Heureux qui de Musset n'a pas vu la coiffure
Et ses grands éperons qui n'éperonnent rien,
Bienheureuse surtout qui dans une onde pure
Ne l'a pas vu plonger son torse herculéen.

Heureux celui qui dort quand Prosper Mérimée
Un genou dans ses mains, absorbant sa fumée,
Mord, d'un air byronien, son cigare en papier
Et, du fond caverneux de son col de chemise,
Décoche en soupirant l'anecdote concise
Dont le trait satanique égaye le foyer !

Heureux qui, dans le vague, où Sénancour barbote
 S'inquiète aussi peu du sens de ses écrits,
 Que de ce qu'il pensait en ôtant sa culotte
 Sur l'herbe courte du Titlis!

Heureux qui n'a pas vu le pensif Sainte-Beuve,
 Pour son cœur dévoyé cherchant une âme sœur,
 Durant les soirs d'été répandre, comme un fleuve,
 Ses mystiques sermons et sa molle sueur.

Heureux qui n'a pas vu Balzac le drôlatique
 Lire, en bavant partout, *la Femme de trente ans*
 Et, tout ébouriffé de sa verve lubrique,
 De romans inconnus foirant une fabrique,
 Cracher, au trait final, ses trois dernières dents!

Heureux qui n'a pas vu, le soir, dans la coulisse,
 Errer sur les débris d'un proverbe tombé
 Le pâle de Vigny, vieux cygne en pain d'épice,
 Promenant son œil sombre et ses bons mots d'abbé!

Heureux l'homme robuste à la narine austère
 Qui peut avec Buloz causer une heure entière,
 Sans faire un haut le corps et se boucher le nez!
 Celui-là peut sur lui voir tomber le tonnerre,
 Et descendre sans peur dans les commodités ⁴⁷⁶!

LE SONGE DU REVIEWER

OU

BULOZ CONSTERNÉ ⁴⁷⁷

BULOZ est sur la grève,
 Pâle et défiguré,
 Il voit passer en rêve
 Gerdès tout effaré ⁴⁷⁸.
 La matière abonnable
 Se meurt du choléra.
 L'épreuve est déplorable;
 Il faut un errata.

Il voit son typographe
Transposer ses placards.
Des fautes d'orthographe
Errent de toutes parts;
Des lettres retournées
Frottent en se heurtant;
Des lignes avinées
Dansent en tremblotant.

De tous côtés aboient
Des contresens obscurs,
Et les marges se noient
Dans les *deleaturs*.
Il pleut des caractères,
Les *b* manquent dans tous,
Et des pages entières
Boivent comme des trous.

Lewe a fait héritage ⁴⁷⁹
De quatre millions;
Dumas meurt en voyage
Faute d'*Impressions*;
Dans les filles de joie
Musset s'est abruti;
Ampère en bas de soie
Pour l'Afrique est parti.

Brizeux est à la morgue,
Sainte-Beuve au lutrin;
Quinet est joueur d'orgue
A Quimper-Corentin;
Delécluse ⁴⁸⁰ est modèle
A l'atelier de Gros,
Roulin est infidèle
A ses choux les plus beaux ⁴⁸¹.

George Sand est abbesse
Dans un pays lointain;
Fontaney ⁴⁸² sert la messe
A Saint-Thomas d'Aquin;
Fournier ⁴⁸³ aux inodores
Présente le papier;

Et quatre métaphores
Ont étouffé Barbier ⁴⁸⁴.

Cette nuit Lacordaire ⁴⁸⁵
A tué de Vigny;
Lerminier sut se faire
Grotesque à Franconi ⁴⁸⁶;
Planche est gendarme en Chine,
Magnin ⁴⁸⁷ vend de l'onguent,
Le monde est en ruine.
Bonnaire est sans argent ⁴⁸⁸!!!

A GEORGE SAND

IV ⁴⁸⁹

IL faudra bien t'y faire à cette solitude,
Pauvre cœur insensé ⁴⁹⁰, tout prêt à se rouvrir,
Qui sait si mal aimer et sait si bien souffrir.
Il faudra bien t'y faire; et sois sûr que l'étude,

La veille et le travail ne pourront te guérir.
Tu vas, pendant longtemps, faire un métier bien rude,
Toi, pauvre enfant gâté, qui n'as pas l'habitude
D'attendre vainement et sans rien voir venir.

Et pourtant, ô mon cœur, quand tu l'auras perdue,
Si tu vas quelque part attendre sa venue,
Sur la plage déserte en vain tu l'attendras.

Car c'est toi qu'elle fuit de contrée en contrée,
Cherchant sur cette terre une tombe ignorée,
Dans quelque triste lieu qu'on ne te dira pas.

\\ Venise ⁴⁹¹.

V ⁴⁹²

TOI qui me l'as appris, tu ne t'en souviens plus
De tout ce que mon cœur renfermait de tendresse,
Quand, dans la nuit profonde, ô ma belle maîtresse,
Je venais en pleurant tomber dans tes bras nus!

La mémoire en est morte, un jour te l'a ravie
Et cet amour si doux, qui faisait sur la vie
Glisser dans un baiser nos deux cœurs confondus,
Toi qui me l'as appris, tu ne t'en souviens plus.

A UNE MUSE

OU

UNE VALSEUSE DANS LE CÉNACLE ROMANTIQUE

STANCES ⁴⁹³

QUAND Madame W(aldor) à P(aul) F(oucher) s'accroche⁴⁹⁴
Montrant le tartre de ses dents,
Et dans la valse en feu, comme l'huître à la roche,
S'incruste à ses muscles ardents ;

Quand, de ses longs cheveux flagellant sa pommette,
De son épine osseuse elle crispe les nœuds,
Coudoyant les valseurs, ainsi qu'une comète
Heurte les astres dans les cieux ;

Quand, d'un sourire affreux glaçant la contredanse,
Suspendue au collet du hanneton crépu,
Comme un squelette à la potence
Elle agite son corps pointu ;

Quand la molle sueur qui de son sein ruisselle
Comme l'huile d'un vieux quinquet,
Sur ses pieds avachis tombant de son aisselle
Fait des dessins sur le parquet ;

Et quand, brisée enfin par la valse rapide,
Nonchalante et fermant les yeux,
Elle laisse flotter sa mamelle livide,
Et darde un regard fauve au Werther pustuleux,

Alors, le ciel pâlit, la chouette siffle et crie,
Les morts dans leurs tombeaux se retournent d'horreur,
La lune disparaît, la rivière charrie,
Et Drouineau devient rêveur ⁴⁹⁵.

A BUFFON⁴⁹⁶

BUFFON, que ton ombre pardonne
 A ma témérité,
 D'ajouter une fleur à la double couronne
 Que sur ton front mit l'immortalité ;
 De chanter un talent dont s'honore la France,
 Si ma muse n'a le pouvoir,
 Elle peut être au moins l'écho de la science,
 En disant qu'Aristote avait moins de savoir,
 Pline surtout moins d'éloquence.
 Ces arbres, ces jardins, cette tour, ce beffroi
 Rappellent à l'esprit ton génie admirable,
 Ici j'aurai du moins laissé mon grain de sable
 Sinon des vers dignes de toi.

ÉPIGRAMME⁴⁹⁷

PAR propreté, laissez à l'aise
 Mordre cet animal rampant ;
 En croyant frapper un serpent
 N'écrasez pas une punaise.

GEORGE SAND

VI⁴⁹⁸

PORTE ta vie ailleurs, ô toi qui fus ma vie ;
 Verse ailleurs ce trésor que j'avais pour tout bien.
 Va chercher d'autres lieux, toi qui fus ma patrie,
 Va fleurir, ô soleil, ô ma belle chérie,
 Fais riche un autre amour et souviens-toi du mien.

Laisse mon souvenir te suivre loin de France ;
 Qu'il parte sur ton cœur, pauvre bouquet fané,
 Lorsque tu l'as cueilli, j'ai connu l'Espérance,
 Je croyais au bonheur, et toute ma souffrance
 Est de l'avoir perdu sans te l'avoir donné.

10 janvier 1835.

AUX CRITIQUES DU „CHATTERTON”
D'ALFRED DE VIGNY ⁴⁹⁹.

I

O CRITIQUE du jour, chère mouche bovine,
Que te voilà pédante au troisième degré !
Quel plaisir ce doit être, à ce que j'imagine,
D'aiguiser sur un livre un museau de fouine
Et de ronger à l'ombre un squelette ignoré !
J'aime à te voir surtout, en style de cuisine,
Te comparer sans honte au poète inspiré
Et gonfler ta grenouille aux pieds du bœuf sacré !

De quel robuste orgueil l'autre jour je t'ai vue
Te faire un beau pavois au fond d'une revue !
Oh ! que je t'aime ainsi, dépeçant tout d'abord

Quiconque autour de toi donne signe de vie,
Et puis, d'un laurier-rose, amer comme l'envie,
Couronnant un chacal sur le ventre d'un mort !

II

QUAND vous aurez prouvé, messieurs du journalisme,
Que Chatterton eut tort de mourir ignoré,
Qu'au Théâtre-Français on l'a défiguré ;
Quand vous aurez crié sept fois à l'athéisme,

Sept fois au contresens et sept fois au sophisme,
Vous n'aurez pas prouvé que je n'ai pas pleuré.
Et si mes pleurs ont tort devant le pédantisme,
Savez-vous, moucheron, ce que je vous dirai ?

Je vous dirai : sachez que les larmes humaines
Ressemblent dans nos yeux aux flots de l'Océan :
Qu'on n'en fait rien de bon en les analysant ;

Et quand vous en auriez deux tonnes toutes pleines,
En les laissant sécher, vous n'en aurez demain
Qu'un méchant grain de sel dans le creux de la main !

A NINON⁵⁰⁰

Avec tout votre esprit, la belle indifférente,
Avec tous vos grands airs de rigueur nonchalante,
Qui nous font tant de mal et qui vous vont si bien,
Il n'en est pas moins vrai que vous n'y pouvez rien.

Il n'en est pas moins vrai que, sans qu'il y paraisse,
Vous êtes mon idole et ma seule maîtresse ;
Qu'on n'en aime pas moins pour devoir se cacher,
Et que vous ne pouvez, Ninon, m'en empêcher.

Il n'en est pas moins vrai qu'en dépit de vous-même,
Quand vous dites un mot vous sentez qu'on vous aime,
Que, malgré vos mépris, on n'en veut pas guérir,
Et que d'amour de vous, il est doux de souffrir.

Il n'en est pas moins vrai que, sitôt qu'on vous touche,
Vous avez beau nous fuir, sensitive farouche,
On emporte de vous des éclairs de beauté,
Et que le tourment même est une volupté.

Soyez bonne ou maligne, orgueilleuse ou coquette,
Vous avez beau railler et mépriser l'amour,
Et, comme un diamant qui change de facette,
Sous mille aspects divers vous montrer tour à tour ;

Il n'en est pas moins vrai que je vous remercie,
Que je me trouve heureux, que je vous appartiens,
Et que, si vous voulez du reste de ma vie,
Le mal qui vient de vous vaut mieux que tous les biens.

Je vous dirai quelqu'un qui sait que je vous aime :
C'est ma Muse, Ninon ; nous avons nos secrets.
Ma Muse vous ressemble, ou plutôt, c'est vous-même ;
Pour que je l'aime encor elle vient sous vos traits.

La nuit, je vois dans l'ombre une pâle auréole,
Où flottent doucement les contours d'un beau front ;

Un rêve m'apparaît qui passe et qui s'envole ;
Les heureux sont les fous : les poètes le sont.

J'entoure de mes bras une forme légère ;
J'écoute à mon chevet murmurer une voix ;
Un bel ange aux yeux noirs sourit à ma misère ;
Je regarde le ciel, Ninon, et je vous vois ;

O mon unique amour, cette douleur chérie,
Ne me l'arrachez pas quand j'en devrais mourir !
Je me tais devant vous ; — quel mal fait ma folie ?
Ne me plaiguez jamais et laissez-moi souffrir.

LE PETIT MOINILLON ⁵⁰¹

CHARMANT petit moinillon blanc,
Je suis un pauvre mendiant.
Charmant petit moinillon rose,
Je vous demande peu de chose,
Accordez-le-moi poliment,
Charmant petit moinillon blanc.

Charmant petit moinillon rose,
En vous tout mon espoir repose.
Charmant petit moinillon blanc,
Parfois l'espoir est décevant.
Je voudrais parler mais je n'ose,
Charmant petit moinillon rose.

Charmant petit moinillon blanc,
Je voudrais parler franchement.
Charmant petit moinillon rose,
J'ai peur que le monde n'en glose.
Il me faut donc être prudent,
Charmant petit moinillon blanc.

Charmant petit moinillon rose,
Je ne sais quel démon s'oppose,
Charmant petit moinillon blanc,

A ce qu'on dorme en vous quittant.
N'en pourriez-vous dire la cause,
Charmant petit moinillon rose ?

Charmant petit moinillon blanc,
Il faut que votre œil, en passant,
Charmant petit moinillon rose,
Ait fait une métamorphose,
Car je ronfle ordinairement,
Charmant petit moinillon blanc.

Charmant petit moinillon rose,
L'homme propose et Dieu dispose,
Charmant petit moinillon blanc,
Jamais un proverbe ne ment ;
Permettez donc que je propose,
Charmant petit moinillon rose.

Charmant petit moinillon blanc,
Quand l'un donne et que l'autre rend,
Charmant petit moinillon rose,
Personne à perdre ne s'expose :
Et c'est le cas précisément,
Charmant petit moinillon blanc.

Charmant petit moinillon rose,
Si vous me donniez, je suppose,
Charmant petit moinillon blanc,
Votre étui noir brodé d'argent,
Je vous rendrais bien quelque chose,
Charmant petit moinillon rose.

Charmant petit moinillon blanc,
Je vous rendrais, argent comptant,
Charmant petit moinillon rose,
Ce que mes vers, ce que ma prose,
Pourraient trouver de plus galant,
Charmant petit moinillon blanc.

Charmant petit moinillon rose,
Jamais la fleur à peine éclore,
Charmant petit moinillon blanc,

N'aurait eu pareil compliment.
Je ferais votre apothéose,
Charmant petit moinillon rose.

Méchant petit moinillon blanc,
Vous direz « non » certainement.
Méchant petit moinillon rose,
Vous trouverez qu'à cette clause,
Vous perdez infailliblement.
Méchant petit moinillon blanc !

Hélas ! petit moinillon rose,
Mon cœur est pour vous lettre close,
Hélas ! petit moinillon blanc,
Il pourrait vous dire pourtant...
Mais, sur ce, je fais une pause,
Hélas ! petit moinillon rose.

A AIMÉE D'ALTON

I 502

DÉESSE aux yeux d'azur, aux épaules d'albâtre,
Belle muse païenne au sourire adoré,
Viens, laisse-moi presser de ma lèvre idolâtre
Ton front qui resplendit sous un pampre doré.

Vois-tu ce vert sentier qui mène à la colline ?
Là, je t'embrasserai sous le clair firmament ⁵⁰³,
Et de la tiède nuit la lueur argentine
Sur tes contours divins flottera mollement.

II 504

SI la flèche envenimée
Ne peut sortir de mon flanc,
La main de ma bien-aimée
Peut en essuyer le sang.

III 506

Vous demandiez un impromptu.
 Je l'ai tenté, mais n'y réussis guère.
 Soyez sûr ⁵⁰⁶ que pour vous complaire
 Je l'aurais fait si j'avais pu.
 A votre tour, essayez, ma maîtresse,
 Et faites-moi jusqu'au tombeau
 D'une douce et vieille tendresse
 Un impromptu toujours nouveau.

IV 507

AYANT passé la nuit à rimailleur,
 Malade encor de la Métromanie,
 Je voudrais bien, sur le cœur de ma mie,
 Tranquille et sage aujourd'hui sommeiller.
 Sage, ai-je dit ? est-ce une calomnie ?
 Venez, ma belle, et je vous en défie ;
 Entrez chez moi sans m'éveiller.

A ULRIC GUTTINGUER ⁵⁰⁸

OUI, cher Ulric, nous le voyions
 Ce ciel dont l'aspect vous amuse,
 Et même nous le *respirions*,
 Si ce mot plaît à votre muse.

Nous le voyions assurément :
 Entre nous, j'en conviendrai même,
 Nous avions le bonheur suprême
 De le voir double en ce moment.

Pour un chrétien, quel agrément !
 Jugez combien l'ivresse est sainte,
 Puisque, avec deux verres d'absinthe,
 On peut doubler le firmament.

Ne riez pas, l'absinthe est bonne ;
L'Écriture en parle beaucoup,
Et quelque part, Dieu me pardonne !
Notre Seigneur en but un coup.

C'était, je crois, sur la montagne
Qu'on appelle Gethsémani ;
Nous la vénérons fort ici,
Mais nous préférons le champagne.

Puisque vous venez nous vanter
Ce pendu qu'on adore à Rome,
Commencez donc par l'imiter :
Souvenez-vous qu'il s'est fait homme.

— Oui, cher Ulric, et nous courons
Au soleil, sur l'herbe fleurie,
Par les coteaux et les vallons,
Et nous menons gaiement la vie ;

Et nous rions, et nous trinquons
Au fond des bois sur la bruyère ;
Souvent même, ingrat, nous choquons,
A votre santé, notre verre.

Près de nous quand il vous plaira,
Vous vous étendrez sur la mousse ;
Nous croyons que la vie est douce
Et que Dieu nous excusera.

C'est un grand tort que la jeunesse,
Nous le savons. — Que voulez-vous ?
Puisque chaque âge a sa faiblesse,
Dites quelques *ave* pour nous ⁵⁰⁹.

A LA SŒUR MARCELINE ⁵¹⁰

J'ÉTAIS couché pâle et sans vie
 Dans un linceul de sang glacé
 Où la douleur et l'insomnie
 Pendant trois nuits ⁵¹¹ m'avaient bercé.

Pauvre fille, tu n'es pas belle,
 A force de veiller sur elle
 La mort t'a laissé sa pâleur ;
 En soignant la misère humaine
 Ta main s'est durcie à la peine
 Comme celle du laboureur.

Mais la fatigue et le courage
 Font briller ce pâle visage,
 Au chevet de l'agonisant.
 Elle est douce, ta main grossière,
 Au pauvre blessé qui la serre
 Pleine de larmes et de sang.

.

Poursuis ta route solitaire ⁵¹²,
 Chaque pas que tu fais sur terre,
 C'est pour ton œuvre et vers ton Dieu.
 Nous disons que le mal existe,
 Nous, dont la sagesse consiste,
 A savoir le fuir en tout lieu ;

Mais ta conscience le nie.
 Tu n'y crois plus, toi dont la vie
 N'est qu'un long combat contre lui,
 Et tu ne sens pas ses atteintes,
 Car ta bouche n'a plus de plaintes
 Que pour les souffrances d'autrui.

BOLÉRO ⁵¹³

QUAND résonne ta castagnette,
La plus leste et la plus coquette,
C'est Pépa, ma Pépita,
Mon beau lutin
Qui rit soir et matin.
Ah !... j'aime, j'aime...
Ah ! ah !... j'aime cette enfant-là.

Lorsqu'elle danse le dimanche,
L'œil au vent, le poing sur la hanche,
Ah ! Pépita, ma Pépita,
Tes beaux yeux bleus
Comme ils sont amoureux !
Ah !... j'aime... j'aime...
Ah ! ah !... j'aime cette enfant-là.

Si jamais Pépa m'oublie,
Si ma fleur, ma fleur chérie
Tombe brisée ou flétrie,
Toi, mon âme, et ma joie, et ma vie,
Tu pourras me trahir
Et moi mourir !...

Mais quelle folie ! O ma maîtresse !
Tes yeux pleins d'ivresse,
Le Seigneur les a faits
Aussi purs qu'ils sont beaux, aussi doux qu'ils sont vrais.
Allons ! ma belle
Cœur brave et fidèle,
Le soleil est dans les cieux.
Viens danser, viens chanter, et nous mourrons joyeux.

CHANSON ⁵¹⁴

HÉLAS ! hélas !
 Que de maux sur terre !
 Ah ! ah ! ah ! ah !
 Que de plaisirs ici-bas !

— Ah ! portons mon désespoir
 Loin de ma patrie...
 Je vais enfin te revoir,
 O belle Italie !

— J'ai perdu l'objet charmant
 Qui fut ma maîtresse...
 — Entrez chez nous un moment,
 Dit la belle hôtesse.

— Plaignez le mal amoureux
 Qui me désespère...
 Et toi la fille aux doux yeux,
 Remplis-moi mon verre.

STANCES A BULOZ ⁵¹⁵

BULOZ, ma dernière heure est-elle donc venue ?
 Dois-je enfin vous compter parmi mes ennemis ?
 N'est-il donc rien d'humain au fond d'une revue ?
 Et toute charité vous est-elle inconnue,
 Vous qui disiez jadis être de mes amis,
 De demander des vers que je vous ai promis ?

Vous ne savez donc pas dans quelle conjoncture
 Phébus vient, sous vos traits, me pousser un cartel ?
 O Dieu, sans mon respect pour la législation,
 Si le gouvernement et la littérature
 Reconnaissaient encor quelqu'un dans ce vieux ciel,
 J'invoquerais un Dieu si je savais lequel ⁵¹⁶ !

Rimer, ô mon ami ! vous voulez que je rime !
 Vous, à votre âge, un homme à qui j'ai cru la main,
 Sinon pleine d'écus, pure de sang humain !
 Vous qu'on voit en public feindre l'horreur du crime,
 Vous que Brindeau conseille et Sainte-Beuve estime ⁵¹⁷,
 M'enjoindre de rimer du jour au lendemain ⁵¹⁸ !

CONFESSION

D'UN ENFANT DE L'AUTRE SIÈCLE ⁵¹⁹

LE temps ne nous corrige pas
 Nous autres, personnes sensibles,
 En vain les muses inflexibles
 Voilent à nos yeux leurs appas ;
 ous nous attachons à leurs pas
 insi que des enfants terribles ;
 Les fautes ne servent de rien.
 Pour en éviter de nouvelles,
 Nous rimons mal, nous péchons bien.
 A défaut d'amour et de belles
 Les vers tourmentent nos cervelles
 Toujours... et nous nous obstinons,
 Comme en leur foi les hérétiques.
 Mil huit cent vingt ! nous éclosions
 Dans les *Mélanges poétiques* ⁵²⁰,
 Livre plein de prétentions
 Aux enivrements érotiques.
 Puis dix ans nous nous reposions
 Au sein des dames romantiques,
 Venaient après ?... je ne sais plus,
 Sinon que c'était du plus tendre,
 Du cœur brisé, des sens émus,
 Et beaucoup de vœux superflus.
 Dix nouveaux ans encor de fièvre !
 Arthur paraît, le malheureux ⁵²¹,
 Déplorablement vertueux,
 Triste réveil d'un charmant rêve !
 Est-ce la fin ? Hélas ! hélas !

Voilà que viennent les *Lilas* ⁵²² !
 C'est l'amitié qui les fait naître,
 Le temps d'éclore et de paraître,
 De parfumer une fenêtre,
 Et tout est dit de cette fois !
 C'en est bien fait, amis, mes maîtres ;
 Dans ces lieux où je vous reçois
 Vous ne trouverez plus de traîtres.
 Oh ! ces vers ! sont-ils négligés,
 Mal équipés, mal arrangés,
 Avec des trous à leur chemise !
 Et se présenter, ainsi faits,
 A leurs seigneurs, que de sottise !
 Pauvres amis, pardonnez-leur ;
 Ils connaissent bien leur faiblesse.
 Ils vous diront : excusez leur vieillesse,
 La grande faute de l'auteur ⁵²³.

LE VOYAGE A PONTCHARTRAIN ⁵²⁴

PAUL, un soir, par la droite rive ⁵²⁵
 Arrive
 Croyant voir Madame Aubernon ⁵²⁶,
 Mais non.

Où faut-il en quittant Versaille
 Qu'on aille ?
 Retrouver Hetzel à Meudon ?
 Va donc !

Hetzel, versant du vin à douze,
 En blouse,
 Régalait un de ses amis
 Bien mis.

La compagnie offre une prise,
 Surprise ;
 On sert au convive nouveau
 Du veau.

Mais, dit Hetzel, cassant sa croûte,
En route !
Pour voir Montfort et Pontchartrain
Bon train !

Je crois, dit Paul, que l'on m'invite
Bien vite ;
Ce n'est pas d'aller à Montfort
Mon fort.

Sur un cheval ou sur un âne
C'est crâne.
Mais, dit Hetzel, nous n'irons pas
Au pas.

Je vais tirer de ma sacoche
Un coche.
Prête ton tape-cul neuf,
Aubeuf !

Paul accède, et, bravant la Parque,
S'embarque !
Il quitte pour faire sept lieues
Ces lieux.

— Aubeuf, je trouve que ta hotte
Cahote ;
Nous sommes comme des harengs
En rangs !

— Mais, laisserons-nous dans l'attente
Ma tante ?
Dit Aubeuf ; j'ai d'un souper froid
Effroi.

Hetzel, tranquille et sans rancune
Aucune,
Dit : J'ai, ma foi, dans ce réchaud
Très chaud.

Le coche près d'une charrette
S'arrête !
O spectacle ! on découvre au loin
Du foin !

Mais, déjà, sur la nappe blanche,
L'éclanche
Fumait, écrasant de son poids
Des pois.

Et, couvrant d'un vin délectable
La table,
Une jeune enfant, douce à voir,
L'œil noir,

Le front baissé sous sa cornette
Fort nette,
Faisait froufrou de son jupon
Fripon.

— Messieurs, dit avec politesse
L'hôtesse,
Vous aviez deux coussins étroits
Pour trois.

— Non pas, dit Hetzel : sur mon âme,
Madame,
J'ai trouvé ce cabriolet
Mollet !

Mais Aubeuf comme une torpille
Roupille.
— Tu t'en vas déjà te coucher,
Cocher ?

Paul pourfend comme une flamberge
L'auberge ;
Hetzel va dans le poulailler
Bâiller.

Aussitôt viennent les punaises,
Bien aises
De pouvoir d'un jeune étranger
Manger.

Mais Hetzel, trouvant l'*Estafette* ⁵²⁷
Parfaite,
Lit jusqu'au jour ce matinal
Journal.

Dans son lit, Paul, dont le nez gonfle
Et ronfle,
Donne au diable tous ces taudis
Maudits.

Un roulier, tenant sa chandelle
Très belle,
Entre tout à coup en sabots
Pas beaux.

Mais déjà dans la cheminée,
Minée,
Voit ses enfants effarouchés
Couchés,

Et sur la gouttière que dore
L'aurore
Fait sa toilette un freluquet
Friquet.

Paul, se penchant à sa croisée
Boisée,
Découvre Hetzel, sous un hangard,
Hagard.

— Oh ! dit Paul, l'air vous enlumine
La mine ;
Vous n'avez pas très bien dormi,
L'ami !

— J'ai, dit Hetzel, fait un bon somme,
 En somme ;
 Mais je me suis levé matin,
 Mâtin !

Aubeuf, devant son haridelle
 Fidèle,
 Sous l'enseigne d'un cabaret
 Paraît.

Adieu, vallons, coteaux, campagnes,
 Montagnes !
 Paul rentre sur ses échalas
 Fort las.

Et, de retour, dans sa chambrette
 Proprette,
 Il trouve, sur son canapé
 Campé,

Bonnaire, qui, sombre, à peine ivre ⁵²⁸,
 Se livre
 A d'inconséquents et fréquents
 Cancans ⁵²⁹.

A MADEMOISELLE MELESVILLE ⁵³⁰

BÉNIS soient le moment, et l'heure, et la journée,
 Et le temps et les lieux, et le mois de l'année,
 Et la place chérie où, dans mon triste cœur,
 Pénétra de ses yeux la charmante douceur !

A MADAME JAUBERT ⁵³¹

QU'UN sot me calomnie, il ne m'importe guère.
 Que sous le faux semblant d'un intérêt vulgaire,
 Ceux mêmes dont hier j'aurai serré la main,
 Me proclament ce soir ivrogne et libertin,

Ils sont moins mes amis que le verre de vin
 Qui pendant un quart d'heure étourdit ma misère.
 Mais vous qui connaissez mon âme tout entière,
 A qui je n'ai jamais rien tu, même un chagrin,

Est-ce à vous de me faire une telle injustice,
 Et m'avez-vous si vite à tel point oublié ?
 Ah ! ce qui n'est qu'un mal, n'en faites pas un vice.

Dans ce verre où je cherche à noyer mon supplice,
 Laissez plutôt tomber quelques pleurs de pitié
 Qu'à d'anciens souvenirs devrait votre amitié.

MADRIGAL

A AUGUSTINE BROHAN ⁵³²

ADIEU, Brohan, rapportez-nous vos yeux
 Si charmants quand ils sont joyeux,
 Si doux quand vous êtes pensive !
 Avant d'aller sur l'autre rive
 Rencontrer fortune et succès
 (Tandis que je perds mon procès),
 Prenez votre mine attentive,
 Regardez-vous dans un miroir français.
 Vous voyez bien cette petite fille
 Après laquelle Meg ⁵³³ sautille,
 Ce rond visage au nez pointu,
 Amusant comme un impromptu,
 Cette taille leste et gentille,
 Ces perles fines, où babille
 L'esprit charmant de la famille,
 Cette fossette à l'air moqueur,
 Ces bonnes mains pleines de cœur,
 Ce corset qu'a serré Domange,
 Ce diabolin fait comme un ange,
 Que l'heureux Desmarests poudra...
 Ah ! Brohan, ma chère, en voyage,
 Est-il bien prudent, à votre âge,
 Que vous emportiez tout cela ?

EN LISANT LE JOURNAL ⁵³⁴

MÊME en pleurant, même en tremblant,
Même étourdi par ton tonnerre,
Je n'aurais pu suivre sur terre,
César, ton éperon sanglant,

Ni toi, belle âme mal coiffée,
Gros débauché de Mirabeau,
Dont la perruque ébouriffée
Remplit un immense tombeau.

Mais si deux figures pareilles
Habitaient dans ce pays-ci,
Devant leurs yeux, à leurs oreilles
Qui donc viendrait parler ainsi ?

L'on nous menace de nous battre
Entre deux bateaux à vapeur,
Et l'on nous dit : « Un contre quatre ! »
Et l'on nous propose la peur.

Que disait donc cet imbécile
Dans son grand vieux cœur innocent,
Quand il tombait à Belleville
Noir de poudre et rouge de sang ?

« Ils sont trop ! » Mais l'Europe entière
S'était alors mise en chemin,
Ce spectre dans son cimetière
S'avavançait le sabre à la main.

Français, succès ; — gloire, victoire ;
Si tout cela rime à peu près,
Chez nous, du moins on devrait croire
Que le hasard l'a fait exprès !

Depuis qu'en un autre langage,
On a si bien parlementé,
Il nous pousse un nouveau courage;
L'audace de la lâcheté.

Ce journal qui vous rompt la tête
Fait venir les larmes aux yeux,
Et pourtant, pourtant, c'est bien bête,
C'est bien enfant et c'est bien vieux.

Et je lisais pourtant près d'elle,
Ce long discours fade et malsain;
Son noble cœur — qu'elle était belle! —
Battait tout entier dans son sein.

BILLET A ARSÈNE HOUSSAYE ⁵³⁵

OUI, j'ai vu lever l'aurore!
Les rayons pâles encore
Dansaient sur le haut des toits,
Quand, sans souci d'Hippocrate
Qui m'avait dit : « Lis Socrate ! »
Me voilà courant les bois.

Pour ouïr les airs antiques,
Dans mes délires rustiques,
Je vais tout droit devant moi.
Monts, villas, forêts, l'espace,
Tout disparaît, tout s'efface!
De la terre je suis roi.

Voici Rueil, ce gai village
Sur qui plane au loin l'image
Du rouge et blanc cardinal,
Dans l'église j'imagine
Que rit encor Joséphine
Sous le marbre sépulcral.

Plus loin Malmaison, l'asile
Des royautés qu'on exile,
Se cache au pied du coteau.
Là, César, pendant ses veilles,
Consul, rêva les abeilles
De l'impérial manteau !

Verts bosquets de Louveciennes,
Oh ! que de fêtes païennes
Sous votre ombrage embaumé,
Lorsque la folle comtesse
Guidait les chœurs de l'ivresse
Pour Louis le Bien-Aimé !

Sous ces arbres que l'automne
Frappe d'or, mais découronne,
Que de baisers échangés !
Combien de nobles bacchantes
Sur leurs gorges provocantes
Ont effeuillé d'orangers !

Palais mignon et superbe !
Sur le velours de cette herbe
Où plus d'un beau sein roula,
Sous ce hêtre où je m'appuie,
Sur ce perron qui s'ennuie,
Du Barry vous enjôla.

Poète au charmant sourire,
Vous qui prenez pour écrire
Les vifs crayons de Latour,
Vous qui me contez l'histoire,
Sans beaucoup d'art oratoire,
De ces jours dorés d'amour,

Par vous je vois apparaître,
Comme aux nuits du royal maître,
Bals, concerts, jeux et festins,
Ducs chamarrés de dentelles,
Grandes dames point rebelles,
Petits abbés libertins.

Chapeaux dont la plume ondoie,
 Talons rouges, velours, soie,
 Tout l'adorable tableau,
 Le roman et le poème
 Dont vous seriez bien vous-même
 Le Laclos et le Watteau !

Pour rendre à tous ces beaux arbres,
 A ces buissons, à ces marbres,
 Leur éclat de neige et d'or,
 A la royale demeure,
 Oui, vous manquez à cette heure,
 — Mais à moi bien plus encor !

Crayonnés sous les arbres de Louveciennes, 5 octobre 1851⁵³⁶.

UNE PROMENADE AU JARDIN DES PLANTES

SONNET 537

Sous ces arbres chéris, où j'allais à mon tour
 Pour cueillir, en passant, seul, un brin de verveine,
 Sous ces arbres charmants où votre fraîche haleine
 Disputait au printemps tous les parfums du jour ;

Des enfants étaient là qui jouaient alentour ;
 Et moi, pensant à vous, j'allais traînant ma peine ;
 Et si de mon chagrin vous êtes incertaine
 Vous ne pouvez pas l'être au moins de mon amour.

Mais qui saura jamais le mal qui me tourmente ?
 Les fleurs des bois, dit-on, jadis ont deviné !
 Antilope aux yeux noirs, dis, quelle est mon amante ?

O lion, tu le sais, toi, mon noble enchaîné ;
 Toi qui m'as vu pâlir lorsque sa main charmante
 Se baissa doucement sur ton front incliné⁵³⁸.

SUR MES PORTRAITS ⁵³⁹

NADAR, dans un profil croqué,
 M'a manqué;
 Landelle m'a fait endormi
 A demi;
 Biard m'a produit éveillé
 A moitié;
 Le seul Giraud, d'un trait rapide,
 Intrépide,
 Par amour de la vérité
 M'a fait stupide;
 Que pourra pondre dans ce nid
 Gavarni ⁵⁴⁰ ?

SUR MADEMOISELLE CHAMPMESLÉ ⁵⁴¹

DANS ce siècle où l'on disputait
 Sur le moderne et sur l'antique,
 On dit que Champmeslé chantait
 Plutôt qu'elle ne récitait...
 Je le crois... mais quelle musique !

LE RHIN ⁵⁴²

O RHIN, sais-tu pourquoi les amants insensés,
 Abandonnant leur âme aux tendres rêveries,
 Par tes bois verdoyants, par tes larges prairies
 S'en vont par leur folie incessamment poussés ⁵⁴³ ?

Sais-tu pourquoi jamais les tristes railleries ⁵⁴⁴,
Les exemples d'hier, ni ceux des temps passés,
De tes monts adorés, de tes rives chéries,
Ne les ont fait descendre et ne les ont chassés ?

C'est que, dans tous les temps, ceux que l'homme sépare
Et que Dieu réunit iront chercher les bois,
Et des vastes torrents écouteront les voix.

L'homme libre viendra, loin d'un monde barbare,
Sur les rocs et les monts, comme au pied d'un autel,
Protester contre l'homme en regardant le ciel.

APPENDICES



APPENDICES

I

FRAGMENTS DE POÈMES

I. SUR LA POÉSIE ⁵⁴⁵

POURQUOI la poésie est-elle morte en France ?
On dit que le public vit dans l'indifférence,
Que le siècle est distrait, que tout meurt aujourd'hui ;
Bonaparte à Wagram était distrait, je pense ;
Il avait cependant son Ossian avec lui.
Depuis quand l'action nuit-elle à la pensée ?
Depuis quand a-t-on vu que le génie humain
N'aille plus au combat, comme le vieux Tyrtée,
Son glaive à la ceinture et sa lyre à la main ?
De quoi se plaignent donc le poète et l'artiste ?
Tant que l'humanité se meut, son âme existe
Aussi bien que son corps. — C'était votre métier,
Rêveurs, de la comprendre au lieu de la nier ;
C'est à vous de frapper les entrailles du monde
Comme Eblis a frappé les entrailles d'Adam,
De chercher où le cœur lui soulève le flanc,
De fendre d'un regard cette mine profonde,
Et de vous écrier, comme l'esprit du feu :
Ceci nous appartient et le reste est à Dieu !
Serait-ce par hasard que le siècle où nous sommes,
Messieurs les écrivains, soit trop petit pour vous ?
Ce siècle, c'est le nôtre ; il est ce que nous sommes,
L'Europe c'est la France et la France c'est nous.

II. LA NUIT DE JUIN ⁵⁴⁶

MUSES, quand le blé pousse, il faut être joyeux.
 Regarde ces coteaux et leur blonde parure.
 Quelle douce clarté dans l'immense nature !
 Tout ce qui vit ce soir doit se sentir heureux.

III ⁵⁴⁷

Puis je viens retrouver la place bien-aimée,
 De fleurs d'or et d'argent la pelouse embaumée,
 Je regarde des cieux l'aspect toujours nouveau,
 Et cette vérité qu'on a tant blasphémée
 Me vient alors au cœur que ce monde si beau
 Ne peut manquer d'un père et n'être qu'un tombeau.

IV. A MADAME RISTORI ⁵⁴⁸

SI jadis pour Rachel j'ai parlé d'espérance,
 Si pour la Malibran mon cœur s'est attristé,
 J'ai, du moins, grâce à toi, dans leur toute-puissance,
 Salué la grandeur, la force et la beauté.

Conserve-les longtemps ; celui qui t'en supplie
 A l'appel du génie eut le cœur toujours prompt ;
 Rapporte en souriant dans ta belle Italie
 Une fleur de France à ton front.

Quelqu'un m'avait bien dit, revenant de voyage,
 Que nous autres Français nous ne connaissions rien,
 Qu'il t'avait par hasard entendue au passage
 Et gardait dans son cœur un cri parti du tien.

Quelqu'un m'avait bien dit que, malgré la misère,
Le culte des grands dieux n'était pas oublié ;
Un grand peuple vaincu, le genou jusqu'à terre
N'avait pas encore plié ;

Que ces dieux de porphyre et de marbre et d'albâtre
Dont le monde romain autrefois fut peuplé,
Étaient vivants encore et que, dans un théâtre,
Une statue antique un soir avait parlé...

Et nous, indifférents jusques à la paresse,
Comment, dans ce temps-ci ne le serions-nous pas,
Lorsque le monde entier, quand à nous il s'adresse,
Ne sait s'il doit parler ni trop haut ni trop bas ?

* * *

Lorsque la Ristori m'appelle ⁵⁴⁹,
Lorsque Rachel parle un moment,
Dans mon cœur brille l'étincelle
Comme au soleil le diamant.

II

POÉSIES ATTRIBUÉES A ALFRED DE MUSSET

INNO EBRIOSO ⁵⁵⁰

QUE le Chypre embrasé circule dans mes veines !
Effaçons de mon cœur les espérances vaines,
Et jusqu'au souvenir
Des jours évanouis, dont l'importune image
Comme au fond d'un lac pur un ténébreux nuage
Troublerait l'avenir !

Oublions, oublions ! La suprême sagesse
Est d'ignorer les jours épargnés par l'ivresse,
Et de ne pas savoir
Si la veille était sobre, ou si de nos années
Les plus belles déjà disparaissaient, fanées
Avant l'heure du soir.

Qu'on m'apporte un flacon, que ma coupe remplie
Déborde, et que ma lèvre, en plongeant dans la lie
De ce flot radieux,
S'altère, se dessèche et redemande encore
Une chaleur nouvelle à ce vin qui dévore
Et qui m'égale aux dieux !

Sur mes yeux éblouis, qu'un voile épais descende,
Que ce flambeau confus pâlisce ! et que j'entende,
Au milieu de la nuit,
Le choc retentissant de vos coupes heurtées,
Comme sur l'Océan les vagues agitées
Par le vent qui s'enfuit !

Si mon regard se lève au milieu de l'orgie,
Si ma lèvre tremblante et d'écume rougie,
Va cherchant un baiser,
Que mes désirs ardents sur les épaules nues
De ces femmes d'amour, pour mes plaisirs venues,
Ne puissent s'apaiser.

Qu'en mon sang appauvri leurs caresses lascives
Rallument aujourd'hui les ardeurs convulsives
D'un prêtre de vingt ans,
Que les fleurs de leurs fronts soient par mes mains semées,
Que j'enlace à mes doigts les tresses parfumées
De leurs cheveux flottants.

Que ma dent furieuse à leur chair palpitante
Arrache un cri d'effroi ; que leur voix haletante
Me demande merci !
Qu'en un dernier effort mes soupirs se confondent,
Par un dernier défi que nos cris se répondent
Et que je meure ainsi !

Ou si Dieu me refuse une mort fortunée ;
De gloire et de bonheur à la fois couronnée,
Si je sens mes désirs,
D'une rage impuissante immortelle agonie,
Comme un pâle reflet d'une flamme ternie,
Survivre à mes plaisirs ;

De mon maître jaloux, insultant le caprice,
Que ce vin généreux abrège le supplice
Du corps qui s'engourdit ;
Dans un baiser d'adieu que nos lèvres s'éteignent,
Qu'en un sommeil glacé tous mes désirs s'éteignent,
Et que Dieu soit maudit.

SUR H. DE LATOUCHE ⁵⁵¹

IL fuit, il se cache, il se couche
Au fond de la Vallée aux Loups,
Sol où ses lauriers sont des houx.
Dormez bien, Monsieur de Latouche.

A HENRI CANTEL ⁵⁵²

O vous, du Pinde enfant gâté,
Que les neuf sœurs ont allaité
Et promené par la lisière,
Qui, malgré leur sagesse austère
Et leur vieille virginité,
Par elles vous êtes vu père
Avant l'âge de puberté ;
Attendant l'immortalité,
Buvez dans la source féconde
Du plaisir et de la gaîté ;
L'esprit, ainsi que la beauté,
Pour orner et charmer le monde,
N'attend pas la majorité.

L'HABIT VERT ⁵⁵³

CHANSON

L'HEURE a sonné... pourtant ta main
 Est encor dans la mienne ;
 Il est déjà presque demain...
 De moi qu'il te souviene.
 Épargne-moi ! ne pleure pas...
 Je pars, voici l'aurore.
 Non, Margot, pas encore ! (*bis*)
 Souffrir tant que tu voudras,
 Mais dire adieu, je ne sais pas.

CHŒUR FINAL

Nous n'avons ni pain sur la planche,
 Ni doux loisirs pour les amours !
 Ne perdons pas notre dimanche :
 Dieu n'en fait qu'un tous les huit jours.

SATIRE CONTRE L'ACADÉMIE ⁵⁵⁴

HIER s'ouvrit avec bienséance
 La séance,
 Qui fit l'auteur du *Chandelier*
 Chancelier ⁵⁵⁵.

Debout ruisselait comme un fleuve
 Sainte-Beuve ;
 Dans un angle le beau Mignet
 Se peignait,

Dupin aîné, tribun honnête,
 Sans sonnette,
 Rêvait de ses chers montagnards
 Si criards.

On entendait, voix de crécelle,
Docte et grêle,
Comme un vieux coq dans un jardin
Girardin ⁵⁵⁶ !

Grand Romain en habit de ville,
Pongerville
Semblait être à la fois César
Et Nisard.

Briffaut avait des soins de père
Pour Ampère,
Et roucoulait comme un ramier :
« Récamier ⁵⁵⁷ ! »

Baour, sourd de ses vers qu'il beugle
En aveugle,
Allait chantant d'un ton sciant
Ossian.

Viennet disait d'un air affable
Une fable ;
On le trouvait bête, et Tissot ⁵⁵⁸
Semblait sot.

Cousin cherchait d'un air tragique
Sa logique,
Et tonnait, dévot éloquent,
Contre Kant.

Un autre narrait la surprise
D'Héloïse,
Il fallait bien qu'il s'amusât
Rémusat !

Mais soudain en trembla d'emblée
L'assemblée,
De par Bacchus ! c'était Musset
Qui disait :

« Crois-tu qu'on lise pour des prunes
A des brunes
Ton long poème peu commun,
Cher Lebrun ⁵⁵⁹ ?

Sois tranquille, la chaste muse
Qui t'amuse,
Ne deviendrait jamais catin
Chez Patin. »

Nous montrant à la fois Narcisse
Et Jocrisse,
Parleras-tu chaque jeudi,
Salvandy ⁵⁶⁰ ?

Quand tu reçus ta grosse épouse
Peu jalouse,
Tu ne gagnas pas le gros lot,
Ancelot.

Ajoutant à la platitude
L'attitude,
Tomberas-tu de mal en pis,
Cher Empis ?

Ne feras-tu donc rien qui vaille
O Noailles ?
Depuis que j'ai lu *Maintenon*,
Je dis non.

Sur ton dos, Riquet à la Houppe,
Quelle loupe !
Tu ne suis pas ton droit chemin,
Villemain ⁵⁶¹.

Dans tes culottes sans bretelles,
Lacretelle ⁵⁶²,
Dis-moi, proluxe historien,
N'est-il rien ?

Tu te crois donc, gendre de Dosne,
Long d'une aune ?
D'un homme tu n'es pas le tiers,
Petit Thiers !

De peur de devenir enceinte,
Quand ta sainte
Se gare au lit... de son époux...
Non, des poux,

Dans cette légende érotique
Et biblique,
Tu te montres, Montalembert,
Un peu vert ⁵⁶³.

Pédant entre tous les quarante,
O Barante,
J'ai ton froid récit bourguignon
En guignon.

Au loin va te faire lanlaire
Saint-Aulaire,
Et redeviens ambassadeur
Par pudeur !

Pasquier, chez madame de Boigne,
Qui te soigne,
Console-toi, près d'un bon feu,
D'être feu.

Aux vieux chats de l'ancienne Chambre
En décembre,
Vieux rat, tu fus donc immolé,
O Molé !

Guizot, d'une autre dynastie
Piètre hostie,
Flattant Berryer, tu prends pour saint
Henri Cinq.

Flourens, dans ton Jardin des Plantes
Tu t'implantes,
Pour garder ta longévité
En santé.

Scribe, vrai scribe, par douzaines
Faire des *Chaînes*,
Bâcle des *Bertrand et Raton*,
Marmiton !

Lorsque ta verve est comprimée,
Mérimée,
Bayle te sert à nier Dieu,
Palsambleu !

Nous trouvant un peuple servile,
Tocqueville
Aux radotages de Franklin
Est enclin.

Sage et mou, dans sa pâle prose,
Fade et rose,
J'ai deviné ce que Vitet
Évitait.

Vigny, berger de sa montagne,
Accompagne,
Soufflant dans ses plus doux pipeaux,
Ses troupeaux.

Hugo, dans sa verve énergique,
En Belgique,
Nous a lancé comme un soufflet
Son pamphlet ⁵⁸⁴.

Chaque jour leur chantant matines,
Lamartine
Rappelle à ses chers souscripteurs
Ses malheurs.

DÉCLAMATION ⁵⁶⁵

HÉLAS ! mon front se ride ;
Hélas ! l'amour moqueur
A fui ma lèvre avide,
Hélas ! vous êtes vide,
Hélas ! hélas, mon cœur !

Oh ! comme la jeunesse
Nous dit bien vite adieu !
Oh ! comme elle nous laisse
Et s'en va la traîtresse,
Où ?... Demandez à Dieu.

Mais puisque notre vie
Ne doit plus refleurir,
Puisque l'aube ravie
A trompé notre envie,
Il est temps de mourir.

A MISS ANNA X. ⁵⁶⁶

QUAND je vous ai connue,
Je déclamais ainsi,
Car mon âme était nue ;
La nuit était venue,
Le désespoir aussi.

Mais un rayon, Madame,
Mais un rayon de toi,
A réchauffé mon âme
Et ranimé la flamme
Qui s'éteignait en moi.

J'ai retrouvé le livre
Qui seul peut me charmer :
A présent tout m'enivre ;
A présent je veux vivre,
Vivre pour vous aimer.

A UNE ESPAGNOLE ⁵⁶⁷

STANCES IMPROVISÉES PAR ALFRED DE MUSSET
SUR UN RYTHME DE VICTOR HUGO

J E voudrais être la duègne
Qui te peigne,
Quand, le matin, tes cheveux
Baignent ton épaule blanche
Et ta hanche,
Ondoyant en reflets bleus.

Que ne suis-je la mantille
D'où scintille
L'étoile de ton œil noir ;
Et, s'embaumant à la fièvre
De ta lèvre,
Ton bouquet jeté le soir !

Et la colombe au bec rose,
Qui, folle, ose
Frôler ton col élégant ;
Et l'éventail de la Chine
Qui s'incline
Sous ta main blanche sans gant !

Et la bottine jalouse,
D'Andalouse,
Enfermant ton pied mutin ;
Et le lin parfumé d'ambre
Où se cambre
Ton souple corps de satin ;

Puis à ton sein le doux rêve
Qui soulève
La croix de ton chapelet,
Enfin, de ta jarretière,
Femme altièrè,
Le riche et léger stylet !

A UNE VIEILLE COQUETTE ⁵⁶⁸

A Flore elle a fait ce larcin ;
C'est un printemps-miniature !
Elle a des roses dans sa main,
Et des boutons sur la figure...

SUR "DENISE,, D'AURÉLIEN SCHOLL ⁵⁶⁹

Si Denise eût été fidèle,
Dans son amour trop assidu,
Tout ce que tu réclamaïs d'elle
Chez d'autres tu l'aurais perdu !

SUR ARVERS ⁵⁷⁰

C'EST moi qui suis l'étoffe,
O philosophe !
Et ton Arvers
N'est que l'envers.

A MADAME PANCKOUCKE ⁵⁷¹

P AR vos talents divers vous charmez votre vie,
Auprès de vous on peut croire au bonheur ;
Non, ce n'est pas à moi d'aspirer au génie,
C'est à vous de l'unir au langage du cœur.
Kératry de l'amour nous trace la peinture,
On peut vous l'envoyer pour saisir la nature ;
Une femme est toujours un merveilleux appui.
Comment auprès de vous peut-on rester son maître ?
Kent était philosophe ; il eût cessé de l'être
En vous voyant et j'ai fait comme lui.

NOTES

POÉSIES NOUVELLES

1. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1833. Ce poème fut, d'après Paul de Musset, inspiré par le suicide d'un jeune homme qui, comme Alfred de Musset lui-même, était un habitué du Café de Paris où l'on jouait gros jeu, et qui, racontait-on, avait déclaré qu'il se tuerait, quand il aura dépensé (ou perdu, je pense) son dernier écu. Paul de Musset assure que ce jeune homme avait résolu de se brûler la cervelle et qu'il le fit courageusement. (Cf. Notice sur Alfred de Musset dans l'édition des Amis du Poète, X, 16) J'ai lu quelque part que le jeune désespéré, au lieu de se brûler la cervelle, se pendit à un arbre du bois de Boulogne. M. O. D. (Octave Delepierre), dans une note communiquée à l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* (10 août 1874), fait penser que le malheureux songea d'abord à s'asphyxier. Il n'avait pas encore dépensé son dernier écu, car il lui restait, paraît-il, d'une fortune rapidement dissipée, une vingtaine de mille francs. L'avait-il oublié ? En tout cas, il y repensa à temps et il consentit à vivre. « Il cassa le carreau de sa fenêtre », dit M. O. D. et « ces vingt mille francs dépensés, il accomplit son suicide ». Mais M. O. D. ne dit pas comment, s'il s'asphyxia de nouveau, ou s'il se pendit, ou s'il se brûla la cervelle. Aucun des trois informateurs ne dit le nom de ce jeune homme et, en effet, ce nom importe peu, à supposer que tous les trois aient parlé du même. M. O. D., du moins, donne une initiale. Le suicidé, qui était orphelin, s'appelait C***. Trente-deux ans après, un indiscret trouvant ce renseignement dans l'*Intermédiaire*, y exprima le désir que le nom de M. C*** fût enfin écrit « en toutes lettres ». Ce curieux, qui se contentait d'ailleurs de signer S., n'eut pas satisfaction. Qui donc, en 1906, pouvait se souvenir du suicidé de 1833 ?

Alfred de Musset lut la première partie de *Rolla* chez M^{me} Tattet la mère, un jour que s'y trouvaient à déjeuner plusieurs écrivains, parmi lesquels Sainte-Beuve, Antony Deschamps, Ulric Guttinguer. L'auditoire accueillit cette lecture « avec des transports de joie ». Paul de Musset raconte encore que le lendemain du jour de la publication de *Rolla* dans la *Revue des Deux Mondes* (donc le 16 août), « Alfred de Musset, au moment d'entrer à l'Opéra, jeta son cigare sur les marches du théâtre. Et Paul de Musset ajoute : « Il vit un jeune homme qui le suivait ramasser à la dérobée ce bout de cigare et l'envelopper soigneusement dans un morceau de papier, comme une relique précieuse. Souvent il m'a dit que jamais compliments, signes de distinction ni récompenses ne l'avaient touché au cœur comme ce témoignage naïf d'admiration et de sympathie ». (*Biographie*, p. 118.)

2. VAR. : « ... au soleil avec les fleurs des eaux. » (*Rev. des Deux Mondes*.)

3. A rapprocher de ces vers ce passage de la *Confession d'un Enfant du siècle* (V^e partie, chap. vi) : « Que ceux qui ne croient pas au Christ lisent cette page ; je n'y croyais pas non plus. Ni enfant, ni au collège, ni homme, je n'avais hanté les églises ; ma religion, si j'en avais une, n'était ni rite ni symbole, et je ne croyais qu'à un Dieu sans forme, sans culte et sans révélation. Empoisonné, dès l'adolescence, de tous les écrits du dernier siècle, j'y avais sucé de bonne heure le lait stérile de l'impiété... » Puis, retour à la prière : « Je suis né dans un siècle impie, et j'ai beaucoup à expier. Je ne t'ai jamais cherché dans les temples mais, grâce au Ciel, là où je te trouve je n'ai pas encore appris à ne pas trembler [...]. Souviens-toi qu'un infortuné n'a pas osé mourir de sa douleur en te voyant cloué sur ta croix ; impie, tu l'as sauvé du mal ; s'il avait cru tu l'aurais consolé. Pardonne à ceux qui l'ont fait incrédule, puisque tu l'as fait repentant ; pardonne à tous ceux qui blasphèment ! ils ne t'ont jamais vu sans doute lorsqu'ils étaient au désespoir ». (Pp. 346 et 348, édition Biré, chez Garnier frères.)

4. Ce vers a fait beaucoup écrire. On l'a trouvé obscur et il l'est en effet. Les commentateurs se sont ingéniés à l'éclaircir. Faguet, qui était fécond en commentaires, et qui commentait fort intelligemment, a écrit dans l'étude sur *Alfred de Musset* de son *Dix-neuvième siècle* (p. 287 de la 32^e édition) que « c'est devenu un jeu de s'essayer à expliquer » ce vers, et, prenant part aussitôt à ce jeu, il dit : « Peut-être faut-il entendre qu'autrefois les comètes passaient pour apporter aux mondes usés une matière nouvelle : « *Des mondes épuisés, ranimez la vieillesse* » (Voltaire, *Épître à Mme du Châtelet sur la philosophie de Newton*) ; qu'aujourd'hui, au contraire, leurs révolutions étant connues, elles n'ont fait que reculer ces limites de l'inconnu au delà desquelles l'humanité place ses Dieux, et ont ainsi dépeuplé le ciel de sa divinité. Voilà mon explication ; et, comme dit Cécile dans *Il ne faut jurer de rien* : « Je vous la donne pour ce qu'elle vaut ».

Étudiant à son tour ce passage de Rolla, M. E. Chambry, professeur de l'Université, dans la *Revue Universitaire* (janvier 1917), présentait le mot « comètes » comme une coquille et proposait qu'on lût « conquêtes », le sens du vers étant, selon lui, que les conquêtes de la science moderne avaient dépeuplé le ciel des dieux que la croyance des anciens attachait aux corps célestes et chassé de la terre toutes ces divinités qui « marchaient et respiraient » parmi les hommes. Mais en 1919, et dans la même revue, un autre professeur de l'Université, M. Henri Chaix, déclara tenir pour bon le terme « comètes » par la raison que les apparitions de comètes furent fréquentes dans le premier tiers du xix^e siècle. Il y en eut, notamment en 1822, en 1825, en 1829, en 1832. Ces retours, que la science pouvait prévoir avec exactitude, révèlent dans la mécanique céleste une rigueur supérieure aux volontés d'une divinité et qui finit par faire paraître la divinité comme impuissante, puis comme inutile, puis comme inexistante.

Aucune de ces explications, malgré leur ingéniosité, ne parut

absolument convaincante et il subsista des partisans des « comètes » et des partisans des « conquêtes ».

En 1921, dans les fascicules 1-2 des *Leuwensche Bijdragen*, un auteur américain, M. B. M. Woodbrige, essaya à son tour de jeter quelque lueur sur — selon le titre de son étude — *An obscure verse of Rolla*. M. Woodbrige est pour « comètes » et il pense que ces comètes sont « les grands hommes : Napoléon, Gœthe, Voltaire, etc., dont parle la *Confession d'un Enfant du siècle* ». En 1927, M. Fernand Vandérem qui avait d'abord adopté « conquêtes », sur le raisonnement de M. Chambry, revint à « comètes », dans un article qui parut le 1^{er} avril dans le *Bulletin du Bibliophile* ; ses raisons n'étaient pas celles de M. Woodbrige. Il rappelait les vers :

Restons, l'étoile vagabonde
Dont les sages ont peur de loin
Peut-être en emportant le monde
Nous laissera dans notre coin,

de la pièce *Madame la Marquise* et de la note qui les éclaire : « Dans ce temps-là on parlait beaucoup de la comète de 1832 ». (Voir *Premières Poésies*, p. 77.) Cette comète était, en effet, annoncée, et on la redoutait, car on croyait qu'elle pouvait heurter la terre. M. Vandérem ne voyait donc « rien d'étonnant à ce que Musset ait évoqué la dévastation du ciel par tant de comètes, soit en balade, soit en perspective ».

En 1927 aussi, dans la *Revue belge de Philologie et d'Histoire* (n° 3-4), M. Ludovic Jamet a publié sous le titre de : *le Vers des Comètes de Rolla et ses alentours*, un commentaire savant et fort étendu, qui n'a pas moins de trente pages in-8, et que, par conséquent, il est impossible de résumer ni d'analyser dans cette note. Dans cette étude où il rappelle ces vers de *la Coupe et les Lèvres* :

Tels les analyseurs égorgent la nature
Silencieusement, sous les cieux dépeuplés,

M. Jamet conclut que les comètes de Rolla sont les maîtres de l'impiété au XIX^e siècle, ou encore « les analyseurs » comme le disent les vers qu'on vient de rappeler.

La discussion reprit en 1929 sur l'intervention d'un poète d'Avignon, M. Paul Manivet, qui, dans le journal *le Mistral*, décréta, sans avoir, semble-t-il, connu les polémiques antérieures, que le mot « comètes » était fautif et que « il faut lire conquêtes ». Ce propos fit du bruit jusqu'à Paris. M. Paul Manivet fut loué dans le *Figaro* pour la grande ingéniosité de son esprit. Il fut approuvé dans le *Journal des Débats* au nom du bon sens. Cependant tout le monde ne fut pas de l'avis de M. Paul Manivet, et dans le *Journal des Débats* même, le 28 octobre, M. Joseph Vianey écrivit qu'il tenait pour « comètes », rappela et approuva, en l'attribuant à Edmond Biré, l'explication de Faguet, et déclara discerner l'origine du vers de Musset dans la dernière strophe de l'ode d'Écouchard-Lebrun sur l'*Enthousiasme*. Cette strophe dit :

*Ces comètes échevelées
 Qui fendent l'air d'un sol brûlant
 Égarent leurs sphères ailées
 Aux yeux d'un vulgaire tremblant;
 Il craint que leur fatale route
 N'embrase la céleste voûte
 Et ne détruise l'Univers;
 Mais à l'œil puissant d'Uranie,
 Leur désordre est une harmonie
 Qui repeuple les cieux déserts.*

M. Vianey pense que cette ode « aujourd'hui oubliée, mais alors fameuse », Musset « l'avait sans doute apprise à l'école comme tous les jeunes gens de sa génération ». Musset a peut-être en effet appris cette ode ; mais peut-être ne l'a-t-il pas apprise. Comment en décider ? M. Joseph Vianey, avec une prudence naturelle à un érudit, se garde bien d'être affirmatif. Ainsi que le rappelait M. Fernand Vandérem, Alfred de Musset a déclaré qu'en 1830, on parlait beaucoup de la Comète de 1832, dont on redoutait la venue. Que savons-nous de ces conversations ? des désastres que l'on pouvait y prévoir, y imaginer ? Toutes les sources des œuvres littéraires ne sont pas des sources écrites. Alfred de Musset n'a-t-il pas pu se souvenir de propos qu'il a pu entendre, et où il n'est pas invraisemblable que la crainte populaire traduite par Lebrun dans ces vers ait été exprimée et commentée ?

Dans un nouvel article, — celui-ci d'une vingtaine de pages — publié dans le *Mercure de France* le 1^{er} janvier 1930, M. Ludovic Jamet, citant à son tour la strophe de Lebrun, y souligne, non pas, comme Joseph Vianey, le dernier vers mais les vers 4 à 7 « qui contiennent déjà, non la pensée, mais l'image du vers si discuté ». M. Ludovic Jamet, confirmant les conclusions de son article antérieur, écrit : « En définitive, Musset, détaché des idées religieuses par Goethe, Byron et Courier, confirmé dans son scepticisme par les défenseurs du *Globe* libéral et surtout saint-simonien, dégoûté de la vie et poussé ainsi au libertinage, uniquement, s'imagina-t-il, par les doctrines des uns et des autres, le leur reproche amèrement et, généralisant son cas, en faisait le mal du siècle : telles sont les vues morales de l'auteur de *la Coupe et les Lèvres*, de *Rolla*, de *la Confession*. En tant que ces deux groupes successifs des continuateurs de Voltaire « dépeuplent les cieux », ils sont les « comètes ».

5. Sur son exemplaire de l'édition de 1840 des *Poésies complètes* d'Alfred de Musset, Sainte-Beuve, en marge de ce vers, a noté : « Quelle chute ! ».

6. On a raillé ce vers capable de scandaliser un naturaliste, à moins qu'il ne le mette en joie. On s'est gaussé de cette cavale étonnante qui peut boire l'eau du ciel sur les palmiers, exploit bien impossible à toute cavale même sauvage, exploit que seule, une girafe pourrait tenter mais que, quelle que fût la hauteur de son cou, elle ne saurait accomplir sur des palmiers poudreux.

Oui, mais à la lecture des trois vers suivants, comment ne pas se dire que si la cavale cherche un puits c'est qu'elle ne comptait pas boire l'eau du ciel *sur* les palmiers ? Si, au contraire, il y avait : *sous* les palmiers, tout ne deviendrait-il pas vraisemblable, cohérent, donc satisfaisant pour l'esprit ? On a, il est vrai, imprimé *sur* dans toutes les éditions. Mais ce vers ne serait pas le seul dans l'œuvre des poètes, et même dans l'œuvre de Musset, dont, d'édition en édition, l'incorrection eût été perpétuée.

7. Sur son exemplaire Sainte-Beuve souligne « *dégoûtant de pluie* » et « *tes cheveux sont mouillés* » ; en marge il note : « changement et substitution de scène ».

8. VAR. : « ... retombé avec un rire affreux ». (*Revue des Deux Mondes.*) Drôle.

9. Cf. *Namouna*, chant II, strophe XL. (*Premières Poésies*, p. 268.)

10. VAR. : « ... son manteau parfumé ». (*Rev. des Deux Mondes.*)

11. En marge de ces treize derniers vers Sainte-Beuve note : « Le vrai à côté du faux ».

12. Dans le numéro même de la *Revue des Deux Mondes* où parut *Rolla*, fut inséré ce billet d'Alfred de Musset : « A la publication de ces feuilles, un ami me fait apercevoir que ce vers appartient, à peu de chose près, à un drame représenté à l'Odéon et à la Porte-Saint-Martin. Le lecteur me pardonnera une erreur de mémoire qui sera remplacée dans le recueil dont le poème de *Rolla* fait partie ». Le drame qui avait été représenté à la Porte-Saint-Martin (le 11 août 1831) et repris à l'Odéon (le 24 décembre de la même année) est *Marion Delorme* de Victor Hugo, où il y a ces vers :

« MARION, à Didier.

Parle-moi, voyons, parle, appelle-moi Marie.

DIDIER

Marie ou Marion ? »

Alfred de Musset, quand *Rolla* parut dans le recueil des *Poésies* de 1840, oublia ou négligea de changer son vers.

13. VAR. : « Sous les rideaux dorés ». (*Rev. des Deux Mondes.*)

14. En marge des huit vers qui finissent là, Sainte-Beuve notait : « Beau cri ».

15. Plusieurs des vers de ce passage se trouvaient déjà, à de menues différences près, dans la scène que Musset supprima de *la Coupe et les Lèvres*. Voir *Premières Poésies*, note 296.

16. Le Commandeur de *Don Juan*.

17. Mot prononcé, dit-on, par Marcus-Julius Brutus vaincu et au moment où il allait se donner la mort, mais qui ne serait que la citation de deux vers d'un auteur tragique inconnu.

18. Victor de Lasere, dit Escousse, né à Paris en 1813, s'était suicidé par asphyxie le 18 février 1832 parce qu'il n'avait pas trouvé au théâtre les succès qu'il espérait. Pour un auteur dramatique aussi jeune il avait eu pourtant de la chance, ayant déjà fait représenter trois

pièces : *Farruck le Maure*, drame en vers, au Théâtre de la Porte Saint-Martin le 25 juin 1831 ; *Pierre III*, tragédie en cinq actes, au Théâtre-Français le 28 décembre suivant ; *Raymond*, drame en trois actes en prose, au Théâtre de la Gaîté le 12 février 1832. Pour cette pièce Victor Escousse avait eu un collaborateur, Auguste Lebas, né en 1811, et auteur de poèmes. *Farruck*, qui n'est pas un drame remarquable, eut cependant du succès ; *Pierre III* en eut moins, le public fut plus froid et la critique plus sévère ; *Raymond* n'en eut pas du tout. Les deux auteurs furent désespérés. Ils ne purent pas supporter leur insuccès plus de six jours ; impuissants à reprendre confiance dans l'avenir, ils résolurent de mourir. Leur suicide fut décidé pour le milieu de la nuit et Escousse, en langage d'auteur dramatique, écrivit à son ami : « Je t'attends à onze heures et demie, le rideau sera levé ; arrive, que nous précipitions le dénouement ».

C'était un drame, en effet, et qui causa une grande émotion. Escousse, que Charles Fontaney dans son Journal, en septembre 1831 (donc après le succès de *Farruck* et avant la représentation des autres pièces), présente comme « suffisant et fat » avait rédigé une déclaration destinée à être publiée dans les journaux qui annonceraient sa mort (il n'y est pas fait allusion à celle de Lebas), et où il disait notamment : « Escousse s'est tué parce qu'il ne se sentait pas à sa place ici... ». Il laissait aussi cet adieu :

Adieu, trop inféconde terre,
Fléaux humains, soleil glacé ;
Comme un fantôme solitaire,
Inaperçu j'aurai passé.
Adieu les palmes immortelles,
Vrai songe de mon âme en feu.
L'air manquait, j'ai fermé mes ailes,
Adieu !

Béranger fit entendre un chant funèbre :

Quoi ! morts tous deux dans cette chambre close...

(*Le Suicide ; Chansons de Béranger*, édit. Garnier frères, in-8 ; II, 302.)

Hégésippe Moreau, dans son poème satirique *Diogène*, écrit comme *Rolla* en 1833, disait, rappelant les derniers vers d'Escousse et faisant songer à ceux de Musset :

J'ai visité Paris ; Paris, sol plus aride
Au malheur suppliant que les rocs de Tauride ;
Où l'air manque aux aiglons méditant leur essor ;
Où les jeunes talents, cahotés par le sort,
Trébuchant à la fin, de secousse en secousse,
Contre la fosse ouverte où disparut Escousse,
N'ont plus, en s'abordant, qu'un salut à s'offrir,
Le salut monacal : Frères, il faut mourir !

(*Œuvres* d'Hégésippe Moreau, p. 45 ; Garnier frères.)

19. Ce vers et les neuf suivants se trouvaient déjà, avec quelques petites différences dans un poème inachevé dont il subsiste un fragment :

Quand la Comtesse Louise assise à sa fenêtre...

(Voir *Premières Poésies*, pp. 291-292.)

20. Ici Sainte-Beuve note : « Cela crie ! »

21. Un manuscrit de *Rolla*, conservé dans la famille Lardin de Musset, contient une version un peu différente de ces huit vers :

Quand le soleil se lève aux beaux jours de l'automne,

Les neiges des glaciers paraissent s'embraser.

Les épaules d'argent du *Yung-Frau* qui frissonne

Se couvrent de rougeur sous son premier baiser.

Tel frissonne le corps d'une chaste pucelle

Quand, dans les nuits d'été, le sang lui monte au cœur.

Tel le moindre désir qui la touche de l'aile

Met un manteau de pourpre à la sainte pudeur.

22. En marge de ces vers Sainte-Beuve met : « *Omnia sana sanis* ».

23. Voir les deux premiers vers de la *Nuit d'août* (p. 47).

24. Dans le *Roman par lettres*, qui doit être du début de 1833, puisqu'il contient des passages que Musset a repris dans *Fantasio* et dans *André del Sarto*, qui ont été composés cette année-là, Musset avait écrit (lettre VIII) : « — Pourquoi le ciel immense n'est-il pas immobile ? [...] En vertu de quelle force ont-ils commencé à se mouvoir, ces mondes qui ne s'arrêteront jamais ?

« — Par l'éternelle pensée.

« — Par l'éternel amour. La plus faible d'entre les étoiles s'est élancée vers l'astre qu'elle adore comme une vierge vers son bien-aimé ; mais une autre l'aimait elle-même, et l'univers s'est mis en voyage. » (Texte revu et corrigé des *Œuvres Complémentaires*, p. 278.)

Le Père Monsabré, citant et louant ces vers dans une conférence sur *l'Harmonie des Mondes* (Carême de 1875 : prêché à Notre-Dame), disait : « N'accusez pas d'extravagance ce chant de poète, Messieurs. Les mondes infinis qui peuplent l'étendue ont, ainsi que nous l'avons vu, une constitution analogue à la nôtre ; nous avons tout lieu de croire qu'ils sont soumis à la même loi d'amour, et que ce qui se passe dans notre sphère se reproduit dans la sphère la plus lointaine de l'espace... » (Cf. Jean VAUDON, *Nouvelles études et notes littéraires sur quelques écrivains du XIX^e siècle* ; Victor Retaux, 1902, p. 136.)

25. Un poète, M. Adolphe Perreau, qui appelait Musset son maître et qui, en effet, peut être nommé, pour la forme de ses vers, parmi les disciples de Musset, a composé, en juin 1859, un poème *Albert, réponse à Rolla*, qui a paru dans son recueil : *Autour de vingt ans*, publié chez Jules Tardieu en 1860. Adolphe Perreau déclare d'abord regretter « le temps du paganisme antique » et « surtout » celui où nos aïeux s'agenouillaient devant le crucifix. Puis il conte l'histoire d'Albert et de Marie. Albert jeune, orphelin, débauché, mais pauvre songeait au suicide bien qu'il fût, au fond, « chrétien tout comme un autre ».

Heureusement il rencontre Marie « vierge candide et pure », mais qu'il aime et avec qui, comme il est dit dans la Bible, il dort. En dormant, cette Marie rêve, comme la Marie de *Rolla*, mais on pense bien qu'elle ne fait pas le même rêve. Elle se tourne au réveil vers Albert, qui lui dit : « Oh ! que vous êtes belle ». Alors :

« Je viens, lui dit l'enfant, de faire un rêve étrange ;
 Nous nous étions assis sur le bord d'un sentier,
 Vous me parliez ainsi quand, tout à coup, un ange,
 Un Séraphin du ciel sur nous vint se poser,
 Nous baisa tous les deux et nous prit sous son aile ;
 Puis il nous emporta dans un monde inconnu. »
 Et sous ses longs cheveux voilant son beau sein nu :
 « Ami, que pensez-vous de mon rêve ? » dit-elle.
 — Quand Albert releva la tête, de ses yeux
 Maria vit couler des pleurs mystérieux. »

Il pleure car il a peur de demain ; il lui semble, quand il est auprès de Marie, qu'il a « fait un beau songe ». Il craint de s'éveiller et il voudrait mourir. Elle proteste comme on peut s'y attendre :

« Mourir ? Pourquoi mourir ? dit la belle étonnée,
 La belle aux longs yeux noirs ; si je me suis donnée
 Penses-tu que ce soit en songeant à la mort ?
 Mourir ! mais le ciel bleu resplendit de lumière,
 L'oiseau chante en les bois, la source coule encor,
 Les larmes du matin rajeunissent la terre,
 Et le soleil sur elle épand ses rayons d'or.
 Mourir, et vous m'aimez ! mourir, et je vous aime !
 Être à nous d'hier soir et nous crier adieu !
 Vous qui venez ici proférer ce blasphème,
 Croyez-vous à l'amour et croyez-vous en Dieu ? »

Il suffit. Albert est vaincu et convaincu.

Albert de ses deux bras entoura sa maîtresse,
 Dont les sanglots du cœur étouffèrent la voix ;
 Un sourire céleste éclaira sa tristesse :
 Et, dans un long soupir il soupira : « Je crois ! »

C'est la fin du poème.

26. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} janvier 1835.
 — Alfred de Musset, après les orages de ses amours avec George Sand, songea à aller chercher un peu de calme au loin. Il pensa d'abord aux Pyrénées, puis il se décida pour Bade. Il y arriva le 30 août et y séjourna jusqu'au 8 ou au 9 octobre. Il y prit quelques distractions. Il y eut l'aventure, si l'on peut dire, dont il a fait le poème *Une bonne fortune*. La jeune femme dont il y est question était une Anglaise qui était à Bade avec son mari et ses cinq ou six enfants. (Cf. sur ce poème Émile Krantz, *Alfred de Musset à Bade* ; extrait des *Annales de l'Est*. Nancy, Imp. Berger-Levrault et C^{ie}, 1888, in-8.)

27. Tithon, dont la mythologie fait un héros troyen, fils de Laomédon et frère de Priam, séduisit par sa beauté l'Aurore qui l'enleva et

qui obtint, pour lui, de Jupiter, l'immortalité. Elle n'avait pas songé à demander aussi qu'il conservât une immortelle jeunesse, et Thiton, à force de vieillir, tomba dans un état complet de décrépitude. « Il ne lui reste plus que la voix, écrit Decharme, une voix aiguë comme celle de la cigale, en laquelle d'après certaines traditions il fut enfin métamorphosé. » (*Mythologie de la Grèce antique*, p. 244 ; Garnier frères.)

28. Voir dans les *Premières Poésies*, la note 138.

29. VAR. : « Taillé de vive force ». (*Rev. des Deux Mondes*.)

La maison de Conversation était un lieu de réunion fort brillant. Il y avait un restaurant, excellent paraît-il, un théâtre, des salles de bal et de jeux, une librairie. Elle avait été organisée et elle était dirigée par un Français, M. Bénazet.

30. *Lasciate ogni Speranza, voi ch'entrate.*

(DANTE, *L'Enfer*, III, 9.)

31. VAR. : « Cet or, ces voluptés, toutes ces passagères. »

(*Rev. des Deux Mondes*.)

32. Cf. BOILEAU, *Satire X* (contre les femmes), v. 167-168 :

L'honneur est comme une île escarpée et sans bords :

On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

33. A. de Musset avait reçu par l'entremise de M^{me} Levrault, banquier à Strasbourg, quelques fonds de Buloz. (Cf. *Correspondance*, pp. 104-106.)

34. Ce vers rappelle celui qui termine le fameux sonnet d'Arrivers :

Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Des chercheurs et des curieux (*Intermédiaire*, année 1893) ont épilogué sur cette ressemblance. Ils ne sont pas allés jusqu'à parler de plagiat, mais ils y ont vu une réminiscence. Ressemblance fortuite peut-être aussi, et assez naturelle.

35. A la suite de cette strophe, venait, dans la *Rev. des Deux Mondes*, celle-ci qui n'a pas été admise dans le recueil des *Poésies Complètes* :

Toi qui me viens du pauvre, ô fortune imprévue,

M'écriai-je aussitôt, ne crois pas m'étonner.

Trois fois sainte Fortune, et trois fois bienvenue !

Toi qui me viens de Dieu, tu vas y retourner.

Ainsi prenant cet or et courant dans la rue,

Au premier mendiant je m'en fus le donner.

36. Dans ses *Essais de poésie latine* (Hachette, 1865, pp. 51-78), M. Eugène Beaufrère, professeur au lycée de Nîmes, a publié une traduction latine de ce poème, à partir de la strophe V. (Voir la note 59.)

37. Ainsi qu'on l'a rappelé dans la note 223 des *Premières Poésies*, Alfred de Musset réduisit son poème du *Saule* aux proportions d'une simple élégie qui fut *Lucie*. Il a conservé dans *Lucie* quelques vers du *Saule*. *Lucie* fut publiée pour la première fois dans la *Revue des Deux Mondes* le 1^{er} juin 1835.

38. Ces six vers ont été gravés sur la stèle du tombeau d'Alfred de Musset. Cf. dans les *Œuvres* de Ducis (A. Nepveu, 1826, III, pp. 316-317), *le Saule de l'Amant* et surtout *le Saule du sage*, où il y a ces vers :

Saule ! que j'aime ton ombrage !
Qu'il plaît à mon œil attendri !

.....
Ah ! que sa feuille est douce et tendre !
Combien sa pâleur m'a charmé !

39. VAR. : « ... à chaque *battement* ». (*Rev. des Deux Mondes.*)

40. Ces deux vers sont aussi dans le *Saule* (*Premières Poésies*, p. 140).

41. VAR. : « La lune, *en se levant*... » (*Rev. des Deux Mondes.*)

42. Ici, dans la *Rev. des Deux Mondes* et dans l'édition de 1840 des *Poésies* venaient deux passages du *Saule* :

de : Elle chanta cet air qu'une fièvre brûlante

à : S'éloignait du rivage en regardant les cieux ;

et de : Déjà le jour s'enfuit, le vent souffle ; — silence !

à : Qu'une larme, une seule et de deux yeux moins beaux.

(*Premières Poésies*, pp. 141-142.)

Ils ont été retirés quand Musset se décida à publier *le Saule*.

43. Ces vers peuvent être rapprochés de deux passages de Voltaire, qui, dans *la Henriade*, au chant VII, dit :

Et toi, fille du ciel, très puissante harmonie,
Art charmant qui polis la Grèce et l'Italie... ;

et, dans une lettre à M. Berger, à qui le 1^{er} décembre 1752 il envoyait des vers pour Rameau, des vers qu'il jugeait mauvais, « mais, disait-il, tels qu'il les faut, je crois, pour faire briller un musicien :

Fille du Ciel, ô charmante Harmonie,
Descendez et venez briller à nos concerts ;
La nature imitée est par vous embellie,
Fille du Ciel, reine de l'Italie,
Vous commandez à l'univers... »

(*Œuvres Complètes*, édition Garnier frères, VIII, 185 et XXXIII, 570.)

Dans *Arlequin poli par l'amour*, Florian fait appeler l'Italie par un personnage : « patrie du goût, des talents, de l'harmonie ! de l'harmonie, cet art divin, don du ciel... » (*Théâtre* de Florian, à la suite de ses *Fables* ; édit. Garnier frères, p. 471.)

44. Ces douze vers sont aussi dans *le Saule*. (*Premières Poésies*, p. 142-143.)

45. Ces huit vers sont, avec quelques variantes, dans *le Saule*. (*Ibid.*, p. 159.)

46. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1835. — Les circonstances de la composition de *la Nuit de Mai*, telles que Paul de Musset les a rapportées dans sa *Biographie* de son frère, méritent

d'être rappelées ici. Il raconte que, Alfred de Musset n'ayant rien écrit pendant les premiers mois de l'année 1835, Alfred Tattet, un soir de mai, lui demanda quel serait le fruit de son silence, et qu'Alfred de Musset fit une réponse où il disait : « Aujourd'hui, j'ai cloué de mes propres mains, dans la bière, ma première jeunesse, ma paresse et ma vanité. Je crois sentir enfin que ma pensée, comme une plante qui a été longtemps arrosée, a puisé dans la terre des suc pour croître au soleil. Il me semble que je vais bientôt parler et que j'ai quelque chose dans l'âme qui demande à sortir. » Paul de Musset ajoute : « Ce qui demandait à sortir, c'était *la Nuit de Mai*. Un soir de printemps, en revenant d'une promenade à pied, Alfred me récita les deux premiers couplets du dialogue entre la Muse et le Poète, qu'il venait de composer sous les marronniers des Tuileries. Il travailla sans interruption jusqu'au matin. Lorsqu'il parut à déjeuner, je ne remarquai sur son visage aucun signe de fatigue. Il avait, comme Fantasio, le mois de mai sur les joues [...]. Le soir il retourna au travail comme à un rendez-vous d'amour. Il se fit servir un petit souper dans sa chambre. Volontiers, il aurait demandé deux couverts, afin que la muse y eût sa place marquée. Tous les flambeaux furent mis à contribution ; il alluma douze bougies. [...] Au matin de ce second jour, le morceau étant achevé, la muse s'envola [...]. Le poète souffla ses bougies et dormit jusqu'au soir. A son réveil, il relut la pièce de vers et n'y trouva rien à retoucher. » (Pp. 140-142.) Un peu plus loin (p. 144), Paul de Musset dit : « Après avoir écrit *la Nuit de Mai*, comme s'il eût senti la guérison dans ce premier baiser de sa muse, il me déclara que sa blessure était complètement fermée. Je lui demandai si c'était tout de bon, et si cette blessure ne se rouvrirait jamais. — Peut-être, me répondit-il, mais, si elle s'ouvre encore, ce ne sera jamais que poétiquement. »

La blessure se raviva cependant plusieurs fois et l'on rapporte que, dans son agonie, Alfred de Musset fut encore hanté par le souvenir de George Sand.

47. Cf. dans les *Vœux stériles* :

Grèce, ô mère des arts ... (*Premières Poésies*, p. 118.)

48. Les noms rappelés dans les vers suivants sont pris du deuxième chant de l'*Iliade* (dénombrement de la flotte hellénique). Ptéléon est une ville de Thessalie.

49. Messa, ville de Laconie.

50. Pélion, montagne de Thessalie. Les géants révoltés entassèrent Pélion sur Ossa pour escalader le ciel.

51. Titarèse, rivière de Thessalie.

52. Camyre est située sur la côte occidentale de l'île de Rhodes. Oloossonne, ville de Thessalie, n'est pas au bord de la mer. Les deux villes ne pouvaient donc pas se mirer dans les mêmes eaux.

53. Sextus Tarquin, fils de Tarquin le Superbe, dont Lucrèce fut la victime.

54. Dans un fragment de drame lyrique intitulé *Perdican*, commencé

en 1834, un peu avant *On ne badine pas avec l'amour*, mais qui, malgré son titre, n'a rien de commun avec cette comédie, il y a ces vers :

*Si tu veux l'honorer, souviens-toi de sa vie,
Et de ce qu'il a fait de pas sur nos chemins
Avant que l'Envoyé de la nuit éternelle
Vint sur ce tertre vert l'étendre d'un coup d'aile,
Et sur son noble cœur lui croiser les deux mains.*

(*Œuvres Complémentaires*, p. 143.)

55. Cf. Dupont et Durand, p. 89.

56. Dans *Perdican*, immédiatement après les vers cités à la note 54, il y a ceux-ci, dits par le chœur à Perdican dont le père vient de mourir :

*Crois-tu que nous soyons comme le vent d'automne
Qui vient sécher tes pleurs jusque sur ce tombeau
Et pour qui ta douleur n'est qu'une goutte d'eau ?
Les hommes, mon enfant, ne consolent personne ;
L'herbe que nous voulons arracher de ce lieu
C'est ton oisiveté ; — ta douleur est à Dieu.
Laisse-la s'élargir cette sainte blessure
Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur :
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.*

57. Le pélican, disent les naturalistes, ne se déchire pas les flancs pour nourrir ses enfants, mais la légende que Musset utilise ici est très ancienne. Buffon la fait remonter à saint Augustin et à saint Jérôme. Saint Thomas d'Aquin en a parlé. Voir dans la *Revue Universitaire* du 15 février 1911, un article de M. Jean Giraud sur le symbole du Pélican chez Alfred de Musset.

58. Cf. *Les Vaux stériles* (*Premières Poésies*, p. 119).

59. M. Eugène Beaufrère, qui a traduit en vers latins *Une bonne fortune* (voir la note 36), a traduit de même et publié dans le même volume (pp. 110-119) la *Nuit de Mai*.

60. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} décembre 1835. Cette *Nuit de Décembre* a donc été composée en novembre au plus tard.

Paul de Musset a raconté dans la *Biographie* l'histoire de ce poème. Il est relié à d'autres œuvres d'Alfred de Musset. En 1835 il rendait des visites à une jolie femme. « Il rentra un soir à la maison, fort troublé par quelques mots à double sens qu'elle venait de lui dire, en les accompagnant de regards plus significatifs encore que ses paroles. [...] Alfred observa les entourages de cette femme avec défiance et il crut découvrir les indices d'une conspiration entre deux personnes contre son repos. » Il se plaignit, la jeune femme se disculpa, « mais en se défendant d'avoir voulu inspirer de l'amour, elle ne se défendit pas moins bien d'en ressentir, de sorte que l'accusateur se trouva vis-à-vis d'elle dans une position embarrassante ». S'étant demandé ce qui serait arrivé si ses soupçons avaient été fondés, il imagina la comédie du *Chandelier*, qu'aurait pu lui inspirer une

mésaventure amoureuse de sa première jeunesse où il joua vraiment le rôle de Fortunio. (Voir *Premières Poésies*, note III.) La jeune femme de qui Musset s'était plaint ne ressemblait pas à la Jacqueline de la comédie, « cependant, dit Paul de Musset, l'auteur resta vis-à-vis d'elle dans son rôle de Fortunio quoiqu'il n'eût point de reproche à lui faire. Il se prit à l'aimer. Il fit pour elle les stances à *Ninon* ». (Voir p. 110.) Après quelques atermoiements, il devint l'amant de cette femme. Son bonheur, cette fois, ne dura que trois semaines. Il eut de nouveaux soupçons. Ces soupçons déterminèrent des orages. Alfred reconnut ses torts et sollicita un pardon qui lui fut refusé. On lui avait écrit des lettres. On les lui redemanda. « Il les enveloppa dans un lambeau d'étoffe avec une mèche de cheveux, quelques objets destinés à devenir des souvenirs et une fleur qui n'avait eu qu'à peine le temps de se faner. Ce fragile et cher trésor pouvait tenir dans une seule main. » Telle est, selon Paul de Musset, l'origine de *la Nuit de Décembre*.

Paul de Musset déclare que, contrairement aux sentiments de bien des lecteurs, *la Nuit de Décembre* n'est pas « une sorte de complément de *la Nuit de Mai*. » (Cf. *Biographie*, chapitre VIII.)

M^{me} Arvède Barine a pourtant contesté les dires de Paul de Musset et soutenu que *la Nuit de Décembre* est adressée à George Sand, et qu'on le verra quand seront publiées deux lettres de Musset à George Sand où il reconnaît certains torts, et où il montre « une terreur folle qu'elle refuse de lui pardonner ». Or, dans *la Nuit de Décembre*, il s'agit non de l'appréhension d'un refus, mais d'un refus déjà prononcé. D'ailleurs les lettres dont parlait M^{me} Arvède Barine ont été publiées depuis par M. Decori et recueillies par Léon Séché dans son édition de la *Correspondance* d'Alfred de Musset. Ces lettres sont haletantes, elles sentent la fièvre; Musset fut malade, en effet, et George Sand alla le soigner, ce qui peut bien passer pour un pardon. Du reste, quand il fit *la Nuit de Décembre*, la rupture avec George Sand était consommée. Il n'en était plus à lui dire, comme il le fait à la vingt-cinquième strophe : « Partez ! partez ! ».

L'inspiratrice de *la Nuit de Décembre* lut le poème, en fut, dit-elle, « émue et étonnée »; elle eut pitié d'un chagrin qu'elle n'aurait pas cru si violent et ils firent un pacte d'amitié; Musset fit de nouvelles stances *A Ninon* (voir p. 264). Elles touchèrent la dame comme l'avaient fait les premières; l'amour refleurit entre eux; cette fois il suffit de deux semaines pour le faner, comme il est raconté dans la nouvelle d'*Emmeline*. Après cette deuxième rupture, il y eut une reprise durable d'amitié.

61. Sa première peine d'amour. C'était en 1828. (Voir *Biographie*, p. 80.)

62. Le père d'Alfred de Musset était mort le 8 avril 1832 pendant l'épidémie de choléra. (Cf. la *Biographie*, p. 106.)

63. VAR. : « Pour en vivre ou pour en finir ». (*Rev. des Deux Mondes*.)

64. Alfred de Musset avait songé à accepter un poste de secrétaire à l'ambassade de France à Madrid.

65. Brigues, village du Valais, sur les bords du Rhône.

66. Sauf Vevey, Cologne, où il dut passer en 1834, à l'occasion de son voyage à Bade, et le Havre, qu'il avait visité en 1829 avec son ami Ulric Guttinguer, les lieux que Musset nomme ici sont ceux qu'il avait visités pendant son voyage en Italie avec George Sand.

67. Cf. la première strophe du poème *A Laure*. (*Premières Poésies*, p. 135.)

68. Première publication *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1836. Paul de Musset dit que « *la Nuit d'Août* fut réellement pour l'auteur une nuit de délices », et d'ivresse poétique. Il l'écrivit les fenêtres ouvertes et sa chambre parée de fleurs et de lumières. (Cf. *Biographie*, p. 174.)

69. C'est à dire, sans périphrases, le mois de juin. En juin, Alfred de Musset avait commencé une autre *Nuit* qui eût aussi, semble-t-il, été une nuit d'allégresse et qu'il abandonna. (Voir p. 287.)

70. VAR. : « ... *dans des temps plus heureux* ». (*Rev. des Deux Mondes*.)

71. André Chénier a écrit (Élégie XI) :

L'art ne fait que des vers ; le cœur seul est poète.

Et Alfred de Musset lui-même dans la pièce *A mon ami Édouard B(ocher)*, (*Premières Poésies*, p. 136) :

Ah ! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie !

72. Dans les bois d'Auteuil, Musset composait ses premières poésies, non sans se souvenir d'André Chénier. (Cf. *Premières Poésies*, p. 276, le fragment : *la Prêtresse de Diane*.)

73. Quelle déesse ? « Hébé, déesse de la jeunesse », comme le suppose M. Jean Giraud ? « La sage et docte Minerve », comme le proposait Joachim Merlant ?

74. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1837.

Dans la Notice de l'édition des *Amis du Poète* (X, 27-28), Paul de Musset a écrit : « Parfois il [Alfred] croyait au mal sans pouvoir s'en défendre. Un jour qu'il se surprit en flagrant délit de soupçon injurieux, il se fit à lui-même son procès, et non content de se reprocher ses mauvaises pensées, il en rechercha la cause et il crut la découvrir dans la première leçon de tromperie qu'il avait reçue. Cet examen de conscience tourna en sujet de poésie, et il en sortit *la Nuit d'Octobre*, que l'on doit considérer comme la suite et la conclusion de *la Nuit de Mai*, malgré l'intervalle de plus de deux ans qui s'était écoulé de l'une à l'autre. »

Et dans la *Biographie* (p. 192), après une confirmation de ce récit : « Il conçut l'idée d'un supplément et d'une conclusion à *la Nuit de Mai*. Ce fut *la Nuit d'Octobre* « qui est, en effet, la suite nécessaire de *la Nuit de Mai*, le dernier mot d'une grande douleur et la plus légitime comme la plus accablante des vengeances : le pardon ».

Dire que *la Nuit d'Octobre* est la suite nécessaire de *la Nuit de Mai*, n'est-ce pas la présenter comme l'épilogue poétique des amours avec George Sand ? Mais la rattacher à « la première leçon de trom-

perie » qu'Alfred de Musset avait reçue, n'est-ce pas lui marquer une origine plus lointaine ? N'est-ce pas inviter à voir cette origine dans ces amours de la prime jeunesse où Musset joua le rôle de Chandelier ? C'est l'opinion de M^{me} Vladimir Karénine qui appelle l'objet de ces amours M^{me} de Groiselliez. (Cf. son ouvrage sur *George Sand*, II, 27-28.) C'est aussi l'opinion de M. Maurice Clouard (*Documents inédits sur Alfred de Musset*, Rouquette, 1900, in-8, p. 86). Il ne semble pas, en effet, qu'Alfred de Musset ait adressé à George Sand l'apostrophe :

Honte à toi qui la première
M'as appris la trahison...

Mais il ne semble pas non plus qu'il puisse dire à la femme de ses premières amours, qui le berna, qu'elle se soit appelée M^{me} de Groiselliez, ou M^{me} B... (voir note des *Premières Poésies*) :

Est-il encor possible
Que tu viennes offrir ta bouche à mes baisers ?

Le souvenir d'un chagrin déjà lointain aurait-il pu susciter un poème aussi véhément ? N'est-il pas plus probable qu'il prend son feu de douleurs plus récentes et plus vives ? Il est difficile de pénétrer les sentiments et de peser les expressions des poètes. Je ne saurais décider, bien que Paul de Musset permette de le supposer, et bien que M. Léon Séché l'affirme péremptoirement, mais sans en donner de preuve décisive, si ces vers sont adressés à George Sand ou à la femme des premières amours. Peut-être le sont-ils à une troisième femme.

75. Dans la *Confession d'un Enfant du Siècle* (édit. Garnier frères, p. 1), Musset dit : « Comme il y en a beaucoup d'autres que moi qui souffrent du même mal, j'écris pour ceux-là, sans trop savoir s'ils y feront attention ».

76. VAR. : « Jours de travail ! seuls jours où j'ai vécu !

O solitude bien-aimée !
O pauvres sots qui croyez avoir lu
Que la gloire est une fumée !

(D'après un autographe du fonds Lardin de Musset.)

M^{me} Marie-Louise Pailleron, dans son ouvrage *la Revue des Deux Mondes et la Comédie-Française* (p. 8), cite un billet écrit par Alfred de Musset à Buloz en lui renvoyant l'épreuve de *la Nuit d'Octobre*, dans lequel il y a : « je vous prie de n'y plus rien changer ». C'est donc qu'on y avait déjà changé quelque chose. M^{me} Marie-Louise Pailleron, à cette lecture, s'est demandé s'il n'y a pas eu une autre version de ce poème, antérieure à celle que nous connaissons, et « plus dure encore peut-être pour la femme à l'œil sombre ». Il est vraisemblable que Musset ait changé peu de chose à son poème ; peut-être n'y a-t-il modifié que les vers qui sont l'occasion de cette note. Cela suffirait à légitimer et à expliquer la recommandation de Musset à Buloz.

77. Cf. les premiers vers du sonnet *Tristesse* (p. 135).

78. Cf. la *Confession*, I^{re} partie, chap. IV : « J'avais beau haïr cette femme ; elle était, pour ainsi dire, dans le sang de mes veines [...]. Je n'avais vécu que pour cette femme ; douter d'elle, c'était douter de tout ; la maudire, tout renier ; la perdre, tout détruire » (pp. 41-42). Et il ne s'agit pas là de George Sand.

79. « Quand je pense que j'ai aimé les fleurs, les prairies et les sonnets de Pétrarque, le spectre de ma jeunesse se lève devant moi en frissonnant. » (Monologue de Lorenzaccio : *Lorenzaccio*, A. IV, sc. III ; *Comédies et Proverbes*, édition Edmond Biré, chez Garnier frères, I, 175.)

80. Oui, Aimée d'Alton. (Voir p. 266 les vers que Musset lui adressa.) Et elle avait les yeux bleus comme le poète le dira bientôt.

81. La lune évidemment ; mais voici une périphrase bien pompeuse.

82. Dans *la Nuit de Mai* (p. 36), le poète s'adressant à la muse :

Oui, te voilà, c'est toi, ma blonde...

83. VAR. : « Nous allons renaître comme elle ». (*Rev. des Deux Mondes*.)

84. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mars 1836.

A. de Musset admirait Lamartine, mais il ne le connaissait guère et l'avait rencontré seulement quelques fois. Paul de Musset écrit dans la *Biographie* (pp. 161-162) qu'un soir de février 1836, son frère, dans un accès de mélancolie, relisait les *Méditations* et que c'est sous l'effet de cette lecture qu'il commença une épître à leur auteur. Cette épître, qui fut composée assez vite « la nuit » — et avec les « apprêts accoutumés des jours d'inspiration, le grand éclairage et le petit souper », est, d'après Paul de Musset, « le complément de *la Nuit de Décembre*, et se rapporterait, par conséquent, aux mêmes amours. Cette histoire ne sera pas éclaircie tant que l'amante de ces amours ne sera pas nommée.

85. Byron quitta Ravenne, pour se rendre en Grèce, le 14 juillet 1823.

86. Byron mourut à Missolonghi le 19 avril 1824.

87. La comtesse Teresa Guiccioli, le plus célèbre des amours de Byron. (Cf. *Mardoche*, strophe XIII ; *Premières Poésies*, p. 94, et dans le présent volume (p. 181), *A mon frère revenant d'Italie*.)

88. Les vers ici rappelés sont la méditation intitulée *l'Homme* et dédiée à lord Byron.

89. Lamartine avait un peu plus de vingt ans. Il en avait vingt-neuf, étant né en 1790 et son poème de *l'Homme* étant de 1819.

90. Œuvres de lord Byron. — Dans son commentaire de la méditation sur *l'Homme*, Lamartine a écrit : « Je lus [...] quelques fragments traduits du *Corsaire*, de *Lara*, de *Manfred*. Je devins ivre de cette poésie. J'avais enfin trouvé la fibre sensible d'un poète à l'unisson de mes voix intérieures ».

91. Le quatrième vers du poème *l'Homme* est :

J'aime de tes concerts, la sauvage harmonie.

92. Peut-être, malgré ce vers, Alfred de Musset espérait-il une réponse. Lamartine, quand il lut l'Épître, invita Alfred de Musset

à le venir voir et il lui promit une réponse à cette épître. Il la commença, paraît-il, mais il ne l'acheva pas. Il oublia et l'hommage de Musset et les visites que Musset lui avait faites, et, semble-t-il, Musset lui-même. Mais quand Musset fut mort, Lamartine écrivit sur lui un entretien (le 18^e), de son *Cours familier de littérature*, et il le fit en termes qui décidèrent Paul de Musset à s'en plaindre et à protester. Lamartine, sensible à cette plainte et à cette protestation, écrivit sur Musset un autre entretien (le 19^e), où il lui rendait meilleure justice, et où même il exprimait ses regrets de l'avoir mal connu ou mieux de l'avoir méconnu. Enfin, dans les *Troisièmes méditations* (1860), il publia sa réponse à l'Épître de Musset. (Voir la n. 363.)

93. A propos de l'élégie du *Lac* il y a, dans la dédicace de *la Coupe et les Lèvres* :

« Mais je hais les pleurards, les rêveurs à nacelles,
Les amants de la nuit, des lacs, des cascates.

(*Premières Poésies*, p. 165.)

94. Rappel du vers célèbre du *Lac* :

O temps ! suspends ton vol...

95. M. Albert Monglond, dans un article sur *Jérémie Bitaubé et la prose poétique* (*Rev. de Littérature comparée*, avril-juin 1923), fait un rapprochement entre ce passage du poème de Musset et un passage du livre III de *Joseph*, de Bitaubé qu'il considère comme la source où Musset a puisé. Bitaubé écrit d'un villageois : « mais, comme il touche à sa chaumière, la foudre se précipite des cieux, il voit la chaumière embrasée et il entend les voix mourantes de sa femme et de ses enfants ; pâle et glacé d'effroi il demeure immobile : ainsi Joseph tient longtemps ses yeux attachés sur ce spectacle. Il se jette sur ces débris, il les embrasse... » (*Joseph*, Paris, 1767, p. 88.)

96. M. Charles Maurras raconte dans la préface de *la Musique intérieure* qu'un séminariste avait expurgé ces trois vers. Il avait écrit :

Tel, lorsque abandonné du bonheur infidèle,
Pour la première fois je connus la douleur,
Transpercé tout à coup d'une flèche cruelle...

Le Supérieur du Séminaire trouvait que c'était plus beau ainsi, mais l'auteur, modestement, se contentait d'avouer que c'était plus pur. En tout cas l'anecdote est édifiante.

97. Dans *la Confession d'un Enfant du siècle*, I^{re} partie, commencement du chapitre VI : « Brigitte dormait. Muet, immobile, j'étais assis à son chevet. Comme un laboureur, après un orage, compte les épis d'un champ dévasté, ainsi je recommençais à descendre en moi-même et à sonder le mal que j'avais fait. »

98. Voir dans *la Confession d'un Enfant du siècle* (I^{re} partie, commencement du chap. IX) une autre narration de cet épisode.

99. Voir p. 243, la pièce *A Madame X*.

100. VAR. : « *Qu'un lien...* » (*Revue des Deux Mondes*.)

101. Alfred de Musset avait alors vingt-cinq ans. Il n'y avait pas

encore place dans sa vie pour un lien amoureux de dix ans. Ces « dix ans » sont une licence poétique.

102. Paul de Musset cite le passage suivant d'une lettre qu'aurait écrite à Alfred de Musset, après la lecture de l'épître à Lamartine, la femme qui l'avait inspirée et qui, naturellement, s'y était reconnue : « Si vous saviez en quel état m'a mise la lecture de ces vers, vous regretteriez d'y avoir dit que votre cœur est pris d'un *caprice de femme*. C'est bien d'un amour vrai et non d'un caprice que nous avons souffert tous deux. Ne me faites pas l'injure d'en douter. Apprenez que, dans ce moment même, si je ne pensais qu'à moi, je serais encore prête à essuyer les larmes qui obscurcissent ma vue, à tout quitter et à me perdre pour vous. Un mot de votre bouche suffirait. Je ne crains plus de vous le dire à présent... » Cette lettre fut pour Alfred de Musset un soulagement. Et Paul de Musset écrit : « Vingt fois il répéta : « Je n'aurais qu'un mot à dire pour lui faire tout-quitter ; mais je ne prononcerai jamais ce mot qui la perdrait. » (*Biographie*, p. 166.)

103. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1836. Le manuscrit de ce poème est à la Bibliothèque de Nantes dans la collection Labouchère. M. Marcel Maugin, bibliothécaire, y a relevé des variantes que Léon Séché a publiées dans son ouvrage sur *Alfred de Musset* (II, 272-274), et que l'on reproduit ici d'après cette publication.

Paul de Musset dit que son frère fut un admirateur de la Malibran et que, quoi que certains aient pu dire, il ne fut jamais que cela. Il ne la vit qu'une fois hors du théâtre ; c'était dans un salon où elle chantait et il ne lui parla pas. (*Biographie*, p. 177.) Il avait été particulièrement frappé par la Malibran dans *Othello*.

104. La Malibran était morte le 23 septembre.

105. A propos de ces vers on peut rappeler ces répliques d'un proverbe de Carmontelle : *le Veu* :

« M. D'ORBEL

Quand on en était aimé, il est douloureux de perdre sa femme, mais on ne la pleure pas toujours, et il y a plus de quinze jours que M^{me} de Grandpré est morte.

M. D'ERVIERE

C'est donc bien long, quinze jours ?

M. D'ORBEL

Oui, pour la douleur. »

(CARMONTELLE, *Proverbes dramatiques*, Paris, 1822, II, 94.)

106. Le nom de jeune fille de la Malibran était Maria-Félicia Garcia, elle était la sœur de Pauline Garcia, dont Musset loua les débuts. Elle était née à Paris le 24 mars 1808, de parents espagnols, le père ténor, la mère comédienne. Elle chanta à Londres, puis en Amérique où elle épousa un banquier, M. François-Eugène Malibran, bien plus âgé qu'elle, et qu'elle quitta d'ailleurs.

Revenue en France, elle y obtint l'annulation de son mariage et

épousa un violoniste belge de grand talent, M. Charles de Bériot. Elle mourut, et, dit-on, des suites d'un accident de cheval. Oui, mais non pas immédiatement. Après son accident elle chanta dans diverses villes; contrainte à prendre enfin un peu de repos, elle ne prolongea pas ce repos autant qu'il l'aurait fallu et, pour tenir un engagement qu'elle avait pris, elle chanta à Manchester le 12 septembre, puis le 14. Elle était épuisée, mais elle se domina et elle obtint un succès enthousiaste. Elle tomba sans connaissance dans les coulisses après avoir chanté son dernier morceau. Elle l'avait chanté deux fois, parce que l'auditoire la rappelait et bien que le directeur du théâtre lui eût offert de l'excuser. M. Clément Lanquine, qui fait le récit de cette soirée, dans son livre : *La Malibran*, éditions Louis-Michaud, p. 106), rapporte qu'elle répondit au directeur : « Non, je chanterai, mais je suis une femme morte ». Elle mourut le 23 septembre, c'est-à-dire au bout de peu de jours et deux mois environ après sa chute de cheval. Musset n'a donc pas tort d'écrire que la passion de l'art a consumé la Malibran et hâté sa fin.

107. VAR. : « Et vaincus dans la lutte... » (manuscrit).

108. VAR. :

*En vers harmonieux l'autre l'a cadencée,
Et sitôt qu'on l'écoute on lui devient ami.
Aux fresques d'un palais, Raphaël l'a laissée. (Ibid.)*

109. VAR. :

*Sourit encor, debout dans sa virginité,
A la mort qui l'envie et qui l'a respecté.*

Et :

A l'impuissante mort dont il fut respecté. (Ibid.)

110. VAR. : Ainsi s'en vont à Dieu les *grands noms* d'autrefois;
Ainsi l'immense écho... » (Ibid.)

111. VAR. : « Au fond d'un *cimetière*... » (Ibid.)

112. Le corps de la Malibran fut déposé dans l'église de Manchester sous le nom de Maria-Félicia Garcia, femme de Bériot. Après quelques démêlés avec la ville de Manchester qui prétendait, par admiration pour l'artiste, donner à ses restes une sépulture, Bériot obtint de faire inhumer la Malibran en Belgique. Son tombeau est au cimetière de Laeken et sur le fronton de la chapelle qui le contient, on a mis cette inscription où tous ses noms sont réunis : *A la mémoire de Maria-Garcia Malibran de Bériot.*

113. CORILLA, personnage de *La Prova d'un opera seria* (la Répétition d'un opéra-bouffe), musique de Francesco Gnecco.

114. Dans *Il Barbieri di Siviglia*, de Rossini.

115. La romance du Saule dans l'*Othello* de Rossini fut l'un des plus grands succès de *la Malibran*; Alfred de Musset qui l'entendit en fut grandement ému. (Voir *Premières Poésies*, note 223.)

116. VAR. : « ... qu'enviée et bénie » (manuscrit).

117. Le peintre Léopold Robert (né en 1794). Il se coupa la gorge à Venise, le 20 mars 1835, par désespoir d'amour. Il a peint notamment : *l'Improvisateur napolitain* ; *le Retour de la Fête de la Madone de l'Arc* ; *la Halte des moissonneurs dans les marais Pontins* ; *le Départ des pêcheurs de l'Adriatique pour la pêche au long cours*, qui fut sa dernière toile et qui fut exposée avec grand succès au Salon de 1836. Musset en parla avec émotion dans son article sur ce Salon. (Cf. *Mélanges de littérature et de critique*, édit. Edmond Biré, chez Garnier frères, I, 172-177.)

118. Vincenzo Bellini, compositeur de musique (1802-1835). Auteur d'opéras : *Andelson et Savina* ; *Bianca et Gernando* ; *Il irata* ; *la Straniera* ; *Montecchi e Capuletti* ; *Beatrice di Tenda*, et enfin : *la Somnambule* et *Norma*, qui sont aujourd'hui ses deux ouvrages les plus connus.

119. Armand Carrel, né à Rouen le 8 mai 1800, journaliste, directeur du *National*, mort le 24 juillet 1836 d'une blessure reçue l'avant-veille dans un duel avec Émile de Girardin.

120. VAR. : « Quel rêve avais-tu fait... » (manuscrit).

121. VAR. : « Quand le démon venait que ne le fuyais-tu ? (Ibid.)

Ce vers est aussi dans la *Rev. des Deux Mondes* avec une faute : il y manque le deuxième *le*, ce qui fait boiter le vers. Ce vers avait le défaut d'avoir la même rime que le sixième vers de la strophe.

122. Giudita Pasta (1798-1865) fut, comme la Malibran, une grande cantatrice. Comme la Malibran elle avait une voix d'un registre fort étendu.

123. *De ton sein fatigué s'exhalait* en ruisseaux (manuscrit).

124. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} février 1838. Dans la *Biographie*, Paul de Musset écrit (pp. 193-194) que son frère « était tourmenté depuis longtemps par le problème insoluble de la destinée de l'homme et du but final de la vie ». Il interrogeait la nature et son propre cœur, il demandait « des preuves, des indices à la science, à la philosophie, à toute la création » et ne trouvait « que des systèmes, des rêveries, des conjectures et, au bout de tout cela, le doute ». Il discutait de ces questions avec Paul. « Il lisait avec une ardeur incroyable les anciens, les modernes, les Anglais, les Allemands, Platon, Épicète, Spinoza, jusqu'à M. de Laromiguière lui-même ; et, comme on peut le croire aisément, il ne s'en trouva pas plus avancé ». Comme conclusion il dit un jour à son frère : « J'ai assez lu, assez cherché, assez regardé. Les larmes et la prière sont d'essence divine. C'est un Dieu qui nous a donné la faculté de pleurer et, puisque les larmes viennent de lui, la prière retourne à lui ». Et il fit *l'Espoir en Dieu*. Il alternait ses lectures et ses méditations philosophiques avec la rédaction de sa nouvelle *Frédéric et Bernerette*. Il commença le poème sitôt finie la nouvelle qui parut dans la *Revue des Deux Mondes*, le 15 janvier 1838, un mois donc avant *l'Espoir en Dieu*.

Léon Séché a cité un passage d'une lettre écrite par Alfred Tattet à Ulric Guttinguer, le 5 janvier 1838, et où on lit : « J'ai déjeuné aujourd'hui avec Alfred qui fait des vers en ce moment : il adresse

quelques questions à l'Être Suprême qui resteront sans doute sans réponse, du moins il n'y compte pas, même sous la forme de la fameuse statue de pierre... » (*Alfred de Musset*, I, 114.)

Alfred de Musset était, en ceci, plus sérieux que son ami et, dans une lettre qu'il écrivit près de deux années après (septembre ou octobre 1840) à M^{me} de Castries, il disait : « Vous me dites que ce qui me manque c'est la foi. — Non, madame, j'ai eu, ou cru avoir cette vilaine maladie du doute qui n'est, au fond, qu'un enfantillage, quand ce n'est pas un parti pris et une parade... » Et : « La croyance en Dieu est innée en moi ; le dogme et la pratique me sont impossibles, mais je ne veux me défendre de rien ; certainement je ne suis pas *mûr* sous ce rapport... » (*Correspondance*, p. 177.)

125. Le dieu du catholicisme libéral et même démocratique de Lamennais par exemple.

126. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1838. Dans la *Biographie*, Paul de Musset écrit, au sujet de ce poème : « Un soir, dans je ne sais quel bal, le *cotillon* avait été mal conduit ; Alfred saisit l'occasion de faire un éloge de la valse qu'il méditait depuis le jour où il avait lu, dans les poésies de lord Byron, une critique amère de cette danse ». Déjà, dans *Emmeline* (publiée dans la *Revue des Deux Mondes* le 1^{er} août 1837), Alfred de Musset avait critiqué le poème de Byron : « Il fut question de valse en prenant le thé et de l'ode de Byron sur la valse. Emmeline remarqua que, pour en parler avec tant d'animosité, il fallait que le plaisir eût excité bien vivement l'envie du poète qui ne pouvait le partager ; elle fut chercher le livre à l'appui de son dire... » (*Nouvelles*, édit. Garnier frères, p. 33.) Est-ce vraiment par envie et parce qu'il était pied bot que Byron jugea sévèrement la valse ? Des commentateurs traitent le poème de Byron de « plaisanterie ». Il fut écrit dans l'automne de 1812 et publié l'année suivante. Byron ne le signa pas de son nom mais du pseudonyme de Horace Hornem. Il fut ensuite recueilli dans les œuvres de Byron. Dans le Catalogue de la bibliothèque de Paul et Alfred de Musset (Paris, Adolphe Labitte, 1881, in-8) sont inscrites deux éditions des œuvres de Byron, l'une en anglais : *The Works of lord Byron, including the suppressed Poems* (Paris, Galignani, 1828, un vol. in-8 ; n° 93 du catalogue) ; — l'autre, dans une traduction française : *Œuvres complètes de lord Byron avec Notes et Commentaires, comprenant des Mémoires par Thomas Moore ; traduction nouvelle par Paulin Paris*, (Paris, Dondey-Duprey, 1830-1831 ; 13 vol. in-8, n° 94 du catalogue). Dans cette édition des « œuvres complètes » comme dans d'autres traductions (celle d'Amédée Pichot, par exemple), il manque quelques textes et notamment l'ode à la valse. C'est donc sans doute dans son édition anglaise que Musset avait lu et qu'Emmeline était censée lire cette ode. Elle y est aux pages 502 à 506. Elle est intitulée : *Waltz, an apostrophic hymn*. Elle a été traduite dans certaines éditions françaises. Dans celle de Benjamin Laroche (6^e édition, Victor Lecou, 1847), elle est au t. II, pp. 11-19, avec le titre : *la Valse, hymne-apostrophe*.

On y lit : « ... Ni le décent David, lorsqu'il dansa devant l'arche ce fameux pas seul qui donna à causer ; ni l'amoureux fou Don Quichotte, quand, aux yeux de Sancho, son fandango parut dépasser un peu les bornes ; ni la douce Hérodiade quand, pour prix de ses pas gracieux, elle obtint une tête ; ni Cléopâtre sur le tillac de sa galère, n'exposèrent au regard tant de *jambe* et plus de *gorge* que tu n'en montras, divine Valse, quand la lune te vit, pour la première fois, pirouetter aux accords d'un air saxon... ».

Et : « ... La Valse, la Valse seule, demande tout à la fois et nos jambes et nos bras ; des pieds elle est prodigue et des mains elle n'est pas moins libérale ; elle leur permet de se promener librement, et devant tout le monde, là où jamais auparavant, — mais, je vous en prie, écartez un peu les lumières. Il me semble que ces bougies jettent une clarté trop vive ; ou peut-être est-ce moi qui suis beaucoup trop près ; je ne me trompe pas ; la Valse me dit tout bas : « Mes pas légers ne s'exerceront jamais mieux que dans l'ombre ! » Mais ici la Muse s'arrête par bienséance, et prête à la Valse son jupon le plus ample. »

Et aussi : « Mais vous, dont la pensée ne s'est jamais occupée de ce que seront ou devraient être nos mœurs, qui désirez sagement vous approprier les charmes qui frappent vos regards, répondez : ces beautés, vous convient-il de les voir ainsi prodiguées ? Toutes chaudes du contact des mains qui ont librement palpé ou la taille légère ou le sein palpitant, quel charme pouvez-vous leur trouver encore au sortir de cette étreinte lascive, de cet attouchement coupable ? Renoncez à l'espoir le plus cher de l'amour, renoncez à presser une main que nul n'aura pressée avant vous, à fixer vos regards sur des yeux qui n'ont jamais rencontré, sans en souffrir, le regard ardent d'un autre que vous ; votre bouche pourra-t-elle convoiter encore ces lèvres que d'autres ont pu approcher d'assez près, sinon pour les toucher, du moins pour les contaminer ? »

127. Jeanne-Marie-Ignace-Thérésia Cabarrus (1773-1835). Avant d'épouser Tallien, elle avait été mariée avec Jean-Jacques Devin (ou Davin) de Fontenay, d'avec qui elle avait divorcé. Elle épousa Tallien en 1794 ; elle eut alors la période la plus brillante de son existence. Elle fut une des « merveilleuses » les plus en vue. Elle régna véritablement dans le monde du plaisir. Divorcée d'avec Tallien en 1802, elle épousa le Comte de Caraman qui devint ensuite prince de Chimay.

128. Alfred de Musset, dans *la Confession d'un Enfant du siècle*, écrit : « A peine entré, je me jetai dans le tourbillon de la valse. Cet exercice vraiment délicieux m'a toujours été cher ; je n'en connais pas de plus noble, ni qui soit plus digne en tout d'un jeune garçon ; toutes les danses, au prix de celle-là, ne sont que des conventions insipides ou des prétextes pour les entretiens les plus insignifiants. [...] L'Allemagne où l'on a inventé cette danse, est à coup sûr un pays où l'on aime ». (Pp. 118-119.)

129. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1838, sous le titre : *Dupont et Durand, Idylle par Mlle Félicité-Athénaïs*

Dupuis, filleule de M. Cotonet, de La Ferté-sous-Jouarre, avec cette explication en note : « Nos lecteurs n'ont pas oublié la correspondance de deux habitants de La Ferté-sous-Jouarre avec la *Revue*. Cette correspondance paraît devoir se continuer sous une nouvelle forme et nous n'hésitons pas à accueillir l'épître en vers de la filleule de M. Cotonet. » Les quatre lettres de Dupuis et Cotonet au Directeur de la *Revue des Deux Mondes* avaient paru les 15 septembre et 1^{er} décembre 1836, 15 mars et 15 mai 1837.

Selon Paul de Musset (*Biographie*, p. 196), Alfred de Musset composa ce dialogue à la suite de conversations où il avait tenu tête à des envieux qui « se permirent de dénigrer devant lui tous les talents contemporains ».

130. Charles Fourier, né à Besançon le 7 avril 1772, mort à Paris le 10 octobre 1837. Il fut teneur de livres, mais, intéressé par les questions sociales, il se livra tout à fait à leur étude et formula un système fondé sur l'analogie constante et l'unité générale entre l'homme et l'univers. Sa doctrine phalanstérienne ne fut pas exempte de quelques extravagances. Ses principaux ouvrages sont : *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales*. (Leipzig [Lyon], 1808, in-8) ; *Traité de l'association domestique et agricole* (Besançon et Paris, 1822 ; 2 vol. in-8) ; *Le nouveau monde industriel et sociétaire* (Paris, 1829, in-8).

131. Flicoteau était restaurateur au quartier latin, exactement place de la Sorbonne à l'angle de la rue Neuve-de-Richelieu que l'agrandissement de la place a fait disparaître. Le 15 mars 1835, dans la *Revue de Paris*, M. Paul Vermond, au cours d'un article sur les *Restaurants de Paris*, écrivait (p. 120) : « J'ai, je crois, mentionné tous les restaurants d'élite que possède Paris ; le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé, excepté pourtant le poétique Flicoteau, délices de l'étudiant, gloire du pays latin ». Dans ce restaurant délicieux on avait un repas pour dix-huit sous, disent certains auteurs, le vin compris et le pain à discrétion. Dans la *Revue de Paris* (troisième livraison de mars 1832), Roger de Beauvoir assurait qu'on y pouvait même dîner pour quinze sous. Flicoteau, dit-il, « a traité l'église et la robe, l'école et le théâtre, Paris et les provinces, les gens de lettres qui font des poèmes pour Seveste et les acteurs qui chantaient la *Marseillaise* à l'Odéon, les professeurs de vers latins, les maîtres d'escrime et les dieux de Saint-Simon ». Les romanciers y menaient leurs personnages : Balzac y en a conduit plusieurs et il l'a défit dans la deuxième partie d'*Illusions perdues* : *Un grand homme de province à Paris*.

132. Cf. *Le pauvre diable*, de Voltaire. (*Œuv. compl.*, X, 102) :

« Mordu du chien de la *Métromanie*,
Le mal me prit, je fus auteur aussi. »

133. Hans Sachs, de Nuremberg (1494-1576), cordonnier et poète. Il écrivit dans tous les genres avec une fécondité extraordinaire.

134. Bénazet, fermier des jeux, habitait 108, rue de Richelieu. (*Almanach du Commerce de 1834*.)

135. Cf. Scarron : *Épître chagrine à M. d'Elbène* :

« J'entreprends un travail pour le clergé de France
Dont j'attends une belle et grande récompense :
C'est, mais n'en dites rien, les conciles en vers,
Le plus hardi dessein qui soit dans l'univers. »

136. Éditeur et libraire qui fut fameux sous la Restauration. Sa boutique était au Palais-Royal.

137. On écrit plutôt ce nom : Lathuile. Le cabaret du père Lathuile était près de la barrière de Clichy. Il fut le lieu d'un combat quand, en 1814, Blücher assiégea Paris. Cet épisode contribua à l'achalandage de l'établissement.

138. Cf. *Le pauvre diable* (op. cit., X, 108) :

« Mais un bâtard du sieur de La Chaussée
Vint ranimer ma cervelle épuisée,
Et tous les deux nous fîmes par moitié
Un drame court et non versifié... »

139. « Je suis en train de bouleverser l'univers pour le mettre en acrostiches ; la lune, le soleil et les étoiles se battent pour entrer dans mes rimes, comme des écoliers à la porte d'un théâtre de mélodrames. » (Propos de Fantasio à la princesse Elsbeth : *Fantasio*, A. II, sc. i ; *Comédies et Proverbes*, édition Edmond Biré, I, 304.)

140. Cf. *Le pauvre diable* (op. cit., p. 104) :

« Et je mentis pour dix écus par mois. »

141. *Le Pauvre diable* de Voltaire fréquentait aussi « l'ancre de Procope » (op. cit., p. 103). — Le café Procope fut établi en 1639 par le sicilien François Procope, dans la rue des Fossés-Saint-Germain qui est aujourd'hui la rue de l'Ancienne-Comédie. Beaucoup d'écrivains, au XVII^e et au XVIII^e siècle, y fréquentèrent. La vogue fut moindre au siècle suivant ; elle reprit un peu au temps du symbolisme, puis le café disparut. Il a été remplacé par un restaurant populaire, qui a gardé l'enseigne.

142. Première publication : édition de 1840 des *Poésies Complètes*. Le 28 décembre 1836, alors que Louis-Philippe se rendait au Palais-Bourbon pour y ouvrir la session, un jeune exalté, du nom de Meunier, tira sur la voiture royale. Le roi fut indemne ; les ducs d'Orléans et de Nemours furent légèrement blessés. Musset, qui avait été le condisciple et le camarade du duc d'Orléans, fit ce sonnet qui de mains en mains parvint jusqu'au roi. Alfred de Musset en avait donné une copie à Alfred Tattet, qui la communiqua à Édouard Bocher ; Édouard Bocher la communiqua à son frère Gabriel, bibliothécaire du duc d'Orléans, à qui il la communiqua. Le duc d'Orléans en remercia Alfred de Musset par une lettre et un jour qu'Alfred de Musset vint lui faire une visite et il porta le sonnet au roi. Mais le sonnet ne plut pas au roi, à cause du *tutoiement*, paraît-il, qui est, cependant, un privilège des poètes avec les grands et que de plus grands que Louis-Philippe avaient admis.

143. L'attentat de Meunier était le quatrième qui fut accompli contre Louis-Philippe. Il y avait eu l'attentat de Bergeron, sur le Pont-Royal, le 19 novembre 1832 ; peu avant celui de Meunier, le 25 juin 1836, il y avait eu, près des Tuileries, l'attentat d'Alibaud ; un an plus tôt, le 28 juillet 1835, il y avait eu, au boulevard du Temple, celui, plus grave, de Fieschi. C'est à la suite de cet attentat que furent votées les lois répressives contre lesquelles Alfred de Musset protesta par le poème de *la Loi sur la Presse*. (Voir p. 207.)

144. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} septembre 1838. Le Comte de Paris naquit le 24 août, le poème d'Alfred de Musset est daté du 29. Paul de Musset dit (*Biographie*, p. 199) qu'à la lecture de ces vers le duc d'Orléans fit apporter au poète un porte-crayon orné d'un diamant.

145. Allusion aux vers où Marie Stuart, veuve de François II, et retournant en Écosse, exprimait ses regrets de quitter la France :

Adieu, plaisant pays de France,
O ma patrie
La plus chérie,
Qui as nourri ma jeune enfance !
Adieu, France, adieu mes beaux jours !

146. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} octobre 1839. A noter que le *Journal du dimanche* publia aussi l'*Idylle* dans son numéro du 21 février 1847, mais avec le titre de : *Deux amoureux*. En 1839, Alfred de Musset commença une sorte de roman autobiographe qu'il intitula *le Poète déchu ou le Rocher de Sisyphe*. Le dialogue de l'*Idylle* devait prendre place dans ce roman où il eût été présenté comme l'œuvre du poète qui en était le principal personnage. Paul de Musset a publié quelques fragments de ce roman dans la *Biographie* et un autre : *le Poète et le Prosateur* dans les *Œuvres posthumes*. Il en subsistait quelques autres morceaux, que M. Jean Monval a publiés dans la *Revue de Paris* le 10 février 1910. L'ensemble a paru dans le volume des *Œuvres complémentaires*.

147. Cf. (p. 109) les deux premiers vers de la *Chanson de Fortunio*.

148. Dans une lettre datée simplement mardi, et qui doit être de 1839, Musset écrivait à M^{me} Jaubert : « Que pensez-vous des trois vers suivants :

Lorsque ma bien-aimée entr'ouvre sa paupière,
Sombre comme la nuit, pur comme la lumière,
Sur l'émail de ses yeux brille un diamant noir ?

[...] Je veux beaucoup savoir si vous aimez cela. Je l'ai écrit avec deux bonnes choses, un petit mot de vous et le souvenir de Pa, [Pauline Garcia, qu'il appelait aussi Paolita]. Je vous préviens qu'on l'a trouvé hardi, mais est-il bien sûr que ce soit un défaut que la hardiesse ? » (Citée d'après l'autographe ; cf. *Correspondance*, p. 162.)

149. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} janvier 1840.

150. C'est à M^{me} Jaubert que ce conte est dédié. On a vu, par la note 148, qu'Alfred de Musset la consultait parfois sur ses poésies. Elle lui reprochait de ne pas travailler assez et lui conseillait de travailler davantage, ainsi que le révèle le prologue de ce conte, qui est une réponse, et la meilleure que Musset pût faire, à de tels conseils.

151. Elle l'avait baptisé en effet *prince Phosphore du Cœur volant*.

152. Musset a écrit sur La Fontaine quelques lignes charmantes, qui ont été recueillies dans le volume des *Œuvres complémentaires* (p. 388), et que voici :

« Alliance de la prose et de la poésie, qui n'est autre chose que celle de la prose et de la versification. Entre les deux limites qui les séparent un seul esprit français a trouvé une route, celui dont Molière disait : « Le bonhomme vivra plus que nous. »

« C'est la seule fois que Molière se soit trompé ; mais le bonhomme allait son chemin, ne se souciant ni de la prose, ni de la versification ; il était le maître et, lorsqu'il s'endormait sous les arbres de Versailles, ses gros souliers pleins d'herbes fleuries, il revenait d'un rêve dans un certain sentier où personne après lui ne passera jamais. »

153. Dans le *Catalogue des Livres composant la bibliothèque de MM. Alfred et Paul de Musset*, sont mentionnées trois éditions du *Décameron* : sous le n^o 190 une édition de la traduction française d'Antoine Le Maçon, parue à Rouen, chez Jean Berthelin en 1603, in-12 ; sous le n^o 191 une édition parue à Londres, en 1772, in-8 ; et sous le n^o 189, « *Il Decameron di messer Gio Boccaccio*, Firenze, Molini, 1820, fort vol. in-12, v. f. dent. tr. dos. » C'est celui-ci qu'Alfred de Musset désigne dans *Silvia* ; Paul de Musset le déclare d'ailleurs (Édition des Amis du Poète, X, 44).

154. C'est la huitième nouvelle de la quatrième journée du *Décameron*. Elle est intitulée dans la traduction Le Maçon : « HIEROSME, aimant une jeune fille nommée Silvestre, s'en alla, contrainct par les prières de sa mère, à Paris ; retournant duquel il trouva s'amyée mariée, en la maison de laquelle il entra secrètement et mourut près d'elle dans le lit ; puis, estant porté en une église pour estre enterré, elle mourut semblablement sur luy. » (*Le Décameron*, Flammarion, collection Jouaust, II, 75.)

155. Paul de Musset a, dans l'édition des Amis du Poète, modifié ce vers et mis :

De sa douleur aussi mourut Silvia.

« Aussi » semble mieux que « ainsi », mais on a toujours imprimé « ainsi » du vivant d'Alfred de Musset.

156. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} décembre 1841.

157. Cette chanson, dans la *Revue des Deux Mondes*, n'est pas datée. La date de 1835, mise dans l'édition de 1850 des *Poésies Nouvelles*, est-elle exacte ? Paul de Musset, dans l'édition des Amis du Poète, met (sur quels indices ?) : 3 février 1834. La chanson a pu cependant être composée à Venise où Musset rédigea un cahier

de notes dans lequel on lit : « Cabaret restaurant du Sauvage, à Venise. Jardin de Saint-Blaise, à la Zuecca. » (Fonds Lovenjoul.)

158. *La Quenouille de Barberine* qui a deux actes, et dont Alfred fit ensuite une comédie en trois actes intitulée seulement : *Barberine*, parut pour la première fois dans la *Revue des Deux Mondes*, le 1^{er} août 1835. Cette chanson est à la première scène du deuxième acte. Dans *Barberine*, le troisième couplet a été supprimé. La date de 1836, donnée dans l'édition de 1854, est, on le voit, inexacte.

159. *Le Chandelier* a été publié, pour la première fois, dans la *Revue des Deux Mondes*, le 1^{er} novembre 1835. La Chanson de Fortunio est au deuxième acte, à la scène III dans la première version de la pièce; à la scène IV dans la deuxième version. La date de 1836 que lui donne l'édition de 1854 est inexacte, comme celle de la chanson de *Barberine*.

160. Ces stances furent insérées d'abord dans la nouvelle d'*Emmeline*, qui parut, pour la première fois, le 1^{er} août 1837, dans la *Revue des Deux Mondes*.

On a rappelé (note 60) que ces stances furent adressées à la personne qui avait inspiré *la Nuit de Décembre* et qui inspira la nouvelle d'*Emmeline*. Paul de Musset a, dans la *Biographie* (pp. 149-150), donné sur ces stances les détails que voici : « Un matin, en marchant dans la rue de Buci, le visage soucieux, les yeux baissés, il [Alfred de Musset] rêvait au danger d'adresser à cette femme une déclaration par écrit. Tout à coup, il s'écria : « Si je vous le disais, pourtant, que je vous aime ? » Et, en relevant la tête, il se trouva en face d'un passant qui se mit à rire de cette exclamation. Son incertitude se changea naturellement en sujet de poésie. Il composa les *Stances à Ninon*. » Le soir, dans le salon de la dame, il les lui remit, elle les lut, et, sans rien dire, rendit le papier; le lendemain elle le redemanda et le garda. Dans *Emmeline*, Alfred de Musset écrit : « Emmeline prit le papier et lut les stances suivantes[...]. Lorsque Emmeline eut achevé sa lecture, elle rendit le papier à Gilbert sans rien dire. Un peu après, elle le lui redemanda, relut une seconde fois, puis garda le papier à la main d'un air indifférent, comme il avait fait tout à l'heure, et, quelqu'un s'étant approché, elle se leva et oublia de rendre les vers. » (*Œuvres*, édition Edmond Biré, pp. 28 et 30.) Dans une note de son édition, M. Biré a écrit (p. 385) que Musset avait fait ces stances pour M^{me} Menessier-Nodier. Certainement non.

161. D'après Paul de Musset, et malgré cette date, ces stances seraient probablement de 1835 et antérieures à la *Confession d'un Enfant du Siècle*, où Octave, hésitant devant M^{me} Pierson, comme Musset devant Ninon, pensait : « Si je lui disais que je l'aime, qu'arriverait-il ? elle me défendrait peut-être de la voir ». (Édition Edmond Biré, p. 167.)

162. Première publication : recueil des *Pensées d'août* de Sainte-Beuve (septembre 1837). Cette pièce a été admise en 1850 dans l'édition des *Poésies Œuvres* d'Alfred de Musset. L'article de Sainte-

Beuve qui la suscita était sur *Millevoye* ; il avait paru le 1^{er} juin dans la *Revue des Deux Mondes*. Sainte-Beuve y disait : « En nous tous pour peu que nous soyons poètes, et si nous ne le sommes pourtant pas décidément, il existe une fleur de sentiments, de désirs, une certaine rêverie première, qui bientôt s'en va dans les travaux prosaïques, et qui expire dans l'occupation de la vie. Il se trouve, en un mot, dans les trois quarts des hommes, comme un poète qui meurt jeune, tandis que l'homme survit. » (*Portraits littéraires*, I, 415.)

163. Sainte-Beuve date ces vers du 2 juin 1837 et c'est vraisemblablement leur date exacte, Alfred de Musset ayant dû les écrire dès la lecture de la *Revue* de la veille.

164. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1847, sans l'indication : « Ode IX, livre III », et sans la date.

165. Première publication : *Poésies Nouvelles* de 1850.

166. A Alfred Tattet. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} décembre 1841.

167. La forêt de Montmorency. Dans le voisinage était la propriété de Bury qui appartenait au père de Tattet.

168. Non daté dans la *Revue*.

169. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} décembre 1841, avec le titre : *A une fleur envoyée*, mais sans dire par qui. Une lettre de M^{me} H. Lardin de Musset (fonds Lovenjoul D 3176) permet de dire que cette fleur fut envoyé par la comtesse de Fitz-James, née de Poilly, cousine de M^{me} de Castries, et avec qui Musset eut une correspondance. Une lettre de Sainte-Beuve confirme ce dire : ayant écrit le 5 septembre 1838 à Ulric Guttinguer qu'il préfère au poème *Sur la naissance du comte de Paris*, d'autres vers de Musset, où « il est vrai qu'il ne s'agit que de fleurettes », il lui écrit à la fin du même mois suivant que ces vers sont adressés à M^{me} Fitz-James, qui avait envoyé à Musset « une fleurette », dans une lettre de M^{me} de Castries. (*Correspondance de Sainte-Beuve*, publiée par Jean Bonnerot, Delamain et Boutelleau, 1936 ; II, 439 et 445.) D'après Paul de Musset ce n'est pas « une fleurette », mais un bouquet, tout petit il est vrai, « un tout petit bouquet de fleurs blanches nouées par un fil de soie ». Paul de Musset dit aussi : « Chez M^{me} la duchesse de Castries, Alfred de Musset rencontra une fort belle dame qui venait de lire l'*Espoir en Dieu* ; elle lui fit compliment de la beauté de ses vers, et il répondit, en badinant, mais du ton le plus respectueux, qu'il regrettait de ne pouvoir pas se parer d'un compliment si flatteur comme d'une fleur, qu'on porte à sa boutonnière. La dame partait pour la campagne le lendemain. » Quelques jours après, Alfred de Musset recevait le gracieux envoi. (Cf. *Biographie*, pp. 196-197.)

170. Non daté dans la *Revue*.

171. La nouvelle *le Fils du Titien* a paru, pour la première fois, le 1^{er} mai 1838 dans la *Revue des Deux Mondes*.

172. VAR. : « *Capricieux enfant qui l'oubliez demain*.

(Manuscrit : Bibliothèque nationale.)

173. Date inexacte puisque ce sonnet avait paru dans la *Revue* deux jours plus tôt. Le manuscrit porte 15 mars 1837.

174. Ce sonnet est, dans le manuscrit, daté du 22 avril 1838.

Il est, comme le précédent, adressé à Aimée d'Alton.

175. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} janvier 1843. Au sujet de ce petit poème Paul de Musset dit, dans la *Biographie* (p. 213) : « Il adressait alors ses hommages à une femme artiste de talent, qui le traitait avec une défiance et une dureté d'autant plus inexplicables qu'il lui avait rendu de véritables services. » Cette artiste était Pauline Garcia, la sœur de la Malibran. « Cette rigueur injuste et sans motif, dit encore Paul de Musset, chagrinait Alfred de Musset. Dans un accès de dépit il écrivit les stances *A Mademoiselle****. (Voir p. 121.) Mais ce terrible reproche ne fut pas son dernier mot, car, l'année suivante, il adressait à la même personne les vers intitulés *Adieu*, où l'on voit que sa colère s'était fort adoucie. Au moment d'un départ, le poète ne sentait plus que le regret d'une séparation. » Le biographe dit enfin qu'aucune des deux poésies ne fut envoyée à la destinataire, qui, quand elles furent publiées, put les lire « sans s'y reconnaître ».

176. VAR. : « *En te quittant, je sens* ». (*Rev. des Deux Mondes*.)

177. VAR. : « *Qu'importe ! pas de plainte vaine.*

Avec respect je songe à l'avenir. (*Ibid.*)

178. VAR. : « *Sans murmurer je la verrai partir.* (*Ibid.*)

179. Si la pièce à *A Mademoiselle**** est de mars 1839 et que la pièce *Adieu* lui soit d'un an postérieure, comme le dit Paul de Musset, elle devrait être datée de 1840.

180. Première publication : *Poésies Nouvelles* de 1850. Ce sonnet, selon Paul de Musset, fut adressé à une jeune femme mal mariée, amie de leur sœur, et qu'Alfred de Musset eut plusieurs fois l'occasion de reconduire jusqu'à sa porte ; cette innocente galanterie suscita certains sourires ; Alfred de Musset « ne voulut pas attendre qu'on passât des sourires au propos ». (*Biographie*, pp. 287-288.) Et il fit ce sonnet.

181. Paul de Musset, dans l'édition des *Amis du Poète*, a daté ce sonnet de 1843.

182. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} janvier 1843.

Ce sonnet est adressé aussi à une femme qui avait été mal mariée, mais celle-ci était veuve. Comme Alfred de Musset lui disait qu'elle était trop jeune et trop belle pour ne pas se remarier elle répondit : « Jamais ». Cette réponse fut l'origine du sonnet. (Cf. *Biographie*, p. 288.) Selon M. Maurice Clouard cette dame était la marquise de la Grange, née Adeline Outray.

183. VAR. : « ... prononcez, *madame*, et ». (*Rev. des Deux Mondes*.)

184. Première publication : *Poésies Nouvelles* de 1850.

185. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} décembre 1841. Voir la note 175. Dans une lettre qu'il écrivit à M^{me} Jaubert le 11 janvier 1839, et qui a été publiée dans le numéro du 10 octobre 1930 de la *Muse française*, Alfred de Musset nommait la personne

à qui s'adressaient ces vers : « A propos de Paulette [Pauline Garcia], voici le premier résultat du premier mouvement de rage, exprimé à la diable mais bien senti. Je vous l'envoie comme tel ». Le texte ainsi envoyé offre, avec le texte imprimé, les variantes que l'on trouvera ci-après.

186. VAR. : « Oui, femmes, *tel est votre empire,*
Vous avez *ce fatal pouvoir.* »

187. VAR. : « *Et quand le tourment qu'il endure*
Devrait le conduire au tombeau. »

188. Date inexacte, puisque Alfred de Musset envoyait cette poésie à M^{me} Jaubert le 11 janvier. C'est cette date qui a été imprimée dans l'édition des Amis du Poète

189. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} août 1840.

190. Cet « autre soir » était le 14 juillet 1840 ; et la pièce représentée était en effet *le Misanthrope*. (Voir un article de M. Charles Clerc : *Autour d'une inconnue de Musset*, dans la *Revue bleue*, 3 mai 1924.) M. Charles Clerc ne nomme pas cette inconnue, dont Alfred de Musset lui-même ne devait pas savoir le nom.

191. Ces vers sont tirés d'un poème *les deux Colombes*, qui avait paru dans la *Revue des Deux Mondes*, le 15 octobre 1833, et qui avait été recueilli, la même année, dans le tome II des *Œuvres posthumes inédites d'André Chénier*, chez l'éditeur Charpentier. Publié sous le titre de *les Colombes* dans l'édition de M. André Bellessort des *Œuvres poétiques d'André Chénier* (I, 61), chez Garnier frères.

192. VAR. : « Et qu'il *serait bien temps* ». (*Rev. des Deux Mondes.*)

M. Pierre Dufay et M. Helpey ont rappelé, dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* des 20-30 juin 1925, une chanson chantée en Vendômois, pays de Musset, et en Touraine et dont Alfred de Musset a pu ici se souvenir. Cette chanson dit :

Il est pourtant temps, pourtant temps, ma mère (ou *ma mè*),
Il est pourtant temps de me marier.

193. M. Maurice Clouard dit, d'après une note de M^{me} Martellet, qui possédait l'autographe de ce poème, qu'il était précédé de l'*Impromptu*

Dieu l'a voulu, nous cherchons le plaisir

(voir p. 228), qui lui avait servi, en quelque sorte, d'épigraphe, bien qu'on ne voie pas de rapport entre les deux pièces.

194. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} décembre 1840.

Le sujet de ce conte est pris de la septième nouvelle de la quatrième journée du *Décameron*, c'est-à-dire celle qui précède immédiatement la nouvelle d'où Musset a tiré son conte de *Silvia*. Le titre est, dans la traduction de Le Maçon : « SIMONNE AYMANT PASQUIN et étant avecques luy en un jardin, advint que Pasquin se frotta les dentz d'une fueille de saulge, dont il mourut ; icelle Symonne fut prise de la justice et se frotta pareillement d'une de ces feuilles de saulge les dentz, dont

semblablement elle mourut ». (*Le Décaméron*, Flammarion, collection Jouaust, II, 69.)

Paul de Musset dit (*Biographie*, p. 256) qu'en 1840, chez Berryer, au château d'Angerville, où il se trouvait avec son frère, on discutait beaucoup du procès de M^{me} Lafarge, accusée d'avoir empoisonné son mari, et que même on introduisit, un soir, ce drame « dans une charade en action »; et que les conversations qu'on y tenait sur l'empoisonnement donnèrent à Alfred de Musset « le désir de rimer le conte de *Simone* ».

195. Marguerite de Valois, née le 11 avril 1492, sœur de François 1^{er}; femme en premières noces du duc d'Alençon, devenue veuve et remariée en 1527 avec Henri d'Albret, roi de Navarre.

196. Émile Faguet dit (*Propos de théâtre*, 2^e série, p. 240) que ces trois derniers vers ont été écrits en songeant à Alfred de Vigny.

197. Quand, après la défaite de Pavie (25 février 1525), François 1^{er} fut captif en Espagne, sa sœur Marguerite alla l'y rejoindre.

198. VAR. : « Ce qui signifie en toscan ». (*Rev. des Deux Mondes*.)

199. VAR. : « *Voulut l'embrasser et tomba* ». (*Ibid.*)

200. VAR. : « Sans une parole dernière. » (*Ibid.*)

201. VAR. : « Et, prévoyant quelque mystère ». (*Ibid.*)

202. Dans la traduction déjà mentionnée de Le Maçon, on lit (p. 74) : « ... On trouva dessous la plante de ce saulnier un crapault d'une merveilleuse grandeur, du vent mortifère duquel on juge que celle saulge devoit estre devenue envenymée ».

203. Non daté dans la Revue.

204. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} janvier 1839 à la suite d'un article intitulé : *Concert de Pauline Garcia*, vers la fin duquel il est question de Rachel et qui se termine par ces lignes qui sont comme le prologue de ce poème : « Tout en rêvant ainsi, je suis allé au concert, et, comme il faut toujours qu'un rimeur rime ses pensées, j'ai fait, tant bien que mal, ces strophes ».

205. VAR. : « ... enfants aimés des dieux ». (*Rev. des Deux Mondes*.)

206. VAR. : « ... ce frais sourire. » (*Ibid.*)

Dans les *Mélanges de littérature et de critique* le texte est celui de la *Revue*; il y a donc « aimés » et « frais ».

207. L'article ayant paru le 1^{er} janvier, ces strophes ont nécessairement été composées en 1838.

208. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} décembre 1841. Cette chanson, inscrite par Musset, sur l'album de la baronne D..., y est suivie d'un poème qu'un officier, le futur maréchal Pélissier, duc de Malakoff, s'amusa à composer en employant les rimes mêmes qu'avait employées Musset, mais en les disposant dans l'ordre inverse. Voici ces strophes :

Pour chanter la jeune maîtresse
Que Musset donne au vieux destin,
J'ai trop parcouru de chemin
Sans atteindre l'enchanteresse.

Toujours vers un nouveau désir
 J'ai tendu comme l'hirondelle,
 Mais sans le secours du zéphir
 Qui la porte où son cœur l'appelle.

Adieu ; fantôme souriant
 Vers qui la jeunesse s'élance,
 La raison me crie en passant :
 Le souvenir vaut l'Espérance.

209. Non daté dans la Revue.

210. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} décembre 1841.

211. VARIANTE du manuscrit que possédait M. Louis Barthou :
 « Et pourtant elle est *immortelle*. »

(Cf. Catalogue de la *Bibliothèque de M. Louis Barthou*, première partie, n° 253 ; Auguste Blaizot et fils, 1935.)

212. Non daté dans la *Revue*. Sur le manuscrit la date est « 14 juin, à Bury ». On a déjà rappelé (note 167) que Bury était le nom de la propriété de Tattet. Moins de deux années auparavant, Alfred de Musset avait, au même endroit, écrit le sonnet :

Qu'il est doux d'être au monde... (Voir p. 116.)

On s'amusait à Bury, mais Alfred de Musset ne parvenait pas toujours à y oublier ses soucis ou ses chagrins. « Ses amis, écrit Paul de Musset (*Biographie*, p. 254), m'ont raconté qu'un matin, comme il tardait à se lever, ils entrèrent dans sa chambre, et trouvèrent sur sa table un sonnet que plus tard, en le publiant, il a intitulé *Tristesse*. Après avoir laissé deviner l'état de son cœur et de son esprit à des compagnons actifs dont il ne partageait plus les plaisirs, il craignit de les gêner et déserta. »

213. Première publication : *La Presse*, 6 juin 1841, dans une chronique de M^{me} de Girardin, signée de son pseudonyme : Vicomte de Launay, et recueillie dans ses *Œuvres complètes*. (V, 170-174 ; éditions Michel Lévy.)

En 1840, l'opinion en France s'émut de l'accord conclu contre nous par la Prusse et la Turquie dans la question d'Égypte. Un poète allemand, Nicolas Becker, de peu de renommée, composa les strophes : *le Rhin allemand*, qui traduisaient les sentiments d'hostilité et de défi de ses compatriotes. Quand ce poème fut connu en France, au printemps de 1841, l'opinion française s'était apaisée. Mais Lamartine fit à Becker la véhémence réponse de *la Marseillaise de la paix*, et suscita une nouvelle agitation. Selon Paul de Musset, son frère jugea inopportune la poésie de Lamartine qui, tout en répondant à une provocation, tendait la main au provocateur ; il s'emporta et songea à faire lui-même à Becker une réponse dont le ton convint mieux. Il rentra dans sa chambre pour l'écrire et quand il en ressortit, deux heures après, il put réciter son poème : *Le Rhin Allemand*. M^{me} de

Girardin a raconté, dans sa chronique, qu'un soir, dans son salon, on louait *la Marseillaise de la paix* de Lamartine (qui avait paru le 1^{er} juin dans la *Revue des Deux Mondes*), et que les assistants en récitaient des strophes. Alfred de Musset en dit une. Mais M^{me} de Girardin, si elle trouvait le poème très beau, le trouvait aussi trop généreux et elle déclara : « J'aurais voulu qu'on dit des choses désagréables à ce monsieur [...]. Pour ma part, je professe un égoïsme national féroce, j'en conviens ; j'ai le préjugé de la patrie, et j'aurais aimé répondre à cet Allemand en vers cruels. — Moi aussi, s'écria Alfred de Musset. — Faites-les donc vite, reprirent en chœur les assistants. » Voilà Musset aussitôt enfermé dans le jardin, sans rien de ce qu'il faudrait pour écrire, mais avec deux cigares et un quart d'heure de délai. Au bout d'un quart d'heure il se trouve que les cigares étaient fumés et les vers rimés.

C'est presque miraculeux. Mais M^{me} de Girardin, écrivant le 2 juin à Lamartine, le félicitait de sa réponse à Becker et lui disait que Musset lui avait apporté de très jolis vers sur le même sujet, confirmant ainsi le récit moins théâtral de Paul de Musset. Sur cette polémique poétique, cf. (historique et textes) *Le Rhin allemand*, par Gaston Raphael. (*Cahiers de la Quinzaine*, 19^e cahier de la 4^e série, mai 1903.)

Le Rhin allemand de Musset fut reproduit le 15 juin 1841 dans la *Revue de Paris*, où, après rappel du poème de Lamartine, il était dit : « La pièce qu'on va lire offre à notre avis l'expression plus énergique et plus vraie du sentiment national » ; et, à propos des strophes de Becker que la revue reproduisait aussi, on disait que « pour chacune [d'elles], le spirituel poète [avait] trouvé une réponse ».

214. VAR. : « Où tomba-t-il alors, ce dernier ossement ? »

(*La Presse* et *Rev. de Paris*.)

215. Non daté dans la *Rev. de Paris*.

216. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1841. En septembre 1840, Alfred de Musset, traversant en voiture la forêt de Fontainebleau qu'il avait parcourue sept années plus tôt en compagnie de George Sand, sentit se raviver de douloureux souvenirs. Ils furent ravivés encore, et plus vivement sans doute, par la rencontre qu'il fit de George Sand elle-même, un soir de février 1841, dans un couloir des Italiens. Paul de Musset dit que c'est ce soir-là que son frère composa son poème du *Souvenir*. (Cf. *Biographie*, pp. 261-262.)

217. VAR. : « ... beau désert qu'aimait tant ma maîtresse. »

(*Rev. des Deux Mondes*.)

218. Dans *le Saule* (*Premières Poésies*, p. 142) :

Écoute, moribonde ! il n'est pire douleur

Qu'un souvenir heureux dans les jours de malheur.

Les vers de Dante que Musset rappelle ici sont de l'*Enfer*, chant V, vers 121-123 :

... *Nessum maggior dolore*

*Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria...*

219. VAR. : « ... quand il rêve. » (*Rev. des Deux Mondes.*)

220. Allusion à l'épisode des amours de Françoise de Rimini et de Paul Malatesta. (*L'Enfer*, chant V, particulièrement vers 133 à 136) :

*Quando legenimo il disiato riso
Esser bariato da catanto amante,
Questi, che mai da me non fia diviso,
La bocca mi bacio tutto tremendo.*

que M. Henri Longnon (*La Divine Comédie*, librairie Garnier frères, à paraître en 1939), traduit ainsi :

Lorsque nous lûmes du désiré sourire
Qu'il fût baisé par un si bel amant,
Lui, qui jamais de moi ne sera divisé,
Il me baisa tout en tremblant la bouche.

221. Cf. DIDEROT, *Jacques le Fataliste* : « Le premier serment que se firent deux êtres de chair, ce fut au pied d'un rocher qui tombait en poussière; ils attestèrent de leur constance un ciel qui n'est pas un instant le même; tout passait en eux et autour d'eux, et ils croyaient leurs cœurs affranchis de vicissitudes... » (*Œuv. complètes*, de Diderot; éd. Garnier frères, in-8, VI, 117.)

222. Alfred de Musset reçut, pour ce poème, de grands compliments de sa famille et de ses amis. Il faut rapporter les propos que, d'après la *Biographie* (p. 262), il tint à ce sujet à son frère : « C'est tout ce qui me reviendra de mon sacrifice au public. J'ai livré aux bêtes mon cœur tout saignant. Je m'irrite à la pensée qu'un étourdi ou un sot peut réciter, s'il lui plaît, comme une chanson, ces deux vers :

Mes yeux ont contemplé des objets plus funèbres
Que Juliette morte au fond de son tombeau.

« J'ai prononcé ces mots-là seul, au milieu du silence de la nuit, et les voilà jetés en pâture aux badauds! Est-ce qu'il n'aurait pas été temps après ma mort? Heureusement, tu verras, que personne n'en dira mot ».

223. VAR. : « Plus amers que le toast. » (*Rev. des Deux Mondes.*)

224. Non daté dans la *Revue*.

225. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} janvier 1842. M. B..., à qui ce poème est adressé, est M. Buloz, directeur de la *Revue*.

Buloz, comme M^{me} Jaubert, reprochait parfois à Musset sa paresse et le pressait de donner quelque ouvrage à la *Revue*. Déjà, plusieurs années plus tôt, faisant allusion à je ne sais quelles plaintes ni de qui, Musset dans ses stances *A Julie* (*Premières Poésies*, p. 133), écrivait :

Mon imprimeur crie à tue-tête

Que sa machine est toujours prête
Et que la mienne n'en peut mais...

Alfred de Musset a composé aussi trois *Stances à Bulox* (voir p. 272), qui sont une réponse plaisante, et moins ferme de ton que la pièce *Sur la Paresse*, à des plaintes du Directeur de revue sur la paresse de son collaborateur. M. Maurice Clouard pensait que cette dernière pièce a été composée avant l'autre. Je ne discerne pas d'autre indice qui puisse le faire penser que le ton même de la pièce.

226. Ce sont les quatre premiers vers de la satire XV de Mathurin Régnier.

227. Élie-Catherine Fréron (1718-1776). Son œuvre est surtout critique : il fit d'abord des *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, et, en 1754, il fonda l'*Année littéraire ou Suite des Lettres sur quelques écrits de ce temps*, qu'il dirigea jusqu'à sa mort. Il eut bien des ennemis, dont le plus féroce fut certainement Voltaire.

228. VARIANTE (inédite je crois) communiquée par l'éditeur Georges Charpentier à M. Maurice Clouard (Fonds Lovenjoul F 3159, f^o 72) :

Puis un vice hideux, frère de tous les crimes,
La sourde ambition de ces vieilles maximes
Qui viennent aujourd'hui donner pour nouveautés,
Du peuple souverain les partisans crottés.
Vieux galons de Rousseau, défroque de Voltaire,
Qu'à défaut de livrée endosse un pamphlétaire,
Digne et dernier métier d'un méchant avocat,
D'une catin blasée ou d'un prêtre apostat.

229.

Je m'en allais rêvant, le manteau sur le nez,
L'âme bizarrement de vapeurs occupée,
Comme un poète qui prend les vers à la pipée.

(Mathurin RÉGNIER ; Satire X : *le Souper ridicule*, v. 33-35 ; éd. Garnier frères, p. 119.)

230. Berthelot, poète satirique, dont on sait fort peu de chose. On ne connaît ni la date de sa naissance ni celle de sa mort. Mais on n'ignore pas ses démêlés avec Mathurin Régnier. Il y eut batterie, comme le rappelle Musset. De cet événement le poète Sigognes a fait un poème, dont plus tard il changea le titre mais qu'il intitula d'abord, *le Combat de Bernier et de Matelot*. (Cf. *Les Œuvres satyriques complètes du Sieur de Sigognes*, publiées par Fernand Fleuret et Louis Perceau : Bibliothèque des Curieux, 1920, in-8, p. 29.)

231. VAR. : « Certe il n'est que trop simple à qui sait regarder ».
(*Revue des Deux Mondes*.)

232. « Qui diable est-ce qu'on trompe ici ? » est une question de Basile et non pas de Figaro, dans *le Barbier de Séville* (A. III, sc. XI).

233. Les deux vers qui suivent rappellent ceux-ci que, dans *l'École*

des *Maris* (A. I, sc. 1), Ariste dit à Sganarelle, qui lui faisait des remontrances sur sa manière de vivre, à son âge :

« C'est un étrange fait du soin que vous prenez
A me venir toujours jeter mon âge au nez. »

234. Alfred de Musset disait de ce poème à son frère : « Voilà ce que j'aurai fait de plus habile dans toute ma carrière littéraire ». (*Biographie*, p. 270.)

235. Non daté dans la *Revue des Deux Mondes*. La date de novembre 1842 ne peut pas être exacte, le poème ayant été publié le 1^{er} janvier de cette année-là. Paul de Musset, dans l'édition des *Amis du Poète*, date de décembre 1841 ; peut-être est-ce « novembre 1841 » qu'il aurait fallu lire au lieu de « novembre 1842 ».

236. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} octobre 1843. Sainte-Beuve écrivait dans sa *Chronique parisienne* (et anonyme) de la *Revue Suisse*, le 30 septembre 1843 : « Les vers de Musset dans le n^o du 1^{er} octobre de la *Rev. des Deux Mondes*, Le mie Prigioni, sont sur ce qu'il a été mis quinze jours en prison pour la garde nationale ». Alfred de Musset n'était pas le seul écrivain qui répugnât au service de la garde. Théophile Gautier, qui est désigné dans cette pièce de vers, ne l'aimait pas non plus, ni Balzac, qui l'un et l'autre firent de la prison, ni Sainte-Beuve qui, dit-on, pour échapper à la garde, se cachait Cour de Rouen, sous le nom de Delorme. Il y avait, dans la prison de la garde une chambre où des artistes avaient déjà logé et qu'ils avaient ornée de dessins et de peintures. Alfred de Musset obtint, « par faveur » dit Sainte-Beuve, cette chambre privilégiée. (Cf. *Chroniques parisiennes*, p. 128.)

En avril 1841, Alfred de Musset avait déjà été mis à la prison de la Garde Nationale, mais cette fois-là pour vingt-quatre heures seulement. Il dut y être mis encore en 1843, car on a, avec cette date, des vers de lui datés de sa geôle, et encore un quatrain, sans date, qu'il inscrivit dans la cellule 14. (Voir p. 214.)

C'est de cette cellule 14 qu'il écrivit, je ne sais à quelle date, la lettre à Augustine Brohan qui commence ainsi : « O ma chère Brohan ! je suis dans les fers. Je gémis au sein des cachots... ». (*Correspondance*, p. 253.)

La prison de la Garde Nationale, qu'on appelait plutôt l'*Hôtel des baricots*, fut d'abord dans l'ancien hôtel de Bazancourt, rue des Fossés Saint-Bernard ; en 1837 elle fut transférée 92, rue de la Gare, derrière le Jardin des Plantes.

Le titre des stances de Musset est emprunté, assez plaisamment, à Silvio Pellico dont les « prisons » furent plus sérieuses.

237. Cette note n'est pas dans la *Revue*.

238. VAR. : « Le Christ contemple Louis-Philippe. »
(*Rev. des Deux Mondes*.)

239. Première publication, dans : *Voyage où il vous plaira*, par Tony Johannot, Alfred de Musset et P.-J. Stahl. (Hetzl, 1843, in-4,

pp. 33-36). P.-J. Stahl c'est l'éditeur Hetzel lui-même qui supplia Alfred de Musset, qui y résistait, à collaborer à cet ouvrage pour en assurer le succès. Alfred de Musset céda, séduit, paraît-il, par un des dessins de Johannot, représentant « une gracieuse figure de jeune fille assise au piano et chantant », et destiné à accompagner un lied de Mozart, sur le refrain : *Vergiss mein nicht*. (Cf. *Biographie*, pp. 228-229.)

Mais M. Edmond Duméril, dans sa petite thèse : *Lieds et Ballades germaniques, traduits en vers français : Essai de Bibliographie critique* (Champion, 1934, in-8), écrit (p. 62) que le lied *Vergiss mein nicht*, dont l'auteur est inconnu, a été mis en musique par douze compositeurs, mais pas par Mozart. « Celle qui a séduit Musset est, dit-il, de Lorenz Schneider. »

240. Cette strophe a été gravée sur la stèle du tombeau d'Alfred de Musset.

241. Première publication : *Voyage où il vous plaira*. Ce sonnet fut inspiré à Alfred de Musset, comme *Rappelle-toi*, par une image de Tony Johannot. Ces deux petites pièces furent toute sa collaboration à l'ouvrage de P.-J. Stahl.

242. Première publication : *Rev. des Deux Mondes*, 1^{er} janvier 1843.

243. Non daté dans la *Revue*.

244. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} janvier 1843, avec le seul titre de *Sonnet*. Madame G. est la marquise de la Grange. (Voir note 182.)

245. VAR. : (faute plutôt) :

« Quoi qu'en dise Héloïse et Madame Cottin. »

(*Rev. des Deux Mondes*.)

Sophie Restaud (1770-1807) fut mariée en 1790 à M. Cottin. Elle devint veuve trois ans après, et, comme il ne lui restait pas une grande fortune, elle se mit à écrire des romans : le premier qu'elle publia est *Claire d'Albe*; le plus connu est *Mathilde*; à noter encore : *Malvina*, *Amélie de Mansfield* et *Élisabeth ou les Exilés de Sibérie*, dont le sujet sera traité de nouveau par Xavier de Maistre dans la *Jeune Sibérienne*.

246. Non daté dans la *Revue*.

247. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} janvier 1843, avec le simple titre de *Rondeau*. Il est dédié à la même personne que le sonnet précédent.

248. Non daté dans la *Revue*.

249. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} septembre 1842. Paul de Musset raconte (*Biographie*, p. 280) que son frère, captivé par la lecture des poésies de Leopardi, dont il ne se lassait pas, eut l'idée d'écrire sur cet écrivain « qu'il considérait comme le premier poète de l'Italie moderne », un article pour la *Rev. des Deux Mondes*; qu'il avait même, dans ce dessein, réuni quelques renseignements, mais qu'il préféra composer en l'honneur de Leopardi un poème.

L'article cependant fut commencé. M^{me} Martellet a publié dans son livre sur *Alfred de Musset intime* (pp. 341-344) ce qui en était écrit;

ce texte a été reproduit dans le volume des *Œuvres complémentaires* (pp. 382-387). Une copie en existe dans le fonds Lardin de Musset, avec pour titre : *Le poète italien Leopardi*.

La princesse Belgiojoso, qui avait fourni quelques documents à Alfred de Musset, le pressait d'écrire cet article; Musset n'y mit pas d'empressement et écrivit à M^{me} Jaubert, que la princesse avait dû faire intervenir :

« Voilà mon frère qui me dit,
Aujourd'hui vendredi,
Que vous lui avez dit
Que je devrais renvoyer au Port-Marly [chez la princesse]
Les traductions de Leopardi,
Pardi !
Si la princesse les veut
Je ne demande pas mieux,
Mais qu'est-ce qui la presse
Cette princesse ?

« Et dites-moi un peu ce qu'elle compte faire de ces papiers ? si elle a l'idée de charger quelque autre de l'article, cela me paraît fort sage, mais c'est assez inutile, attendu que la *Revue* ne le mettrait pas, parce que j'ai dit que je le ferais ». (*Correspondance*, p. 201.) L'article, finalement, ne fut fait ni par lui ni par un autre.

250. VAR. : « Qui gratte son bonnet devant une écritoire
Et salue ... » (*Rev. des Deux Mondes*.)

251. VAR. : « *Le mélodrame est bon où Margot a pleuré.* » (*Ibid.*)

252. « Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable. »
(BOILEAU, satire IX : *A son Esprit*.)

253. Ophélia, qui aime Hamlet et qui, en effet, devint doucement folle. (Cf. *Hamlet*, A, IV, sc. v.)

254. Un certain Leopardi, poète, mais qui n'était pas le grand poète, prit pour lui ces deux vers, s'en offensa, écrivit à Alfred de Musset, puis le provoqua. Alfred de Musset déclare qu'il l'envoya promener. (Cf. Lettre à Paul de Musset, janvier 1843, publiée dans *la Muse française*, le 10 juin 1926, et aussi Lettre à M^{me} Jaubert, *Correspondance*, p. 190.)

255. Noël-François de Wailly (1724-1801), auteur du *Nouveau Vocabulaire français ou Abrégé du Dictionnaire de l'Académie*, et du *Dictionnaire portatif de la Langue française, extrait du Dictionnaire de Richelet*.

Pierre-Claude Boiste (1765-1824), auteur du *Dictionnaire universel de la Langue française*, dont la première édition avait paru en 1800. Une édition revue et corrigée par Charles Nodier et Louis Barré parut en 1855.

256. Jacques Leopardi mourut à Naples le 14 juin 1837; il était né le 29 juin 1798.

257. Voir le poème *Ricordanze*. (Les Souvenirs.)

258. Voir le poème *Amore e morte*. (L'Amour et la Mort.)

259. Non daté dans la *Revue*.

260. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1847. Les initiales V. H. désignent, évidemment, Victor Hugo. Quand Musset eut déserté le Cénacle, il y eut un froid entre lui et Victor Hugo. Les deux poètes se recontrèrent, au printemps de 1843, à la table de leur ami commun Ulric Guttinguer. Le 22 mai, dans une lettre à son frère, qui voyageait alors en Italie, Alfred de Musset disait : « Je me suis réconcilié avec Victor Hugo [...] M^{me} Hugo m'a envoyé son album : j'y ai écrit un sonnet sur cette rencontre qui m'avait réellement touché; — il m'a répondu une lettre très bien. » (*Correspondance*, p. 229.) Voir aussi la *Biographie*, p. 348.

261. Non daté dans la *Revue*.

262. Première publication de la nouvelle *Mademoiselle Mimi Pinson* (dont cette petite pièce fait partie) dans *le Diable à Paris : Paris et les Parisiens, mœurs et coutumes, caractères et portraits des habitants de Paris, etc.* Texte par George Sand, P.-J. Stahl, Léon Gozlan, Th. Gautier, Alf. de Musset, etc.; avec des illustrations de Gavarni, Bertall, Champin, Bertrand, Daubigny, Français. (Paris, Hetzel, 1845, 2 vol. in-4.) La nouvelle de Musset est au tome I, pp. 327 à 360. Elle fut ensuite intitulée *Mimi Pinson*. La chanson a été recueillie dans l'édition de 1851 des *Poésies Nouvelles*.

263. Première publication : *La Presse*, 18 juillet 1843. Ce poème fut publié à l'occasion du premier anniversaire de la mort du duc d'Orléans, qui, le 13 juillet 1842, s'était fracturé le crâne en sautant de sa voiture dont, près du pont de Neuilly, les chevaux s'étaient emportés. Alfred de Musset, ainsi qu'il le rappelle dans la troisième strophe, avait été un camarade du duc d'Orléans; ils avaient fait ensemble leurs études au lycée Henri IV, et le prince avait toujours montré des sentiments très bienveillants au poète.

264. La princesse Marie était née à Palerme, le 12 avril 1813; elle avait, le 17 octobre 1837, épousé le duc Alexandre de Wurtemberg; elle était morte à Pise le 2 janvier 1839. Elle avait, non pas peint comme le dit Musset, mais sculpté une statue de Jeanne d'Arc, conservée au musée de Versailles.

265. Le duc d'Orléans était né le 3 septembre 1810 à Palerme. Il n'avait donc pas tout à fait 32 ans quand il mourut.

Dès que la nouvelle de l'accident fut connue à Neuilly, le roi, la reine et Madame Adélaïde se rendirent auprès du blessé; d'autres princes et princesses accoururent ensuite. Excepté la duchesse d'Orléans, qui était à Plombières, et le duc de Nemours, qui était à Nancy, la famille royale se trouva donc réunie au chevet du blessé.

266. VAR. : « Dans cette pâle tête ». (*La Presse*.)

267. La duchesse d'Orléans était née princesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin. Elle avait épousé le duc d'Orléans en 1837.

268. Il allait se rendre aux grandes manœuvres où il avait le commandement d'une armée.

269. Allusion à la part prise par le duc d'Orléans à la campagne d'Algérie.

270. Le château de Neuilly avait été la résidence du duc d'Orléans.

271. La chapelle Saint-Ferdinand, élevée sur l'emplacement de la maison où le duc d'Orléans avait été transporté et était mort. Il portait les prénoms de Ferdinand-Philippe.

272. VAR. : « *Cinq* sont morts, *Cazavan*, *Albert* et *Guillermy*.
(*La Presse*.)

273. La sœur de Laborderie fut très touchée de l'hommage ainsi rendu à la mémoire de son frère. Comme elle habitait Limoges elle envoya au poète, pour le remercier, un service de porcelaine et, chaque année, pour le carnaval elle lui envoyait une volaille. Paul de Musset, qui donne ces renseignements, dit que la famille royale ne montra pas autant de reconnaissance. Alfred de Musset ne reçut du château que des remerciements tardifs et froids. La personne qui avait mission de les lui transmettre, s'enquit auprès du poète de ce que c'était que Laborderie et le fit d'un tel air que Musset pensa que l'éloge qu'il avait fait de cet ancien camarade avait dû blesser la princesse. (*Biographie*, pp. 290-291.)

274. Non daté dans *la Presse*.

275. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1847, avec le seul titre de A. M. A. T., c'est à dire A. M. Alfred Tattet. — Ce sonnet fut écrit pendant un voyage que Paul de Musset faisait en Italie (il y est fait allusion au 5^e vers) et alors qu'Alfred Tattet allait partir en voyage lui-même, avec, d'ailleurs, une charmante maîtresse. Alfred de Musset était allé l'embrasser avant le départ. (Cf. Lettre de Tattet à Ulric Guttinguer publiée par Léon Séché dans *la Jeunesse dorée sous Louis-Philippe*, pp. 208-209.)

276. Les armes de la famille de Musset sont : d'azur à l'épervier d'or longé et perché de gueules, et sa devise : *Courtoisie, Bonne Aventure aux Preuses*; on trouve aussi la forme *aux Preux*.

277. Non daté dans la *Revue*.

278. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1847. Ce sonnet et les deux suivants y sont réunis sous le titre commun de *A Madame* ***. Une note disait : « Les vers inédits qu'on va lire sont détachés du nouveau recueil des *Poésies Complètes* de M. Alfred de Musset qui doit faire partie de la Bibliothèque Charpentier. » En fait, ils furent mis en 1850 dans l'édition des *Poésies Nouvelles*.

Le premier de ces sonnets fut le commencement d'une petite correspondance poétique entre Alfred de Musset et M^{me} M. N., qui est M^{me} Ménessier-Nodier. Un poète, M. Édouard Grenier, avait composé un sonnet adressé à Musset; il le montra à Charles Nodier, qui eut l'idée de le faire envoyer par sa fille au poète; c'était, pour lui, un moyen de se rappeler à Musset qui le délaissait un peu. Bon moyen, car Musset accourut et, pour remercier Marie Nodier de son appel, il lui envoya un sonnet qui, selon lui, devait sans doute être unique, mais elle lui répondit; il répondit à son tour; elle répondit encore et lui-

même répondit une nouvelle fois. (Cf. à ce sujet les *Souvenirs littéraires*, d'Édouard Grenier, parus chez Lemerre en 1894, in-16, pp. 76-80.) Édouard Grenier y publie les cinq sonnets : ceux de Marie Nodier étaient alors inédits. Alfred de Musset avait copié les siens sur l'album de son amie.

279. VAR. : « Vous aimiez *Paul Foucher*, les grands vers et la danse ». (Album de M^{me} Mennessier.)

280. VAR. : « ... gai comme *une* espérance. » (*Ibid.*)

281. VAR. : « ... et si *vieille* et si douce. » (*Ibid.*)

282. Musset avait commencé d'écrire : *une larme*, (« *une l* » ; il a biffé et mis « un regard ».

283. Non daté dans la *Revue*. Daté de mai 1843, comme ici, dans l'Album. — A ce sonnet, M^{me} Mennessier fit la réponse que voici :

La fleur de la jeunesse est-elle refléurie
Sous les rayons dorés du soleil d'autrefois ?
Mon beau passé perdu connaît-il votre voix,
Et vient-il, l'étourdi, railler ma rêverie ?

Par la chute des jours mon âme endolorie
A laissé ses chansons aux épines des bois ;
Du fardeau maternel j'ai soulevé le poids,
J'ai vécu, j'ai souffert et je me suis guérie.

Hélas ! qu'il est donc loin le printemps écoulé !
Que d'étés ont séché son vert gazon foulé !
Que de rudes hivers ont refroidi sa sève !

Mais de votre amitié le doux charme envolé
A retrouvé sa place et mon cœur consolé
En recueille les fruits au chemin que j'achève.

284. Ce sonnet, selon Édouard Grenier, fut écrit le jour même qu'Alfred de Musset reçut la réponse de M^{me} Mennessier.

285. N'est daté ni dans l'Album ni dans la *Revue*. — A ce deuxième sonnet, M^{me} Mennessier répondit :

Ce doux bouquet mouillé qui s'effeuille à nos yeux
Et que jamais la main n'a pu reprendre ou suivre,
Ne le regrettons pas ! J'ai lu dans un vieux livre
Que son nœud détaché voulait parler d'adieux.

Du foyer paternel, vous, l'esprit radieux,
Dans l'ardente mêlée où le triomphe enivre,
Vous vous souvenez donc qu'en essayant de vivre,
Ensemble nous étions partis d'un vol joyeux ?

Nous avons traversé la merveilleuse plaine
Où la fleur du jeune âge, amicale et sereine,
Dit : « La vie est charmante et l'avenir béni.

Puis je vous vis monter quand je perdis haleine.
 A la cime des monts votre aile souveraine
 Allait chercher son aire et je gardais mon nid.

286. Cette fois encore, dit M. Édouard Grenier, Alfred de Musset répondit le jour même.

287. N'est daté ni dans l'Album ni dans la *Revue*.

288. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juillet 1843, sous le titre : *Stances à M. Alfred de Musset*.

289. Cette « vive odysée » qu'il eût fallu publier aussi pour donner tout son sens à la réponse qu'y fait ici Charles Nodier, ne parut que bien des années après la mort de Musset, sous le titre de : *le Voyage à Pontchartrain*. (Voir p. 274.)

290. Non daté dans la *Revue*.

291. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1843.

292. Charles Nodier avait publié en 1822 chez Ladvocat un conte intitulé : *Trilby ou le Lutin d'Argail*.

293. VAR. (faute plutôt) : « Pour n'avoir rien répondu ».

(*Rev. des Deux Mondes*.) Le vers est ainsi trop court d'une syllabe.

294. VAR. : « Toute à l'aise ». (*Ibid.*)

295. VAR. : « Tous les beaux jours, tout le printemps. » (*Ibid.*)

296. Charles Nodier était bibliothécaire de l'Arsenal. Il est superflu de rappeler ici la célébrité du salon littéraire qu'il y tenait.

297. Marie Nodier, naturellement.

298. C'est le cardinal de Richelieu dont Alfred de Vigny a fait un personnage de son roman de *Cinq-Mars*.

299. Dans son édition des *Poésies Nouvelles* d'Alfred de Musset (chez Louis Conard, in-8, 1923 p. 336), M. R. Doré rappelle que « la chronique a répété » que Richelieu fut amoureux d'Anne d'Autriche », et il cite cette anecdote : « une confidente de la reine aurait gagé de faire venir devant elle le cardinal vêtu d'un pantalon vert avec des sonnettes aux jarretières, et les castagnettes aux mains, et de lui faire danser la sarabande ». M. R. Doré ajoute que Musset avait pu trouver cette histoire dans l'édition Barrière (1828) des *Mémoires du comte de Brienne*, dit *Brienne-le-jeune*. (Édit. Bonnefond, I, 218-219.)

300. Antoine-François-Marie (dit Antony) Deschamps (1800-1869), auteur, entre autres ouvrages, d'une traduction en vers français de la *Divine Comédie*, éditée en 1829.

301. Émile Deschamps (1791-1871), frère aîné d'Antony Deschamps, poète, auteur dramatique, critique, avait été l'un des fondateurs de la *Muse française* et, par ses *Études françaises et étrangères*, éditées en 1829, l'un des théoriciens du romantisme.

302. Alfred de Musset ne désigne ici en particulier aucun sonnet de Sainte-Beuve, dans les poésies de qui il y a un œil noir assez fameux ; il se trouve dans le dizain *Vœu* :

Pour trois ans seulement, oh ! que je puisse avoir
 Sur ma table un lait pur, dans mon lit un œil noir.

(*Vie, Poésies et Pensées de Joseph Delorme; Poésies complètes*, édition Lemerre, I, 107.)

303. Non daté dans la *Revue*.

304. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} avril 1844. Paul de Musset revint en novembre 1843 d'un voyage en Italie. Des conversations fréquentes sur l'Italie eurent lieu pendant plusieurs mois, entre son frère et lui. De là ces stances.

305. Francesca, dite Fanny Cerrito (née à Naples en 1821.) Célèbre danseuse napolitaine que l'on avait applaudie en Italie, en Autriche, en Hongrie, en Allemagne, en Angleterre. Elle vint ensuite en France. Elle dansa à l'Opéra de Paris en 1847.

306. Sorte de mantille.

307. Civita-Vecchia où Stendhal fut consul de France.

308. « Les grisettes de Catane s'enveloppent de la tête aux pieds dans une sorte de domino de soie noire. On appelle ce vêtement *toppa*, et celles qui le portent *topatelles*. » (Paul de Musset, note dans l'édition des *Amis du Poète*.)

309. Marius fut pris dans les marais de Minturnes où il s'était réfugié quand Sylla l'eut chassé de Rome. Annibal s'attarda et mena une vie de plaisirs dans Capoue, après sa victoire de Cannes, dont il compromit ainsi les résultats.

310. Dans ce « grand palais Nani » devenu l'*Albergo Reale*, Musset et George Sand avaient habité pendant leur séjour à Venise. Ils y occupaient un salon qui donnait sur les lagunes et deux chambres sur une ruelle.

311. VAR. : « *Et que fais-je à me désoler.* » (*Rev. des Deux Mondes*.)

312. Non daté dans la *Revue*.

313. Première publication, en 1845, dans le tome II du recueil : *le Diable à Paris*. (Voir la note 262.)

M. Maurice Clouard pensait que cette pièce avait été adressée à la comtesse de Maisons. M. Armand Lods rapporte que Paul Théodore Vibert, dans son ouvrage sur *Pierre Leleu* (Paris, 1911), rappelle que cette pièce « avait été composée par Alfred de Musset pendant un séjour qu'il fit au château de Verneuil-sur-Seine, chez le comte de Talleyrand-Périgord et dédiée à la comtesse de Boïsgelin qui y résidait dans le même temps. (Cf. *l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, 30 décembre 1931.)

M. Louis Barthou possédait un brouillon autographe de cinq strophes de cette pièce.

314. VAR. : « *Mon teint brillerait sous ma tresse brune.* »

(Manuscrit Barthou.) Dans ce manuscrit manquent les deux vers qui précèdent celui-là.

315. Alfred de Musset avait d'abord écrit, mais il l'a biffé :

*Ayez plus d'orgueil, vous avez le reste.
Votre orgueil modeste
Est très comme il faut.* » (*Ibid.*)

316. VAR. :

« Sont très inconstants.
Il faut éviter surtout leurs moustaches,
Cela fait des taches
Les trois quarts du temps. »
 (Le Diable à Paris.)

317. Non daté dans la *Revue des Deux Mondes*.

318. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1847,

319. Palmire était une couturière fameuse. Elle avait, en 1847, ses ateliers 11, rue Laffitte. La raison sociale de sa maison était : PALMIRE-CHABRIER ET LEGRAND; elle avait le titre de fournisseur de la reine des Français, de la reine des Belges et de diverses princesses étrangères. (Cf. *Almanach du Commerce pour 1847*, p. 586.)

320. VAR. : « Un chien de froid, un froid de chien. »

(Manuscrit communiqué par M. L. Gaillandre, libraire.)

321. VAR. :

« mon cher ange
 Et pendant que vous bavardiez. » (Ibid.)

322. VAR. : « *Pataugeaient* vos chers petits pieds. » (Ibid.)

323. VAR. : « L'or, le satin et le velours. » (Ibid.)

324. Première publication : édition de 1850 des *Poésies Nouvelles*. Madame C^{ne} T. est M^{me} Caroline Tattet, femme d'Alfred Tattet.

325. Non daté non plus dans les *Poésies Nouvelles* de 1850. Daté de « Fontainebleau, 1847 », dans l'édition des Amis du Poète. Les Tattet habitaient Fontainebleau en effet. Sur l'autographe, que M. Maurice Clouard avait pu voir, la date est « décembre 1849 ».

326. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mars 1849.

327. VAR. : « . . . plus joli, plus hanté. » (Rev. des Deux Mondes.)

328. VAR. : « Faunes dansant sous la verdure. » (Ibid.)

329. Depuis que le palais de Versailles est devenu un musée.

330. Voltaire, en vers que ceux-ci rappellent, écrit, dans son *Épître XIV* : *Au prince royal de Prusse*. (Œuv. compl., édit. Garnier frères, X, 307 et 308) :

Divinités des bergeries,
 Nalades des rives fleuries,
 Satyres qui dansez toujours,
 Vieux enfants que l'on nomme Amours,

Allez remplir les hémistiches
 De ces vers pillés et postiches
 Des rimailleurs suivant les cours.
 Jardins plantés en symétrie,
 Arbres nains tirés au cordeau,
 Celui qui vous mit au niveau
 En vain s'applaudit, se récrie,

En voyant ce petit morceau :
Jardins il faut que je vous fuie ;
Trop d'art me révolte et m'ennuie.

331. Qui *jadis* me menait en laisse. (*Rev. des Deux Mondes.*)

M^{me} Martellet dit dans son livre *Alfred de Musset intime* (p. 26) : « Il écrivit [...] *Sur trois marches de marbre rose*. Il pleura ; il pleura moins [qu'en écrivant *Souvenir des Alpes*] ; pourtant, un soir, en finissant son travail, il s'arrêta sur ces deux vers :

Telle et plus froide est une main
Qui me menait naguère en laisse.

« Je croyais qu'il ne continuerait pas ; quelques jours plus tard, il reprit ce travail et l'acheva. »

332. Quand Condé, après la victoire d'Oudenarde, se présenta à Versailles, le roi l'attendait au haut du grand escalier, et comme Condé s'excusait de ne monter qu'avec peine, le roi lui répondit : « Mon cousin, ne vous pressez pas, quand on est aussi chargé de lauriers que vous l'êtes, il est tout simple que l'on ait de la peine à marcher... » (*Essai sur la vie du Grand Condé*, par Louis-Joseph de Bourbon-Condé, son dernier descendant. Paris, Léopold Collin, 1806 ; in-8.)

333. VAR. : « Étant sûr qu'il n'est pas gothique. » (*Revue des Deux Mondes.*)

334. VAR. : Après ce vers il y a dans la *Revue des Deux Mondes* :

*Avec quel art et quel mystère,
Dans les entrailles de la terre,
Le Temps actif a travaillé,
Pour qu'un beau jour de promenade,
Sur cette humble et brillante estrade,
Un courtisan posât le pié !
Dites-nous, marches gracieuses...*

335. Hortense Mancini (1640-1690), nièce de Mazarin.

336. Marie-Angélique de Scoraille de Roussille (1661-1681), qui fut la maîtresse de Louis XIV peu après la belle madame de Ludre et qui fut faite duchesse de Fontanges.

337. Marie-Madeleine de La Vieuville (1693-1755), mariée en 1711, à César de Baudéan, comte de Parabère. Elle fut une maîtresse du Régent.

338. Madeleine-Louise-Charlotte de Foix-Rabat (1694-1768), mariée au comte Jean-Honoré de Sabran. Elle fut aussi une maîtresse du Régent.

339. Jules Hardouin, dit Mansard (1645-1708). Illustre architecte ; surintendant des bâtiments sous Louis XIV. Il a édifié notamment le palais de Versailles, le Grand Trianon et la maison de Saint-Cyr.

340. Non daté dans la *Revue*.

341. Première publication : édition de 1851 des *Poésies Nouvelles*. M^{me} Vladimir Karénine, dans son ouvrage sur *George Sand* (II, 93 n.), prétend que ce sonnet se rapporte à George Sand. Il n'est pas daté dans les éditions des *Poésies* de Musset, mais l'autographe porte la date de 1849. Alfred de Musset avait alors une liaison avec M^{me} Allan de la Comédie-Française, la créatrice de *Un Caprice*, et c'est à elle que, vraisemblablement, ce sonnet fut adressé.

On a d'ailleurs retrouvé dans ses papiers un manuscrit autographe de ce sonnet. (Cf. Léon Séché, *Alfred de Musset*, II, 179 n.)

342. Première publication : édition de 1851 des *Poésies Nouvelles*. Régnier, qui avait pris au théâtre le nom de sa mère, s'appelait François-Jean-Paul Tousez. Né en 1807, il mourut en 1887. Alfred de Musset le connaissait à peine, mais il en admirait le talent et quand il apprit que Régnier avait perdu sa fille il fut attristé de « cette mort d'un enfant » et de « la douleur du pauvre père ». Et il fit ce sonnet. (Cf. *Biographie*, pp. 342-343.) Le manuscrit autographe révèle deux modifications.

343. Musset avait d'abord écrit « mâle hardiesse » ; il a biffé et il a mis « vieille ».

344. Musset avait d'abord écrit : « verve railleuse », il a biffé et mis en surcharge : « caustique ».

345. Daté de 1849 sur le manuscrit.

346. Première publication : édition de 1851 des *Poésies Nouvelles*.

347. Non daté dans l'édition de 1851. Paul de Musset, dans l'édition des *Amis du Poète*, met « date inconnue ». Dans ses *Souvenirs*, à la date du 18 janvier 1852, à propos d'une soirée qu'il avait passée l'avant-veille avec Alfred de Musset, Horace de Viel-Castel note : « Musset a écrit sur mon livre, et comme carte de visite un peu triste, mais amicale, il y a de cela tantôt quinze ans :

Quand on perd par triste occurrence... »

et tout le reste de la chanson.

348. Première publication : édition de 1851 des *Poésies Nouvelles*. M^{me} O. est M^{me} Édouard Odier. Son mari était fils d'un pair de France. Elle était née Mathilde de Laborde et était fille du comte de Laborde, aide de camp du roi et questeur de la Chambre des Députés. Les dessins qui ont été l'occasion de ce sonnet n'ont pas été publiés.

349. « Je n'aime ni *Croisilles*, ni *Margot* », avait écrit Balzac dans un article de la *Revue parisienne* (25 septembre 1840), où il rendait compte des nouvelles de Musset, dont il louait certaines. (Cf. *Œuvres complètes* de Balzac, édition Michel Lévy, in-8 ; XXIII, 751.)

350. Béatrice Loredano, veuve du procureur Donato, dans *le Fils du Titien*. Voir p. 118 le sonnet fait sur son portrait.

— M. Maurice Donnay (*Alfred de Musset*, pp. 139-140) cite ce quatrain et y en donne le dernier vers ainsi :

Et Béatrix aussi qui montre ses beaux bras.

Puis il dit : « En 1849, écrit M^{me} Odier dans un cahier dont

M. Emmanuel Bocher a eu l'obligeance de me communiquer des fragments, Alfred de Musset [...] me redemanda ses vers pour y corriger un mot et mit *encor* au lieu d'*aussi*; huit années s'étaient écoulées depuis qu'il me les avait donnés ». Édouard Bocher à qui Alfred de Musset avait, en 1832, dédié un poème (voir *Premières Poésies*, p. 136), était le beau-frère de M^{me} Odier dont il avait épousé la sœur aînée : Aline de Laborde.

351. Ce sonnet n'était pas daté sur l'autographe; mais M^{me} Odier, qui en fit une copie pour la donner à Alfred Tattet, l'y data du 19 mai 1841.

352. Première publication dans l'*Ariel*, 2 mars 1836, avec, comme titre : *Chanson de Gathe, traduction*. M. Charles Read a raconté dans le *Menestrel* (12 juin 1837) que cette voisine, dans la maison du 59 de la rue de Grenelle, était M^{lle} [Laure] de Montègre, qui épousa le docteur L *** [Labat], mais que le « lourdaud » de la troisième strophe était Paul Foucher. Mais M. Charles Read place cet épisode en 1843, donc sept années après la publication de la chanson.

353. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1852. Le sujet de ce poème est un épisode du retour d'Italie après la première rupture avec George Sand. M^{me} Martellet (*Alfred de Musset intime*, p. 25) dit, après avoir parlé d'une maladie de Musset : « Une fois rétabli M. de Musset se mit à écrire le *Souvenir des Alpes*. Cela dura plusieurs jours. Chaque fois qu'il aborda ce sujet, il pleura. Je ne comprenais rien à ces larmes, je pourrais dire à ces sanglots ». Elle ignorait l'histoire de ce douloureux retour.

354. Chenavard raconta à Paul Mariéton que, à son lit de mort, Alfred de Musset gardait encore la hantise de George Sand et « de ses grands yeux noirs qu'il avait tant aimés ». (Paul MARIÉTON, *Une Histoire d'amour*, p. 146.)

355. Non daté dans la *Revue*.

356. Première publication : *Revue de Paris*, mai 1852. Intitulé : *Adieu Suzon !* dans l'édition des Amis du Poète.

357. M^{me} Martellet raconte qu'Alfred de Musset, étant en villégiature chez son oncle Desherbiers, sous-préfet de Mirecourt, inspira une passion à une jeune fille qui, pendant non pas huit jours, mais huit nuits vint trouver Musset dans sa chambre, et à l'affolement de qui Musset eut la sagesse et le courage de résister. (*Alfred de Musset intime*, pp. 311-312.)

M. Guyot Desherbiers fut sous-préfet de Mirecourt de 1840 à 1845. En 1845, Alfred de Musset l'y alla voir et fit un assez long séjour dans les Vosges. Le préfet de ce département était depuis mars 1839 (et fut jusqu'en février 1848) M. de La Bergerie, dont la fille s'éprit de Musset. C'est elle qui, selon M. Maurice Clouard, fut la Suzon de la chanson. Est-ce d'elle aussi que voulait parler M^{me} Martellet ?

358. Paul de Musset (édition des Amis du Poète) date cette chanson de 1844. D'après les renseignements qui précèdent elle serait de

1845. Alfred de Musset a fait aussi une chanson : *Bonjour, Suzon*. (Voir p. 232.)

359. Première publication : édition de 1850 des *Poésies Nouvelles*.

Dans son livre *Dix ans chez Alfred de Musset* (Chamuel, 1919, p. 102), M^{me} Martellet a publié une version assez différente de ce sonnet auquel elle a donné le titre singulier et qui semble ne répondre à rien, *Sonnet au Lecteur de l'année*. Cette version est conforme à une copie autographe du fonds Lardin de Musset qui, d'ailleurs, provient peut-être de M^{me} Martellet à qui la famille de Musset racheta bien des manuscrits. On trouvera ci-après ces variantes.

360. VAR. : « *Le temps où nous vivons est un mauvais moment.* » (Manuscrit.)

361. VAR. : « . . . les plaisirs, les rêves d'un autre âge. » (*Ibid.*)

362. VAR. : « *Rosalinde et Philis qui*. » (*Ibid.*)

363. Lamartine ne répondit qu'en 1860 à la belle et émouvante Épître qu'Alfred de Musset lui avait adressée en 1836. (Voir note 92.) Dans cette réponse, il disait :

Enfant aux blonds cheveux, jeune homme au cœur de cire,

Qui prends pour passion la vague fantaisie,
 Bulle d'air coloré dans une bulle d'eau
 Que l'enfant fait jaillir du bout d'un chalumeau...

364. Lamartine disait aussi :

Honte à qui croit ainsi jouer avec sa lyre !
 La vie est un mystère, et non pas un délire.

Dans la première version des deux tercets, Alfred de Musset répondait à ces vers :

*Honte à qui croit, dit-il, jouer avec sa lyre !
 Honte, dis-je, à qui joue, en toute occasion,
 Avec sa conscience et son opinion.*

*J'ai fait mon Chant du Sacre et n'ai plus rien à dire ;
 S'il faut changer d'avis, s'il faut rayer un nom,
 J'aime encor mieux flotter de Ninette à Ninon.*

C'est par respect pour Lamartine qu'Alfred de Musset refit et adoucit ces derniers vers. Il faut noter que Lamartine, dans son dix-huitième *Entretien*, dit de la réponse qu'il fit à Musset : « Je me hâtai de coudre à ce commencement un mauvais lambeau de fin, sans qu'il y eût ni milieu, ni corps, ni âme à ces vers : aussi restèrent-ils ce qu'ils sont dans mes œuvres, aussi médiocres et aussi indignes de lui que de moi-même. Je rougis en les relisant de les avoir laissé publier ». Les entretiens sur Musset ont été recueillis au tome III des *Portraits et Souvenirs* de Lamartine. (Voir la n. 92.)

POÉSIES COMPLÉMENTAIRES.

365. Première publication : *le Provincial* (journal de Dijon), 31 août 1828. C'est la première œuvre de Musset qui ait été imprimée. Elle le fut sur la recommandation de Paul Foucher avec qui Alfred de Musset était alors très lié et qui connaissait l'un des rédacteurs du journal. Ce rédacteur ne fit pas insérer la pièce avec enthousiasme, ainsi que le révèle la note dont il fit précéder cette ballade, et où il écrivait : « Voici des vers que nous n'osons risquer sans préface ; c'est une étude rythmique d'après l'auteur de *Cromwell*. Nous n'avons point la prétention de juger avant le public. Nous rappellerons cependant aux classiques que c'est un rêve qu'ils vont lire, et que l'auteur lui-même trouve ce rêve *mauvais*. Voilà les critiques bien à leur aise. Nous ne doutons point qu'ils ne préfèrent de beaucoup à ces vers ciselés comme des cristaux et qui frappent l'oreille par un éclat de rime dont le secret semblait perdu depuis longtemps, ceux dont Voltaire lui-même n'a su parler qu'en faisant une faute de français et une faute de rime :

Ces deux alexandrins côte à côte marchant
Dont l'un est pour la rime et l'autre pour le sens.

Boileau, qui s'émerveillait si fort du talent de Molière comme rimeur, eût fait grâce au très jeune poète qui nous confie la débauche d'esprit qu'on va lire. On ne saurait nier du moins que cette manière de concevoir le rythme ne rende l'art plus difficile qu'au bon temps de l'abbé Delille et de quelques années en deçà. »

Notons, en passant, que les deux vers de Voltaire ici rappelés sont inexactement cités et, par suite, injustement critiqués. Dans l'épître de Voltaire au *Roi de la Chine* (*Œuv. compl.*, édition Garnier frères, X, 414), il est dit :

Ton peuple est-il soumis à cette loi si dure
Qui veut qu'avec six pieds d'une égale mesure,
De deux alexandrins, côte à côte marchants,
L'un serve pour la rime et l'autre pour le sens ?

Le directeur du *Provincial*, Charles Brugnot, jugea plus favorablement que son collaborateur la ballade de Musset et il la fit suivre de la note compensatrice que voici : « Cette tête d'article faite par un collaborateur (*sic*), je ne puis prendre sur moi ce commencement d'*humble préface* où mon excellent ami à genoux demande grâce aux lecteurs pour la charmante féerie de cette scène fantastique. Oui, un mauvais rêve à la *Smarra*. J'avoue hautement que j'aime à la folie telle poésie et tels vers, sans attacher du reste un prix trop excessif à la difficulté vaincue, non plus qu'à l'opulence de la rime. N'y a-t-il donc pas un drame tour à tour gracieux et pénible, toujours naturel et toujours riche en couleurs, dans cette rapide fiction changeante, vaporeuse, comme ces songes qui donnent le vertige et font, longtemps après, rêver ? » Suivent quelques lignes qui se rapportent

à une poésie de Paul Foucher publiée précédemment dans le journal, puis : « Le tout dit pour l'acquit de ma conscience, et sans la prétention de régenter personne. Ch. B. »

La ballade *Un rêve* a été réimprimée en 1875 (Paris, Rouquette, une plaq. in-8); elle est suivie d'une étude de M. Maurice Tourneux sur les *Portraits d'Alfred de Musset*.

366. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} septembre 1835. Les strophes n'y sont pas numérotées; elles l'ont été par Paul de Musset quand il a imprimé cette pièce parmi les *Poésies Nouvelles* dans l'édition des Amis du Poète, avec quelques autres petits changements qui seront indiqués dans les notes suivantes.

Après l'attentat de Fieschi, le ministère Thiers présenta aux Chambres trois projets de loi, l'un sur la Cour d'assises, un autre sur le jury, un autre sur la presse. Le projet sur la presse, outre les augmentations du cautionnement qu'il imposait aux journaux, prévoyait toute une nouvelle série de crimes : offenses ou même blâmes au roi et au gouvernement (voir 13^e strophe); déclaration qu'on est républicain (14^e str.); souhaits de voir remplacer la monarchie constitutionnelle par la restauration de la monarchie déchue en 1830 (15^e str.); ouverture d'une salle de spectacles sans autorisation préalable (16^e str.). Les crimes de la presse pouvaient être punis par de grosses amendes et même par la déportation. Ces lois furent définitivement votées le 9 septembre. De là le nom de *Lois de Septembre* sous lequel elles sont demeurées célèbres.

367. Cf. la dédicace de *la Coupe et les Lèvres* (*Prem. Poésies*, p. 164):

Je ne me suis pas fait écrivain politique
N'étant pas amoureux de la place publique...

Mais les stances contre *la Loi sur la Presse* ne sont pas une manifestation politique; elles sont la réaction, et violente, d'un écrivain contre des atteintes excessives portées à la liberté d'écrire.

368. Dans l'attentat de Fieschi (rappelé à la note 143), plusieurs personnes furent tuées; mais Louis-Philippe fut seulement effleuré au front par un projectile; ses deux fils, le duc de Nemours et le prince de Joinville, furent indemnes.

369. Le 31 juillet le roi avait prescrit aux évêques de France de faire chanter un *Te Deum* d'action de grâces. Il fut chanté à Notre-Dame de Paris le 6 août. La famille royale y assistait.

370. A la séance du 29 août, Thiers, ministre de l'Intérieur, avait dit : « Nous avons eu une époque de censure et une de liberté; eh bien! consultez vos souvenirs et l'opinion publique : a-t-il paru depuis cinq ans des chefs-d'œuvre, et vous voyez que je me sers d'une expression qui ne peut blesser aucun des talents consacrés au théâtre, a-t-il paru des ouvrages supérieurs à ceux que la Restauration a vus naître, à ceux qui ont paru de 1815 à 1830 ? Il est évident que la liberté, la licence et la censure, tout cela n'intéresse pas l'art. Après tout les plus beaux chefs-d'œuvre, ceux qui sont la gloire de la nation n'ont

pas paru dans une époque où l'art fut libre; je crois même que la licence tue le talent. » (*Le Moniteur universel*, 30 août 1835; p. 2020, col. 3.)

371. « ... A mon avis, dans ma conviction, cette licence a singulièrement nui à la langue, au beau langage français qu'aujourd'hui nous cherchons en vain. » (*Le Moniteur universel*, même page.)

372. Cléon, corroyeur et démagogue, dont les Athéniens firent un général. C'est dans sa comédie *les Chevaliers* qu'Aristophane l'attaqua avec le plus de violence.

373. Paul de Musset imprime : « *Ni le bien, ni le mal* ». Où est l'avantage ?

374. Paul de Musset imprime : « du *bout* de l'horizon », ce qui n'est pas un bon changement, et « un *cétacée énorme* » ; alors que vu, au *fond* ou au *bout* de l'horizon, un *cétacée* peut moins paraître *énorme* qu'*informe*.

375. Paul de Musset imprime : « C'est *votre* tour », ce qui forme un contresens.

376. Alfred de Musset regretta-t-il d'avoir écrit cette pièce comme le supposait Edmond Biré ? Paul de Musset dit que Thiers, à qui elle s'adressait, « eut le bon esprit de ne pas en garder rancune à l'auteur ? » Serait-ce par égard pour Thiers qu'Alfred de Musset n'admit pas ces strophes dans ses *Œuvres* ?

377. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} octobre 1842. Alfred de Musset avait été très assidu auprès de la princesse Christine Trivulce de Belgiojoso ; il y eut froissements, blessures. Ces strophes *Sur une morte* sont une vengeance de Musset. La princesse de Belgiojoso affecta de les ignorer. M^{me} Jaubert, qui était l'amie de la princesse et celle du poète, le blâma ; il répliqua en expliquant de quelle manière blessante il avait été traité. Mais le mouvement de dépit et de colère passé, Alfred de Musset, comme l'écrit M^{me} Jaubert, « fit ce qu'il put en ne laissant pas paraître les vers *Sur une morte* dans aucune édition de son vivant ». (*Souvenirs de M^{me} C. Jaubert*, p. 211.) Ces vers furent recueillis par Paul de Musset dans l'édition de 1860 des *Poésies Nouvelles*.

En novembre 1842, un mois environ après la publication du poème, « le vertueux conspirateur italien Leopardi », dont il a été question au sujet du poème *Après une lecture* (voir n. 254), apporta à Alfred de Musset une pièce de vers où il s'était amusé à retourner ceux d'Alfred de Musset « comme une manche de veste », faisant ainsi « le plus pompeux éloge » de la princesse. Il voulait que Musset les fit insérer dans la *Revue des Deux Mondes*. Musset pensa que ce Leopardi voulait rire, mais Leopardi ne plaisantait point. (Cf. Lettre d'Alfred de Musset à M^{me} Jaubert, *Correspondance*, p. 202.) Les vers de ce Leopardi, est-il besoin de le dire ? ne parurent pas dans la *Revue*.

378. *La Nuit* sculptée (avec le *Jour*) sur le tombeau du pape Clément VII (Jules de Médicis) dans la chapelle des Tombeaux de l'église San Lorenzo, à Florence.

379. Argile est féminin. Dans l'édition des Amis du Poète, Paul de Musset dit que Voltaire a employé le mot « argile » au masculin, et il se couvre de cet exemple. Il renvoie en outre au Dictionnaire de Boiste. Je n'ai pas vu ce dictionnaire mais j'ai vu celui de Littré, et j'y ai lu : « Voltaire a fait argile du masculin, ce qui est une faute », puis cette citation :

« L'argile par mes mains autrefois façonné
A produit sur mon front l'or qui m'a couronné. »

(*Agathocle*, A. V, sc. III. Cf. *Œuv. comp.* de Voltaire, édit. Garnier frères, VII, 428.)

380. Première publication : *le Constitutionnel*, 24 juillet 1844, dans un petit article de M. Charles de Boigne intitulé : *Quelques vers d'Alfred de Musset*. Ces vers sont précédés de cette indication : « M^{lle} Taglioni a dansé pour la dernière fois à Paris le 29 juin 1844 et elle a dansé le pas de l'Ombre. M. Alfred de Musset, sollicité de s'inscrire sur l'album de M^{lle} Taglioni, a improvisé ces quelques vers. » L'Ombre est un ballet de Philippo Taglioni, le père de la danseuse ; la musique est de Maurer.

381. Première publication : *Almanach du Jour de l'an, petit Messager de Paris pour 1846*. (J. Hetzel et Cie.) Au-dessous du dessin qui inspira Musset, quelqu'un a écrit : « Le lit, placé à gauche, cachait à moitié cette figure ; il fut transporté de l'autre côté par un prisonnier et les vers suivants (ceux de Musset) furent écrits sur la muraille ». (Sur les prisons de Musset, voir la n. 236.)

382. Première publication : *Almanach du Jour de l'an* (1846) à la suite de la strophe précédente.

383. Première publication : *l'Artiste*, 15 mars 1849, p. 219. Ce rondeau, adressé à la créatrice du rôle de Lisette dans la comédie de *Louison*, représentée pour la première fois, à la Comédie-Française, le 22 février 1849, fut mis ensuite dans l'édition de cette pièce. Le rôle de Lisette avait été écrit pour M^{me} Allan, mais Musset avait alors un caprice pour M^{lle} Anaïs.

384. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} novembre 1851, dans la comédie de *Bettine*. Cette cantate est chantée à la scène XI.

385. Première publication : *le Constitutionnel* du 22 octobre au 6 novembre 1850. La comédie de *Carmosine* y parut en feuilleton, du 22 octobre au 6 novembre. La *Complainte de Minuccio* y est dite à la scène VII du deuxième acte. Le sujet de *Carmosine* est tiré du *Décameron* de Boccace (journée I, nouvelle VII). Elle est, dans la traduction Le Maçon, intitulée : « Le roi Pierre, cognissant l'amour fervente que lui portait Lise, l'alla voir malade et la conforta, puis la maria à un honneste gentilhomme, et l'ayant seulement baisée au front, il se réputa tousjours par après son chevalier ». (Flammarion, Bibliothèque Jouaust, III. 233)

Antoine Le Maçon a fait de la complainte de Minuccio une traduction en vers que Musset a utilisée et que, d'ailleurs, voici :

*Va dire, Amour, ce qui me faict doulour,
Compte au Seigneur que je m'en vois mourir
S'il ne me vient ou me veult secourir,
Celant par craincte un desireux vouloir.*

*Mercy Amour, à jointes mains te crie,
Voy mon Seigneur au lieu où il demeure,
Dy luy comment je le desire et prie
Tant que d'ardeur il fauldra que je meure,
Toute enflambée et ne sçachant point l'heure
Que perdre puisse une peine si grieve,
Si sa pitié bientôt ne me relieve,
Je ne voy point moyen de me r'avoir.
Ains finira tantost ma vie briesve.
Hélas, Amour, fay luy mon mal sçavoir.*

*Depuis que fuz de luy si amoureuse,
Je n'ay point eu le cueur ny l'avantage,
Comme la craincte, hélas ! pauvre paoureuse,
De luy compter mon vouloir et courage,
Dont d'ennuy suis en telle peine et rage,
Qu'ainsi mourant, mourir m'est grand oppresse,
Et si croy bien qu'il en auroit destresse,
Si bonnement ma peine il pouvoit voir;
De luy mander je n'ay la hardiesse.
Hélas, Amour, fay luy mon mal sçavoir.*

*Puis doncq' Amour, que je n'ay l'esperance
Que mon Seigneur puisse sçavoir, hélas,
Par nul moyen jamais, ne par semblance,
Ce que je seuffre en mon pauvre cueur las,
Il te plaira me donner ce soulas,
Qu'il luy souviene au moins de la journée
Qu'il combattit à la lance mornée,
Faisant tant bien au tournoy son devoir,
Le regardant, j'en fus si adjournée
Que je me meurs faisant mon mal sçavoir.*

Tel est le texte dans l'édition de 1603 ; dans l'édition de 1545, les deux derniers vers étaient un peu différents :

*Par mon regard fut lors si adjournée
Que je n'en puis faire mon mal sçavoir.*

Ce sont ceux-ci que porte l'édition Jouaust-Flammarion. La « lance mornée », dont il est question dans la dernière laisse, est une lance de tournoi à fer émoussé.

386. Première publication : *Journal des Femmes*, 5 novembre 1850. Recueillis dans les *Œuvres posthumes* en 1866 (édition des Amis du Poète. (Voir p. 279 une autre petite pièce adressée à Augustine Brohan.)

387. Première publication dans le journal *le Pays*, 23 juin 1852. Cette cantate fut chantée à Lille le 21 juin 1852, sur une musique d'Ambroise Thomas, au cours des fêtes auxquelles donna lieu un concours d'orphéons. *Le Pays* en publia le texte dans le compte rendu de ces fêtes. On le publie ici d'après ce journal. M^{me} Martellet, dans *Alfred de Musset intime* (p. 137); le vicomte Spoelberch de Lovenjoul, dans *les Lundis d'un chercheur* (p. 211), en ont publié des versions un peu différentes. On a signalé ci-après ces différences.

388. VAR. : « Élançai-toi, fleuve argenté ». (Martellet et Lovenjoul.)

389. VAR. : « Honneur, patrie et liberté. » (Lovenjoul.)

390. VAR. : « Sous le soleil de l'Espérance. » (Martellet.)

391. VAR. : « Et l'humanité tout entière. » (*Ibid.*)

392. VAR. : « Redis partout, coursier rapide. » (Copie du fonds Lardin de Musset.)

POÉSIES POSTHUMES

393. Première publication : *le Magasin de Librairie*, 10 septembre 1859. Paul de Musset (édition des Amis du Poète) dit que cette poésie est « une des premières productions de l'auteur », et que la raison pour laquelle Alfred de Musset ne l'admit pas dans ses *Contes d'Espagne et d'Italie*, c'est qu'un sujet historique ne pouvait pas entrer dans la composition de ce recueil. Paul Foucher a écrit (*les Couloisses du Passé*, p. 281) « qu'il lui semblait que cette pièce était plus longue et qu'il y avait des strophes ».

394. Première publication : *le Magasin de Librairie*, 10 décembre 1858.

395. Le texte du *Magasin de Librairie* et celui des *Œuvres posthumes* portent : « S'enfonçait dans la nuit », mais M. Maurice Clouard, qui avait pu voir le manuscrit de cette pièce, dit qu'il y a « s'enfuyait ».

396. Première publication : *le Magasin de Librairie*, 10 décembre 1859. Écrit pendant la malheureuse insurrection polonaise, au moment du vain appel de la Pologne à l'Europe.

397. Première publication : *le Magasin de Librairie*, 25 mai 1859.

398. Première publication : *le Magasin de Librairie*, 25 janvier 1859, à la suite de fragments de la tragédie : *la Servante du Roi*, qu'Alfred de Musset avait commencé d'écrire pour Rachel. Ces vers sont suivis de la note que voici, de Paul de Musset : « M^{lle} Rachel n'a jamais connu ces stances; le poète, après les avoir écrites pour son propre soulagement, n'a pas jugé à propos de les lui envoyer. »

399. VARIANTE : M. Léon Séché a relevé sur l'autographe de ces vers, que lui avait communiqué M^{me} Martellet, cette variante (*Alfred de Musset*, II, 134 n.) :

*C'était l'amour de ton génie
Qui me rendait ambitieux;*

cette version a dû être abandonnée aussitôt, car son premier vers ne rime pas avec le troisième vers du texte conservé.

400. Le fragment de la tragédie *la Servante du Roi*, dit Paul de Musset, fut porté à Rachel dans l'été de 1839. Elle s'enthousiasma, mais cet enthousiasme tomba. Le temps passa. Alfred de Musset renonça à continuer sa tragédie et il fit ces stances.

401. Première publication : *le Magasin de Librairie*, 10 décembre 1859. Publié ici d'après l'autographe dont le texte est un peu différent. Si ces vers précédaient le poème : *Une soirée perdue* (voir n. 193) ils seraient de juillet 1840.

402. Dans *le Magasin de Librairie*, au lieu de ce vers et du précédent, il y a seulement : « *A la demi-folie* ».

403. Première publication : *le Magasin de Librairie*, 25 avril 1859, où il y a cette note : « En 1842, lorsque Alfred de Musset eut publié son *Épître sur la Paresse* et le morceau intitulé : *Après une lecture*, son ami Alfred Tattet lui écrivit pour l'engager à suivre une veine satirique qui venait de lui procurer deux succès brillants. Ces vers sont la réponse du poète à cette lettre ».

404. Première publication : *le Magasin de Librairie*, 10 décembre 1859, avec cette note : « Le jour de sa première visite à M^{me} A. T., Alfred de Musset, ne l'ayant pas trouvée chez elle, écrivit ces vers sur une carte ». M^{me} A. T. c'est M^{me} Alfred Tattet.

405. M. Charpentier avait, de ces vers, une copie où ils sont datés du 28 novembre 1841; mais on ne sait quand cette date y a été mise ni par qui, ni par conséquent si elle est exacte. Les Tattet se retirèrent à Fontainebleau en 1843 et il est vraisemblable que la visite de Musset est de cette année-là.

406. Première publication : *le Magasin de Librairie*, 25 mars 1859.

407. D'après Paul de Musset (édition des Amis du Poète), Alfred de Musset avait passé la soirée du 29 juillet près d'une jeune femme qui regardait de la même fenêtre le feu d'artifice donné pendant les fêtes commémoratives de la Révolution de 1830, et qui furent, ce soir-là, comme il l'est dit au troisième vers, troublées par un orage.

408. Première publication : *le Magasin de Librairie*, 10 mars 1859, avec le simple titre de *Chanson*. Dans cette version, la pièce n'a que trois strophes, au lieu de cinq, et au refrain, au lieu de « les filles de Madrid », il y a : « les filles de Cadix ». On publie ici le texte de l'autographe conservé dans le fonds Lardin de Musset; les deux strophes qu'il contient de plus sont la deuxième et la cinquième.

409. Dans *le Magasin de Librairie*, et dans les *Œuvres posthumes*, ce début est ainsi :

Nous venions de voir le taureau,
Trois garçons, trois fillettes,
Sur la pelouse il faisait beau

*Et nous dansions un boléro
 Au son des castagnettes.
 « Dites-moi, voisin ».*

410. Non daté sur l'autographe.

411. Première publication : *le Magasin de Librairie*, 25 avril 1859, avec le titre de : *Bonjour, Suzon*.

412. Certainement non. Alfred de Musset ne retourna pas en Italie après le séjour qu'il y fit en 1834-1835 avec George Sand.

413. Daté de 1844 dans l'édition des *Œuvres posthumes*. Si cette chanson s'adresse à la Suzon de la chanson des *Adieux* (voir n. 357), elle doit lui être postérieure et, donc, de 1845 au plus tôt. Mais le propos : « Je ne veux pas qu'on m'aime encore » ne concorde guère avec ce que l'on a rapporté de la Suzon des *Adieux*.

414. Première publication : *le Magasin de Librairie*, 10 décembre 1859. La comédie de *Bettine*, dont le rôle de Bettine fut écrit pour Rose Chéri, fut jouée pour la première fois sur le Théâtre du Gymnase le 30 octobre 1851, et publiée le lendemain, 1^{er} novembre, dans la *Revue des Deux Mondes*. La pièce fut « accueillie froidement », dit Paul de Musset. (*Biographie*, p. 317.) Alfred de Musset en fut découragé. M^{me} Martellet raconte (*Alfred de Musset intime*, p. 145) que « en rentrant de la première représentation », Musset « écrivit sur la table du salon, sans lumières, quelques vers adressés à Rose Chéri ». On publie ici ces vers d'après le manuscrit autographe qui ne porte pas de titre. (Fonds Lardin de Musset.) Paul de Musset les a intitulés : *Aux Artistes du Gymnase-Dramatique, le soir de la première représentation de « Bettine »*. Il n'est pas vraisemblable qu'Alfred de Musset ait traité d'enfants, comme l'a écrit Paul de Musset, tous les interprètes de sa pièce dont l'un, au moins, Geffroy, était son aîné; d'ailleurs le mot « Enfant » est au singulier dans le manuscrit. Paul de Musset croit voir dans ces quelques vers « l'idée première d'un morceau inachevé ». Je crois qu'il n'y faut voir qu'un court madrigal.

415. Dans une lettre de Paul de Musset à Rose Chéri, ce vers est :

Amis, je n'en suis pas la cause;

version peu vraisemblable.

416. Paul de Musset met :

Et mes regrets pour des adieux;

il est vrai que ce vers est bien mal écrit dans le manuscrit.

417. Première publication : *le Magasin de Librairie*, 10 janvier 1859. M^{me} H. F. est M^{me} Hippolyte Fortoul, femme du Ministre de l'Instruction publique. Ce rondeau fut écrit à l'occasion d'une fête donnée aux Tuileries. (M^{me} Martellet, *Alfred de Musset intime*, p. 333.)

418. Première publication : *le Magasin de Librairie*, 25 décembre 1858, sous le titre de : *Sur le Costume Pompadour de Miss ****. Le titre a été complété d'après le manuscrit autographe qui appartenait à M. Maurice Clouard et qui est maintenant à la bibliothèque Lovenjoul.

(F. 3155, f^o 13). Miss Schepaert est devenue, plus tard, M^{me} de Brinon.

419. VAR. : « *Du vermillon* » dans le *Magasin de Librairie* et les *Œuvres posthumes*.

420. VAR. : « ... qui pût ». (*Ibid.*)

421. Ici Musset a écrit et biffé plusieurs fois, tour à tour, « abeille » et « guêpe », de telle sorte qu'aucun des deux mots n'a subsisté. On a imprimé « abeille » peut-être parce qu'il avait été écrit le premier. Il est préférable, mais il a l'inconvénient d'être déjà mis, et à la rime, quatre vers plus haut.

422. Première publication : le *Magasin de Librairie*, 25 février 1859.

La revue *Le Livre* (VII, 64) a publié deux sizains présentés comme des variantes du chant III de *Namouna* dont ils auraient, dit-on, dû former les stances x et xi, mais qui ne semblent guère s'ajuster à ce poème. Ils semblent plutôt des variantes de la pièce *Retour*, ainsi qu'on le verra ci-après.

423. VARIANTE de ces cinq vers d'après le *Livre* :

D'où viens-tu beau navire ? à quelle heureuse plage,
Léviathan superbe, as-tu lavé tes flancs ?
Quels rameurs dégourdis sont courbés sur tes bancs ?
Es-tu blessé, guerrier, viens-tu d'un long voyage ?
Es-tu parti d'hier, ou si ton équipage,
Monté jeune à la mer, revient en cheveux blancs ?

424. VAR. : Au lieu des six derniers vers, la version du *Livre* a :

Es-tu riche, navire, et ta quille pesante ?
As-tu pendant dix ans, devant ton gouvernail,
Couvé d'un œil hagard ta boussole tremblante ?

Autre variante, biffée, d'ailleurs, sur le manuscrit et publiée par M. Armand Lods dans le *Figaro*, le 30 avril 1922 :

Es-tu riche, viens-tu de l'Inde ou du Mexique,
As-tu bravé la foudre et passé le tropique,
As-tu pendant dix ans, devant ton gouvernail,
Couvé d'un œil hagard ta boussole...

Autre variante encore publiée aussi par M. Armand Lods :

As-tu bravé la foudre et passé le tropique,
Toi dont la blanche voile accourt en palpitant ?
Que veux-tu ? d'où viens-tu ? de l'Inde ou du Mexique ?

mais les deux derniers de ces vers ont été biffés ; puis :

Viens-tu de Balsora pour aller au Mexique ?
De quel vent s'est enflé ton pavillon flottant ?

(ce dernier vers a été biffé aussi)

Salut, toi que la mer à la jeune Amérique
Comme un hardi coursier apporte en écumant.
Quel est ton nom ? (Hémistiche biffé.)

425. Première publication : *le Magasin de Librairie*, 25 août 1859.

426. M. Maurice Clouard, qui avait vu le manuscrit de ces strophes, les datait de « Ville-d'Avray, 1856 ».

427. Première publication : *le Magasin de Librairie*, 10 décembre 1859.

428. Première publication : *le Magasin de Librairie*, 10 juin 1859. Réimprimé, dans un texte un peu différent, mais meilleur selon nous, dans les *Œuvres posthumes* (1860). C'est ce dernier texte que l'on donne ici.

429. VAR. :

« S'il se souvient de nous, venez !
J'ai cru que le ciel répondait.
J'ai cru sentir trembler la terre.
Du fond des bois une voix m'appelait
En murmurant un chant de guerre.
Ce n'est pas une voix humaine.

(Version du *Magasin de Librairie*.) Alfred de Musset n'eût pas fait se suivre les rimes « venez » et « répondait ».

430. Ce dernier vers n'est pas dans le *Magasin de Librairie*.

431. Première publication : *le Magasin de Librairie*, 10 décembre 1859.

432. Le manuscrit autographe de ce quatrain était inscrit au *Catalogue de la vente d'un amateur*, le 12 mars 1936. (A. Blaizot et fils.) Il a pour titre : *A Madame J.* (Jaubert ?), et il indique pour ce vers cette variante :

« Et quand vous en portez, bien qu'il soit oublié ».

433. Date inconnue.

434. Première publication : *le Magasin de Librairie*, 10 décembre 1859.

435. Cette chanson, qu'il composa à l'âge de quatorze ans, est vraisemblablement la première œuvre poétique d'Alfred de Musset. Elle a été publiée, incomplètement, dans les *Annales politiques et littéraires*, le 30 octobre 1910, par M. Jean Monval; elle est imprimée ici d'après une copie faite par la mère d'Alfred de Musset.

436. La chanson dont le premier vers est « Femmes, voulez-vous éprouver », mais dont le titre est *Couplets du Secret* est de François-Benoît Hoffmann; la musique est de Solié. Elle est notée dans la Clé du Caveau, numéro 195.

437. Première publication : *la Muse française*, 15 octobre 1931. Madrigal adressé à une jeune fille du Mans, à l'automne de 1826. Elle avait une sœur qui s'appelait Louise. De cette Louise et de cette Zoé, Alfred de Musset fit la Ninon et la Ninette de *A quoi rêvent les jeunes filles*. (Cf. note 306 des *Premières Poésies*.)

438. Première publication : *Je sais tout*, juin 1905. M. Maurice Clouard, qui en avait cité deux strophes, la première et la troisième, dans ses *Documents inédits sur Alfred de Musset* (p. 183), dit que Musset composa cette pièce en 1827 ou 1828. On la reproduit ici d'après le manuscrit de la bibliothèque de M. Louis Barthou.

439. Première publication : *la Muse française*, 10 juin 1926, d'après l'autographe du fonds Lardin de Musset.

Ces vers, datés simplement du « 10 janvier 18... », semblent être de la première jeunesse d'Alfred de Musset; comme le révèlent certains enjambements hardis et l'emploi d'un *e* muet compté pour une syllabe au vers

Qu'on *voie* sur leur sein tout gonflé de douleur...

Ils seraient donc contemporains des premiers déboires amoureux du poète. Voir, sur l'emploi de *voie* par A. de Musset, la note 22 des *Premières Poésies*.

440. Vers insérés dans un article de M. J. Guiffrey sur *Achille et Eugène Devéria*, *l'Art* (18 février 1883). M. J. Guiffrey y disait que cette pièce avait été « récemment imprimée dans les journaux », mais la donnait d'après le manuscrit original qu'il avait vu « dans les cartons de la famille » (de la famille Devéria). C'est dans l'atelier d'Achille Devéria qu'Alfred de Musset s'amusa à écrire cette bouffonnerie : ce dut être vers 1829-1831.

441. Première publication, avec fac-simile du manuscrit, dans l'ouvrage de M. Maximilien Gauthier : *Achille et Eugène Devéria*, p. 18-19. (H. Floury, 1925, gr. in-8.) Ces strophes doivent être de la même époque que les précédentes.

442. Première publication : *le Magasin de Librairie*, 10 novembre 1859, avec huit autres pièces qui, toutes, furent réimprimées dans les *Œuvres posthumes*. Celle-ci seule ne le fut pas, Paul de Musset ayant déclaré avoir publié à tort ces strophes que son frère avait condamnées. On les imprime ici d'après l'autographe du fonds Lardin de Musset. — Le 3 mai 1814 est la date de l'entrée de Louis XVIII à Paris.

443. Date inscrite au crayon sur l'autographe.

444. Première publication : *Bibliographie romantique*, par Charles Asselineau. (2^e édition, Rouquette, 1874, p. 294.) Ces vers sont la dédicace, à « quelque astronome », dit Asselineau, d'un exemplaire de *Un Spectacle dans un fauteuil*.

445. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} novembre 1878. Publication faite par Paul de Musset d'après un texte qui diffère un peu de celui qu'ont publié depuis d'autres auteurs (M^{me} Martellet, *Alfred de Musset intime*, p. 296; Léon Séché, *Alfred de Musset*, II, 20; F. Decori, *Correspondance de George Sand et d'Alfred de Musset*, p. 4, et enfin, *Journal intime de George Sand* [Calmann, Lévy, 1926, pp. 174-175], où il est dit qu'ils sont imprimés d'après l'autographe d'Alfred de Musset. C'est cette version que l'on donne ici. Alfred de Musset les envoya à George Sand le 24 juin 1833, peu après le dîner de la *Revue des Deux Mondes*, où il l'avait, pour la première fois, rencontrée. « Leur peu de valeur, lui écrivait-il, m'aurait fait hésiter à les mettre sous vos yeux, s'ils n'étaient pour moi une occasion de vous exprimer le sentiment d'admiration sincère et profonde qui les a inspirés. » (*Correspondance*, p. 36.)

Paul de Musset montre que son frère n'éprouva pas en lisant *Indiana* un sentiment constant d'admiration. Il le lut aussi en critique et il en corrigea le style. Dans le passage ainsi corrigé, que Paul de Musset cite dans la *Revue des Deux Mondes*, on remarque surtout que Alfred de Musset allège le texte par la suppression des adjectifs. Ainsi, dans la phrase suivante, il avait supprimé les mots imprimés en italique : « Mais ces *vagues et passagères* distractions n'empêchaient pas que le colonel, à chaque tour de promenade, ne jetât un regard *lucide et profond* sur les deux compagnons de sa veillée *silencieuse*... » Ne peut-on pas voir dans ce travail d'élimination l'une des origines de la première des quatre *Lettres de Dupuis et Cottonnet*, celle qui est sur l'*abus des adjectifs* ?

446. VAR. : *George, avant de l'écrire est-ce que tu l'as vue* » (*Revue des Deux Mondes*.)

447. Chapitre VII de la première partie. Noun, femme de chambre d'Indiana, se pare des habits de sa maîtresse dans la chambre à coucher de laquelle elle sert à souper à Raymond. Ivresse et volupté. Mais Raymond aime Indiana et, dans son plaisir, c'est à elle qu'il pense. Le lendemain, Noun, désabusée et désespérée, va se jeter dans la rivière.

448. VAR. : *Au lieu de ces quatre derniers vers il y a, dans la Revue des Deux Mondes :*

*Quand, de crainte et d'amour, la créole tremblante,
Le regarde pâlir sur sa gorge brûlante
Tandis qu'à leurs soupirs se mêle un autre nom,
En as-tu jamais fait la triste expérience ?*

(*Revue des Deux Mondes*.)

449. VAR. : *Après ce vers vient, dans la Revue des Deux Mondes, celui-ci :*

Ces remords, ces dégoûts, dont il est combattu.

450. VAR. : « *Versant à son amant le vin* ». (*Revue des Deux Mondes*.)

451. VAR. : « *Et cet être adoré, cette* ». (*Ibid.*)

452. VAR. : « *Passe sur les miroirs* ». (*Ibid.*)

453. VAR. : « ... *et vient sur la beauté*

Boire l'illusion dans la réalité. » (*Ibid.*)

454. VAR. : « *Demain le jour viendra.* » (*Ibid.*)

455. Paul de Musset date de 1836. Impossible, puisque ces vers furent composés, d'après Paul de Musset lui-même, avant que son frère fût lié avec George Sand ; or, ils s'étaient rencontrés vers la mi-juin 1833 à la table de Buloz et l'envoi de ces vers sur *Indiana* fut comme les prémices de leur liaison.

456. Première publication : *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1882, dans le chapitre *Lui et Elle* des *Souvenirs littéraires* de Maxime du Camp. Ces vers y sont simplement datés : « *Fait au bain, 2 août* ». M. Émile Aucante, détenteur de papiers de George Sand, les date ainsi : « *Fait au bain, jeudi soir, 2 août 1833* ». Le 2 août 1833 était

un vendredi. Il faudrait donc lire 1^{er} août. On publie ici ces vers d'après l'autographe (Bibliothèque Lovenjoul, E 2578, f^o 20); ils n'y sont pas datés. Ces vers ont été souvent réimprimés.

457. Première publication : *l'Égalité* de Marseille, selon une note du fonds Lovenjoul qui ne dit pas à quelle date; réimpression dans *le Corsaire*, 11 mars 1873, et, depuis, dans d'autres publications.

458. Ces vers sont datés d'août 1833 par A.-J. Pons, qui les a reproduits dans son ouvrage : *Sainte-Beuve et ses inconnues* (p. 119). Ils ne sont pas datés sur l'autographe. La date d'août 1833 est très probable, ce sonnet faisant visiblement allusion aux critiques dont fut l'objet *Lélia* de George Sand qui parut ce mois-là.

459. Première publication (faite par M. de Lovenjoul) : *Cosmopolis*, 1^{er} mai 1896. Le duel dont il s'agit eut lieu à propos de la publication, dans *l'Europe littéraire*, le 22 août 1833, d'une critique violente de *Lélia* par Capo de Feuillide. (Cet article a été recueilli par M. Spoelberch de Lovenjoul dans son livre : *la Véritable histoire de « Elle et Lui »*.) M. Capo de Feuillide avait publié un premier article sur le même ouvrage le 9 août, mais c'est le deuxième qui courrouça Gustave Planche. Le 26 août il envoya ses témoins à Capo de Feuillide. Le duel eut lieu le 27. Jules Vallès dans ses *Réfractaires*, au chapitre *Un Réfractaire illustre* (ce réfractaire illustre étant Gustave Planche), en a fait (pp. 126-127) un intéressant récit.

La complainte de Musset a été conservée par George Sand dans son recueil manuscrit *Sketches and Hints*, publié en 1926 sous le titre de *Journal intime*. C'est d'après le manuscrit (bibliothèque Lovenjoul) qu'on les publie ici. George Sand y a mis deux notes, la première de 1833, la deuxième de 1847 : 1^o « Cette complainte m'a été adressée sous enveloppe par la poste : écriture inconnue. Elle m'a paru digne de figurer dans ce recueil d'autant plus que tout me porte à croire qu'elle est de MM. Devigny et Brizeux » ; — 2^o « Cette méchanceté est restée ignorée. C'est ce qui doit la faire pardonner », Mais, en tête du manuscrit, George Sand a inscrit le nom de l'auteur : Alfred de Musset.

460. Émile Regnault, ami de Balzac et de Jules Sandeau, témoin, avec Buloz, de Gustave Planche.

461. Lepage, armurier, 13, rue Richelieu. Il était fournisseur du roi et du duc d'Orléans. (*Almanach du Commerce pour 1830*, p. 18.)

462. Sorte d'omnibus du temps.

463. Lautour-Mézeray, journaliste, ami d'Émile de Girardin avec qui il avait fondé *le Voleur*, qui paraissait depuis le 5 avril 1828, et *la Mode*, qui paraissait depuis le 1^{er} octobre 1829; il était l'un des témoins de Capo de Feuillide. L'autre s'appelait Lefèvre.

464. En marge, la version : « *C' qui faisait* ».

465. Première publication complète dans *Une histoire d'amour*, par Paul Mariéton (édition définitive, pp. 59-60). Les cinq premières stances avaient été publiées par M. Maurice Clouard dans son étude sur *Alfred*

de Musset et George Sand. (*Revue de Paris*, 15 août 1896.) Le titre de cette pièce est de M. Clouard.

466. Solange Dudevant, fille de George Sand.

467. Boucoiran, précepteur du fils de George Sand, Maurice Dudevant.

468. Paul de Musset.

469. Adèle Lacouture, cuisinière de George Sand.

470. Adolphe Guérout (1810-1872), journaliste et homme politique. Elevé religieusement, mais devenu radicalement anticlérical. Fut saint-simonien. Écrivit des articles de politique, d'économie et aussi de littérature.

471. Gustave Papet, compatriote et ami de George Sand.

472. Ces stances sont de la fin de l'été ou de l'automne 1833.

473. Première publication : *Revue de Paris*, 1^{er} novembre 1896.

474. Non daté sur l'autographe. Daté de 1834 dans la *Revue de Paris*, mais Paul Mariéton (*op. cit.*, p. 61) dit que ces stances sont peut-être de l'« heureux mois de septembre » 1833. Septembre ou plus tard, elles sont, semble-t-il, de la période heureuse de ces amours et, vraisemblablement, antérieures au voyage d'Italie, qui commença le 12 décembre.

475. Première publication : *Journal intime de George Sand* (Calmann-Lévy, 1926, pp. 201-203). Le manuscrit de ce journal est à la Bibliothèque Lovenjoul. La fantaisie rimée d'Alfred de Musset y est aux folios 60-61 d'un album intitulé *Sketches and Hints*. On la publie ici d'après ce texte.

476. Cette pièce a dû être écrite avant le voyage d'Italie.

George Sand l'a fait suivre de deux notes ; dans la première, il est dit : « Cette revue romantique est attribuée généralement à M. de Chateaubriand » ; et dans la deuxième : « Cela fut fait sans malice ni aversion pour personne et cela resta ignoré ». La première note est de 1833 ou 1834, la deuxième de 1846 ou 1847 ; quelle que soit leur date, la deuxième contredit la première, car comment une composition restée ignorée eût-elle pu être « attribuée généralement à Chateaubriand » ? Et quelle vraisemblance que Chateaubriand pût être regardé comme l'auteur de tels vers ?

477. Première publication complète : *l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, 10 octobre 1891. Une première publication, partielle, avait été faite dans le *Courrier de Paris*, par M. Octave Lacroix, le 19 mai 1857, donc peu de jours après la mort de Musset ; une autre publication, moins incomplète, fut faite dans la *Revue anecdotique* le 15 août 1857 et une autre, un peu moins incomplète encore, dans la *Petite revue* le 15 juillet 1865. On publie ici ces strophes d'après le manuscrit autographe, que m'avait obligeamment communiqué, en mars 1926, M. G. Andrieux, libraire.

Une lettre de George Sand, écrite à Buloz au commencement de juillet 1833, contient peut-être, comme le suppose M^{me} Marie-Louise Pailleron, qui a publié cette lettre dans son livre : *la Vie*

littéraire sous Louis-Philippe, p. 396, la première idée de ces strophes de Musset. George Sand y écrit, en effet : « Sainte-Beuve est sur le point d'épouser une jeune fille qu'il a enlevée; M. Alfred de Musset s'est brûlé la cervelle après avoir perdu 37.000 francs au jeu; M. Ampère est parti pour l'Allemagne, M. Lacordaire pour l'Amérique du Sud; Barbier va épouser une lady et se fixer en Angleterre; M. de Vigny est devenu fou et M. Magnin aveugle... »

478. Gerdès, caissier de la *Revue des Deux Mondes*.

479. Lœwe-Weimars (1801-1854), écrivain et diplomate.

480. Étienne-Jean Delécluze (1781-1863), peintre et critique d'art. A laissé un intéressant volume où il raconte *Ses souvenirs de soixante années*.

481. Le Dr Roulin, membre de l'Académie des Sciences, collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*; il y publia des articles d'histoire naturelle où il est question de choux.

482. Antoine Fontaney (1803-1837), poète et écrivain romantique. Il écrivit un *Journal intime* que M. René Jazinski a publié en 1925, dans la *Bibliothèque romantique*.

483. Fournier, imprimeur de la *Revue des Deux Mondes*.

484. Auguste Barbier, l'auteur des *Iambes*.

485. Théodore Lacordaire, le frère du Père Lacordaire. Collaborateur de la *Revue des Deux Mondes* où il publiait des études d'histoire et surtout des récits de voyages.

486. Eugène Lerminier (1803-1867), auteur de travaux de philosophie et de droit.

487. Charles Magnin, critique littéraire.

488. Bonnaire était alors le plus fort actionnaire de la *Revue des Deux Mondes*. M^{me} Marie-Louise Pailleron dit (*op. cit.*, p. 399) que, sur une copie de la main de Buloz, cette pièce est datée « novembre 1833 ».

489. Première publication : *Revue de Paris*, 1^{er} novembre 1896.

490. VAR. : La *Revue de Paris* porte : « pauvre cœur désolé ». « Insensé » est dans la copie qui se trouve dans les papiers de George Sand, confiés à Émile Aucante.

491. Cette pièce, étant datée de Venise, est donc de 1834.

492. Première publication : le *Petit Temps*, 31 octobre 1896, où elle est donnée comme extraite de la *Revue de Paris* du 1^{er} novembre. Cette pièce n'est pas datée, mais elle a été écrite vraisemblablement à Venise aussi (1834), comme la pièce précédente.

493. Première publication complète : *La Gazette anecdotique*, 15 septembre 1881. Publications partielles antérieures : *Le Figaro*, 4 novembre 1855 (quatre strophes : les deux premières et les deux dernières) et (même texte) : *Parnasse satyrique du XIX^e siècle* et *Une histoire d'Amour*, par Paul Mariéton; publication avec, en outre, la troisième strophe dans la *Curiosité littéraire*, T.I (1880). Cette pièce est imprimée ici d'après une copie du fonds Lardin de Musset où elle est signée « Alfred et Paul de Musset. 1834. »

494. Mélanie Waldor, poétesse qui fut la maîtresse d'Alexandre

Dumas. Paul Foucher, beau-frère de Victor Hugo et ami d'Alfred de Musset. Ces strophes furent composées à propos d'une soirée donnée chez M^{me} Panckoucke et où Paul Foucher, costumé en archer, avait beaucoup dansé avec Mélanie Waldor.

495. Gustave Drouineau, poète, auteur dramatique, romancier, devint fou vers la fin de l'année 1834. Cf. pour l'histoire de ce poème un article de M. Édouard Beaufils : *Mélanie Waldor et Paul Foucher*. (*Mercur de France*, 1^{er} novembre 1931.)

496. Première publication : *le Figaro*, 18 octobre 1889, mais publication fautive, car il y a, au troisième vers : « J'ajoute une fleur... » et au sixième : « Si ma muse n'a pas le pouvoir ». Publication, avec le texte ici reproduit, dans la brochure : *le Centenaire de Buffon*, éditée à Troyes, en 1889, chez Montgolfier, et où l'on a mis cette note : « Ces vers improvisés par Alfred de Musset, lors d'une visite qu'il fit au cabinet de travail de Buffon, avaient été écrits au crayon sur le coin d'une boiserie. Le Comité du Centenaire, voulant les protéger contre l'oubli, les a fait graver sur l'un des panneaux du cabinet de travail ». Cette petite pièce dut être composée en novembre 1834. Le 12 de ce mois-là, Musset écrit à Tattet que « tout est fini » entre lui et George Sand. C'était seulement la fin de la première reprise de leurs orageuses amours. En tout cas il quitta Paris et se rendit à Montbard chez un parent.

497. Première publication : *l'Événement*, 28 janvier 1886, par M. George Duval, qui pensait que cette épigramme était contre Jules Janin avec qui Musset eut en 1838 un vif démêlé au sujet de Rachel. M. Maurice Clouard, mentionnant ce quatrain, sans commentaire, dans ses *Documents inédits*, l'intitule : *Quatrain à Gustave Planche*. M^{me} Marie-Louise Pailleron (*la Vie littéraire sous Louis-Philippe*, p. 389) estime aussi que c'est à Gustave Planche que pensait Musset. Étant donné les griefs de Musset contre Planche, c'est fort vraisemblable. Premiers griefs à propos de M^{lle} Hermine Dubois (voir *Premières Poésies*, note 203). Autres griefs à l'automne de 1834, à propos de racontars sur la liaison Sand-Musset. Voir les lettres de Musset à Planche des 8 et 10 novembre 1834. On a mis « arbitrairement mais non pas sans quelque vraisemblance ce quatrain à cette date ».

498. Première publication : *l'Homme libre*, 14 août 1877. Vers écrits dans les derniers spasmes de la nouvelle liaison de Musset avec George Sand.

499. Première publication : *Revue moderne*, 1^{er} juin 1865, par les soins de M. Louis Ratisbonne, exécuteur testamentaire d'Alfred de Musset. Voir à leur sujet un article de M. George Jubin : *Deux sonnets de Musset sur Vigny*, dans la *Revue bleue*, 3 avril 1897. Paul de Musset contesta, en 1865, l'authenticité de ces deux sonnets. Aucune contestation n'est possible après la publication d'une lettre d'Alfred de Musset à Buloz, écrite en 1835, et où il dit qu'il a laissé chez George Sand ces « ébauches écrites dans une nuit d'exaltation malade et qui probablement ne valent rien ». (Texte de l'autographe, collection Barthou.)

Musset demandait à Buloz de prier George Sand de détruire ces deux sonnets. Je ne sais si elle le fit, mais Alfred de Vigny en avait une copie qui ne fut pas détruite.

La première représentation de *Chatterton* fut donnée le 12 février. La critique fut sévère, Planche notamment, et il est probable que Musset, en écrivant le premier sonnet, dut penser à ce Planche qu'il n'aimait pas. Le second sonnet, d'un ton moins vif, fut dicté à George Sand, à qui on en a parfois attribué la composition.

500. Première publication : *Biographie d'Alfred de Musset*, par Paul de Musset, pp. 157-159. Il a été déjà question de cette Ninon dans les notes 60 et 160. Après une première rupture, Alfred de Musset, toujours amoureux, et dont les premières stances (voir p. 110) avaient eu un si heureux succès, envoya ces stances nouvelles qui n'en eurent pas un moindre. Elle y répondit par l'envoi du dessin d'une pendule de salon « que l'amoureux n'eut pas de peine à reconnaître » et dont les aiguilles « marquaient trois heures ». Cette fois l'accord entre les deux amants ne dura que quinze jours. Mais Paul de Musset dit que la seconde rupture n'arriva pas par la faute de l'amant. « Tandis qu'il se gardait de la jalousie, et des soupçons injustes, un autre jaloux avait tout deviné. » (*Biographie*, pp. 159-160.)

501. Première publication : *Biographie d'Alfred de Musset*. Alfred de Musset composa ces stances pour Aimée d'Alton, qu'il avait rencontrée un soir chez M^{me} Jaubert; la jeune fille s'étant enveloppée, pour rentrer chez elle, « d'un capuchon blanc qui seyait à merveille à son visage rose », le poète écrivit le soir même ces quelques strophes qu'il lui fit apporter le lendemain. (*Biogr.*, p. 355.) M. Léon Séché les date, avec beaucoup de vraisemblance, du commencement de 1837. (*Lettres d'amour à Aimée d'Alton*, p. 205.)

502. Première publication de cette petite pièce et des trois suivantes dans les *Lettres d'amour à Aimée d'Alton*, publiées par Léon Séché. (*Mercure de France*, 1910.) Les trois autres font partie de cette correspondance; celle-ci est en dehors et se trouve placée à la fin du cahier conservé à la Bibliothèque nationale. (Manuscrits, nouvelles acquisitions françaises, 1195.) C'est d'après ces textes manuscrits que ces petits poèmes sont ici publiés.

503. VAR. : Musset avait écrit d'abord :

Vois-tu ces saules blancs briller sur la colline ?
Là, dans un frais sentier, tu suivras ton amant ;

ensuite :

Vois-tu ce froid sentier qui mène à la colline ?
Là-bas nous serons seuls sous le clair firmament.

Léon Séché date ces vers de juillet 1837.

504. Écrit sur une bande de papier collée au bas d'un billet de novembre 1837, et sans rapport avec ce billet.

505. Ces vers sont indépendants de toute lettre. Ils doivent être de 1838. Léon Séché les date de juillet.

506. « Soyez sûr » étonne, adressé à une femme. Paul de Musset a mis à la place : « Croyez bien ».

507. Ceci est un billet daté simplement « samedi matin » qui, par sa place dans le dossier, semble être du mois d'août 1838. Ces vers sont suivis de cette ligne de prose : « Ce qui veut dire que je t'aime et que je t'attends ».

508. Première publication : *Revue rétrospective*, mai 1891. Le 10 août 1838, Alfred de Musset adressait à son ami Alfred Tattet le sonnet

Qu'il est doux d'être au monde... (Voir p. 116.)

Tattet communiqua ce sonnet à Ulric Guttinguer qui envoya à ses amis le sonnet rempli de bons conseils que voici :

A DEUX JEUNES AMIS :

Dans quel aveuglement l'Enfer parfois nous plonge !
Vivre inutile à tous, sans soins et sans devoir,
Dans la chair et le vin s'étendre jusqu'au soir
Et marcher dans l'orgueil de ce funeste songe !

Et dans le mal crier (déplorable mensonge) :
« Oh ! que la vie, amis, est douce et belle à voir !
« A jeter à la femme, à la coupe, à l'espoir !
« Quel qu'en soit le réveil, que le sort la prolonge ! »

Oh ! dernier châtiment du vice et de l'erreur !
Mais, voyez-vous, enfants, c'était sur la montagne
Que vous sentiez en vous cet élan de bonheur !

La Débauche avait fui ! (Cette immonde compagne !)
Vous marchiez dans les bois, les fleurs, sous le soleil
Et vous chantiez la terre en respirant le ciel !

16 août.

Musset y répondit le jour même, d'après une copie de la collection Lovenjoul (D 2052, folios 326-327), par la pièce de vers publiée ici.

509. A ces vers Ulric Guttinguer répliqua par les suivants :

Que la jeunesse soit un tort,
Je ne l'ai pas dit, que je pense,
La jeunesse est un bien immense,
Un don céleste, et l'âge d'or ;
Mais je maintiens que c'est la mort
Quand comme vous on la dépense.
Non, vous ne vous amusez pas,
Je le sais, je l'ai vu, beaux sires ;
Oui, mes *ave* suivront vos pas

Et j'y joindrai même les rires.
 Merci de vos verres de fiel
 (Ainsi je nomme votre absinthe),
 Je garde les rayons de miel
 Recueillis dans la grotte sainte.
 Allez donc et soyez heureux,
 Comptez sur la pitié des cieux
 Dont votre impiété se raille;
 Mais de grâce, ô voluptueux,
 Cherchez les fleurs et non la paille.
 Enivrez-vous comme des dieux.
 Laissez la saoulerie aux gueux
 Et le blasphème à la canaille.

510. Première publication : *Biographie d'Alfred de Musset*, pp. 249-250. Vers composés vraisemblablement en 1840 pour une religieuse de Bon Secours qui avait soigné Alfred de Musset pendant une maladie. Il les récita mais ne voulut pas les écrire. Ils furent reconstitués de mémoire par Paul de Musset d'une part, par M^{me} Martellet de l'autre. (Cf. *Alfred de Musset intime*, p. 309.) Leurs versions sont assez différentes. Léon Séché (*Alfred de Musset* I, 351) publia ces stances « telles, dit-il, qu'on les a retrouvées au couvent de Bon Secours ». Le texte est conforme à celui de Paul de Musset, avec, en plus, le quatrain initial. On les imprime ici d'après une copie du fonds Lardin de Musset.

511. VAR. : « Pendant trois jours ... » (*Biographie*.)

512. A partir de ce vers, la version de M^{me} Martellet, d'après une copie communiquée par elle à M. Maurice Clouard (Bibliothèque Lovenjoul, F 3159, folio 70), est :

*Mais de ta route solitaire
 Nul ne sait le but et le lieu :
 Dès que tu marches sur la terre
 C'est vers ton œuvre et vers ton Dieu.*

*Nous disons que le mal existe
 Et nous y croyons plus qu'à Dieu;
 Nous dont la science consiste
 A le fuir sans cesse en tout lieu...*

*Tu n'y crois pas, toi, dont la vie
 Avec lui n'est qu'un long combat,
 Et ta conscience le nie
 Quand ta main le touche et l'abat.*

*Que pourrait être la souffrance
 Du moment que la mort n'est rien ?*

*Bien plus, si la mort est un bien
La douleur est une espérance.*

A noter que deux quatrains consécutifs ont les mêmes rimes : *lieu, Dieu*. Musset n'a donc pas composé ces vers tels quels.

513. Première publication : *Souvenirs de M^{me} Jaubert* (Hetzel, 1881, p. 118). Boléro improvisé en 1840 chez Berryer, au château d'Angerville, où il y avait joyeuse compagnie.

Ce texte est conforme au manuscrit de la main d'Alfred de Musset qu'a bien voulu me communiquer M^{me} d'Albert-Lake, petite-fille de M^{me} Jaubert.

514. Première publication : *Biographie d'Alfred de Musset*, pp. 353-354. Cette chanson dont Paul de Musset n'a publié que trois couplets, parce qu'il n'en avait pas retenu davantage, en avait un plus grand nombre. Alfred de Musset les improvisa après avoir entendu une dame jouer au piano un air de mazurka dont la première phrase lui parut traduire un sentiment mélancolique et la deuxième un sentiment gai. C'était dans un château où il y avait nombreuse compagnie. (Cf. *Biographie*, pp. 353-354.) A Angerville probablement. C'est cette probabilité qui m'a fait mettre à la suite du *Boléro* cette chanson, dont je ne sais pas la date.

515. Première publication : *Revue de Paris et de Saint-Petersbourg*, 15 décembre 1887, dans un article de Jean de Bourgogne [M^{me} de Clèves] sur *Alfred de Musset chez lui*. On publie ici ces vers d'après le manuscrit autographe du fonds Lardin de Musset. Il n'y a pas d'indication de date. S'ils sont, de peu, antérieurs aux vers *Sur la Paresse*, comme le pensait M. Maurice Clouard, ils seraient de 1841. (Voir la n. 225.)

516. Ce vers est aussi dans *Dupont et Durand*. (Voir p. 83.)

517. VAR. : Ce vers avait été d'abord écrit :

Vous pour qui la Gazette a presque de l'estime.

Le Brindeau que nomme Musset doit être l'acteur Louis-Paul-Édouard Brindeau (1814-1882) qui fut sociétaire de la Comédie-Française quand Buloz administrait ce théâtre.

518. Sur le manuscrit cette strophe a été biffée.

519. Première publication complète : *la Muse française*, 10 juin 1926. M. Maurice Clouard en avait publié une partie dans ses *Documents inédits sur Alfred de Musset* (1900), p. 202. Ces vers ont été adressés à Alfred Tattet. « L'enfant de l'autre siècle », c'est Ulric Guttinguer, qui était né en 1785 et qui, par conséquent, se trouvait être de beaucoup l'aîné de Tattet et de Musset.

520. *Mélanges poétiques*, par Ulric Guttinguer. (Paris, A. Boulland, 1824, in-8.)

521. *Arthur* (publié sans le nom de l'auteur). (Paris, E. Renduel, 1834, in-8.)

522. *Les Lilas de Courcelles, poésies*. (Saint-Germain-en-Laye, Impr. de Beau, 1842; in-8.)

523. Cette pièce doit être de 1842; date donnée par celle de l'édition des *Lilas*.

524. Première publication : *Mémoires de la Société archéologique de Rambouillet* (années 1889-1890, pp. 84-87). Ces vers avaient été lus le 21 octobre 1888 par M. Lorin, secrétaire général de cette Société, dans une séance qu'elle tenait au château de Pontchartrain. Paul de Musset a écrit dans la *Biographie* (p. 291) : « Avant mon départ pour l'Italie, j'avais fait, en compagnie de J. Hetzel et de M. Aubeuf, maire de Bellevue, une excursion à Pontchartrain, remplie d'incidents comiques dont le récit avait si fort diverti mon frère qu'il s'était amusé à le mettre en vers ». On donne ces vers ici d'après l'autographe du fonds Lardin de Musset, où ils n'ont pas de titre.

525. Ces stances ont été publiées plusieurs fois; le premier vers a, sauf dans l'édition de la *Pléiade des Poésies complètes* de Musset, toujours été imprimé :

Paul, un soir, par la gauche rive.

On a même fait remarquer qu'il y a là une allusion au chemin de fer de *Versailles-Rive gauche*. Mais le manuscrit porte « droite rive ».

526. Femme du préfet de Seine-et-Oise.

527. *L'Estafette* « journal des journaux » se proclamait « dégagé de tout esprit de coterie et destiné à reproduire avec impartialité toutes les nuances d'opinions qui se partagent le champ de la politique ». Il reproduisait les principaux articles de feuilles politiques en effet.

528. Bonnaire, actionnaire de la *Rev. des Deux Mondes*. Déjà nommé dans le *Songe du reviewer* (voir p. 260). Sur le manuscrit du *Voyage à Pontchartrain* son nom est biffé et n'est remplacé par aucun autre.

529. Charles Nodier répondit au récit de cette « vive odyssee » et Alfred de Musset répliqua à Nodier. (Voir pp. 172 à 177.) Paul de Musset (*Biographie*, p. 291) dit que la réponse de Nodier fut faite près d'un an après les stances sur le voyage. Ces stances sont donc de 1842.

530. Première publication : *Biographie*, p. 364. Il avait été question d'un mariage entre Alfred de Musset et M^{lle} Laure Mélesville, la fille de l'auteur dramatique. Chenavard s'était entremis : il dessina, pour être offert à la jeune fille, la scène de la rencontre de Pétrarque et de Laure, en donnant aux deux amants les traits de Musset et de M^{lle} Mélesville; au bas de ce dessin, Musset mit ce quatrain inspiré du quatrain que voici de Pétrarque :

Benedetto sia il giorno e'l meso e l'anno
E la stagione e'l tempo e l'ora e'l punto,
E'l bel paese e'l loco ov'io fui giunto
Da due belli occhi che legato m' hanno.

Mais il se trouva que la jeune fille était fiancée et que son mariage était prochain. Le contrat en fut dressé le 22 mars 1843. Le quatrain de Musset a donc été composé un peu avant cette date.

531. Première publication : *Biographie*, p. 300. M^{me} Jaubert, émue de propos tenus sur l'intempérance et sur l'impuissance littéraire de Musset, le pria un jour de venir la voir et, amicalement, elle le sermonna. C'était le 13 août 1844. Elle confia plus tard à Paul de Musset que le poète lui avait fait une réponse émouvante et victorieuse, qu'il avait justifié son silence, son ennui, ses dédains, et qu'après l'avoir quittée il écrivit ce sonnet qu'il lui envoya le lendemain. Ce sonnet est ici publié d'après le manuscrit autographe que m'a obligeamment communiqué M^{me} d'Albert-Lake. Dans le texte de la *Biographie*, il n'y a qu'une variante, et menue, « à ce point » au lieu de « à tel point » au dixième vers.

532. Première publication : *le Nain jaune*, 1877, d'après le manuscrit que possédait M. Pelletier, alors secrétaire général du théâtre de la Renaissance. J'ignore la date de la composition de ce poème. Il me paraît vraisemblable que ce soit dans la période de 1844 à 1847. Voir (p. 216) une autre petite pièce à Augustine Brohan.

533. Meg, domestique d'Augustine Brohan. (M^{me} Martellet, *Alfred de Musset intime*, p. 347 n.)

534. Première publication, par les soins de M. Raymond Lécuyer, dans *Je sais tout*, en juin 1905 ; publication par les soins de M. Jean Monval, d'une version un peu différente, dans les *Annales politiques et littéraires*, le 30 octobre 1910, d'après une copie que M^{me} Martellet avait remise à François Coppée. On publie ici, d'après un manuscrit du fonds Lardin de Musset, la première de ces deux versions ; voici, en outre, la deuxième, d'après un autre manuscrit du même fonds :

*J'aurais voulu, même en tremblant,
Même étourdi par ton tonnerre,
J'aurais voulu suivre sur terre,
César, ton éperon sanglant.*

*J'aurais suivi ton âme altière,
Grand tribun nommé Mirabeau,
Dans les éclats de ta colère
Qui ne s'éteignit qu'au tombeau.*

*Ab ! si deux figures pareilles
Revenaient dans ce pays-ci,
Devant leurs yeux, à leurs oreilles,
Oserait-on parler ainsi ?*

*L'on nous menace de nous battre
Entre deux bateaux à vapeur,
Et l'on nous dit : « Un contre quatre ! »
Et l'on nous propose la peur !*

Que disais-tu, pauvre imbécile,

*Vieux soldat, grand cœur innocent,
Quand tu tombais à Belleville,
Noir de poudre et rouge de sang ?*

« Ils sont trop ! » mais l'Europe entière
S'était mise alors en chemin ;
*Peuple et soldats, à la barrière,
Couraient le mousquet à la main.*

Ce journal qui nous rompt la tête
Fait venir les larmes aux yeux.
Pourtant, on le dit : « C'est bien bête,
C'est bien enfant et c'est bien vieux ».

Français, succès ; gloire, victoire,
Si tout cela rime à peu près,
Chez nous du moins on devrait croire
Que le hasard l'a fait exprès !

Depuis qu'en un autre langage
On a si bien parlementé,
Il nous pousse un dernier courage :
« L'audace de la lâcheté ! »

En 1846 deux événements avaient compliqué la politique extérieure : celui des mariages espagnols et celui de l'incorporation de Cracovie à l'Autriche. Le 11 octobre 1846, après de laborieuses négociations, la jeune reine Isabelle d'Espagne avait épousé son cousin le duc de Cadix et sa sœur cadette, l'infante dona Louisa-Fernanda, avait épousé le duc de Montpensier, le plus jeune des fils de Louis-Philippe. Ces mariages avaient été conclus malgré les représentations du cabinet anglais. L'annexion de Cracovie à l'Autriche s'était faite par l'entente des trois puissances qui avaient démembré la Pologne et malgré les représentations du gouvernement français qui dénonçait dans cette annexion une violation des traités de 1815. On parla de guerre. Une vive discussion eut lieu à la Chambre à ce sujet, où s'opposèrent Guizot et Thiers. M. Maurice Clouard dit (*Documents inédits*, p. 205) : « Les journaux de l'opposition accusèrent le ministère de reculer et de ne pas oser soutenir l'honneur du drapeau français. C'est la lecture d'un de ces articles qui inspira ces stances à Alfred de Musset ».

535. Première publication (par Arsène Houssaye) dans *l'Artiste* selon M^{me} Martellet, à une date qu'elle ne dit pas et sans le nom de l'auteur. (*Alfred de Musset intime*, p. 323.) Dans le *Monde poétique*, où elle a été publiée en avril 1887, avec quelques petites différences de texte, cette pièce est intitulée *la Maison rustique*. Elle est intitulée *la Muse de l'Automne* dans la *Revue de Paris et de Saint-Petersbourg*, où elle a été imprimée le 25 décembre 1890. En fait, elle n'a pas de titre.

M^{me} Martellet l'a publiée sans titre avec quelques variantes mentionnées ci-après.

On la publie ici d'après une copie de M^{me} Martellet (fonds Lardin de Musset). La première strophe a été, dans *Alfred de Musset intime*, publiée la dernière et distincte des précédentes avec le titre : *Envoi*. Elle n'a pas du tout le caractère d'un envoi et sa place paraît, au contraire, au commencement du poème, où il me paraît légitime de la maintenir.

536. Cette date de 1851 n'est pas sûre. Arsène Houssaye, qui avait mis à ces vers, comme signature : *Un joueur d'échecs*, y fit la réponse suivante qu'il date d'octobre 1850. Ou cette date est inexacte ou bien c'est celle de la pièce de Musset.

A UN JOUEUR D'ÉCHECS

Quoi ! vous courez l'aventure,
Vous étreignez la nature
Sur votre cœur éperdu,
Et ne me faites pas signe !
Je partais en droite ligne
Vers ce paradis perdu.

Pour ces figures anciennes,
Peuplant encor Louveciennes
Quand la nuit descend des cieux,
J'eusse quitté les coulisses,
Leurs ennuis et leurs délices,
Les déesses et les dieux.

Mais les roses aquarelles,
Les chansons de tourterelles,
Ces amours impénitents,
Ces belles évaporées
Que rien n'a désespérées,
Ne sont plus de notre temps.

Un jour j'en ai fait l'histoire,
Versant dans mon écritoire
Les rayons d'or du passé ;
Mais par une seule larme
Vous avez vaincu leur charme.
Requiescant in pace.

Riantes ou désolées,
Elles se sont envolées
Au pays des visions,
Quand vous avez, — jour d'orage ! —

Créé dans votre naufrage
La muse des Passions.

Ami, dans votre âme ardente,
Vous rouvrez l'enfer du Dante
Où pleure votre art vainqueur;
Mais votre muse est muette :
Réveillez-la, mon poète,
Par un autre cri du cœur.

Paris, octobre 1850.

537. Première publication : *le Monde illustré*, 9 mai 1857. Ce sonnet aurait été écrit en 1852 à la suite d'une promenade que Musset fit avec Louise Colet au Jardin des Plantes. (Cf. sur cet épisode, le roman de Louise Colet : *Lui*, pp. 48 et suiv.) Ce sonnet a été réimprimé plusieurs fois sans que son authenticité ait été contestée. Seul, à ma connaissance, M. Maurice Clouard (*Documents inédits*, p. 181) soutient qu'il est apocryphe et déclare, sans en donner la preuve, qu'il est l'œuvre de Louise Colet.

538. Louise Colet dit avoir porté sa main sur la crinière du lion qui aurait poussé « un rugissement formidable » ; Albert [c'est-à-dire Musset] en fut si ému, il montra une telle angoisse qu'elle put lui dire, paraît-il : « ... Mon Dieu ! vous m'avez plus ennuyée que le lion ». (*Lui*, p. 51.)

Le Monde illustré publia à la suite du sonnet de Musset, mais sans l'épigraphe, le sonnet suivant, par lequel Louise Colet y avait répondu et qui se trouve à la page 43 de son recueil : *Ce qui est dans le cœur des femmes*, édité en 1852.

LE LION CAPTIF

*Conseil d'amî, conseil à vous,
conseil d'un jour et pour la vie.*

ALFRED DE MUSSET.

Lion du Sahara, dans ta cage enfermé,
Le désert passe-t-il sous ta fauve paupière ?
Ta lionne à tes flancs, revois-tu l'autre aimé ?
Revois-tu le soleil qui dora ta crinière ?

A ton rugissement en écho transformé,
Sens-tu trembler encor quelque tribu guerrière ?
Libre, et reconquérant ta grandeur prisonnière,
Roi, berces-tu l'ennui dont tu meurs consumé ?

Et vous, poète, aux fers que vous a mis la vie,
Arrachez-vous parfois, palpitante et ravie,
Votre âme qui revient aux premiers horizons,

A l'amour qui l'inspire, à l'art qui la couronne ?
 Oh ! rendez à vos jours ce passé qui rayonne ;
 Sortez de l'esclavage où meurent les lions !

Publié en partie le 10 juillet 1891 dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*.

539. Première publication complète dans l'ouvrage de M. Maurice Clouard : *Documents inédits sur Alfred de Musset*. M^{me} Martellet (*Alfred de Musset intime*, p. 287) dit : « Nadar vint un jour chez Alfred de Musset, accompagné d'un personnage inconnu. C'était pour prendre le croquis du poète. Il en fit plusieurs et n'arriva à aucun résultat satisfaisant. M. Alfred, ayant pris le crayon, fit un Musset très ressemblant, au dire des personnes qui étaient là, et jeta son dessin au feu ». Après le départ de Nadar il écrivit ces vers. Le portrait-charge fait par Nadar fut publié dans la première livraison des *Binettes contemporaines*, par Joseph Citrouillard [Commerson]. (Paris, Havard, 1857.)

540. Musset dut composer ces quelques vers sur ses portraits en 1854, après que Landelle eut fait le pastel qui fut exposé cette année-là au Salon et avant que Gavarni fit le portrait lithographié qui est de 1854 aussi.

541. Première publication, par M. Jean Monvaj, dans les *Annales politiques et littéraires*, 30 octobre 1910, d'après une copie de M^{me} Martellet. Imprimé ici d'après un autographe du fonds Lardin de Musset. On n'y relève qu'une petite différence, au premier vers : « Dans ce siècle » au lieu de « dans le siècle ». Date inconnue.

542. Première publication, par M. Hippolyte Buffenoir, dans la *Revue hebdomadaire*, 8 février 1902, d'après une copie de M^{me} Martellet. Imprimé ici d'après un autographe du fonds Lardin de Musset. Date inconnue.

543. VAR. : Dans le texte Martellet, ce vers est :

D'âge en âge s'en vont incessamment poussés.

544. VAR. : Dans le texte Martellet : « ... les froides railleries ».

FRAGMENTS

545. Première publication complète : *Poésies complètes*, d'Alfred de Musset, édition de la Pléiade, p. 516. Ce texte, moins quelques vers, avait été publié, sans titre, dans l'*Écho de la Semaine*, le 24 mai 1896 ; il avait été communiqué par M^{me} Martellet. Il fut publié aussi par M. Eugène Philippe, dans le *Journal de Genève*, le 8 février 1910. On l'imprime ici d'après l'autographe du fonds Lardin de Musset. M. Maurice Clouard (*Documents inédits*, p. 177) dit que ces vers devaient former « le début de l'article *Un mot sur l'art moderne* ». Cet article parut dans la *Revue des Deux Mondes* le 1^{er} septembre 1833. Ces vers en sont-ils vraiment le prélude ? Il ne me semble pas. J'y verrais plutôt un frag-

ment de poème que Musset utilisa dans son article où il écrit ces lignes qui auraient répété, à peu près exactement, son prélude :

« Il y a des gens qui vous disent que le siècle est si préoccupé qu'on ne lit plus rien, qu'on ne se soucie de rien. Napoléon était préoccupé, je pense, à la Bérésina ; il avait cependant son Ossian avec lui. Depuis quand la pensée ne peut-elle monter en croupe derrière l'action ? Depuis quand l'humanité ne va-t-elle plus au combat comme Tyrtée, son épée d'une main et sa lyre de l'autre ? Puisque le monde d'aujourd'hui a un corps, il a une âme ; c'est au poète à la comprendre, au lieu de la nier. — C'est à lui de frapper sur les entrailles du colosse, comme Éblis sur celles du premier homme, en s'écriant, comme l'archange tombé : « Ceci est à moi, le reste est à Dieu ». (*Mélanges de Littérature et de Critique*, édition Biré, chez Garnier frères, I, 121-122.)

— Éblis était nommé déjà, dans l'*Oubli des Injures*. La note 371 des *Premières Poésies*, relative à ce poème, dit : « Éblis est chez les musulmans le souverain des djinns malfaisants. C'est donc un démon éminent et, l'on peut dire, un archidémon. » Collin de Plancy écrit, dans son *Dictionnaire infernal* (Paris, 1825, II, 404) : « ÉBLIS, nom que les mahométans donnent au diable. Ils disent qu'au moment de la conception de leur prophète, le trône d'Éblis fut précipité au fond des Enfers et que les idoles des Gentils furent renversées ». Éblis, selon la tradition musulmane, aurait refusé de se prosterner devant Adam qu'Allah venait de créer.

546. Première publication : *Biographie*, p. 171. Paul de Musset dit que son frère composa ce prélude en marchant et en fredonnant une *cavatine* de Piccini, mise à la mode, « par le piano de Liszt et la voix de Rubini ». « Enfin, dis-je en lisant ces vers (ajoute-t-il), il y aura donc une de ces *Nuits* où nous n'aurons pas la mort dans l'âme. » Mais Tattet survint ; un dîner était commandé chez le traiteur ; rendez-vous y était pris avec quelques amis. Il entraîna Alfred de Musset qui ne reprit jamais le poème ainsi interrompu. C'était en 1836.

547. Première publication : *Alfred de Musset intime* (p. 364) où M^{me} Martellet écrit que Musset composa ces vers à Ville-d'Avray, chez M^{me} Allan. Léon Séché (*Alfred de Musset*, II, 187) cite, en effet, une lettre de M^{me} Allan où elle dit de Musset : « C'est une nature fantasque, mobile, indépendante et qui ne se soucie de travailler que lorsque l'inspiration lui vient et qui ne va jamais au devant. Il a pourtant fait l'autre jour des vers en m'attendant sur la terrasse ». M. Léon Séché pense que ce sont ceux-ci. Ce n'est pas évident. En tout cas le mot « Puis » par lequel commencent ces vers indique qu'ils sont ou la suite de quelque poème en sixains construits sur deux rimes, comme Musset en a fait beaucoup, ou encore — mais moins probablement — les deux tercets de quelque sonnet.

548. Première publication : *Biographie*, p. 325. Le texte de ces stances, qu'Alfred de Musset n'avait pas écrites, fut reconstitué de mémoire par la collaboration de Paul de Musset et de M^{me} Martellet. M^{me} Martellet les a reproduites dans son *Alfred de Musset intime* (p. 144), telles

que Paul de Musset les avait publiées. Il y en a, dans le fonds Lardin de Musset, une version plus défectueuse, mais qui contient une strophe de plus ; il y en a une meilleure à la bibliothèque Lovenjoul (F 3159, folio 97) d'après une copie communiquée par la même M^{me} Martellet à M. Maurice Clouard. Aucun de ces textes ne présentant les garanties d'une authenticité absolue, on imprime ici la version la plus satisfaisante de chaque strophe des deux copies Martellet et on la complète par la strophe supplémentaire du fonds Lardin de Musset.

Alfred de Musset composa ces vers en 1853, quand M^{me} Ristori donna à Paris des représentations auxquelles il assista régulièrement et qui l'enthousiasmèrent. « Il eut chez lui, dit son frère, un buste de la Ristori et il l'appelait *l'Italia ristorata* ». (*Biographie*, p. 325.)

549. Ce quatrain, imprimé à la suite de la version du fonds Lardin de Musset des stances précédentes, en est évidemment indépendant.

POÉSIES ATTRIBUÉES A ALFRED DE MUSSET

550. Première publication : première édition de *Lélia* (Dupuy et Tenré, 1833, II, 208). Dans les éditions postérieures, cette pièce n'a que sept strophes, au lieu de neuf : on y a supprimé les strophes VI et VII. M. Maurice Clouard (*Documents inédits*, p. 208) ne considère pas cette pièce comme authentique, le manuscrit de la main de Musset n'étant pas connu. M^{me} Wladimir Karénine (*George Sand*, I, 434-435) et M. L. Derôme (*Les Éditions originales des Romantiques*, appendice sur les *Œuvres perdues et supprimées d'Alfred de Musset*, II, 437-440) soutiennent, au contraire, que ces strophes sont bien de Musset et qu'elles sont une de ses belles œuvres. Paul Mariéton (*Une Histoire d'amour*, p. 48) n'est pas de cet avis ; il pense que George Sand aurait bien pu écrire elle-même ces stances, mais qu'en tout cas elles sont « indignes du grand poète qui écrivait dans le même temps *Rolla* ». Léon Séché, lui, les trouve, au contraire, tout à fait dignes d'Alfred de Musset. Mieux, il pense qu'elles ne peuvent être d'un autre que lui. Et il demande (*Alfred de Musset*, II, 305) : « De qui pourraient-elles donc être ? » Mais d'un autre précisément. Les poètes romantiques ne manquaient pas après 1830, et George Sand pouvait en connaître plus d'un. M. Ernest Seillière (article dans *le Figaro*, 10 décembre 1910) émet l'opinion que *l'Inno Ebrioso* pourrait être de Sainte-Beuve. Alfred de Musset, selon lui, n'en saurait être l'auteur et pour des raisons d'ordre littéraire et pour des raisons d'ordre chronologique. Il ne put connaître le roman de *Lélia* qu'en juillet 1833, c'est-à-dire quand ce roman était déjà terminé.

M. Ernest Seillière donne à l'appui de l'attribution possible de ces vers à Sainte-Beuve plusieurs raisons : la forme de la strophe employée, dont Musset n'usa jamais mais dont Sainte-Beuve usa plusieurs fois ; l'emploi et « même l'abus de la conjonction *et* au début du petit vers de six pieds », ce qui lui paraît un « tic verbal » de Sainte-Beuve ; l'usage outré de l'épithète « qui trahit les habitudes de rhétorique facile

et la médiocre facilité poétique » ; enfin, le fait que dans certains vers on « respire l'atmosphère de *Volupté*, le roman que Sainte-Beuve écrivait alors ». Les raisons ne sont pas mauvaises sans être absolument convaincantes. S'il est fort possible que l'*Inno Ebrioso* soit de Sainte-Beuve, il est, selon moi, fort improbable qu'il soit d'Alfred de Musset.

M. Pierre Salomon dans une étude intitulée : *Quel est l'auteur de la chanson de Sténio dans « Lélia »*, parue en 1935, dans le volume des *Mélanges*, offerts à Paul Laumonier, pense aussi que cette chanson est probablement de Sainte-Beuve. M. Pierre Salomon ne connaissait pas l'article de M. Ernest Seillière, puisqu'il ne le cite pas. Il est d'autant plus curieux de voir qu'il use des mêmes arguments et qu'il arrive aux mêmes conclusions.

551. Première publication : *Petits mémoires du XIX^e siècle*, par Philibert Audebrand (Calmann-Lévy, 1892, p. 289), où on lit : « Un jour, à l'un de ses retours dans ce même café de la Régence, il [Latouche] avait dit d'Alfred de Musset : « C'est un Byron monté en épingle ». Le mot, fort joli, avait fait fortune. Alfred de Musset y a répondu par le quatrain suivant qui, heureusement, ne se trouve pas dans ses œuvres ». M. Frédéric Ségu, dans son ouvrage : *Un romantique républicain : H. de Latouche* (p. 464) a bien cité ces vers, mais sur la seule garantie de Philibert Audebrand qui ne me paraît pas suffisante.

552. Première publication : *Revue de France*, 1^{er} mars 1881, dans un article de M. Eugène Asse : *Une visite à Alfred de Musset*. Ces vers font partie d'une lettre adressée, par Alfred de Musset, à un jeune poète, Henri Cantel, le 23 novembre 1848. Ni M. Maurice Clouard (*Documents inédits*, p. 211) ni Léon Séché (*Correspondance*, p. 249) ne croient à l'authenticité de cette lettre, ni, par conséquent, à celle de ces vers.

553. Première publication : *l'Habit vert*, proverbe par Alfred de Musset et Émile Augier (Michel-Lévy, in-12, 1849). Comme le dit M. Léon Lafoscade (*le Théâtre d'Alfred de Musset*, p. 417), la part de collaboration de Musset à cette comédie semble très peu importante : « le manuscrit est de la main d'Augier ; Musset s'est sans doute contenté de donner quelques idées à Augier et de faire la petite chanson intercalée dans l'œuvre ». Oui, et peut-être aussi le quatrain final. Mais ni ce quatrain ni cette chanson ne me paraissent indignes du génie poétique d'Émile Augier.

554. Première publication (anonyme) : *Revue anecdotique*, nos du 1^{er} au 15 juin et du 15 au 30 juin 1857. F. Platel, dans un article publié au *Figaro* (14 septembre 1882) et signé Ignotus, raconte que Louise Colet lui montra un jour une pièce satirique contre l'Académie et dont l'auteur, qui ne s'était pas épargné lui-même, était Alfred de Musset ; selon Platel cette pièce était « écrite par le poète ». Louise Colet l'apportait pour la vendre. Platel l'acheta. Il la paya, dit-il, « 2 francs le vers, ci 160 francs ». (En réalité, il n'avait acheté que les 22 premiers quatrains, soit 88 vers, ce qui eût dû faire 176 francs.) Le lendemain, Platel reven-

dit le poème à Lorédan Larchey, directeur de la *Gazette anecdotique*, et il le céda au prix qu'il l'avait acheté. Lorédan Larchey a raconté dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, qu'il paya la pièce un centime la lettre, soit 40 francs. (Inexact encore : à un centime la lettre, les 22 premières strophes n'auraient pas valu vingt francs.) Mais ce qui est plus intéressant c'est que, selon lui, Platel lui aurait offert cette satire comme dictée à M^{me} Colet. Il publia, sans nom d'auteur, dans la *Revue anecdotique* les 22 premiers quatrains, suivis des mots *chut ! chut !* et de trois lignes de points. Cela laissait entendre qu'il y avait une suite. Le 21 juin, la *Gazette de Paris* publia la pièce avec deux petites suppressions, mais en l'attribuant à Alfred de Musset. Paul de Musset protesta par une lettre qui parut et dans la *Gazette de Paris* et dans le *Courrier de Paris*, où Paul d'Ivoi disait que les vers contre l'Académie étaient l'œuvre « d'une femme très connue dans les milieux académiques ». C'était désigner clairement Louise Colet.

M. Lorédan Larchey a rapporté que, à la suite de ces protestations, et comme condoléances, M^{me} Louise Colet lui donna gratuitement la fin de cette pièce qui fut insérée dans la *Revue anecdotique* (n^o du 15 au 30 juin). Ce supplément comprend les quatrains 23 à 33 et le quatrain 35. Le 34^e est remplacé par des points. La pièce a été publiée en entier dans le *Parnasse satyrique du dix-neuvième siècle*, à l'exception de ce même quatrain trente-quatrième, qui fut imprimé dans le *Nouveau Parnasse satyrique du dix-neuvième siècle*, où il est dit que ce quatrain a été retrouvé « dans la mémoire de Jules Sandeau ». Philibert Audebrand (*Revue générale*, 1^{er} mai 1889, article sur *Roger de Beauvoir*) publia enfin le texte intégral, auquel il manque cependant les deux derniers vers :

Et redeviens ambassadeur
Par pudeur,

du quatrain sur Saint-Aulaire, et où les vers sur Victor Hugo sont différents.

De plus, l'ordre de quelques quatrains y est modifié. Ph. Audebrand prétend que cette satire est l'œuvre de Roger de Beauvoir qui l'aurait fait courir sous le nom d'Alfred de Musset, mais les affirmations de Ph. Audebrand sont souvent hasardées. On ne peut donc admettre sur son seul témoignage, que la *Satire contre l'Académie* soit de Roger de Beauvoir. L'on ne saurait affirmer non plus, bien qu'Émile Faguet le crût (compte rendu de l'édition des *Œuvres Complémentaires*; la *Revue*, 15 février 1914) et malgré l'emploi du rythme du *Voyage à Pontchartrain* et des stances à *Charles Nodier*, malgré même quelques tournures qui sont de sa manière quand il s'amuse à rimer des bouffonneries, que cette satire soit vraiment l'œuvre d'Alfred de Musset. Mais il ne paraît pas impossible qu'elle soit de lui. M. Maurice Clouard pensait qu'elle est de Louise Colet et il écrivait dans ses *Documents inédits*, p. 181 : « La meilleure preuve que je puisse fournir à l'appui de mon dire est que le manuscrit trouvé dans les papiers du poète

était en entier de la main de cette dame.» Cette preuve ne prouve rien ; Musset aurait pu dicter ces vers, ainsi d'ailleurs que Louise Colet le prétendit ; il dicta bien, et plus d'une fois, à M^{me} Martellet.

555. Musset fut nommé Chancelier dans la séance du 24 juin 1852. (*Moniteur* du 28 juin.)

556. Saint-Marc Girardin.

557. J.-J. Ampère avait une amitié tendre pour M^{me} Récamier.

558. Pierre-Victor Tissot (1768-1854), auteur d'ouvrages d'histoire, d'études sur la poésie latine, de traductions de poètes latins et d'articles de politique libérale.

559. Pierre-Antoine Lebrun (1785-1873), auteur d'un drame de *Marie Stuart* et d'un *Voyage en Grèce*, auquel ce quatrain fait sans doute allusion.

560. M. de Salvandy (1795-1856) avait pour prénoms Narcisse, en effet, et Achille.

561. Villemain avait « une enveloppe quelque peu tortue ».

562. Lacretelle était dans sa mise d'une « négligence bien connue ».

563. *Sainte Élisabeth de Hongrie*, dont M. de Montalembert a écrit la vie, « aimait à servir les pauvres et les malades », et était en danger d'attraper de ces parasites.

564. VAR. : Dans la version de Philibert Audebrand, ce quatrain est ainsi :

Hugo, lance sur cette terre
Ton tonnerre,
Et, saisis, en soldat du guet,
Badinguet.

565. Première publication de cette pièce et de la suivante *A miss Anna X**** : *Revue de Paris et de Saint-Petersbourg*, 25 juillet 1890, sous le titre : *Derniers vers d'Alfred de Musset*. Une note signée X. de V. dit que Musset rencontra au Havre deux jeunes Anglaises avec lesquelles il se lia : promenades, dîner même. Elles plaisaient à Musset, qui les aimait toutes les deux, mais Anna plus que sa sœur. « Témoin ces vers charmants », conclut l'auteur de la note. Ces « vers charmants » me paraissent d'une attristante faiblesse et il faudrait que j'en voie l'autographe pour me résigner à les croire d'Alfred de Musset.

Sur les deux jeunes Anglaises, qui étaient M^{lles} Lyster et sur l'amitié qu'Alfred de Musset eut pour elles, voir la *Biographie*, pp. 327-329, où Paul de Musset ne dit pas que son frère eût pour elles fait des vers.

566. Voir la note précédente.

567. Première publication : *le Voleur*, 2 mai 1873. En l'absence d'autographe, impossible d'affirmer que ces vers sont d'Alfred de Musset. Ils rappellent le ton des vers de sa jeunesse, mais les pasteurs n'ont pas manqué.

568. Première publication : *l'Estafette*, 24 juin 1892, dans un article de M. Charles Bigot intitulé *Normandie*. Cette épigramme, d'assez

mauvais goût, aurait été faite sur une vieille fille qui, au château de Lorey en Normandie, où Alfred de Musset séjournait, l'aurait importuné de ses prévenances et lui aurait envoyé un portrait la représentant occupée à cueillir des roses. Musset, en remerciement, lui aurait envoyé ce quatrain, « devant son hôte légèrement scandalisé ». Légèrement ? Voilà un hôte accommodant ; tout cela est d'une authenticité fort douteuse.

569. Première publication : *l'Événement*, 25 octobre 1878, par Aurélien Scholl avec cette note : « Musset avait écrit au crayon ces quatre vers sur la dernière page de mon petit poème de *Denise* ». D'après M. Clouard (*Documents inédits*, p. 182), ce quatrain serait l'œuvre d'Aurélien Scholl lui-même. La preuve ? En tout cas on ne saurait affirmer qu'il soit l'œuvre d'Alfred de Musset.

570. Première publication : *Alfred de Musset*, par Léon Séché. (II, 294.) D'après Roger de Beauvoir, que cite Léon Séché, Musset aurait écrit ce quatrain un jour qu'il parlait avec son ami Félix Arvers, qui « par ses instincts d'artiste et de viveur, par la tenue et par le talent, était une sorte de sosie de Musset ». Authenticité incertaine.

571. Publié ici, je crois, pour la première fois. Les quatre premiers vers ont été imprimés dans le catalogue de la *Vente des livres, albums et papiers d'une famille d'éditeurs* (Georges Andrieux, 1926). Ces quelques vers y sont présentés ainsi : « Dizain improvisé en l'honneur de M^{me} Panckoucke, écrit au crayon, d'une écriture droite et moulée, qui perd de ce fait un peu de sa personnalité, signé à l'encre ». Je n'ai, en effet, pas reconnu dans cet écrit, l'écriture d'Alfred de Musset.

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT	vii
---------------------	-----

POÉSIES NOUVELLES

Rolla	3
Une bonne fortune	24
Lucie	33
La Nuit de Mai	35
La Nuit de Décembre	41
La Nuit d'Août	47
La Nuit d'Octobre	51
Lettre à M. de Lamartine	60
A La Malibran	67
L'Espoir en Dieu	73
A la Mi-Carême	80
Dupont et Durand	83
Au Roi, après l'attentat de Meunier	91
Sur la naissance du Comte de Paris	91
Idylle	94
Silvia	99
Chanson : <i>A Saint-Blaise, à la Zuecca</i>	108
Chanson de Barberine	109
Chanson de Fortunio	109
A Ninon	110
A Sainte-Beuve, sur un passage d'un article inséré dans la <i>Revue des Deux Mondes</i>	112
A Alfred de Musset ; réponse de M. Sainte-Beuve	112
A Lydie ; traduit d'Horace (Ode ix, livre III)	114
A Lydie : Imitation	115
A Alf. T., sonnet	116
A une fleur	116
Le fils du Titien, sonnet	118
Sonnet : <i>Béatrix Donato fut le doux nom de celle</i>	118
Adieu	119
Sonnet : <i>Non, quand bien même une amère souffrance</i>	119
Jamais	120
Impromptu, en réponse à cette question : Qu'est-ce que la poésie ?	121
A Mademoiselle ***	121
Une soirée perdue	122
Simone, conte imité de Boccace	124
Sur les débuts de Mesdemoiselles Rachel et Pauline Garcia	133

Chanson : <i>Lorsque la coquette Espérance</i>	135
Tristesse	135
Le Rhin allemand, par Becker ; traduction française	136
Le Rhin allemand. Réponse à la chanson de Becker	136
Souvenir	137
Sur la Paresse	143
Le mie Frigioni	148
Rappelle-toi (Vergiss mein nicht). Paroles faites sur la musique de Mozart	152
Marie, sonnet	153
Rondeau : <i>Fut-il jamais douceur de cœur pareille...</i>	154
A Madame G., sonnet	154
A Madame G., rondeau	155
Après une lecture	156
A M. V. H., sonnet	160
Mimi Pinson	161
Le Treize Juillet	163
A M. A. T., sonnet	169
A Madame M. N., sonnet	170
A la même, sonnet	170
A la même, sonnet	171
Stances de M. Charles Nodier à M. Alfred de Musset	171
Réponse à M. Charles Nodier	173
A mon Frère, revenant d'Italie	178
Conseils à une Parisienne	183
Par un mauvais temps	186
A Madame C ^{ae} T., rondeau	186
Sur trois marches de marbre rose	187
Sonnet : <i>Se voir le plus possible et s'aimer seulement...</i>	192
A M. Régnier, de la Comédie-Française, après la mort de sa fille	193
Chanson : <i>Quand on perd, par triste occurrence...</i>	193
A Madame O., qui'avait fait des dessins pour les Nouvelles de l'auteur	194
Le Rideau de ma voisine, imité de Gœthe	194
Souvenir des Alpes	195
Adieux à Suzon	197
Sonnet au Lecteur	199

POÉSIES COMPLÉMENTAIRES

Un Rêve	203
La Loi sur la Presse	207
Sur une Morte	213
Sur l'album de Mademoiselle Taglioni	214
Dans la Prison de la Garde Nationale	214

Vers inscrits dans la cellule n° 14	214
A Mademoiselle Anaïs	215
Cantate de Bettine	215
Complainte de Minuccio	216
Au bas d'un portrait de M ^{lle} Augustine Brohan	217
Le Chant des Amis	218

POÉSIES POSTHUMES

PREMIÈRE PARTIE.

Charles-Quint au monastère de Saint-Just	221
Vision	223
A la Pologue	225
Stances	226
A Mademoiselle Rachel	228
Impromptu : <i>Dieu l'a voulu, nous cherchons le plaisir...</i>	229
A Alfred Tattet	229
A Madame A. T.	229
Sonnet. A Madame ***	230
Les Filles de Madrid	230
Chanson : <i>Bonjour, Suzon, ma fleur des bois...</i>	232
A Rose Chéri	233
Rondeau. A Madame H. F.	233
Stances sur le costume Pompadour de miss Schepaert	234
Retour	235
Rêverie	236
Promenade	237
Jeanne d'Arc	237
A Madame ***. Impromptu	238
Derniers vers	239

DEUXIÈME PARTIE.

A ma Mère	239
A Mademoiselle Zoé le Douairin	240
La Nuit	241
A Madame X ***	243
L'Anglaise en diligence	244
La Lanterne magique	245
Le trois mai 1814	246
Ex Dono	247
Après la lecture d' <i>Indiana</i>	247
A George Sand. I. <i>Te voilà revenu, dans mes nuits étoilées</i>	249
— II. <i>Telle de l'Angelus, la cloche matinale</i>	249
Complainte historique et véritable sur le fameux duel...	250
Stances burlesques à George Sand	255

A George Sand. III. <i>Puisque votre moulin tourne avec tous les vents</i>	256
Revue romantique	257
Le Songe du Reviewer ou Buloz consterné	258
A George Sand. IV. <i>Il faudra bien t'y faire à cette solitude</i>	260
— V. <i>Toi qui me l'as appris, tu ne t'en souviens plus</i>	260
A une Muse ou Une valseuse dans le Cénacle romantique	261
A Buffon	262
Épigramme	262
A George Sand. VI. <i>Porte ta vie ailleurs</i>	262
Aux critiques du <i>Chatterton</i> d'Alfred de Vigny	263
A Ninon	264
Le Petit Moinillon	265
A Aimée d'Alton. I. <i>Déesse aux yeux d'azur</i>	267
— II. <i>Si la flèche envenimée</i>	267
— III. <i>Vous demandiez un impromptu...</i>	268
— IV. <i>Ayant passé la nuit à rimailleur...</i>	268
A Ulric Guttinguer	268
A la sœur Marceline	270
Boléro	271
Chanson : <i>Hélas ! hélas !</i>	272
Stances à Buloz	272
Confession d'un Enfant de l'autre siècle	273
Le Voyage à Pontchartrain	274
A Mademoiselle Melesville	278
A Madame Jaubert	278
Madrigal à Augustine Brohan	279
En lisant le journal	280
Billet à Arsène Houssaye	281
Une promenade au Jardin des Plantes	283
Sur mes Portraits	284
Sur Mademoiselle Champmeslé	284
Le Rhin	284

APPENDICES

I. FRAGMENTS DE POÉSIES.

Sur la Poésie	289
La Nuit de Juin	290
<i>Puis je viens retrouver la place bien-aimée...</i>	290
A Madame Ristori	290

II. POÉSIES ATTRIBUÉES A ALFRED DE MUSSET.

Inno Ebrioso	291
Sur H. de Latouche	293

A Henri Cantel	293
L'Habit vert	294
Satire contre l'Académie	294
Déclamation	299
A Miss Anna X.	299
A une Espagnole	300
A une vieille coquette	301
Sur <i>Denise</i> d'Aurélien Scholl	301
Sur Arvers	301
A Madame Pauckoucke	301

NOTES.

Poésies nouvelles	303
Poésies complémentaires	351
Poésies posthumes	356
Appendices : Fragments	376
Poésies attribuées à Alfred de Musset.....	378

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
FIRMIN-DIDOT A PARIS EN
JUIN 1958

Numéro d'éditeur : 562
Numéro d'imprimeur : 22
Dépôt légal : 2^e trim. 1958

Printed in France

1. The first part of the paper is devoted to a general
discussion of the problem. It is shown that the
problem is of great importance and that it has
not been completely solved. The author then
presents a new method for solving the problem.
2. In the second part, the author applies the
method to a specific case. It is shown that the
method is very effective and that it can be
used to solve a wide range of problems.
3. The third part of the paper is devoted to a
discussion of the results. It is shown that the
method is very effective and that it can be
used to solve a wide range of problems.

4. The fourth part of the paper is devoted to a
discussion of the results. It is shown that the
method is very effective and that it can be
used to solve a wide range of problems.
5. The fifth part of the paper is devoted to a
discussion of the results. It is shown that the
method is very effective and that it can be
used to solve a wide range of problems.

6. The sixth part of the paper is devoted to a
discussion of the results. It is shown that the
method is very effective and that it can be
used to solve a wide range of problems.
7. The seventh part of the paper is devoted to a
discussion of the results. It is shown that the
method is very effective and that it can be
used to solve a wide range of problems.
8. The eighth part of the paper is devoted to a
discussion of the results. It is shown that the
method is very effective and that it can be
used to solve a wide range of problems.

QUELQUES JUGEMENTS DE LA CRITIQUE SUR LES CLASSIQUES GARNIER

Là encore nous pouvons constater le très bel effort fait par les Classiques Garnier, qui s'efforcent toujours d'éclairer les textes prestigieux qu'ils nous livrent, non seulement par des commentaires des meilleurs spécialistes, mais aussi par un excellent plan d'illustrations.

(Les Nouvelles Littéraires.)

La qualité de ces notes, les variantes, les appendices placent décidément les Classiques Garnier parmi les éditions savantes, sans qu'ils cessent pour autant de convenir à toutes les catégories de lecteurs.

(Bulletin Critique du Livre Français.)

Les Éditions Garnier améliorent sans cesse leur collection de classiques qui devient un modèle pour l'établissement du texte, le commentaire littéraire et scientifique, la présentation matérielle et — récente innovation —, les documents graphiques.

(La Revue Nouvelle, Bruxelles.)

On perd le souffle à vouloir suivre le rythme de cette collection.

(Mercure de France.)

... La Collection des Classiques Garnier, objet, aujourd'hui, des soins extérieurs les plus coquets...

André BERRY (*Combat.*)

Je ne crois pas exagéré de dire que les rééditions des nouveaux Classiques Garnier sont de nature à satisfaire toutes les catégories de lecteurs.

Bernard GROS (*Radio-Lille*)

M. P. Vernière, vient de donner chez Garnier, une édition réellement neuve des *Œuvres Philosophiques* de Diderot, au texte établi et annoté sous l'éclairage des plus récentes découvertes.

Émile HENRIOT (*Le Monde.*)

Très remarquable l'édition critique des *Œuvres* de Gérard de Nerval, par M. H. Lemaître, dans la collection des Classiques Garnier dont j'ai déjà eu le plaisir de signaler l'heureux renouvellement.

André BILLY (*Le Figaro littéraire.*)

